

**caculla**, -ae m. : valet d'armée, ordonnance (joint à *militaris* par Plaute). Mot rare, sans doute de l'argot militaire, qu'on trouve dans Accius, Carm. fr. 2, *calones famulique metallique* (-tel-?) *caculaeque*, dans Plaute, Tri. 721, arguments de Ps. 1, 4 et 2, 13-14 (avec *ā*, cf. Lindsay, *Early lat. Verse*, p. 193, sans doute sous l'influence de *cālō*), et qu'il faut peut-être restituer dans Cic., Att. 5, 21, 4. On trouve aussi dans des inscriptions tardives *cacus* avec le même sens, GIL VI 1058, 7, 15; 1057, 4, 11 (anno p. C. 210).

Dérivés : *caculor*, -āris (Gloss.); *caculatus*, -ūs « seruum »; peut-être aussi *cacurius*, GIL XI 1039.

Mot populaire d'origine obscure. L'étrusque a des noms propres latinisés *Cacilis*, *Cacila*, *Cacelius*, etc. La finale en -a seraient en faveur d'une origine étrusque, cf. *liza*, *scurra*, *uerna*, *Caecina*, *Mamurua*, etc.

**cacumen**, -inis n. : cime (d'un arbre ou d'un mont), pointe ; sommet (sens propre et figuré). Mot technique de la langue rustique (Caton, Colum., Pline), emprunté par la langue poétique, non dans Cic., mais se trouve dans Cés., B. G. 7, 73.

Dérivés : *cacuminō*, -ās : rendre pointu (peut-être création d'Ovide), d'où *décacuminō*.

Cf. skr. *kakud-* et *kakubh-* « sommet », où le -d- et le -bh- doivent être des élargissements (et hébr. *qodqd* « sommet »? cf. M. Cohen, BSL 85, p. 52). Mots populaires, à en juger par le vocalisme a et par le redoublement dans un substantif, et de forme singulière. Pour le suffixe, on peut supposer une influence de *acūmen*, *culmen*.

\***cada**, -ae : CGL V 14, 34 (Plac.), *cadula frusta ex adipe* : *cada enim aruina dicitur*. Non autrement attesté; peut-être imaginaire.

**cadāuer**, -ris n. : cadavre. Bien que le terme soit ancien et usuel, il semble pourtant évité (cf. Cic., Pis. 9, 19, 33, 82) comme trop brutal par certains auteurs, qui lui préfèrent *corpus* (= gr. *sōma*), cf. Hier., in Matth. 34, 28, p. 197, *corpus*, *id est πτῶμα, quod significans latine dicitur cadaver ab eo quo per mortem cadat*. En fait, il n'est représenté dans les langues romanes que par des formes de caractère savant, cf. M. L. 1450. En latin même, les adjectifs dérivés *cadāuerinus*, *cadāuerosus* sont rares.

Rattaché justement par les anciens à *cadō*, cf. πτῶμα. Mais la terminaison est obscure; v. *papāuer*. De \**cadā-wes*? Cf. Stoltz-Leumann, *Lat. Gr.* 5, p. 340.

**cadō**, *cadis*, *cocidi*, *cāsum*, *cadere* (les langues romanes attestent aussi \**cadēre*, fr. *choir*, peut-être sous l'influence de *iaceō*, -ēre) : tomber (= gr. πτῆσθαι qu'il a servi à traduire), sens physique et moral; d'où « être abattu, succomber », cf. Cic., Ph. 3, 14, 35, *ut cum dignitate potius cadamus quam cum ignominia seruiamus*; défaillir. Opposé à *stō*, *surgō*, *orior*. A tous les sens de fr. « tomber » : « le vent tombe, la pièce tombe ». S'emploie avec un complément au datif, ou avec *in* et l'accusatif « tomber sur » (d'où « s'appliquer à », Cic., Tu. 5, 40, *Laconis illud dictum in hos cadere*), ou « arriver à, échoir »; avec *sub*: *c. sub sensum*. — Absolument « tomber », c'est-à-dire arriver inopinément, cf. Tér., Ad. 740, *ni illud quod maxime opus est iactu non cadit, | illud quod cecidit forte id arte ut corrigas*; et aussi « aboutir, se ter-

miner », sens sans doute calqué sur le gr. πτῶτος, comme *cāsus* traduit πτῶσις, cf. Cic., Or. 57, 194, *uerba melius in syllabus longiores cadunt*; et *similiter cadentia* traduisant δροιόπτωτα. — Usité de tout temps. Panroman, M. L. 1451, et 1452, *cadius*, 1454, *cadūcus*, mais supplanté par *tomber*, v. B. W. s. u.

Dérivés et composés : *cadūcus* : qui tombe et « enclin à tomber, caduc, épileptique ». En droit « tombé en déshérence », d'où *cadūcarius* « relatif aux biens caducs, ou à l'épilepsie »; *cadūcia* (Gloss.), *cadūciter* (Varr.). Ancien, usuel. Pour la formation, cf. *mandō*, *mandūcus* et *fidiūcus*; *cadūcius* (époque impériale) : qui tombe de soi-même; épileptique. Le simple est peu usité, mais *recidūus* est un peu plus fréquent; v. plus loin. Sur la formation, v. entre autres Meillet, *Et. sur l'etym. et le vocab. du v. sl.*, p. 365; *cāsus* (*cāsus*, Quint. 1, 7, 20), -ūs de \**kad-tu-s* (m.) : « chute, fait de tomber (et, par euphémisme, de mourir) », et sens concret « ce qui tombe, accident, chance, occasion » (souvent avec un sens défavorable). En grammaire traduit πτῶσις « cas », cf. P. F. 51, 5, *casus dicimus non modo ea quae fortuita hominibus accidunt, sed etiam vocabulorum formas, quia in aliis aique aliā cadunt effigiem*. Irl. cđs. De là, *cāsualis* = πτωτός « casuel, fortuit » et « relatif aux cas ». Il n'y a pas de substantif \**cāsio*, mais *occāsiō* est fréquent. Tardifs : *cadāx* (cf. *catāx*), *cadēscō*. Pour -cidium, -cidius, v. plus bas.

*accidō*, -is : proprement « tomber vers » et « arriver par hasard »; se dit souvent, mais non nécessairement, d'un événement fâcheux. Ce sens s'est développé du fait qu'une chose qui arrive inopinément est rarement agréable, e. g. Plt., Mo. 197, *insperata accidunt magis saepa quam quae spes*. Les grammairiens codifient la différence, e. g. Caper, GLK VII 98, 8, *accidere aliquid aduersi dicitur, contingere aliquid pulchri*; Agroec., ibid. 118, 22, *contingunt bona, accidunt mala, eueniunt utraque*. Mais *accidō* peut se dire d'événements heureux (Tér., An. 398) ou indifférents (ad Herenn. 3, 15). Dans la langue philosophique, *accidere* traduit συντίτειν, συγβαλεῖν et signifie « s'ajouter à », e. g. Cic., N. D. 2, 82, *omnium... naturam esse corpora et inane, quaeque his accidunt*. D'où *accidēns* = συμβεβρός opposé à *substantia* = οὐδείς (cf. Quint. 3, 6, 36) ou à *proprium*, e. g. Charis., GLK I 373, 20, *antonomasia est dictio per accidens proprium significans*. Par extension il arrive à traduire ἀτύπετον (Quint. 8, 3, 70) ou σύμπτωμα, Cael. Aur., Acut. 2, 6, 30. De là, en bas latin, *accidentia*, *accidentalis*. Les langues romanes attestent aussi \**accadere*, M. L. 11. Celt. : irl. *acid*, *accidit*; gall. *achyrdido*.

Autres composés : *concidō* (*concadō*) : tomber tout d'un coup (noter la valeur perfective [déterminée] donnée par le préfixe); *decidō*, ex- (\*dē-, *excadēre*, M. L. 2494, 2944 (britt. *digwyddō*, fr. *échoir*), *excidūtum* 2968?; sur les confusions qui se sont produites entre les composés de *cadō*, *caedō*, *scindō*, v. *caedō*, et *scindō*), *in-*, *inter-cidō* « tomber entre » et « périr, disparaître » (cf. *interēō*; v. *inter*); *occidō*, -is, -idi, *occāsum* : tomber, succomber (cf. *occumbere*, etc., et *occidere* « tuer ») qui s'est employé pour désigner le coucher des astres et spécialement du soleil, d'où *occidēns* m. (scil. *sōl occidēns*) « occident » (opposé à *oriens*); *occāsus*, -ūs m. (opposé à *ortus*), et à l'époque ancienne *occāsus*, -a, -um : tombé, couché;

**caballus**, -i m. : cheval, spécialement cheval de travail, ou cheval hongre, cf. Mart. 1, 41, 20, *posses uincere Testium Caballum... non est Testius ille sed caballus*. Comporte souvent une nuance péjorative et appartient à la langue populaire, où il est, dès Varron, le substitut de *equus*. Cf. le vers de Persé, Prol. 1, *nec fonte labra prolui caballino*, où le scoliaste note : *caballino autem dicit, non equino, quod satyras humiliora conueniant, et l'emploi de *equus**, Ov., R. Am. 394, en face de *caballus*, Petr. 134, 2, dans une même locution proverbiale. — Attesté depuis Lucilius, mais surtout fréquent dans la langue de l'Empire. Panroman, M. L. 1440, et celt. : irl. *capall*, brit. *caſal*; également passé en sl. : v. sl. *kobyla* « jument », et germ. : all. dial. *kōb* « bidet ».

A basse époque apparaît toute une série de dérivés : *caballa* (qui n'a pas supplantié entièrement *equa*) I., *caballinus*, *caballaris* (-rius), *caballō*, -ōnis (= *equileus*), *caballīcō*, -ās, *caballista* m. (hybride), etc., qui se sont substitués aux dérivés de *equus* dans les langues romaines, cf. M. L. 1437-1439; B. W. *cheval, chevaucher*. — Origine discutée; Hesychius a *καβάλλης ἐργάτης πτνος* et *καβάλλους*, témoignage confirmé par une inscription grecque de Cabalius (mer Noire) du III<sup>e</sup> siècle ayant J.-C. où on lit *καβάλλετον*, cf. Tafrali, Revue Arch. 1925, I, 259. Ce mot, qui n'existe ni en grec byzantin ni en grec moderne, doit provenir d'une langue non indo-européenne, balkanique?, comme *manus*, ou plutôt lydienne. Cf. H. Grégoire, dans Études Horatiennes, Bruxelles, 1937, p. 89 sqq., et L. Robert, R. Phil. XIII (1939), p. 175 sqq. On a supposé également une origine gauloise (comme pour *carros* et un certain nombre de mots relatifs à la carrosserie); v. entre autres J. Loth, *Les noms du cheval chez les Celtes*, C. R. de l'Acad. des inscr., 17, 443. Toutefois, les noms gaulois et latins peuvent provenir d'une même source; il s'agirait d'un nom ethnique (cf. fr. *hongre*) qui se serait répandu dans toute l'Europe.

**cabōnsēs**, -ium : prêtres des Feriae Latinae sur le mont Albain. Dérivé de *Cab(i)um*.

\***cabō**, -ōnis (*cabus*, *cabōnus*, -i) m. : cheval hongre? Mot de glossaire, dont la réalité a été contestée par Cocco, Paideia 4, 347.!

**cacabō** (*caccabō*), -ās, -āre : crier, en parlant de la perdrix (Nemes.). Emprunté au gr.; cf. Hés., *κακοῦβα πέρδει* et *κακοῦβω*. Cf. *cacillō*.

**cacabūs**, -i m. : pot, chaudron (attesté dès Varron). Emprunt au gr. *κακοῦβος* (qui semble lui-même emprunté au sémitique).

Dérivés : *caccabūceus*, -ātus, -īnus, -āris; *caccabūlus* (tous tardifs). Désigne aussi une herbe glosée στρύχος; *caccabellus*, -i m. : Papyr. Marini 80, 2, 11

(a. 564), *caccabello rupto*; cf. v. fr. *chachevel* « crâne » (comme *testa*), ital. mér. *caccavella*.

**caccabus**, *caccabellus* sont surtout représentés en italien et dans les langues hispaniques; cf. M. L. 1444-1445. Un double \**caccalus* est supposé par l'emprunt v. h. a. *kakhala*, all. *Kachel*.

\***cacelitus** : mot de sens inconnu, appliquée à un jeune garçon, Pétr. 63, 3.

**cachinnō**, -ās, -āre : esclaffer, éclater de rire.

Dérivés et composés : *cachinnus*, -ātio, -ābilis, -āsus, *cachinnō*, -ōnis, etc.; *dēcachinnō* (Tert.).

Quelquesfois, en poésie, employé pour *rideō*, *risus*, à l'imitation du gr. καχύδω. Le sens de « bruit des vagues », Catull. 64, 273; Acc. Trag. 573, de *cachinnus* est secondaire et imité du gr. καχύδω (Théocr. 6, 12). Les anciens y avaient déjà vu une onomatopée, cf. Porphy. A. P. 113 : *uerbum secundum ὑπαρτοταταν σicut a sono risus*. — *cachinnus* (-num) semble un postverbal de *cachinnō*.

Adaptation latine, avec -nn- expressif (cf. *tintinnus*, *hinnō*, etc.), d'un mot expressif indo-européen attesté par gr. καχύδω, καχύδω, καχύδω, arm. *xazank'* « rire bruyant » (-an- est un suffixe courant en arménien), russe *xozot* « rire bruyant », skr. *kakhati*, *kakhati* « il rit », v. h. a. *kachazzen*, etc.; le ch semble une graphic hellénisante au lieu du c attendu. Les formes romaines, sic. *skakkaniari*, corsc *kakkand*, se laissent difficilement ramener au type latin et, là aussi, il y a eu sans doute des adaptations particulières et mélange de la forme latine avec le gr. καχύδω, cf. M. L. 1448.

**cacillō**, -ās, -āre : caquier (Anth., Gloss.); se dit de la poule, comme *glōciō*, tandis que *cucurriō* se dit du coq. Onomatopée, cf. Hés., *κακοῦβων τὰς δρυς τὰς τρόπων φεγγούτων* *Attrōx*, et *cacabō*.

Pour la formation, cf. *faccilō*, *frigulāre*, *pūpillāre*; en grec : *holl.* *kakelen*, etc.

**cacū**, -ās, -āl, -ātūm, -ātūm, -āre : transitif et absolu « chier ». Mot du langage populaire et enfantin (cf. fr. « faire caca »). Ancien. Panroman. M. L. 1443, 2110.

Dérivés et composés : *cacatūs*; *cacātor*; *cacitūrō*, -is; *concacō*; *citocacō* (*citocacium*) : carline ou saponaire, plante purgative (Isid., Diosc., Ps. Apul.); déformé en *citococia* sous l'influence de *coquō* « digérer »; *caciātriz*.

Cf. irl. *caccaim* « cacō », id. *cacc*, gall. *cach* « merda », gr. *κακοῦβων* « cacō », *κάρον* « merda », arm. *k'akor* « fumier » (le k intérieur suppose k géminé), r. *kakāt'* « caçare » (le slave élimine la géminaison), all. *kakken* (peut-être emprunté au latin). Mot de type populaire indo-européen, avec vocalisme a et gémination de la consonne intérieure (que toutefois le latin ne présente pas). Cf. gr. *κακοῦβων*?

*occasiō* : occasion, et tardif, « cause, motif », M. L. 6029 (et celt. v. irl. *accusis*, britt. *achaws*), que les bons écrivains distinguent de *occāsus*, qui, en dehors du sens de « coucher du soleil, occident », n'a que le sens de « chute, ruine, mort », et ne se confond avec *occāsiō* qu'à basse époque ; *prae-*, *prō-*, *re-cidō* (et *reccidō* de\* *red-cidō*) ; toutefois, *recidō* peut avoir été refait sur *recidō* par les poètes dactyliques pour éviter des suites de trois brèves telles que *recidātūs*, etc.), d'où *recidīus* ; comme *cadi-* *us*, ce mot appartenait d'abord à la langue de l'agriculture, où il se disait des semences qui, en tombant, produisaient une seconde, une troisième moisson, e. g. Pompon, *Mela* 3, 6, 2, *adeo agri fertiles ut cum semel sata frumenta sint, subinde recidīus seminibus segetem nouantibus, septem minimum, interdum plures etiam messes ferant.* — *Recidīus* a pris de là le sens de « qui renait » et est devenu synonyme de *reduiūs*, ainsi dans Vg., A. 4, 344, *recidīua*... *Pergama*, et 10, 58; puis « qui revient, qui récidive » : r. *febris*, Cels. 3, 4. Cf. M. L. 7115, *recidere* et *\*recadēre*; 7116, *recidīūre* (*reca-*) « faire une rechute » (dans une maladie), puis « se renouveler, reprendre »; 7117, *recidīūm* « regain »; *succidō*, *super-**cidō*.

Il y a aussi un certain nombre d'adjectifs composés en *-cidūs* : *ac-cidīus* (rare et tardif) ; *dēcidīus* « qui tombe »; *occidīus* « qui tombe, qui se couche »; *succidīus* « qui s'affaisse », et des noms neutres en *-cidīum* : *geli-*, *stillicidīum*, M. L. 8259; *stiricidīum*, M. L. 8266, v. *stīra*, *stīla*. V. aussi *cadāuer*, *cassō*, *cassābundus*. Pour *excidīum*, v. *scindō*.

Pas plus que le céltique, le latin n'a conservé au sens de « tomber » la racine \**pētō* (cf. gr. *πέτω*) et \**ped-* (v. l'art. *pessum*). Il a recours à une racine *\*kād-* qui n'a pas de correspondant clair. Hom. *κασάδοντο* « ils ont cédé » et *καρκήσας ὑπεξεχωρῆσαι*, Hes., sont loin pour le sens. Skr. *cad-* « tomber » est rare et semble populaire ; n'est pas dans le Rgveda ; figure une fois dans l'Atharvaveda, *पत्याणि तोमरेण* « tomberont » (en parlant des dents) ; le vocalisme ne concorde pas avec celui des formes grecques. Il est tentant d'établir un rapport entre *cadō* et *caedō*, *cēdō* (cf. *laedō*, *lassus*) ; mais on ne peut rien préciser. V. aussi *cassus*.

*cadūceus*, -ī m. et *cadūceum* n. : caducée, baguette de héraut. Emprunt ancien, direct ou indirect, au gr. dorien *χρόνεον* avec une déformation peu claire (influence de *cadūcus*?; ou intermédiaire étrusque?). La déformation a été favorisée par le fait qu'en latin ancien, *d* intervocalique n'était pas loin de *r*; cf. la dissimilation de *meridiē* et, d'autre part, le type v. latin *arusorum* en face de *aduersus*.

Dérivés : *cadūceitor* : -es, *legati pacem petentes*, P. F. 41, 11 (déjà dans Caton); *cadūceatus* (Gloss.); *cadūcīfer*, créé par Ovide pour traduire *χρυσοφόρος*. Le genre diffère suivant qu'on sous-entend à l'adjectif *sceptrum*, *bāculum* ou *scipiō*, *bāculus*.

*cadūcum*, -ī n. : matelas; lit. Mot de l'époque impériale (Juvénal), neutre de l'adjectif *cadūrus* « de Cahors », cf. *Cadurci*, -ōrum. L'objet a pris le nom de l'endroit dont il était originaire ; cf. Plin. 19, 13. La glose *cadūrum, membrum uirile; nam proprie cadūra dicuntur summitates naturae feminiae sicut uirorum præputium*, CGL V 493, 31, doit se rapporter à *cadūcum* mal

compris, cf. la n. de Friedlaender dans son éd. de *Juvénal* 6, 537 et p. 111, et Thes. Gloss. ad loc.

*cadūs*, -ī m. et *cadūm* n. : vase à vin de la contenance de trois urnes ou de dix modii. Emprunt (ancien, mais déjà dans Plaute) au gr. *κάδος*, lui-même d'origine étrangère (cf. héb. *καδ*) ; le mot latin est *situla*. M. L. 1456.

*caecilia* : v. le suivant.

*caecus*, -a, -um : 1<sup>e</sup> aveugle, qui ne voit pas ; 2<sup>e</sup> sens objectif « invisible, où l'on ne voit pas », *nox caeca, cubulum... caecum*; d'où « secret » et « bouché, sans issue » : *caecum* (*intestinum*) = τοῦ ἔντερου τύφλων οὖτις, Arist., P. A. 3, 14. S'emploie, par image en poésie, de sensations autres que les sensations visuelles : Vg., A. 10, 98, *caeca uolunt murmur*, peut-être à l'imitation du gr. *τυφλῶν*. — Attesté de tout temps. M. L. 1461; B. W. sous aveugle.

Dérivés et composés : *caecitās*, *caecīūdō*; *caecō*, -ās, M. L. 1457, et *ex-caecō* (d'après *ἐκτρυπῶ*?), classique, usuel ; *occeco*, id. ; *caecīō*, -īs : devenir aveugle, voir trouble (rare et non classique, formé comme *balbutiō*, cf. gr. *τυφλώτων*) ; *caecūlō*, -ās (mot comique de Plaute formé comme *occūlō*) ; *caecīgenus*; *caecīlinquis* (Gloss.). Noms propres : *Caecilius*, -īanius : *āna lacūta* (Plin., N. H. 19, 127) et par abréviation *caecīlia* (Col.) ; *caecīlia* (et *caecūla* lib. Gloss., *caecīla* var.) : sorte de serpent (sans doute l'*orēt*, dont le nom provient d'un diminutif de *orbūs*, cf. all. *Blindschleiche*, angl. *blind-worm*), *dicta eo quod parua sit et non habeat oculos*, Isid., Or. 12, 4, 33; cf. gr. *τυφλίνος* (τοῦ), Arist. et *τυφλίσσων*, Xénocr. Demeuré dans les dialectes italiens, M. L. 1459. Cf. encore *\*caecūlus*, 1460; CGL II 434, 571.

Adjectif à vocalisme radical *a* et à suffixe -ōs, cf. *cas-* *cus*, *luscus*, etc., désignant une infirmité. Cf., mais seulement dans les langues les plus proches : irl. *caech*, gall. *coeg* et got. *haihs*, mais au sens de « borgne ». Le nom propre *Caecina* est étrusque (étr. *Caicna*) : *Tuscos Caecina* (Tac.). Cf. peut-être aussi gr. *καυδας* « vent du nord-est »; v. *aqūlō*.

*caedō*, -īs, *caedī*, *caesum*, *caedēre* : 1<sup>e</sup> terme rural « tailler (les arbres) »; « abattre en coupant » (cf. CIL I 366, *hōne loucom ne quis uiolatō... neque cedito*, et Lex XII Tab. ap. Plin. 17, 7), puis « entailler »; 2<sup>e</sup> tailler en pièces (terme militaire ; se dit d'une armée) ; frapper avec un instrument tranchant (en parlant, par exemple, des victimes) et par suite « frapper à mort, tuer » (sens surtout attesté dans le composé d'aspect déterminé *occidēre*). Correspond au gr. *τέμνω* et *χέω*; de là, dans la langue grammaticale, *caedēre* *sermonē* traduit *τέμνειν τὰ φύτα*; *caesum* = *κόμη*; *caēra* = *τοψ*; *ōratiō concīsa* = *σύνθετος κατακεκομένη*; *concīsum di-* *cēdi genus* = *συγκοντὶ φρίσεως* — Attesté de tout temps.

Dérivés et composés : *caedēs*, -īs f. : 1<sup>e</sup> abatis, taille des arbres (cf. Gell. 19, 12, 7); 2<sup>e</sup> massacre, carnage, meurtre ; *caedūs* (ancien) : qui peut être coupé, taillé, adjectif de la langue rustique (Caton, Varr., Plin.); *incaedūs*, composé privatif formé par Ovide (= *ἀπο-**πο*) ; *caementum* (*caementa* f. ap. Plin.) de \**kaid-men-* *tom* : moellon, pierre de taille, M. L. 1467; d'où *ca-*

*mentārius*, -ī; *caementīcius*; *caementātus*; *caesa* : féminin de *caesus* substantivé à basse époque dans le langage militaire « coup d'une arme tranchante, coup de taille »; *caesāli* : propre à être taillé (Grom.); *caesīcius* : taillé (se dit d'une étoffe), cf. *emptīcius* et *emptus*; *caesim* : en coupant, en taillant; *caesī* : taille (des arbres) (un exemple de Colum.); 2<sup>e</sup> action de frapper (Tert.). *Caesiō*, *caesor* sont très rares et de date tardive ; par contre, les composés en *-ciō* sont fréquents : *incisiō*, etc. Il n'y a pas de substantif \**caesīs*, mais *caesāra* est attesté à l'époque impériale à partir de Pline. *Caesō*, -īnis m. : cognomen fréquent et ancien, ainsi que le montre l'abréviation par un K., expliquée comme *caesar*, *a caeso matris utero*, Plin. 7, 47 (v. Schulze, *Latein. Eigennamen*, p. 136). D'où *Caesōnius*, *Caesōniāns*; *caesō* : tailleur (d'arbres, de pierres); *caesāra* : 1<sup>e</sup> taille (Pline); 2<sup>e</sup> césure (= *τοψ*); 3<sup>e</sup> partie du discours (= *χώρα*); *caelū* de \**kaid-lom* n. : ciseau (forme vulgaire et tardive *caelō*, -īnis m.). D'où *caelō*, -ās (*caelauit*, CIL XIV 4098, III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) : ciseleur, *τοψός*; *caelātor*, *caelātōr*, *caelātōra*. N'a pas survécu en roman, sans doute à cause de l'homonymie de *caelum*. Cf. *caelāta* « salade, sorte de casque », M. L. 1464.

Pour *caesar*, v. ce mot.

Le sens de « taille des arbres » s'est bien conservé dans les langues romanes, cf. M. L. *caedēs*, 1462; \**caedīta*, 1463; \**caesa*, *cīsa* « haïe taillée », 1471; \**caesāre* « tailler les arbres », 1473; et les noms d'instruments *caesālia* (ci-), 1472; *caesellū* (ci-), 1474; fr. *ciseau*, *cīselle*, v. B. W. s. u.; cf. britt. *cīs* et *cīsell*; *caesōrium* (cis-), 1475. Mais *caedō* lui-même n'a pas survécu ; v. *taela*.

*caedō* a fourni de nombreux composés en *-cidō* : *abs-**cidō*, -īs (souvent confondu dans les manuscrits avec *abscīndō*, e. g. Vg., G. 2, 23, où les manuscrits ont *abs-**cīndēs*, tandis que les gloses citent le vers avec *abscīdēn*) : détacher en coupant, ou en taillant, couper, chartrer (cf. le sens spécial de notre verbe « couper ») ; puis « détacher, enlever »; *abscīdō* glosé *ἀποτροψί*; *abscīdō* t. de rhétorique, cf. ad Herenn. 4, 53, 68 = *interrup-**tiō*; *prae-**cisīdō* *ἀποτροψησαί*; ou de grammaire = *ἀπο-**κόπη*; *circumcidō* (ancien juxtaposé, cf. *circum caedas*, Lucr. 3, 411) : couper tout autour, *περικόπη*, et dans la langue de l'Eglise « circoncire », d'où *circumcisīdō* = *περιτροψί*, *circumcaesura* (Lucr. = *περικόπη*), etc.; *con-**cidō* : couper en morceaux; *concidō* = *συγκόπη*; *concidēs* : trancher, d'où au sens moral « décider » (souvent, dans la langue du droit, « trancher un différend », cf. *scēre lītē, dirimere*), d'où *dēcisō* (Cic.); *excīdō* : enlever en taillant, raser, et *excīsī* (pour *excīdīum*, v. *scīndō* et *cadō*) ; souvent impossible à distinguer au parfait et au participe passé de *excīdō*, cf. Thes. s. u.); *incidō* : inciser, et *incīsī*; \**incīsāre*, \**incīdāmen*, *incīsūlāre*; M. L. 4354-4355. Cf. aussi *incīlia*; *occīdō* d'aspect « déterminé » spécialisé dans le sens de « tuer » (terme de la langue parlée, demeuré dans les langues romanes, cf. M. L. 6030, *occīdēre* et \**aucīdēre*), d'où *occīdō* et *occīsī* : meurtre, massacre (l'opposition de *caedō* : *occīdō* a un parallèle exact en slave : *biti* « battre » en face de *u-bitī* « abattre, tuer »); *occīsītāre*, fréquemment employé par C. Gracchus, cf. Fest. 218, 32; *prae-**cidō* : couper par devant, retrancher (cf. *pra-*

*fringō*), d'où *prae-cessus*, terme de rhétorique « dont on a retranché le superflu, précis, exact », *prae-cessīs*, *prae-cessū*; *recīdō* : retrancher, *recīsī*, M. L. 7122 et *recīsa* 7121; *succīdō* : couper par dessous; *succīdia*, -īs f. : dépecement; quartier de porc dépecé (ancien : Caton, Varron); *succīsō*, *succīsor* sont, au contraire, récents; *trānsīdō* (Plt.). Cf. aussi les adjectifs archaïques : *circumcidāneus* (Cat., Col.); *prae-cidāneā agna vocabatur quas ante alias caebedatur*, P. F. 250, 11; *succīdāneā hostia dicebatur quas secundo loco caebedatur*, P. F. 393, 1; *ancaeius* : — *a dicta sunt ab antiquis uasa quae caelata appellamus, quod circumcaedendo talia fiunt*, P. F. 18, 19 (cf. *ancile*); *inter-cīst* : dies sunt per quos mane et uesperi est nefas, medio tempore inter hostiam caesam et exta correcta fas; a quo quod fas tum intercedit, aut eo[s] interei sum nefas, intercīsū[m], Varr., L. L. 6, 4, 31.

Composés en -īda (-īdas), -īdīum : *homīcida*, -īdīum, M. L. 4168, 4169; *pārīcīda* (-īdas), *lex Numae* dans P. F. 247, 24).

Sans correspondant hors du latin, comme le fait prévoir la diphtongue -ai- de l'élément radical. L'archaïsme de la conjugaison et du subst. *caedēs* (cf. *sēdēs*) montre, cependant, que le mot est, sinon de date indo-européenne, du moins entré de bonne heure dans la langue. La racine i-e. de v. irl. *benim* « je frappe » a été éliminée en latin (*v. perfīnēs*).

Sans doute forme de type populaire (v. *laedō*) ; on a d'autres formes dont le type également populaire est caractérisé par kh : skr. *khīdāti* « il déchire », *khēdā* « marteler », gr. *οχλέω* « je fends »; v. *scīndō*. — Cf. peut-être *cādō*, dont *caedō* semble être un causatif.

*caelebs*, -ībis c. : célibataire (se dit des hommes, des animaux, des plantes et, par métonymie, des choses). Attesté depuis Plaute, s'oppose à *uidua*.

Dérivés : *caelībāris* (-īlis) : -ī hasta caput nubentis comebat, P. F. 55, 3; *caelībātūs*, -īs m. : célibat; mot d'époque impériale, formé d'après les substantifs verbaux en -ātūs et rapproché de *caelū* à basse époque par étymologie populaire, cf. Iul. Val. 3, 42, 24; et Thes. Gloss., s. u.; *caelībātūs*, -ā, -um (Gloss.).

Le rapprochement avec skr. *kālāh* « particulier à, seul, entier » et avec v. sl. *cīglū* « seul » est en l'air. Il n'explique pas le détail du mot. Lett. *kalls* « nu, sans armes », que cite M. Endzelin, n'aurait en commun que l'élément radical ; le sens est éloigné. *Caelebs* n'a pas l'aspect d'un mot indo-européen (cf. *plebs*) ; mot de type populaire, en tout cas, à diphtongue en a.

*caelia*, -īs f. : sorte de boisson fermentée, en usage chez les Espagnols. Cf. Oros., Hist. 5, 7, 13, [Numantini]... *sūci suciūci per artem confecto quem sucum a calefaciendo caeliam uocant...* Mot étranger, qui n'a pas pénétré dans le vocabulaire latin.

*caelūm*, -ī n. : ciseau, v. *caedō*.

*caelū* (graphies tardives *coelūm*, d'après *καλό*), -ī n. (et masculin lorsqu'il est divinisé et personifié). Le ciel est mâle, la terre est femelle, cf. Serv. auct. A. 5, 801. Ennius emploie les deux genres : *caelūs* *profundus*, A. 546; *uertitur...* *caelūm*, A. 211. Le pluriel est très rare jusqu'à l'époque chrétienne (où il se répand pour traduire *οὐρανός*, qui lui-même traduit l'hébreu), cf. Caes., Anal. ap. Gell. 19, 8,

*3, caelum numquam multitudinis numero appellandum est. Là où il est attesté, il est masculin : *caeli*, cf. Lucr. 2, 1097, *quis pariter caelos omnis conuertere.* Le pluriel convient, en effet, au genre animé ; cf. les emplois de *ignes*, *aquae*. On ne peut invoquer contre cet usage la phrase de Cic., Epist. 9, 26, 4, *unum caelum esset an innumerabili*, où le masculin était impossible) : 1<sup>o</sup> ciel, correspond à gr. οὐρανός ; quelquefois synonyme de *āēr*, *aethēr* ; 2<sup>o</sup> ciel, plafond d'un édifice ; voûte. Forme artistiquement syncopée dans Ennius *cael*, cf. Hes., καῖλος οὐρανός Πωμαῖοτ. Désigne le « ciel », par opposition à la terre, cf. *caelestis* en face de *terrestris* (*caelestis* devant son -es- à *terrestris* et sa finale à *agrestis*), Varr., L. L. 5, 16, *loci naturae secundum antiquam divisionem prima duo, terra et caelum*; de même que *Juppiter* s'oppose à *Tellūs*, Varr., R. R. 1, 1, 5 : *deos qui omnis fructus agriculturae caelo et terra continent, Iouem et Tellurem.* — Attesté de tout temps. Panroman ; M. L. 1466. Irl. cel.*

L'adjectif dérivé de *caelum* est *caelētis*, qui est aussi substantivé et correspond à gr. οὐρανίος, M. L. 1465.

La poésie emploie aussi *caelēs*, -itis adjectif et substantif, fréquent surtout au pluriel, *caelētēs* = οὐρανώντες. Pour la formation, cf. *āēles*, -itis de *āēla*. Autres dérivés : *caelētus* = οὐρανόθεος ; *caelicus* (rare et tardif formé sous l'influence des adjectifs grecs en -xōs, cf. *auclīcūs*) ; *caelētus* « bleu » (Gr. méd.), d'après *marinus*. Composés : *caelētola*, -fer, -fluis, -gena, -loquāz, -potēns, -spex, tous poétiques et sans doute faits sur le type grec οὐρανῷος (Esch.), etc. Cf. aussi *caerulus*.

Ce nom, neutre, à la forme d'un nom d'instrument, de sorte qu'on a pensé à le rattacher à *caedē*, le ciel étant considéré comme découpé en régions qu'observe la science augurale ou que parcourront les astres, cf. *temp̄lum*, auquel, du reste, *caelum* est souvent joint ; e. g. Lucr. 1, 1014, *caeli lucida temp̄la*. Varron le rapproche, de *caelēre*, L. L. 5, 18, *caelum dictum scribit Aelius quod est caelatum...* Men. 420, *appellatur a caelatura caelum*. Le rapprochement de *caelum* et *caetus*, e. g. Lucr. 4, 171, *magnas... caeli cauernas*, Enn., Sc. 112, *cava caeli*, n'enseigne rien en faveur de la parenté des deux mots. Bref, on n'a que des hypothèses incertaines ! — Aucun nom pareil du « ciel » n'est connu ; sur un mot qu'avait l'indo-européen et que le latin a conservé avec des variantes différentes et des formes renouvelées, v. *dīes* et *Juppiter*.

*caementum*, -I n. : v. *caedē* ; B. W. sous *ciment*.

*caenum*, -I n. (pas de pluriel) : limon, boue ; d'où parfois « fumier, fange » (sens physique et moral). — Ancien, usuel. M. L. 1468.

Dérivés : *caenōs*, *caenulentus* ; *caenōsītās*, tous plus ou moins tardifs.

La graphie par ae est celle des bons manuscrits, et c'est *caenum* qu'attestent le groupe allitérant proverbial *caelum* et *caenum*, cf. Thes. III 98, 72 sqq., le jeu de mots sur *caenum* et *cera*, Cic., Verr. 6, 173, cf. l'esp. *cieno*. Le rapport avec *cunire* est donc invraisemblable. Et l'on ne voit pas non plus comment pourrait être rapproché *in-*, *con-* *quñāre*. Sans rapport, semble-t-il, avec *obscēnūs* (*-scae-*). En tout cas, mot de type populaire, par sa diptongue (cf. *faetē*).

*caepa*, *caepē* : v. *cēpa*.

*caerefolium*, -I n. : cerfeuil = χαρέφυλλον. Cf. toutefois Plin. 19, 170, *caerefolium quod paederota* (sorte d'acanthe) *Graeci uocant*. On trouve dans les gloses les formes *cerfoliūs*, *cerfoliūs* (cf. v. h. a. *kervola*). M. L. 1469.

Mot grec avec seconde partie adaptée. Attesté depuis Columnelle.

*caerimōnia*, -ae f. (souvent au pluriel *caerimōnias* ; autre graphie *caere* ; à basse époque, *caerimōnium* n.) : culte, pratique religieuse, caractère saint ou sacré, sainteté ; au pluriel : observances rituelles (cf. Gell. 10, 15, et P. F. 62, 19 : *denariae caerimoniae dicebantur et tricenariae quibus sacra adiutris decem continua diebus, uel triginta certis quibusdam rebus carendum erat*) ; cérémonies du culte. — Dérivés, tous rares et de basse époque : *caerimōnialis*, -niōsus, -nior, -āris. Vieux mot, bien que non attesté avant Cic. ; cf. Thes. III 100, 78 sqq. Rappelle pour la forme *castimōnia*, *sancitimōnia*. Étymologie inconnue. Les anciens le font dériver du nom de la ville étrusque *Caere* ; cf. P. F. 38, 19, *caerimoniārum causam alii ab oppido Caere dictam existimant* ; Val. Max. 1, 1, 10, *sacra caerimoniae uocari quia Caeretani ea... coluerunt*. Peut-être dérivé d'un \**caerimō* étrusque (cf. *lucumō*) ; v. Ernout, Philologica, I p. 43 ; de \**cerinu* « sacrum » ?, d'après M. Runes, Latomus, 1938, 10. V. en dernier lieu K. H. Roloff, *caerimonia*, Gl. 32, p. 101-138 ; Wagenvoort, Reall. f. Ant. u. Christ., s. u.

*caerulus*, -a, -um ; *caeruleus*, -a, -um (forme préférée et sans doute créée par les poètes dactyliques pour éviter le critique) : -m est *uiride cum nigro*, ut est *mare*, Serv., Ae. 7, 198. Traduit le gr. καύρεος, ἀπέρως, et, avec une idée accessoire de « sombre, obscur », καύρως. Épithète de la langue poétique. Se dit du ciel, e. g. Enn., A. 49, *caeli caerulea temp̄la* ; d'où, au pl. n., *caerulea* « les ciels » ou « la mer », ainsi désignés par leur couleur. Le n. sg. *caeruleum* désigne la couleur d'azur. Quelquefois employé de la couleur des yeux (Hor., Epop. 16, 7 ; Tac., Germ. 4), comme équivalent poétique de *caesius*. — Ancien, usuel, non roman. Dérivés rares et tardifs : *caeruleās*, -lōsus, -leātūs.

Issu sans doute de \**caelo-lo-s* avec dissimilation normale du premier t ; cf. *Parilia de Palēs*. Pour la formation, cf. *nūbilus*, *aquilus*.

*caesar*, -aris m. : surnom d'origine contestée, rattaché par les Latins soit à *caesus*, « a caeso matris utero », Plin. 7, 4, 7, et Non. 566, 25 ; soit à *caesariēs*, ainsi P. F. 50, 7 : *caesar quod est cognomen Iuliorum a caesare dictus est, quia scilicet cum caesarie natus est*. Si le nom se rapporte à *caesus*, il présente un élargissement en -ar identique à celui de osq. pél. *casnar*, cf. *cānūs*, ou de *loucar* = *lūcūs* à Lucéria ; et ce serait une forme dialectale en face du latin *caesō*, -ōnis. Mais ce sont là sans doute des étymologies populaires et *caesar* doit être étrusque comme *aisar* « deus » ; cf. les noms latino-étrusques *Caesius*, *Caesōnius*, *Caesenius*, etc. (v. Thes. s. u.). Le rapprochement proposé par certains avec *caesius* ne vaut pas mieux. Le nom propre devenu synonyme de « empereur » est passé en germ. : *got. kaisar* (et de là en v. slave *česar* « tsar »).

*caesariēs*, -iei f. : chevelure (longue et abondante). Terme surtout poétique. Attesté depuis Plaute. Rap-

proché de *caedē* par l'étymologie populaire : *a caedendo dicitur caesaries*, ergo tantum *uirorum* est, dit Servius, Ae. 1, 590, ce qui est faux (cf. Vg., G. 4, 337). Dérivé : *caesariātūs*.

On peut rapprocher skr. *kēcāh* « cheveux » et *kesarāh*, *kesaram* « cheveux, crinière », qui supposent, d'une part, que les mots sanskrits sont des sanskritisations de formes prékrites où les siffantes étaient confondues et, d'autre part, que le mot latin est passé par quelque parler italique où il n'y avait pas de rhotacisme (à moins d'admettre que l's a été maintenu par dissimilation), ni d'apophonie. En tout cas, il s'agit d'un terme populaire. V. *caesar*.

*caesius*, -a, -um : gris vert ; adjectif qui s'applique à la couleur des yeux et correspond au gr. γλυκός, γλυκώτης ; cf. Gell. 2, 26, 19. Rare et technique. Sert aussi de cognomen. M. L. 1474 a.

Dérivés : *caesulla*, cognomen cité par Festus 340, 34, comme pendant à *Rāulia (-lla)* ; toutefois, il s'agit peut-être d'une étymologie populaire (cf. *Caesō*) ; *caesiūs* (Boëce).

L'étroite spécialisation de sens de l'adjectif rend peu vraisemblable le rapprochement avec *caerulus*. Diphongue en a, comme dans *caecus* ; l's intervocalique semble indiquer une origine non latine (sud-italique?).

*caespēs*, -itis m. : — est *terra in modum lateris caesa cum herba, siue frutex recisis et truncus*, P. F. 39, 6, « mottes de terre et de gazon » ; puis « gazon », « sol couvert de gazon, terrain ». Attesté depuis Cic. et Gés. ; usuel. M. L. 1476.

Dérivé : *caespītīcius* : fait de mottes de gazon (tar-dif.) ; *caespītūs* : & λ. Col. ; *caespītō*, -ās (rare et b. lat.) : buter, trébucher, tomber. M. L. 1477 ; cf. Faidher, Musée belge 28, 123 ; *incæspītātor* « qui bronche » (Serv.).

Sans étymologie ; le sens de l'osque *kaispat ar glēbis tundātūr?* est très incertain. Mot à diphongue en a. Pour la finale, cf. *fōmes*, *palmes*, *termes*.

*caestus*, -ūs et *caestus*, -I m. (usité surtout au pluriel) : *uocantur et hi quibus pugiles dimicant, et genus quaddam ornatus mulierum*, P. F. 39, 22. Attesté depuis Var. et Cic.

Dérivé : *caesticillus*, -I m. : — *appellatur circulus quem superponit capitū qui aliqd est latus in capite*, P. F. 39, 40 ; toutefois, ce mot peut être dérivé de *cestus*, emprunté au gr. κερτός « ceinture brodée », auquel se rapporte la seconde partie de la glose de Festus citée plus haut.

La parenté avec *caedē*, adoptée par les modernes, est déjà marquée par les anciens, cf. Gloss., *caestus corium quo manus suas pugiles armant et inuicem caedunt*. Mais le ceste ne sert ni à couper ni à tailler, ce qui est le seul sens ancien de *caedē* ; et, d'autre part, la formation n'irait pas sans difficulté. Mot d'emprunt ?

*caetra*, -ae (caetra) f. : *scutum loreum quo utuntur Afri a Hispani*, Serv., Ae. 7, 732. M. L. 1453.

Dérivé : *caetraētūs* adjectif et substantif (opposé par César à *scutātūs*).

Mot sans doute espagnol ou africain, non attesté avant César.

*caia*, -ae f. : bâton, instrument qui sert à frapper, « clāua », Isid., Or. 18, 7, 7, qui l'attribue à Horace. M. L. 1479 (esp. *cayado*, port. *cajado* « houlette »?).

Dérivés : *caīō*, -āre, *caīatiō*, tous deux mal attestés, et non dans les textes. De \**kayadiā* ; cf. *caedē*.

*ca*(ē)*I* : *cancelli*. Mot de basse époque, peut-être gaulois. Cf. M. L. 1480, *caio*.

*calā*, -ae f. : bois ; Lucil. 966, *scinde calam ut caleas.*, Emprunt populaire au gr. καλλά pl. n. de καλλός, employé, semble-t-il, d'abord dans la langue militaire, cf. Serv. auct. Ae. 6, 1, *calas enim dicebant maiores nostri justes quos portabant serui sequentes dominos ad proelium, unde etiam calones dicebantur... uallum autem dicebant calam.* — *Cala* est peut-être représenté en ital. par des dérivés. M. L. 1481.

Dérivé : *cālāmentūn* : branche sèche (Colum.).

Pour *cālō* « vallet » ; *cālō*, *cālōpus* « galoché », v. plus bas.

*calabrica*, -ae f. : bandage, bande (de chirurgie). Tardif, très rare et technique. Dérivé de *Calabria*. D'où *calabriō*, -āre « bander », mal attesté.

*calabrifx*, -īcis f. : aubépine (Plin. 17, 75). Conservé en napolitain et en sarde. M. L. 1482. V. André, *Lex.*, s. u.

*calamaucus*, -I m. (-cum, n.) : bonnet. On trouve aussi *calamatus*. Très tardif (Cassiod., CGL IV 288, 28, *scirpus iuncus unde calamauci fuit* (?)). — Autre forme καμπλαχίον, *camelaicum*, Du Cange (d'après καμπλαχή, *camēlūs*?). *Calamaucus* est peut-être dû à un faux rapprochement avec *calamus*. Mot étranger, sans doute oriental.

*calamitās*, -ātis f. : 1<sup>o</sup> calamité, fléau, désastre, ruine, malheur, perdition (joint à *clādes*, Plt., Cap. 911 ; à *uitium*, Ter., Hec. 2, etc.) ; 2<sup>o</sup> spécialement toute espèce de fléau qui atteint les récoltes : maladie qui frappe les tiges du blé, grêle (qui les renverse), etc. — Ce second sens, bien qu'anciennement attesté, résulte sans doute d'une spécialisation secondaire, due à un rapprochement fait par la langue rustique entre *calamus* et *calamitās* d'après le rapport *olua*, *oluaīās* ; *ficus*, *ficiās*, etc. ; cf. Don., Eu. 79, *calamitātē rusticī grandinem dicunt, quod calamos communiat*, et Serv., G. 1, 151, *robigo genus est uitii cui culmi pereunt, quod a rusticis calamitas appellatur* ; de même encore Don., He. 2, *uitium et calamitas* : *bene secundum augures. Vītium enim est, si tonet tandem; uitium et calamitas, si tonet et grandinet simul, uel etiam fulminet.* — *Calamitās* doit être dérivé d'un adjectif, ce qui est la formation normale des abstraits en -ātis, cf. *nous*, *nouīās*, et, dans ce cas, il est à rapprocher de *incolūmīs*, où le vocalisme o en syllabe intérieure est commandé par l'v évélaire qui suit, et par là à *clādes*, etc., si bien que le rapprochement de *clādes* *calamitās* signalé plus haut dans Plaute serait une figura etymologica. V. \**cellō*.

Pour le maintien de ē en syllabe intérieure, cf. *clacer*.

— La prononciation et la graphie *kadamitas* attribuées à Pompée par Mar. Vict., GLK VI 8, 15, résultent d'un autre faux rapprochement avec *caderē*, cf. Isid., Or. 1, 27, 14. La glose d'Héychius καδάκιος· τοφλός, Σαλακιόν ne fournit de rapprochement ni pour le sens ni pour la forme.

Ancien, usuel et classique, mais banni de la poésie dactylique par sa forme. Non roman.

Dérivé : *calamitēs*, ancien, classique, formé sans doute directement, sans qu'il soit nécessaire de supposer une haplographie de \**kalamitāt-ōs*, sur *periculōsus*, *uentōsus*, etc. « exposé à la calamitās » (dans les deux sens du mot).

*calamus*, -I m. : 1<sup>e</sup> roseau ; 2<sup>e</sup> greffon (Plin.). Employé, attesté depuis Plaute, au gr. κάλαμος. Le terme latin est (*h*)*arundō*. Le mot a peut-être été emprunté en même temps qu'un objet fait de roseau, roseau à écrire ou flûte de roseau, etc. (cf. l'emprunt indien *kalamah*). M. L. 1485 ; britt. *calaf* : sur *colof*, *colo*, v. J. Loth, ouvr. cité, p. 151.

Dérivés : *calamarius*, v. B. W. sous *calmar* ; *calamellus* (Arn.) : petit roseau, M. L. 1484 ; *calamistrum* (*calamister* m., *calamista* f.) : fer à friser ; sans doute formé de κάλαμος et du suffixe d'instrument -tro-, ou tiré directement de \*καλάμυρος non attesté (cf. *ergastulum*) ; *calamistratus* ; *calamētūm* (tarif) ; cf. *dūmētūm* ; *ūniculamētūm*. Les autres dérivés sont des transcription du grec (comme *calamizō*, Ital.). Pour l'a. intérieur, cf. *alacer*.

*calathos*, -I m. : 1<sup>e</sup> corbeille, panier fait de joncs tressés ; 2<sup>e</sup> par extension, vase, récipient, corolle. Emprunt au gr. καλάθος, correspondant à lat. *quasillus*. Depuis Virgile ; rare en prose ; formes romaines douces. M. L. 1488.

*calautica*, -se f. : sorte de coiffure de femme attachée avec des brides ; cf. gr. κρήπεια. Rare ; depuis Afranius. Composé et dérivé : *dēcalauticāre* (Lucil.). Sans doute emprunté.

*calba*, *calbeum* : v. *galb*.

*calecar* : v. *calx*.

*calcatrippa*, -se f. (Gloss.) : plante inconnue (centaurée ou anchuse, cf. *laccā?*). M. L. 9650 ; fr. *chaucetrappe*.

*calcesta*, -se (Gloss.) : trifolium album. Peut-être dérivé de *calx*, et nommé d'après sa couleur ? La finale rappelle *arista/aresta*.

*calecus* : v. *calx*.<sup>1</sup>

*calectrō* : v. *calx* 1.

*caleculus*, -I, *caleculūs*, -are : v. *calx* 2.

*calendae*, -ārum (*kalendas* avec maintien de l'ancienne graphie *k* devant *a*) f. pl. : les calendes, premier jour du mois de l'année romaine. Rattaché par les Romains à *calo* « appeler, proclamer », cf. Varr., L. L. 6, 27 : *kalendas quod hui diebus calantur eius mensis Nonas a pontificibus quintanae an septimanae sint futurae, in Capitolio in curia Calabra sic dictas quinque : « calo Iuno Couella »* ; Serv. auct. Aen. 8, 654 : *ideo autem Calabra [curia], quod, cum incertae essent kalendas aut idus, a Romulo constituta est ut ibi patres uel populus calarentur, i. e. uocarentur*. Mais la forme fait difficulté : l'hypothèse que *kalendas* serait issu phonétiquement de *kalandae* (F. Muller) est peu vraisemblable ; la graphie *kalandae* n'apparaît qu'à l'époque impériale. *Kalendas* suppose un doublet *calers* (de *calo*, -is, ou *caleb*, -ēs?) de *calo*, -as, cf. ombr. *kaſetu* « *calatō* », Reichelt, K.

Z. 46, 325 sqq. *Calendae* s'est conservé avec des sens divers dans les langues romanes : « jour de fête, nouvel an », etc. M. L. 1508, et en celtique : britt. *calan*, irl. *calaind*, *callendoir*.

Dérivés : *kalendārius*, -a strēna, M. L. 1508 a ; *kalendārium* « registre de comptes » et « calendrier » ; *kalendāris* (-lis) : cūrātor calendārius.

*caleb*, -ēs, -ul, -itūrus, -ēre : être chaud (sens physique et moral), être échauffé, être ardent, etc. Ancien, usuel. M. L. 1510. V. fr. *chaloir*. Inchoatif : *caleſcō*, -is, M. L. 1511 (d'où *concaleſcō* marquant l'échauffement soudain (aspect déterminé), M. L. 2110 ; *incalēscō*, M. L. 4339, avec le préfixe marquant le passage d'un état à un autre ; *excalēscō*, M. L. 2948). Composé transitif : *cal(e)faciō*, -is, -ere et ses dérivés, M. L. 1507 ; *excalēfaciō*, M. L. 2947 ; *calefactō*, -as (Plt.).

Formes nominales et dérivés : *calor*, -ōris m. : chaleur (sens physique et moral). Le neutre qu'on lit dans Plt., Mer. 870, *nec calor nec frigus metuo*, semble amené par le voisinage de *frigus*, M. L. 1526.

*calidus* (*caldus* avec absorption de l'i intérieur) : chaud. Panroman. M. L. 1506, et celt. : irl. *caot* ; *callaor* (de *caldaria*). Subst. *cal(i)da* (sc. aqua) : eau chaude. De là : *calor* : chaleur (familier et rare, Varr., Gell.), et \**caldūra*, attesté par les langues romanes, M. L. 1503 a et 1505 ; *cal(i)dāris* (*cella*) : étuve, chaudière, M. L. 1503, d'où à basse époque *caldāriola* ; *caldeus* ; *cal(i)dō*, -as et *excalēdō* « échauder », M. L. 2946. De *calor* : *calōrātūs* et *calōrōs* (tarifs). Aussi \**calētāre*, M. L. 1509 ; \**calina*, M. L. 1517 ; \**calūra*, M. L. 1518.

Ici *cal-* repose sur \**kpl-*, comme on le voit par le lituanien, où il y a *šili*, *šilti* « s'échauffer », à côté de lit. or. *šalim* « chaleur » (lit. occ. *šlimā*). Une forme \**kli-* de la racine semble se trouver dans v. isl. *hlđer*, v. h. a. *läwēr* « tiède ».<sup>2</sup>

*caliandrum* (*caliendrum*, -drium), -I n. : coiffure de femme, perruque. Attesté depuis Varro, rare ; conservé dans le parler des Abruzzes ? V. M. L. 1514. Origine douteuse ; on rapproche le gr. καλάνθης ou καλάνθη, nom d'une sorte d'alouette (huppée?), bien conservé dans les langues romanes : it. *calandra*, toul. *calandro*, etc., M. L. 1486. Cf. Porphy. ad Hor., Sat. 1, 8, 48 : *caliendrum i. e. galericum*, et le nom de l'alouette huppée *galēria* en latin, v. *galērum* sous *galea*. La forme latine ne s'explique pas exactement par le grec, mais des mots de ce genre sont souvent altérés. Les autres rapprochements, καλάνθης « balai » et « coiffure de femme » (Suidas), καραδόπος « pluvier », sont à écarter.

*calidus*, -a, -um (??) : adjetif de la langue des éléveurs « qui a une tache blanche sur le front », λευκή. Les manuscrits d'Isidore et de Chiron écrivent *calidus* avec un seul *l*, leçon qu'il n'y a pas lieu de corriger, avec le Thes., en *callidus* ; cf. *callidus* (*buf*) *calefui*, *caleſeuſ* « boues *callidōs* », et gr. καλάδες « alycēs ad tv rō πετότων έχουσα τολεσέντες », Hes., lit. καλύβας πετότων έχουσα τολεσέντες, cf. irl. *calibas* « chien ayant une tache blanche au cou » ; cf. irl. *cale* « tache ».

Les manuscrits d'Isidore et de Chiron écrivent *calidus* avec un seul *l*, leçon qu'il n'y a pas lieu de corriger, avec le Thes., en *callidus* ; cf. *callidus* (*buf*) *calefui*, *caleſeuſ* « boues *callidōs* », et gr. καλάδες « alycēs ad tv rō πετότων έχουσα τολεσέντες », Hes., lit. καλύβας πετότων έχουσα τολεσέντες, cf. irl. *calibas* « chien ayant une tache blanche au cou » ; cf. irl. *cale* « tache ».

*caliga*, -ae f. : chaussure à lacets, sorte de brodequin, surtout portée par les simples soldats. Attesté depuis Cicéron.

Dérivés : *caligula* ; *caligāris* (-rius, d'où *caligārius*, -i : cordonnier, conservé dans les dialectes italiens, cf. M. L. 1515) ; *caligātūs*.

L'explication par *caleco* (*calx*) et *liga*, cf. *ligāre* (R. Kent, BSL 26, 110) est ingénieuse, mais ne va pas sans difficultés. Il peut s'agir d'un mot d'emprunt.

*calligō*, -imis f. : fumée noire ; nuage ou brouillard opaque et noir ; de là, obscurité, ténèbres (sens physique et moral) ; vertige, troubles de la vue. Ancien, usuel. Tous les sens du latin sont représentés dans les langues romaines. M. L. 1516 (*caligo* et *calligo*).

Dérivés : *calligō*, -as (presque toujours intransitif) ; l'emploi transitif n'est attesté qu'à très basse époque) : être obscurci ; *calligīnō*, -as (doublet tardif de *calligō*), M. L. 1515 a ; *calligīnōs* (et has latin *caligēsus*, *caligēneus*) : couvert de nuées, ténébreux, etc.

Le rapport *rōbīgō/rōbūs* incline à penser que *calligō* dérive d'un adjectif \**calus* « sombre, noir ». Mais il ne faut pas rapprocher skr. *kāla* « niger, liuidus », qui n'a sans doute pas un ancien *l*, comme l'a montré M. Lüders dans l'*Αντίθεων* dédié à M. Wackernagel. Il n'y a pas non plus grand fond à faire sur gr. κηλάς « νεφέλη ένδρος κατ χειρερνή ήμέρα, dont on ne sait même pas si l'*η* représente ou non un ancien *ā* (cf. κελανός). Cf. *calidus* ?

*calius* : cendre. Forme de glossaire, CGL II 100, 46, cf. Glossaria latina, II, p. 126 et 210, d'origine inconne, demeurée en provençal et en espagnol. M. L. 1518.

*calix*, -iois m. : coupe, vase à boire ; puis toute espèce de vase, marmite ; cf. Varr., L. L. 5, 122, *calix a caldo* (!), *quod in eo calda puls apponebatur et caldum eo bibebant*. Spécialement : tuyau d'aqueduc. Fréquent dans la langue de l'Église, au sens de « calice ». M. L. 1519. Germ. : v. h. a. *kelih* « Kelch », etc. ; celt. : irl. *cailis*, callich, britt. *celeguel*.

Dérivés : *caliculus*, M. L. 1513 ; *calicellus* ; *caliclāre* (-rium) (Gloss.) : *ubi conduntur calices*.

Les Latins voient dans *calix* un emprunt au gr. κώλη, ainsi Prisc., GLK II 167, 1 : *calix ἀπὸ τοῦ κώλη*. En réalité, le mot peut être d'origine indo-européenne, ancien \**klik-* ; autre κώλη (dont l'*o* s'explique par l'existence de \**klu-*) et κάλη, on rapproche skr. *kaldkā* « pot, coupe » et *kalikā* « bouton de fleur ». Il y a des formes à *s*- initial : gr. Καλλίλιον, κάλη, chez Hésychius et ombr. *skalē-to*, *skalē-ta* « ex patērā ». — Le groupe de v. h. a. *scala* « enveloppe » est à séparer. Mais il a pu se produire une confusion entre *calix* et *calyx*, emprunt savant au gr. κώλης « enveloppe de fleur, calice » et qui a pour dérivés : *calyc(u)lus* ; *calyc(f)us*, nom de plante ; *calyc(u)lāris*, -ria (herba), *calyc(u)lāta* (herba) (*cani*, *cali*) « quisquame », dont la forme différenciée *caniculāta* a été influencée par un rapprochement avec *canis*, cf. Misc. Tir., p. 66, 12, *iusquiamo* i. e. *canis-cula*, et prov. *canelhada*. M. L. 1512.

*calō*, -ōnis m. (Gloss.) : sabot de bois, chaussure militaire gauloise (?). Cf. P. F. 40, 26, *calones calci ex ligno facti* ; CGL V 595, 18, *calones gallicane militum*. L'a long n'est pas attesté et l'explication de Festus est faite pour rattacher *calō* de *calā*. Mot étranger en rapport avec *caliga*? Ou déformation par abréviation de καλότους, καλοπότους, latinisé en *calopus*, *calopodia*? cf. M. L. 1525.

Il est impossible de décider s'il y faut rattacher un *calonica* qui figure sans explication dans Gloss. Scal. V 595, 29.

*calō*, -ōnis m. : appeler, proclamer, convoquer. Verbe archaïque qui n'est plus employé que dans certaines expressions consacrées de la langue religieuse ou juridique, comme *calata comitia*, *Calabra cūria* et sans doute *calendae* ; v. ce mot.

De *calō* viennent : *kalātor* (ca-) : terme de rituel désignant un serviteur chargé d'appeler (Serv. auct. G. 1, 268) ; cf. *nomenc(u)lator* « esclave chargé d'appeler les

69 ; Loth, Rev. Cel. 37, 25. Cf., pour la finale, *ebulca-* *lium*.

*callis*, -is c. (le genre est flottant, comme pour beaucoup de noms en -is) : piste de troupeau, sentier tracé par les animaux ; différent à l'origine de *sēmita* ; cf. Vg., Ae. 9, 383, *rara per occulos lucebat sēmita callis* ; Serv. Ae. 4, 405 ; Isid., Diff. 1, 539 ; Orig. 15, 16, 10. Puis toute espèce de sentier ou de route. — Ancien, technique. M. L. 1520. Faussement rapproché de *callum*, *callus* à *callō pedum* » par les anciens.

Dérivé : *calliānus* (Inscr.).

Il est vain de rapprocher irl. *caill* « forêt », lit. *kēlias* « chemin », serbe *klānač* « défilé », trop éloignés, les uns par la forme, les autres par le sens.

*callum* (et *callus* m., le pl. est toujours *calli*) : -I n. : peau épaisse et dure (des animaux ou des plantes), du rillon, cal(us). — Ancien. M. L. 1521. A ce sens techniques se rattachent *callōsus* (d'où gr. καλλώσσων « couenne »), *callōsitas*, *callitīa* (-tiēs), *callēscō* et ses composés. Un sens figuré apparaît dans le dérivé :

*callō*, -es, -uī, -ēre : être endurci, *callent rure manus*, Aetna 261 ; d'où « être habile dans quelque chose, savoir par expérience ». Plaute joue sur le double sens du mot, Pe. 305, *magis calleo quam aprugnum callum callet*. S'emploie absolument, ou avec l'accusatif ou l'ablatif, avec ou sans in. De là : *callidus* : Cic., N. D. 3, 25, *appello... callidios quorum, tamquam manus opere, sic animus usu concalluit* ; « habile » souvent avec une nuance péjorative, « rusé, roué » (cf. *uetērātor* et *uersūtūs*). Dans la Bible, traduit υποκρῆται et τανόρηγος. Non roman, mais conservé en celt. : gall. *call*. Dérivés : *calliditas* ; *callidulus* ; *callēscō* et *con-*, *in-*, *oc-*, per- *callēscō*.

Sans étymologie. Mot populaire.

*calō*, -ōnis m. : valet d'armée. Ancien (Acc.), mot de type populaire en -ō-, -ōnis (cf. *fullō*, etc.). Rattaché à *calō* par les Latins : *calones militum serui dicti qui lignæ clausa gerant*, *quos Graeci κάλα vocant*, P. F. 54, 19 (étymologie populaire?). — Autre sens, sans exemple, dans Isid., Or. 19, 1, 15, ... *calones*, *nauculæ quæ lignæ militibus portant*; v. Sofer, p. 27.

*calō*, -ōnis m. (Gloss.) : sabot de bois, chaussure militaire gauloise (?). Cf. P. F. 40, 26, *calones calci ex ligno facti* ; CGL V 595, 18, *calones gallicane militum*. L'a long n'est pas attesté et l'explication de Festus est faite pour rattacher *calō* de *calā*. Mot étranger en rapport avec *caliga*? Ou déformation par abréviation de καλότους, καλοπότους, latinisé en *calopus*, *calopodia*? cf. M. L. 1525.

Il est impossible de décider s'il y faut rattacher un *calonica* qui figure sans explication dans Gloss. Scal. V 595, 29.

*calō*, -ōnis m. : appeler, proclamer, convoquer. Verbe archaïque qui n'est plus employé que dans certaines expressions consacrées de la langue religieuse ou juridique, comme *calata comitia*, *Calabra cūria* et sans doute *calendae* ; v. ce mot.

De *calō* viennent : *kalātor* (ca-) : terme de rituel désignant un serviteur chargé d'appeler (Serv. auct. G. 1, 268) ; cf. *nomenc(u)lator* « esclave chargé d'appeler les

noms » ; *calābra, calātiō* : Varr., L. L. 5, 12, *nec curia Calabra sine calatione potest aperiri*. — Composé (ancien juxtaposé) : *intercalō*, -ās : proclamer un jour ou un mois supplémentaire pour remédier aux irrégularités du calendrier, usité surtout au passif impersonnel, e. g. Cat., Agr. 159, *si intercalatum erit Kalendis maiis*. Par suite, « intercaler, insérer ». De là : *intercalāris* (-rius); *intercalātor*, -tiō. Cf. aussi les formes anciennes conservées par les glosses *incalanto* : *inuocant*, P. F. 101, 25; *incalatiua* : *inuocatiue*, Id. 101, 10; *procalore* : *prouocare ex Graeco καλεῖν i. e. uocare*, Id. 254, 25; *proculato*, *prouocato* (avec u issu de a devant l'vélaire?), Id. 293, 10. V. aussi *concilium*, de \*con-kal-iūm.

Tous ces sens sont techniques et le verbe a cessé d'être vivant à l'époque historique; les verbes usités sont *clāmō*, de la même famille, et *uocō*.

L'ombre a, de même, *kařtu*, *carsiū* « *calatō* »; v. *calendae*. La racine est disyllabique. Elle se retrouve dans litt. *kaleś* « appeler », gr. *χάλεψ*, *χέληρα*, *καλήσκω*, δρο-*χάληρος* « héraut » (cette valeur technique rappelle celle de *kalātor*, *nōmenclātor*); peut-être aussi irl. *cailech*, gall. *ceiliog* « coq » (litt. « appeler ») et skr. *ugākalaḥ* « coq » (« qui appelle l'aurore »). Le rapprochement avec v. h. a. *halōn*, *holōn* « aller chercher » est contesté. Le messapien *kalatoras* (génitif) est emprunté.

Ces mots sont peut-être apparentés à une série de termes divers indiquant des « cris », des « bruits » : gr. *χάλδος* « bruit », v. h. a. *hellan* « reconnaître », v. sl. *kolokū* (r. *kolokol*) « cloche », lit. *kalbā* « parole » — et peut-être des élargissements tels que lat. *clāmō*, *clangō*; en somme, l'ensemble des mots expressifs présentant *kr*, *kl* à l'initiale pour indiquer des bruits. V. aussi *clārus* et *classis*?

*calō* (-ha), -ās, -āre : terme technique « laisser tomber » ou « relâcher ». Emprunt au gr. *χάλω*, sans doute dans la langue nautique; cf. Isid., Or. 6, 14, 4, *apud nautas « calare » ponere dicitur*; v. B. W. sous « caler » (les voiles). A dans la langue populaire un sens obscène : *laxāre* (*uāginam*), *futuere*. Attesté depuis Vitruve. Les formes romaines remontent à *calare*, *callare* et *chalare*, M. L. 1487; bret. *caladur* « dévoir », de *calatōrium*? Cf. peut-être *apocalō*?

*calocatanos* : pavot sauvage. Mot gaulois d'après Marcellus, Med. 20, 68. Cf. *catanus*.

*calopeta*, -āe m. : danseur de corde (Expos. mundi 32). De \**kalonētēs*? Cf. *calōbatārius* : σχονοβάτης (Gloss.).

*calpar* : attesté seulement au nominatif et chez les grammairiens ou glossateurs, e. g. Non. 546, 28 sqq., *calpar nomine antiquo dolium*. Varro de Vita Populi Romani lib. I : *quod, antequam nomem dolii prolatum, cum etiam id genus uasorum calpar diceretur, id uinum calpar appellatum*. Cf. P. F. 40, 27; 57, 16. Emprunt. Cf. gr. κάλπη, κάλπικη. La finale en -ar dénote peut-être un intermédiaire osque (cf. *casnar*?) ou étrusque; cf. *Calpurnius*.

*caltha*, -āe f. ; *calthum*, -īn. (*calta*, *calum*) : τὸ φοῖφαλμον; fleur jaune, le souci officinal? De là : *calt(h)ula*, -āe (-um n.) f. : Non. 548, 24, *caltulam* et *crocotulam* (cf. Plt., Ep. 231) *utrumque a generibus florum translatum...* *caltulam* *Varro de uita P. R. l. I palliolum breue uoluer haberi*: « *caltula* est *palliolum praecinctui*, quo nudas infra papillas praecinctuntur ».

Peut-être mot d'emprunt à une langue méditerranéenne; cf., pour la finale, *mentha*.

*calua*, -ae f. : crâne. Mot populaire, attesté depuis Pomponius, passé en irl. *calb*.

Dérivés et composés : \**caluāris*, adjectif non employé, dont dérivent : 1<sup>e</sup> *caluāre* (surtout au pluriel *caluāria*) : sorte de poisson sans écailles; 2<sup>e</sup> *caluāria* (-rium n.), -ae f. : *tota pars capitis ab auribus incipiens*. M. L. 1529. Dans la langue de l'Église, *locus Caluāria* ou *Caluārium* traduit le gr. χρόνος τόπος, χρόνον, c'est-à-dire le Golgotha. — *dēcaluō*, -ās : Ps. Ruf. in Psalm. 41, 1, *locus... caluaria... quia rei solēbant ibi decaluarti et decapitari*.

*calua* semble d'abord avoir signifié « cruche » (cf. *gabata, testa*); cf. Pompon., Atell. 179, *iam istam caluam colafis communiussem testatim tibi*, où le voisinage de *calua* et de *testatim* est caractéristique, et peut-être *caluāiola*, Schol. Iuv. 5, 48?; mais il a été rapproché de *caluus* par l'étymologie populaire (comme dans *caluua nux*, *Venus Calua*), et Martial ne l'emploie qu'au sens de « crâne dénudé », e. g. 6, 57, 2, *tegitur pictis sordida calua comis*.

*calumnia* : v. le suivant.

*caluor*, -eris (et *caluō*) : chicaner, tromper. Les textes littéraires ne connaissent que le déponent, e. g. Lex XII Tab. 1, 2, citée par Fest. 408, 37, *si caluitur pedemue struit*. Verbe rare et archaïque, employé dans la langue du droit, transitif et absolu. Doublet *caluiō*, dans Servius, cité sous *caluus*?

*Caluor* a dû avoir un participe \**calumnus* d'où dérive : *calumnia*, -ae f., conservé dans la langue du droit : chicanie, fausse accusation, calomnie, d'où « cabale, intrigue, supercherie », ancien et usuel. M. L. 1527. De là : *calumniosus*; *calumnior*, -āris « falsa crimina intendere », et ses nombreux dérivés.

On rapproche gr. *χηλέω* « je charme » et got. *holon* « calomnier »; la racine serait \**kel-* élargie par -u- en latin. Simple possibilité. Rien de clair.

*caluus*, -a, -um : chauve. — Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 1532; germ. : v. h. a. *chalo*, etc. Épithète d'une sorte de noix, *calua nux* (gr. γυνόβολος); de la vigne, *uītis calua*; de Vénus, *date calua in honorem mulierum quae de capillis suis funes fecerant*; cf., toutefois, Serv. auct. in Aen. 1, 726, qui l'explique : *quod corda amantium caluatis*, i. e. *fallat*. Cf. aussi les nomina et cognomina *Caluena*, *Caluarius*, *Caluinus*, et l'osque *Kalūvieis* (génitif); pélign. *Calauan*.

Dérivés et composés : *caluēt* et *caluēscō*; *caluitēs*, *caluitūm*, -īā, M. L. 1531 (pour la formation en -itum, cf. *barbitūm*, *lānitūm*, *capillūm* et *seruitūm*); *caluaster*; *caluātūs*; *praecaluuus*, *recaluuus*; \**caluia*. M. L. 1530.

Cet adjectif désignant une infirmité rappelle skr. *kulavah* et av. *kaurova* « chauve » (même suffixe que dans *fuluus*, etc.), mais aussi skr. *khalatiḥ* « chauve », avec kh populaire. L'a latin peut reposer sur un a « populaire » indo-européen. Cf., avec l'géméné (populaire), v. isl. *skallī* « tête chauve ». V. *calua*.

1. *calx*, *caleis* f. (le génitif pluriel serait en -ium d'après les grammairiens, mais il n'y en a pas d'exemples;

cf. Thes. III 195, 42) : 1<sup>e</sup> talon; 2<sup>e</sup> pied (d'un mât, d'une échelle, etc.). — Ancien, usuel, technique. M. L. 1534; irl. *calc*, gall. *calc* gr. mod. κάλτος.

Dérivés et composés : *calcō*, -ās : talonner, foulir aux pieds, M. L. 1491; d'où *con-*, *ex*, *in-culcō* « tasser avec le pied, inculquer »; *pro-culcō*; *calcātiō*, -tor, -trix (M. L. 1493 a?), etc.; *calcātōrium* : pressoir à raisin, M. L. 1493; *calcar*, -āris n. : épéron; neutre substantif d'un adjectif \**calcāris*, cf. *talūs/talāris*; *calcāneum*, -īn. (*-neus* m., St. Jér.) : talon, substitut tardif de *calx*, introduit par la langue de l'Église, M. L. 1490; *calceus* (\**calcea* dans les langues romanes) (cf. M. L. 1495); *calcēolus* : chausse ; d'où *calceo*, -ās « chaussier » peut-être reformé sur *calceātūs*, M. L. 1497; *calcēmentum*, M. L. 1496; *calceātūs*, -ūs, M. L. 1498; *calcārius*, *calcōlārius*, M. L. 1499; *disculcus* (-cal-) « déchausse », M. L. 2662, B. W. *déchausser*; *excalceō*, -ceus; \**incalciāre*, M. L. 4338; \**recalecēr* (-cal-), M. L. 7135 a.

*calcītō*, -ās : ruer, regimber (sens propre et figuré; familier), M. L. 1501 a. Sans doute dénominatif d'un \**calcītrum* « coup de talon » non attesté, formé comme *talitrum* (Suét., Tib. 68).

Dérivés : *calcītō*, -ōnis m.; *calcītōsus*; \**excalcītō*, M. L. 2945; *recalcītō* (sens propre et figuré; cf. gr. ἀνακατίζω).

Le rapport avec lit. *kulnis* « talon » et avec bulg. *kúlka* « hanche » serait, en tout cas, lointain. La chausse dite *calceus*, réservée d'abord aux rois (cf. Vg., Ae. 8, 458; F. 128, 3, et Serv. ad l. *Tyrrenhā uincula... alii calceos senatorios uolunt, quia hoc genus calceamenti a Tuscis sumptum est*; Isid., Or. 19, 34, 4) et aux patriciens, *c. mulleus*, *c. repandus*, est d'origine étrusque; et le mot rappelle par sa finale, comme *balteus*, *puteus*, des termes étrusques; cf. Ernout, Philologica, I p. 43 sqq., et Rev. Phil., 1950, p. 7. Une origine étrusque n'est donc pas exclue pour *calx*, dont la forme est étrange, et, en tout cas, pour *calceus*. *Calx* évoque *falz*; ce sont les deux seuls mots à finale en -al du latin; cf. aussi *arz*, *merz*, autres types rares, sans étymologie indo-européenne sûre.

2. *calx*, *caleis* f. (l'i est purement graphique; on prononçait *cals*, et les grammairiens essaient de différencier ainsi *cals* « chaux » de *calx* « talon », auquel, d'ailleurs, tendait à se substituer un nominatif *calcis*) : 1<sup>e</sup> chaux; 2<sup>e</sup> but blanchi à la chaux, borne, terme; de là, *ad calcem*; 3<sup>e</sup> (archaïque) pion de jeu (= *calculus*). *Calx*, qui désigne seulement la « pierre à chaux », est sans doute un emprunt ancien au gr. *χάλξ* « caillou, moellon, pierre à chaux », dont l'i existe dans *calcāre* « blanchir à la chaux », *decalcētūs*; cf. *dealbāre*), à moins que *χάλξ* et *calx* ne soient des emprunts indépendants à une langue méditerranéenne inconnue. Ancien, usuel; M. L. 1533; B. W. s. u. Passé en germanique : v. h. a. *kalch*, *kalk*; en celt. : irl. *calc*, brit. *calch*, etc.

Dérivés : *calcārius* : de chaux; substantif *calcāria* : four à chaux, M. L. 1492; *calcātūs* : chaufournier; *calcāriātūs*, *calcāriēnsis*; *calcīnus* (tardif) et *calcīna* = *calx*, M. L. 1501; *calcīfraga* : σχολοντόδρυον, cf. *saxīfraga*; \**calcēstris*, M. L. 1500.

*calculus*, -āi m. (*calculus* Gloss., *caeculus* tardif) : caillou; boule pour voter (blanche ou rouge); pierre

dans la vessie; pion, jeton (cf. *calcum reducere*). Comme c'est avec des *calculi* qu'on apprenait aux enfants à compter, le mot a pris le sens de « compte, calcul » qui se retrouve dans les dérivés *calculator*, -āris (*calculator*, etc.); *calculator*, gr. mod. καυκουλάτωρ.

Au sens de « caillou » s'apparente *calculōsus* : caillouteux, qui traduit aussi le gr. λαθόδης « qui souffre de la pierre ». — Usuel et classique. Non roman.

Les Latins voyaient dans *calculus* le diminutif de *calx*; cf. P. F. 40, 9, *calces qui per diminutionem appellantur calculi*, et CGL V 273, 63; mais les sens sont différents et le gr. κάλχης « caillou de rivière » amène à se demander si *calculus* ne serait pas aussi un mot à redoubler. Ceci n'exclut ni le rapprochement avec *χάλξ*, ni même absolument l'hypothèse d'un emprunt de tout le groupe à une langue méditerranéenne.<sup>1</sup>

*calyx* : v. *calix*.

*camā*, -ae f. : attesté seulement dans Isid., Or. 19, 22, 29, *camisias uocari quod in his dormimus in camis, i. e. in stratis nostris*; cf. 20, 11, 2. Peut-être mot ibère, conservé dans la péninsule ibérique. Cf. M. L. 1537; Sofer, 121 et 164.

*camba*, -ae f. : v. *gamba*.

*cambiō*, -ās, -āui, -āre : échanger (*rem pro re dare*, *Gloss.*), troquer. Premier exemple dans Apulée, Apol. 17, *mutarias operas cum uiciniis tuis cambies*. Les dérivés romains remontent à *cambiāre*, M. L. 1540, et \**excambiāre*, M. L. 2949; B. W. sous *change*, *échanger*; cf. aussi britt. *camma* et escam. Composé : *concambiō*. Semble sans rapport avec *campsō*, q. u.

Mot technique du vocabulaire commercial, sans doute emprunté au celtique, v. Zimmer, KZ 32, 231. Les formes *cambiō*, -īs, -psi proviennent d'un faux rapprochement avec gr. κάμψαι.

*camela*, -āe f. : Lyd. Mens, frg. inc. 12, p. 181 W., έστι δὲ καὶ ἐπέρα παρασκευὴ σπυρίδος, ἀντὶ πλούτη τῆς κεφαλῆς ἐπιτιθέμενη, καλεῖται δὲ παρ' Ἰταλοῖς κάμελα, ἔξ οὐ καμελεύδις. Sans autre exemple. Abréviation de καμελάκιον, καμηλαύκιον? V. *calamacus*.

*camēllis* : — *uirginibus supplicare nupturiae solitae erant*, P. F. 55, 19. Sans doute à lire *camēli*(s), datif de *camēlia*, transcription ancienne de γαμήλαι.

*camella*, -āe (ga-, κάμηλα, éd. Diocl.) f. : vase à boire, écuille. M. L. 1543. Esp. *gamelia* passé en fr. et en ital. Diminutif de *camera*? Mais l'e fait difficulté.

*camēlōs*, -ī c. : chameau. Attesté depuis Pomponius. Varr., L. L. 5, 10, -ī suo nomine Syriaco in Latium uenit. Le mot est venu au latin par gr. κάμηλος. A été altéré en *camelus* sous l'influence des mots en -ellus, cf. M. L. 1544; irl. *camal*, gall. *canval*. Dérivés latins : *camēlinus*, *camēlārius*. Le latin a emprunté aussi *camēlopardalis* (= καμηλοπάρδαλες) qui a été altéré en *camēlopardalus*, *pardala*, *pardus*, *parda*.

*Camēnae*, -ārum f. pl. : anciennes déesses des sources et des eaux. Les anciens poètes latins, Livius Andronicus, Naevius, se sont servis du nom de *Camēnae* pour remplacer le nom des Muses; l'équivalence était grossière et Ennius, suivi par ses successeurs, a transcrit simplement le nom grec *Musae*. Livius Andronicus com-

mence son poème par *uirum mihi, Camena, inseco uestutum*; mais Ennius par *Museae, quae pedibus magnum pulsatis Olumpum*. — Repris ensuite par la poésie de l'époque impériale, lorsque *Misæ* se fut banalisé. Uniquement poétique. D'après les grammairiens latins, la forme ancienne serait *Casmænas*; cf. Vg., Ae. 11, 543, qui donne à *Camilla* pour mère *Casmilla*; mais en ce cas l'ā de *Casmænas* devient inexplicable. Sans rapport avec *carmen*. Macrobi donne le mot pour étrusque, *Sonn.* Scip. 2, 3, 4, *Etrisci Musas... Camenæ quasi canenæ a canendo dixerunt*. — *Camnas* (*Camna*) est un gentilice étrusque, cf. CIE 5470 et 5473, Pallottino, *St. in on. di G. Funaioli*. Le même radical *Cam-* se retrouve dans *Camillus* et *Camese*, *Camasene*, sœur et femme de Janus. Le temple des *Camenæ* se trouvait près de la *porta Camena*, étrusque.

*camera*, -ae f. (*camara*, cf. Char., GLK I 58, 23, *camara dicitur, ut Verrius Flaccus adfirmat, non camera per e*; *Funaioli*, p. 515, 6) : toiture voûtée, voûte; pont de navire, barque pontée. Non. 30, 7, *camerum : obtoratum, unde et camerae tecta in curvitudinem formata*; P. F. 38, 14, *camera et camuri boues a curvatione ex Graeco dicuntur*. Emprunt latinisé au gr. καμάρη. Classique, usuel. M. L. 1545; germ.: v. h. a. (c) *amara* « Kammer », d'où finn. *kamari*; celt.: irl. *camra*. De là *camerō*, -ās : construire en voûte; cf. M. L. 1546, et *concamerō*, -ātiō (Vitr., Plin.); *camerārius*; et, dans Grégoire de Tours, substantivé *camerārius*, -ī: camérier, M. L. 1547; *camerārium*: courge en berceau (Plin. 19, 70).

*camillus*, -ī m.; *camilla*, -ae f.: ancien terme du rituel désignant des enfants de naissance libre et noble (cf. P. F. 38, 8, *camillus proprio appellatur puer ingenuus*) qui servaient dans les sacrifices et accompagnaient spécialement les flamines (Serv. auct. Ae. 11, 543; P. F. 82, 18). Rapproché par Varro, L. L. 7, 34, du grec καμπτός (καδύνος), qu'on retrouve à Samothrace; cf. les références de l'éd. Goetz-Schoell ad l. D'après Servius, Ae. 11, 588, le mot s'employait en étrusque et désignait Mercure: *ministros enim et ministras impuberes camillos et camillas in sacris uocabant, unde et Mercurius Etrusci lingua Camillus dicitur, quasi minister deorum*; cf. Macr. 3, 8, 6. Peut-être à rapprocher de *Camænae*. L'accentuation sur l'initiale (comme *Cethégus*), cf. Quint. 1, 5, 22, et les variations de forme confirment l'origine étrusque du mot, cf. W. Schulze, *Z. Gesch. d. lat. Eigenn.*, p. 322. V. *camera*.

*caminus*, -ī m.: four, fourneau, poêle. Emprunt au gr. κάμνω (passé au masculin en latin), correspondant au lat. *fornax*. Terme technique, ancien (Caton), fréquent surtout dans la langue de l'Église et dans les langues de métiers (potier, forgeron). De là : *caminō*, -ās, dérivé sans doute de *caminatus* (Plin.). M. L. 1548-1549. Sans rapport avec *\*camminus* chemin, mot celtique demeuré dans les langues romanes, mais non attesté en latin. V. B. W. *chemin* et *cheminée*. M. L. 1552. V. h. a. *chemi(n)*, irl. *camm*.

*camisia*, -ae (*camisa*) f.: chemise. Rare et tardif. En dehors des gloses, premier exemple dans saint Jérôme, qui le donne comme un mot étranger (gauleo ou germain?). Ep. 64, 11, *solent militantes habere lineaes, quas camistas uocant, sic aptas membris et adstrictas corpori-*

*bus...* Panroman. M. L. 1550. L'ī attesté par les langues romanes semble d'origine secondaire; les formes germaniques remontent à \**kamitya* : v. angl. *comes*; le celtique a : irl. *camse*, gall. *camp*, britt. *hefis* (v. Loth, *Les mots latins dans les langues brittoniques*, p. 178).

*cammarus*, -ī (*gam-, gabb-*) m.: crustacé, écrevisse ou crevette, plutôt que homard. Emprunt au gr. καμπάρος, attesté depuis Varro. Caper, GLK VII 108, 13, blâme une forme *cambarus*, sans doute influencée par *camba*, qui a passé dans les langues romanes, it. *gambaro*, esp. *gambaro*, v. fr. *jamble*, M. L. 1551. Diminutif: *gammarunculus* (Gloss.).

*\*camminus* : v. *caminus*.

*camomilla*, -ae f.: emprunt populaire au gr. καμαίλιον, doublet tardif (Plin. Valer., Gloss.) de la forme classique καμαίνηλον « camomille ». V. Thes. s. u., et M. L. 1553.

*camox* (sans doute δ; un exemple unique de Polem. Silu., cf. Thes. s. u.): nom d'un animal, qui est à l'origine du fr. *chamois*, de l'ital. *camoscio*, esp. *gamuza*, all. *Gemse*. Mot alpestre qui semble avoir été ignoré des Latins, dont on a rapproché aussi le caucasien *kanus* (gā-) « buffle ». Cf. M. L. 1555. Pour la forme, cf. esoz.

*campagus*, -ī m.: sorte de chaussure, brodequin militaire. Mot tardif (IVe siècle) que Lydus, de Mag. 1, 17, fait dériver du *campus*, sans doute par étymologie populaire, appuyée sur les nombreux termes militaires dérivés ou composés de *campus* (v. ce mot). Peut-être à rapprocher de gr. κομβάσων, cf. Thes. s. u. Sans doute emprunté à une langue inconnue.

*campâna*, -ōrum n. pl.: *uâsa aerea* (scil. ex aer *Campano facta*), cf. Acta fr. Aru. a. 219, 8, *morâs pompa in tetrastylum fercula cum campanis et urnâlibus mulsi singulorum transierunt*. De là : *campâna*, -ae f.: 1<sup>e</sup> peson, romaine; *a regione Italica nomen accepit, ubi primum usus eius repertus est*, Isid., Or. 16, 25, 6; 2<sup>e</sup> cloche. M. L. 1556; B. W. *campane*; *campâna*. Mots tardifs et rares.

*campō*, -ēs, -āre : Prisc. GLK II 541, 13, *cambio... ponit Charisius et eius praeteritum campsi, quod āndō τῷ κάμπῳ Graeco esse uidetur, unde et campus, campas solebant uetustissimi dicere*. Ennius in X (A. 328) : *Leucatam campsant*. En dehors d'Ennius, un exemple dans la Peregr. Aeth. et quelques-uns dans les Gloses. Sans doute terme nautique, formé sur l'aoriste grec κάμψαι (cf. Hdt. IV 43, κάμψας τῷ ἀρχοτήπιον, *charazō, malazō, pausō*) et conservé dans it. *cansare* « écartier ». M. L. 1562.

*campus*, -ī m.: plaine, terrain plat, gr. νέδον, par opposition à μόνος (cf. les dérivés bas latins *campaneus*, -īus, dans les Gromat. 331, 20, *in montanoso loco... in campaneis*; *campōsus* dans l'Italia en couple avec *montuosus*). D'où « terrain d'exercice ou de bataille (champ de) », *campus Martius*, sens auquel se rattachent l'emprunt germanique *kampf* et le dérivé attesté par les gloses *campiō*, -ōnis m. « *pugnāx* », cf. fr. *champion*, it. esp. *campione*; ou « carrière » (ouvrir un champ à) au sens physique et moral. — La culture se faisant le plus souvent dans la plaine, *campus* a aussi le sens de

« champ », déjà dans Caton, Agr. 1, 7, *campus frumentarius*; Ov., Am. 1, 3, 9, *renouatur campus aratri*. *Campus* ayant tendu à se spécialiser dans ce sens, c'est *plâna* qui a pris le sens de « plaine ». *Campus* s'oppose également à *urbis*, comme la campagne à la ville, e. g. Tac., H. 2, 17, *quantum inter Padum Alpesque camporum et urbium armis Vitelli... tenebatur*. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1553. Irl. *cam*, britt. *camp*. Germ. : m. h. a. *kamp*, all. *Kampf*.

Dérivés : *campestrī* (-ter), -ē (formé d'après *terres*-; cf. *silvestris*) « de la plaine, du champ (de Mars) », M. L. 1560; substantif au n. *campestre* : caleçon, pagne (pour l'exercice au champ de Mars), avec un doublet populaire *campestrum*; d'où *campestratus* « porteur du caleçon ». *Campester* est l'adjectif de la langue littéraire; à côté figurent : *campânus* (formé comme *urbanus*, *montanus*, *pâgnanus*), attesté seulement dans les inscriptions. De là : *campâneus*, -īus, cl. *campânia*, M. L. 1557; *campân(i)ensis* (Gr. Tur.); *campânsis* (cf. *castrânsis*, *pâgnensis*), et au pluriel *campênsi*: sorte d'héritiques; *campôsus*: cf. plus haut; \**campaniolus* : champignon, v. B. W. s. u.

Diminutifs de basse époque : *campulus*, *campellus*, *campiculus* (-um), M. L. 1561. Certaines formes romaines remontent à *campârius*, M. L. 1558.

Composés de la langue militaire (Végèce) : *campicuris*, -doctor, -geni.

Si la glose κάμπτος. ἵπποδρόμος, Σικελος ne renvoie pas à un emprunt latin, *campus* serait une survivance d'une ancienne langue de l'Italie, comme *falz*. Hypothèse fragile. L'ā radical indique un terme « populaire ». Le gr. καμπτή « courbure » est loin pour le sens.?

*camum*, -ī n. (*camus* m.): πόμα τῷ ἐκ χριθῶν; sorte de bière. Mot étranger, rare et tardif (Ulpien, Édit de Diocl.); celtique ou pannonien?

*camurus* et *camur*, -ā, -ūm (et *camerūs*, *camer*, d'après *camera*): recourbé vers l'intérieur (en parlant des cornes des bœufs). Rare et technique. Attesté depuis Virgile. M. L. 1564; fr. *cambré*. Peut-être emprunté (*vocabulum peregrinum*, dit Macr., Sat. 6, 4, 23), qui rappelle les noms propres étrusco-latins *Camurius*, *Camurenus*, etc.?

*camus*, -ī m.: muselière. Emprunt au gr. κάμψη (ion. att. καμψός), qui figure dans l'Italia; passé en ital. *camo*, M. L. 1565. V. h. a. *kâmbritiō*.

Malgré la date tardive à laquelle le mot est attesté de façon certaine (la présence dans Accius, Trag. 302 R, est douteuse), il appartient à une ancienne série d'emprunts, de même que *mâchina*, comme le montre l'ā. Le latin a conservé ainsi des mots techniques non attestés dans la littérature.

*canaba* (*cannaba*, *canapa*), -āe f.: tente, baraque; cabaret. Rare et tardif.

Dérivés : *canabârius*, *canabensis*.

Terme de la langue militaire; peut-être emprunté à κάμψης « carcasse de bois » (à l'usage des sculpteurs), qui aurait ensuite désigné toute espèce de construction légère (Thes.). Conservé dans certains dialectes romans; cf. M. L. 1566, *canâba*. V. aussi *capanna*.

*canâbulâ*, -āe f.: mot rare et tardif, défini par le

Thesaurus « *canalis ad agros siccandos, quem gromatici inter signa terminalia referunt* ». Mais le sens paraît peu sûr. Peut-être dérivé de *canna*? Cf. M. L. 1566 a et 1600.

*canâlis*: cf. *canna*.

*cancer*, -erī (-eris dans Lucr. 5, 617) m.: 1<sup>e</sup> crabe, écrevisse; 2<sup>e</sup> le Cancer, constellation; 3<sup>e</sup> cancer, chancere; 4<sup>e</sup> dans les gloses, « pince, forceps ». Ancien, usuel. A pris tous les sens du gr. καρκίνος. Le nom a été déformé en latin vulgaire; on trouve à basse époque *cancrus*, *cancrus*, *cancrus*. Les langues romanes attestent *cancer*, *cancru*, *cancru*, \**cranco* et le diminutif \**cancriculus*, M. L. 1574-1576. Emprunté en germ. : v. h. a. *kankur*, m. h. a. *kanker*. Les dérivés se rapportent tous au sens de « cancer, chancere » : *canc(e)rōsus*, *cancerō*, -ātiō, -āticus; *cancerascō*; *canceroma* (déformation de *cacinoma*), *cacinoma*.

La dissimilation de \**karkr-* en \**kankr-* a été normale en indo-européen; \**kar-* est conservé régulièrement dans skr. *kakṣayāh*, *karkayāh* « écrevisse » (forme prékritique, supposant \**karktah*). Le grec a une forme simplifiée dans *xapxlvoc*, cf. skr. *karkah*. On rapproche, d'une manière hypothétique, gr. κάρκαρος « τραχὺς Hés., et skr. *karkarāh* « dur »; peut-être même arm. *k'ar* « pierre » (?). Le vocalisme a est « populaire ». Pour le redoublement, cf. *gingriō*. Sur une extension possible du mot hors du domaine indo-européen, v. M. Cohen, BSL 34, p. ix, et 27, p. 100, n. 1.

*canceri*, -ōrum m. pl.: barreaux, treillis. Attesté seulement dans les gloses; e. g. P. F. 40, 8, *cancri dicebantur ab antiquis, qui nunc per diminutionem cancelli*. Remplacé, sans doute pour éviter une confusion avec *cancer*, par le diminutif :

*cancelli* m. pl. (attesté depuis Cicéron; le singulier ne se rencontre que très tardivement) : treillis, barreaux, balustrades; cf. Varr., R. R. 3, 5, 4, *in eis traueris gradatim modicis intercallulis periticos ad speciem cancellorum scenicorum ac theatri*. De là : limite, barrière; M. L. 1573 a. Irl. *caingell*, gall. *canghell*, *canghellawr*.

*cancelli*, -ās : couvrir d'un treillis; puis « barrer, biffer », M. L. 1572; *cancellârius* (lat. imp.): huissier-greffier, M. L. 1573; B. W. *chancelier* et *chanceler*.

*cancellatîm* (-ē) : en forme de treillis; en zigzag, cf. Schol. Verg. Bern. Georg. 1, 98, *bene perrumpit oblique ualoratione contra sulcum, ut rustici dicunt: cancellate arare*. Cet emploi explique le sens de « chanceler », probablement « marcher en zigzag, comme les barreaux d'un treillis ».

D'après Skutsch, B. B. 22, 127, *cancrī* est une forme dissimilée de *carcer*, mot qui semble avoir désigné à l'origine un objet fait de matériaux entrelacés, un treillis. Sur tout le groupe, v. M. Cohen, *Sur le nom d'un conteant à entrelaces dans le monde méditerranéen*, BSL 27, 80 sqq., et GLECS, t. III, 16.

\**cand-*: de ce radical ont été formés deux verbes : l'un marquant l'état, *candeō*, l'autre marquant l'action et transitif, *candō*; cf. *pendeo* et *pendō*.

1<sup>e</sup> *candeō*, -ēs, -ūl, -āre : être enflammé, brûler. Cf. Cic., Off. 2, 7, 25, *Dionysius candentī carbone sibi adurebat capillum*; Verr. 2, 5, 163, *candentes lammina*. De

la « être chauffé à blanc », puis, un rapprochement populaire avec *cānus* y aidant peut-être, « briller de blancheur, être d'une blancheur éclatante ». Ancien, surtout poétique. M. L. 1580 et 2950, *excandēre*. Cf. *candēscō*, *incandēscō*, M. L. 1540 ; *excandēscō* « s'échauffer, blanchir » ; *candēfacō* (et *ex-*) et *candifacō* (Aug.) « chauffer » et « blanchir, glorifier ».

*candor*, -*oris* m. : blancheur éclatante ; éclat, splendeur ; au sens moral, « pureté, candeur » ; *candidus* : d'un blanc éclatant ; splendide ; et « pur, candide ». Dans la langue de la rhétorique, traduit le gr. λευκός comme *candor*, λευκότης καὶ φάστης. S'oppose à *niger*, comme *albus* à *tier*. M. L. 1582, britt. *cann* ; *candidatus* (cf. *albus*, *atrus*) : proprement « vêtu de blanc ». Mais ne se rencontre dans ce sens qu'à l'époque impériale ; à l'époque classique, *candidatus* est spécialement comme substantif et désigne le « candidat », c'est-à-dire celui qui brigue une fonction et, pour ce, revêt la toge blanche, *candida*. Diminutif : *candidulus*. Le verbe *candidare* (et *incandidare*, Firm.) « blanchir » a été reformé dans le latin d'Église sur *candidatus* ; de là : *candidatiō*, -*trix*.

*candicō*, -*as* (Plin. ; latin impérial, formé sur *albicō*) : blanchir, M. L. 1581 ; *candela* : cierge, chandelle. M. L. 1578 et B. W. s. u. ; Pedersen, V. G. d. k. S. I 193 ; germ. : v. h. a. *kentil*, britt. *cannwyl*, irl. *candel*, etc. ; *candēbrūm* (-*ber*, -*brus* m., *candēbrum*? trois exemples dans l'Italia) : chandelier. M. L. 1579 ; *candēlula*, *candēlifer*.

2° *candō* : faire brûler, enflammer ; n'est attesté que dans les composés, anciens et usuels :

*accendō*, -*is*, -*di*, -*sum*, -*ere* : mettre le feu à. M. L. 67. Dérivés : *accēnsus*, -*üs* ; *accēnsiō*, rares et tardifs.

*incendō* : incendier, enflammer. — Ancien, usuel, pan-roman. M. L. 4346. D'où *incendium* et *incēnsiō* ; *incēdītum*, M. L. 4347 ; *incēnsūm*, M. L. 4347 a ; celt. : *iril. ingchis*, britt. *encōis*.

Sur la confusion qui s'est produite entre \**incēnsor*, *incēntor*, etc., v. Ernout, *incēnō*, *incendō*, dans Philologica II, p. 225 sqq.

*succēndō* : mettre le feu sous, enflammer.

Tous ces verbes, et surtout leurs participes *accēnsus*, *incēnsus*, *succēnsus*, ont un sens moral à côté du sens physique : *magnō laudūm incēnsus amore*, etc.

Le mot à redoublement *cicindēla* se rattache au groupe de *cand-* avec un autre vocalisme, populaire.

La diphongue à voyelle *a*, de type « populaire », comme dans *caedō*, *clāudo*, etc., se retrouve dans gr. ξάνθερος, ξύθραξ, gall. *cann* « brillant », etc. Mais ailleurs on a un vocalisme normal. Le celtique a : irl. *condud*, gall. *cynnud* « bois à brûler » supposant *cond-*. Le c- (alternant avec e-) de skr. *candrē* « brillant » suppose \**(e)kend*. Alb. *hene* « lune », de \**(e)skandnā*, a été aussi rapproché. — Nulle part il n'y a de formes verbales, sauf en latin et en skr. *candati* « il éclaire ».

*candētum*, -*I* n. : mesure de longueur ou de surface de cent pieds. Gaulois d'après Colum. 5, 1, 6. Transcription fautive de \**cantēdom*, gall. *cant* « cent » ?

*candosoecus*, -*I* m. : sarment de vigne. Gaulois d'après Colum. 5, 5, 16.

*cānēs*, *canis*, -*is* c. : chien, chienne ; chien de mer ; la Canicule. — Employé aussi comme terme d'injure et, avec *canicula* et gr. κώνων, pour désigner le « coup du

chien » (*l'ambesas*) aux dés ; cf. skr. *gaughnī* « tueur de chien », désignation du joueur professionnel. *Canēs* est la forme ancienne d'après Varr., L. L. 7, 32 ; c'est celle d'Ennius, A. 528 V<sup>e</sup>, et de Lucilius, 1221 M. Mais *cānēs* et *canis* se sont substitués à un ancien nom racine terminé par -*n*- (cf. gr. κώνων), qui a été éliminé en raison de son caractère anomal, et aussi par suite de la tendance du latin à substituer une flexion parisyllabique à une imparisyllabique (cf. *iuvēnis*, *mēnsis*, etc. ; v. Ernout, Philologica I, p. 135 sqq.). *Canēs* rappelle *fēles*, *wolpēs*, etc. ; *canis*, qui doit être aussi une forme ancienne, a prévalu parce que les substantifs en -*ēs* de la 3<sup>e</sup> déclinaison apparaissent comme aberrants et ont été rangés soit dans les thèmes en -*i*, soit dans les imparisyllabiques, cf. *trabēs* > *trabs*, etc. L'ablatif est *cane*, le génitif pluriel *canum*. — Attesté de tout temps. Panroman, sauf en espagnol. M. L. 1592 et 1584 a, \**cania*.

Dérivés : *canīnus* : de chien ; *canin*, *canine* ; cynique (= κωνικός), M. L. 1590 ; *Canīna*, cognomen, *Canīnus*, gentilice ; *canicula* (i, sans doute pour éviter une suite de trois brèves, cf. *craticula*, *cuticula*) : chienne, constellation du Chien ; chien de mer ; crocheton (= *lupus*) ; coup de dés, M. L. 1586 ; fr. *chenille*. De là : *caniculāris* ; — *canārius* : de chien, *augurium canāriūm* ; -*a herba* : chiendent, ou c. *lappa*, bardane ou *argemon*, M. L. 1571 ; *canātum*, adverbe cité par Nonius à côté de *bouātim*, *suātim*, non attesté dans les textes. Composés tardifs : *canicūpīs* = κωνικόπολος (Ioseph., Cassiod.), *caniformis* (Prud.).

Les langues romanes attestent aussi \**canile* (cf. *bouile*) « chenil », M. L. 1588 ; *canius*, M. L. 1595 a ; \**caniculāta* (cali-) : jusqu'iamo, M. L. 1512.

L'absence d'« dans *catulus* exclut tout rapport avec *canis*, quoique les anciens aient lié les deux mots, comme on le voit dans les gloses comme : *catulus*, *genus quadrum uinculi*, qui *interdum canis appellatur*, P. F. 39, 21, et *catularia porta Romae dicta est, quia non longe ab ea, ad placandum caniculae sidus frugibus inimicum, rufae canes immolabantur, ut fruges flauescentes ad maturitatem perduerentur*, P. F. 39, 13.

La forme *can-* du latin est surprenante. Le celtique a la forme attendue, irl. *cú* (de \**kwō*), gén. *con* (de \**kunos*), gall. *ci*, en regard de gr. κώνων, κώνων et de véd. ꝑwōvā, cūñāh, lit. ū, ūñis (de ūnes). L'arm. ūn, gén. ūan (dont le ū n'est pas clair), offre un vocalisme \*-on- pareil à celui qu'on rencontre dans lat. *can-*. L'absence de trace de *u/w* dans *canis* provient peut-être d'un ancien nominatif \**cō(n)*, issu de \**quō* (cf. *colō*), nominatif représentant \**kwō*, en face de av. spā « chien », issu de \*swā, cf. véd. ꝑwōvā. Trop anomal, le nominatif \**cō* aurait été remplacé par une forme tirée des cas obliques, mais non sans avoir transmis à celle-ci l'initiale c- au lieu de *qu-*. De là le nominatif *canēs*, *canis*. Une raison pareille aurait entraîné en germanique l'extension d'un type dérivé : got. *hunds* « chien », cf. arm. *skund* « petit chien » (de \**havon-tā*) et lett. *suntana* « grand chien ». Le latin a pu, du reste, hériter de *cun-* à côté de \**kuō-n*, et ceci aurait aidé à la généralisation de c- au lieu de *qu-* attendu. Toutes les hypothèses qu'on peut tenter pour rendre compte de lat. *can-* sont arbitraires. Mais le rapprochement de *canis* avec le groupe sûrement indo-européen de gr. κώνων n'est pas rendu douteux par là.

*canicāe* : *furfures de farre a cibo canum uocatae*, P. F. 40, 7. Ne se trouve que dans Lucilius et les glossateurs. Le rattachement à *canis* est sans doute une étymologie populaire ; *canicāe* doit se rattacher à un adjectif \**kaneko-* « jaune clair, écrù », qui se retrouve en celtique et, sous des formes différentes, dans d'autres langues indo-européennes ; v. Vendryes, R. Celt. 47, 1930, p. 200.

*canicūm*, -*I* n. : ortie (Oribase). Inexpliqué.

*canistrum*, -*I* n. (*canister*, -*trūs* m., *tardīs*) : corbeille (de jonc ou d'osier). Attesté depuis Varro.

Dérivés : *canistellum*, *canistrāria* « canéphore ». Roman, it. *canestro*, prov. *canasto*, esp. *canastro*. M. L. 1593-1594. Alsacien *känsterle*?

Sans doute emprunté au gr. κάναστρος (Hes.), κάναστρος (κάννα), de même sens que κάννας καννοῦ, dont Varr., L. L. 5, 120, faisait déjà dériver le mot latin. Mais la forme *κάναστρος* (Athénée 360 c) semble être un amprunt secondaire au latin. Tous ces mots semblent dérivés de κάννα ; v. le suivant.

*canna*, -*ae* f. : roseau. Emprunt au gr. κάννα, lui-même d'origine sémitique, e. g. hébr. qānē(h) « roseau » ; v. Littmann, *Morgendāld*, Wörter im Deutsch<sup>2</sup>, 1924. Attesté depuis Varro d'Atax. M. L. 1597. Passé en celtique : irl. *cnaib*.

Nombreux dérivés purement latins et plus ou moins tardifs : *canneus* ; *cannicus* (-*tius*), M. L. 1604 ; *cannōsus* ; *cannētum*, -*I* n., M. L. 1603 ; *cannula*, M. L. 1607, et *cannella*, M. L. 1602 b ; *cannō*, -*ōnis* (Lex Salica) ; cf. aussi M. L. 1600, *cannabula* ; M. L. 1602, \**cannamellis* ; M. L. 1606, \**cannūcīa*. S'y rattache : *canīlis*, -*is* c. (déjà dans Plaute) : fossé, canal, conduit d'eau, gouttière, tuyau ; *ab ē quod cava sit ī modū cannae*, Isid., Or. 15, 8, 16. Nombreux sens techniques. Le rapport avec *cannētus* est visible dans Vg., G. 4, 265, *mella... harundineis inferrē canalib⁹*, et Pallad., 4, 15, 1, *canalib⁹ ex canna factis mel... infundere*. M. L. 1568, et germ. : v. h. a. *chanal(i)*, irl. *canal*, gall. *canaval*. Pour la forme, cf. *cūrus*, *cūrūs*.

Dérivés : *canicūlūs* : petit canal, cannelure, canon (de la catapulte), M. L. 1567 ; *caniculātus* : cannelé ; *canicūlūs* : en forme de tuyau ; *canīliensis* ; *canīliāris* m.

*canna*, -*ae* f. : sorte de vase ou de pot (inscriptions à partir du 1<sup>er</sup> siècle après J.-C. ; Ven. Fortun.). Mot germanique (v. h. a. *channa*, all. *Kanne*). M. L. 1598 ; irl. *cannā*.

*cannabis*, -*is* f. : chanvre. Emprunt, attesté depuis Varro, au gr. κάνναβις, lui-même sans doute emprunté à une langue de l'Europe orientale. A basse époque apparaissent *cannabis* ; *cannabā* f., *cannabūm* ; *can(n)ape*, *canapa*. — Panroman, M. L. 1599 ; les formes romanes remontent à *cannabis* (dialectes suditaliques et sardes) et surtout à *canapis* (Gl.), *can(n)apus*, -*a*. Emprunte tardivement par les langues céltiques : irl. *cnaib*, etc., germ. : b. all. *kennep* « Hanf », etc.

Dérivés : *cannabius*, -*a*, M. L. 1598 ; *cannabinus* ; *cannabētum*. Exemple de mot voyageur, comme *lūnum*, *uinum*, de forme mal fixée.

*canō*, -*is*, *cēcīnl*, *cantum* (mais *cantātūrūs* emprunté

à *cantō* et *cantātūrūs* à basse époque, cf. Thes. III 264, 17), *cānerē*. Servius, G. 2, 334, signale un parfait *canūl*, mais on ne le trouve que dans les composés (cf. Sall., Hist. 1, 135, *occānerū*) où le redoublement de *cēcīnī* ne se maintient pas ; *-canūl*, *-cīnuī* est créé d'après *sonūl*, comme *cantātūrūs* d'après *sonītūrūs* : chanter (avec la voix ou accompagné d'instruments) ; se dit de l'homme, des oiseaux (cf. *luscinia*), des instruments de musique ; cf. *oscen*, *tibīcēn*, *tubīcēn*, etc.

*canō* s'emploie absolument ou transitivement, ainsi Sall., Iu. 94, 5, *repente a tergo signa canere* ; mais Ibid. 99, 1, *tibūcīnes simū omnes signa canere*. C'est un terme de la langue augure et magique, dont les formules sont des mélodies rythmées. Se dit des poètes (cf. gr. δέδω) ou des devins (*uāticinūm*, *uāticinārī*). De là a pris le sens « chanter [les exploits de, etc.], célébrer », « chançonner » (sens réservé à *cantare*), ou aussi « prédire ». Usité de tout temps. Non roman.

Formes nominales et dérivés : -*cen*, -*inis* : second terme de composés (nom racine sans suffixe ni désinence) dans *tūbi-cēn*, *tibī-cēn*, avec un féminin secondaire *tūbi-cīna*, etc., des abstraits en -*cīnūm*, cf. *ombr. ař-ka-n i* « \*ac-cīnūm », et des démoniaitifs en -*cīnor*. Sur ce type, voir Ernout, Philologica I, p. 73 sqq. ; *canor*, -*ōris* m. (rare, poétique et postclassique) : chant ; *canōr* (cf. *sonōris*) ; *cantus*, -*ūs* m. : chant, M. L. 1620 ; *cantor*, -*trix* ; *cantō* (archaïque et postclassique), M. L. 1619 ; *canticūm* : chant, et spécialement « partie chantée d'une comédie », dans la langue de l'Église « cantique » ; c. *canticōrum* = ḥāqua ḥāquētōv, M. L. 1618 ; irl. *cantic* ; *canticula*, -*cūlūm*, M. L. 1617 ; *cantilēna* : refrain (*uetus* et *uulgata cantio*, Don.), « chanson », sur lequel a peut-être été refait *cantilō*, -*ās* (Apul.) ; formation obscure, comme *anti-*, *postilēna* ; *canturiō*, -*is*. Cf. aussi *carmen*.

De *canō* sont formés un certain nombre de composés qui ont servi pour la plupart à traduire des termes grecs : ainsi *accinō* = προσάδω, τράγω ; de là *accentus*, -*ūs*, qui a traduit προσφέλα (irl. *accend*) ; \**ancēntus*, -*ūs* m., CIL X 4915, 7, contamination de *ac-* et de \**incēntus* ; *cincinō* = συμφένω, *concentus*, -*tūs* = συμφωνία, συνώδη, *concentō* = σύμφωνα ; *incinō*, *incēntō*, -*or*, -*trix*, -*ūtūs* ; l'adjectif semble avoir été rapproché de *incendō* ; *incēntūm* a pris le sens de *incēntātūm* ; cf. *incentrix* (Ital.), v. Ernout, *incēnō*, *incendō*, dans Philologica II, p. 225 sqq. ; *coccinō* : faire entendre un chant de mauvais augure (le préfixe *ob-* marquant souvent une idée d'empêchement, d'hostilité) ; *præcēntō* : préluder = προφέλω, d'où *præcentor* « qui uocem præmittit in cantu » et « prédirer par son chant », cf. *ombr. procanūrent* ; *præcīnērent* ; *succīnē* : accompagner [par son chant], donner la réplique, διπέδω ; *intercēntō* (= προφέλω, Hor. A. P. 194).

A *canō* correspond un intensif : *canō*, -*ās*, -*ātūm*, -*ātē*, qui, dès les plus anciens textes, concurrence *canō* sans que la nuance itérative ou intensive soit toujours visible, et qui s'est spécialisé dans le sens propre de « chanter ». *Cantō* substitue seulement une flexion régulière à un verbe irrégulier. Panroman, M. L. 1611 ; irl. *cantain*, etc. *Cantō* a, à son tour, un itératif *cantītō*, -*ās*, des dérivés *cantātōr*, *cantātīrī*, *cantātōm*, *cantātēm*, des composés *excantō*, *incantō* (tous deux dans la loi des XII Tables avec un sens magique : *qui fruges ex-*

*cantassū* « qui aura déplacé par ses enchantements des récoltes », cf. *Varr.*, Eum. 151, *ubi uident se cantando ex aro excantare non posse, deripere incipiunt, et Thes. s. u.; et qui malum cármen incantassū*, M. L. 4341, d'où *incantatiō, incantāmentum* « incantation, enchantement, sortilège »; *occētō* avec le passage attendu de *a* à *en* syllabe intérieure qu'il est le seul à présenter parmi les composés de *cantō* (*concentō* dans *Pacuvius*, Tr. 73, est une conjecture de *Ribbeck*); *praecantō* (M. L. 6709), *recantō* (= *reawāgō*).

Le présent \**k<sup>n</sup>e-ne-o-* se retrouve dans *ombr. kanetū* « *canitō* » et dans *irl. canim* « je chante », dont les développements de sens rappellent ceux des formes simples liées à *canō*, en composition. Le parfait *cecinī* a son correspondant dans *irl. cechan*; la concordance des deux langues résulte, il est vrai, d'une règle générale : emploi du redoublement là où le parfait n'est pas caractérisé par une alternance vocalique (l'i de *cecinī* représente l'a qui figure dans *canō*). Hors de l'italo-celtique, on ne peut citer que des formes nominales ; en germanique, le nom du « coq » : *got. hana*, etc., en gr. ἡ-κῶνως « qui chante de bonne heure », épithète du « coq » ; aussi le dérivé κανάω, et κανάχη « bruit », sans doute κένωσις. *Gall. canu* s'emploie pour « jouer » (d'un instrument).

*V. carmen*, où est noté un sens particulier.

*cānōn, -onis m.* : emprunt au gr. κανών « règle », qui a eu une grande fortune dans diverses langues techniques, notamment dans la langue administrative de l'Empire, où le mot a désigné l'impôt, d'où l'irl. *cán* « loi, taxe, droit » ; *c. annōnāriūs*, etc. (sens conservé en *tarentin.*, M. L. 1608), et dans la langue de l'Eglise, où il a désigné « la règle, le canon », etc. L'adjectif *cānōnicus* (= κανονικός, mais avec ο) a été également emprunté et substantivé (d'où fr. *chanoine*, M. L. 1609) et a fourni les dérivés proprement latins *cānōnicē* adv., *cānōnicāriūs* « collecteur d'impôts ».

*cantabria (herba)* : liseron (Plin. 25, 85). De *Cantaber*.

*cantabrum, -i n.* : enseigne militaire de l'époque impériale. Tiré du nom propre *Cantaber*. — *cantabrīus, -i* : porte-enseigne.

*cantabrum, -i n. (cantabra)* : son (de grain). Mot bas latin. *cantabriēs, ēi f.* = πινπλατος; *cantabracius, πινπλητης* (Gloss.).

*cant(h)ēriūs, -i m.* : cheval hongre (cf. *Varr.*, R. R. II, 7, 15 ; P. F. 40, 15 L) ; cheval de bâti ou de somme ; bâti. Par extension désigne tout objet en forme de bâti : étau pour la vigne, étançon, chevron ou arbalétrier dans la charpente d'un toit ; machine à suspendre les chevaux (Vitr.). — Mot technique et populaire, comme *caballus*. Demeuré dans les langues romanes avec différents sens techniques : fr. *chantier*, etc. M. L. 1615 ; et en germ. \**kantāri*.

Dérivés : *cant(h)ēriātūs* « échalassé » ; *cant(h)ēriūs* « de cheval », -m *hordeum* ; -m *lapathūm* « patience » ; *cant(h)ēriolus* « cheveteau » (Col.).

Rappelle gr. κάνθαν « baudet », κάνθιμος [δύος] « âne bâti » ; et sans doute comme lui emprunté à une langue étrangère (cf. *caballus*) ; Plaute applique aux *canthētūs* l'épithète *gallici*, Au. 405. Cf. *caballus*. — V. *Cocco*, St. Etr. 16, 387 sqq.

*cantharis, -idis f. (cantharida, -ae, tardif)* : cantharide. Emprunt au gr. κανθαρίς, M. L. 1613.

*cantharus, -I m.* : gobelet ou coupe à boire à deux anses ; vasque ; sorte de vaisseau ou de barque ; nom d'un poisson « brème de mer ». Emprunt (depuis Plt.) au gr. κανθάρος, M. L. 1614, et \**cantharella*, M. L. 1612.

*cant(h)us, -I m.* : bande de la jante. Gr. κανθάρος. Mot donné sans preuve comme africain ou espagnol, d'après Quint. 1, 5, 8 ; non attesté avant Persé. M. L. 1616 ; sans doute emprunté au celtique : *gaul. cantem*, etc. ; cf. germ. : v. h. a. *kanzwagen*, etc. ; britt. *cant* ; fr. *chant*, v. B. W. s. u.

*cānus, -ae f. (Gloss.)* : synonyme de *canistrum*, sans doute emprunté au gr. κανοῦν. Cf. *cana, -ōrum*, P. F. 40, 5, et *cānifera*, P. F. 57, 8.

*cānus, -a, -um* : blanc, et spécialement « aux cheveux blancs, chenu ». Pluriel substantivé *cāni* « cheveux blancs ». — Ancien ; surtout poétique. Rare en prose jusqu'à l'époque de Trajan ; cf. Thes. III 296, 8 sqq. M. L. 1621.

Dérivés et composés : *cāneō, -ēre* (rare et poétique) ; *cānēscō*, M. L. 1584 ; \**canō, -āre*, M. L. 1570 ; *cāniūtēs, -tia*, M. L. 1595 ; *cāniūtōdō* ; *cānaster, -tri* (Gloss.) : qui *cānescit* (cf. *caluaster*) ; *cānōsus*, M. L. 1610 ; *cāniūtūs* (Gloss.) ; Plaute? d'après *cornūtūs*, etc.), M. L. 1622 ; *cānificō, -āre* ; *incānēscō, -is*, d'où *incānus*, formé sur *incānēscō* d'après le rapport *cānūs/cānēscō*.

Tout se passe comme si l'on avait affaire à un adjectif radical, à vocalisme populaire a, de l'indo-européen occidental, qui aurait été élargi par des suffixes variés : \*-no- dans lat. *cānus* (de \**kasnos*), pél. *casnar* « sénex » et v. h. a. *hasan* « brillant, joli » ; \*-ko- dans lat. *cācus* (cf. *fucus*) ; \*-wo- dans v. isl. *hoss* (plur. *hosvir*), v. h. a. *hoso* « gris » ; cf. *Hase* « lievre ».

*capanna, -ae f.* : cabane ; cf. *Isid.*, Or. 15, 12, 2, *casu-lam faciunt sibi custodes uinearum ad tegimen sui... hanc rusticu capannam uocant, quod unum tantum capiat*. M. L. 1624. Irl. *cabán*. Cf. *canaba*?

*capēdō, -inis* : v. *capis*.

*caper, -pri m.* : 1<sup>o</sup> bouc et bouc châtré, d'après Varro ap. Gell. 9, 9, 9, *is demum latine dicunt qui excastratus est* ; le bouc se disant *hircus* ; 2<sup>o</sup> espèce de poisson (Plin. 11, 257 = gr. κάρπος, κάρπικος). Si le sens ancien était celui que donne Varro, on pourrait songer à rapprocher *caper* de *capus*, *capō*. Mais, dans les textes où le mot figure, il désigne le bouc. Il est vrai qu'il n'apparaît pas dans la littérature avant Virgile. La différence de sens peut être d'origine dialectale. A fourni de nombreux dérivés à l'onomastique ; cf. aussi *caprōtūs*. *Ca-prōtīna Iūnō*, etc. (cf. pour la formation *annōtūs*, dont, toutefois, l'i est bref), avec un doublet *caprātūs*. A côté de *caper* s'est formé \**cáprō, -ōnis* attesté par it. *caprone*, esp. *cabron*, port. *cabrão*, M. L. 1624 a, 1656 ; et les formes céltiques irl. *cabár* « chevron », britt. *caibr*, etc.

Dérivés : *cáp̄ra* : chèvre. Panroman, M. L. 1647, cf. Hes. κάρπα αἰξ. *Tupp̄nōi* (l'adjonction de l'épithète *fēmina* dans le *capris feminis* des *Acta lud. saec. Aug. 93* est due au besoin d'éviter l'ambiguité de la forme de dat. abl. pl. *capris*) ; *capella* (diminutif d'

section, cf. Hor. S. I 4, 410) ; *capreus*, d'où *caprea*, -ae qui désigne un animal semblable à la chèvre, glosé δούρις, cf. *Varr.*, L. L. 5, 101, *caprea a similitudine quadam capræ* ; et *capreolus* « chevreuil, chamois » ; puis « sorte de binette » (ainsi nommée à cause de sa ressemblance avec les cornes du chevreuil) ; « contre-fiche » (cf. Rich. s. u. *capreolus*, d'où \**capreus*, M. L. 1650), et enfin « vrilles de la vigne », M. L. 1649, d'où *capreolinus* (b. lat.) ; *caprātūs* : de chèvre ; *caprātūs m.* : chevrier, M. L. 1648 ; *caprīlis* ; *caprīle n.* : étable à chèvres, M. L. 1653 ; *caprinus* (*caprūnus*, Marcell., Anthim., Orib.), cf. ombr. *cabrine* « caprīni » gén. sg. M. L. 1654, 1657 ; *caprīo, -ās* (Anthimus) « sentir le bouc » ; *caprītūs*, -ī (très bas latin, Lex Sal.), M. L. 1655 ; *caprāgō, -inis f.* : laitue sauvage ; *caprāginus, -gīneus* (*caprēgīnus*) : de chèvre. Composés, dont certains à l'imitation du grec : *caprīcornūs* (ἀλύρεπως), *-fīcus*, figuier sauvage, M. L. 1651 ; *fer* (ἀλγηρός, de *capra* et *ferus*), v. *ferus* ; *-folium* « chêvrefeuille », M. L. 1652 ; *-genus, -mulgus* (= ἀλυθήλας, v. Boisacq s. u. ἀλυθαλός), *-pes* = *alγητος* ; *rūpi-capra*, *sémicapra*.

Cf. ombr. *kaprum*, *kapru* « caprum », v. isl. *hafr* « bouc », gall. *caer-iurrah* « chevreuil », irl. *caera* (gén. *cae-rach*) « mouton ». — Le grec ἔπερος « bétier » a donné lieu de supposer que k est un préfixe (cf. *costa*), qui différencierait *caper* de *aper*. Toutefois, l'existence de ce préfixe est contestée : v. *aper*.

*caperrō, -ās, -āul, -ātūm, -ātūm*, -āre : se froncer, se rider.

N'est guère employé qu'au participe *caperrātūs* « froncé, plissé ». Se dit surtout du front.

Les anciens le rattachent à *caper* « *a capræ fronte* », *Varr.*, L. L. 7, 107 ; *caperratum* : *rugosum a cornuum caprinorum similitudine*, P. F. 41, 27. Etymologie populaire ? Fait penser à un substantif \**caperra* « ride » de type étrusque.

Attesté depuis Plaute ; rare, archaïque ou repris par les archaïsants.

*capillus, -I m.* (d'après Varro serait un mot collectif sans pluriel ; mais les auteurs emploient indifféremment le singulier et le pluriel, cf. Thes. III 314, 68 sqq.) : cheveu, poil de cheveu, chevelure des plantes, des arbres (cf. la glose *capillamenta* : *summitates arborum*, sens auquel il faut peut-être rattacher le mot de la langue augrale *capillor*, *-ōris m.* cité par Servius, Ae. 10, 423, *capillor autem dicuntur, cum auspicio arbor capitū, et consecratur Ioui Fulgori*). Au témoignage de Nonius, Plaute aurait employé un neutre *capillum* (Mo. 254?) ; peut-être y a-t-il eu une flexion *capillus/capilla*? Un accusatif pluriel *capilla* figure CIL X 8249, 6. Ancien, usuel. M. L. 1628. Les poètes préfèrent *coma* ou *crīnīs*, v. h. s. u.

Dérivés : *capillātūs* (cf. *barbātūs*), d'où *capillātūra* (b. lat.), M. L. 1627 ; *capillāturiae* « première coupe de cheveux » (Lex Salica), d'après *barbātūria* (Pétr.) ; \**capillō* emprunté par le got. *kapillōn* « tondre », et *excapillō* (Lex Sal.) ; *capillātō* (rare et tardif) ; *capillātūs* (Gloss.) ; *capillāceus* (époque impériale) ; *capillāgō* « chevelure » (lat. eccl.), M. L. 1626 ; *capillāris* et c. *herba* « herbe capillaire » ; *capillītūm* (tardif ; cf. *barbitūm, caluitūm*) ; *capillōsus*, calque tardif de τριχώδης.

Composés (poétiques et rares) : *albi-* (= λευκόθριτος), *ātri-*, *crispī*, *uersi-capillus*.

*Capillus* fait songer à *caput*, sans qu'on puisse expliquer précisément ni la forme ni le sens. L'explication ingénieuse de J. Bloch par \**capo-pilus* suppose arbitrairement l'existence d'un composé et ne rend pas compte du double l (géménée expressive dans un mot de type « populaire »?). Il n'y a pas de nom indo-européen commun du cheveu, et ce nom diffère d'une langue à l'autre. Le gr. θρίξ est sans étymologie ; l'autre nom latin *crīnīs* est obscur.

*capiō, -is, epl, captūm, capere* (la langue archaïque connaît aussi d'anciennes formes de subjonctif en -s, *capsō*, *capsis*, etc., cf. Thes. III 318, 47 sqq.) : saisir, prendre en main (cf. *capulus, -lum*, et *manubrium glādii uocatur* (cf. skr. *kapaṭī* duel « deux poignées ») et *id quo mortui effuerunt, utrumque a capiendo dictum*, P. F. 53, 26) ; avec idée accessoire de « contenir », bien conservée en latin, e. g. Cic., Off. 1, 17, 54, *qui cum una domo iam capi non possunt, in alias domos ezeunt* ; cf. *capāx*, *capis*, etc. De ce sens de « contenir » sont dérivés celui de « concevoir dans l'esprit », déjà dans Cic., Marc. 2 6, *quae quidem ego, nisi ita magna esse fatear ut ea uix cuiquam mens aut cogitatio capere possit, amens sim* (peut-être sur le modèle de gr. λαβόσθω, cf. *concipio* et οὐλαβάσθω), puis celui de « être capable de » (rare, époque impériale), « être de nature à = gr. ἔδεχται (lat. eccl.). L'italo-celtique a développé, en outre, l'idée plus restreinte de « faire prisonnier », d'où *captus*, *captūtūs*. Le captif est celui qui est pris à la main (*jerbal*, comme on dit en arménien). V. B. W. sous *chéfif*.

Comme *emō* a perdu le sens général de « prendre », *capiō* en a recueilli les emplois. Au contraire, les composés de *emō* ayant gardé leur sens ancien, on notera que les composés de *capiō* ont souvent des sens spécialisés, ainsi *in-cipiō*, *dē-cipiō*, *prae-cipiō*, etc. Ces composés ont une valeur plus durative que ceux de *emō*, qui, comme le verbe simple, ont un aspect nettement déterminé.

*Capiō* est employé dans de nombreuses acceptations plus ou moins voisines du sens fondamental et qui se retrouvent toutes ou presque dans le correspondant sémantique grec λαβόσθω : saisir, prendre par force, s'emparer de (également avec un sujet abstrait *cupido mēcīpī*, etc.), occuper, acquérir, obtenir, entreprendre (*caper cōnītūm, impetūm, fugām* ; d'où *incipere* « entreprendre, commencer »), prendre pour soi, choisir (c'est *capiō* qu'emporte le pontife maximus quand il choisit une vestale, cf. *amāta*), recevoir, supporter (un dommage : *dētrīmentum capere*, cf. λαβόσθων *xépōc*, etc.). Le passif *capi* se dit souvent aussi de quelqu'un qui est atteint d'une maladie physique ou mentale, e. g. T. L. 22, 2, 11, *ipse Hannibal... altero oculo capitur* (cf. λαβόσθων *ntō vōou*, Hdt. I 138), et l'expression courante *mente captus*, d'où *mēcēps* formé d'après *mēcēps*. — Ancien, usuel. Dans les langues romanes où il est représenté (v. fr. *chavoir*, v. ital., langues hispaniques), *capere* a un sens dérivé de celui de « contenir, avoir de la place », le sens de « prendre » étant réservé à *prendere*. M. L. 1625 ; B. W. sous *prendre*.

A *capiō* correspondent :

1<sup>o</sup> un duratif en -ā usité seulement dans des composés sous la forme -cipō, -cupō, e. g. *anticipō* « devancer,

prévenir » = προλαμβάνω (classique, usuel) ; *occupō*, -āre « prendre d'avance, occuper », et ses dérivés ; conservé en britt. *achub* ; et *exoccupō* (rare, tardif). Il ne doit pas être confondu avec les dénominations qu'on a dans *aucupāre* (de *aceups*), *participō* (de *particeps*). Cf. aussi *recuperō* (*reci-*), *nuncupō* (de \**nōmī-eps*). Pour *anticipō*, qui n'apparaît pas avant Varro, on peut se demander s'il n'a pas été créé sur *participō*.

2º un désidératif : *capessō*, -is, -tui, -itum, -ere : « désirer capere », dit Prisc., GLK II 535, 10, « chercher à prendre, à saisir », d'où « entreprendre » (sens physique et moral) ; *capessere Italiam* « chercher à gagner l'Italie » (Vg., Aé. 4, 346), d'où l'emploi de *capessere*, *sē capessere* avec le sens de « se diriger vers », comme *faccere*, e. g. Plt., Am. 262, Ru. 178. Dans le latin impérial se développe le sens de « chercher à connaitre », e. g. Gell. 12, 1, 11, *in capessendis naturae sensibus...*, *obscuruit*. D'autre part, le désidératif est voisin de l'inchoatif. Aussi voit-on à basse époque s'introduire des formes *capescō*, *capiscō*, qui condamne le glossaire de Placide, CGL V 11, 8, *capessitum non per sc*, auxquelles se rattache sans doute le parfait *capuit*, Clem., ad Corinth. 47 ; cf. ital. *capisco*. Composé uniquement dans Plaute : *incipissō* (-*pessō*) : entreprendre, commencer à (cf. *inceptō*).

3º un itératif : *captō*, -ās « chercher à prendre », d'où « faire la chasse à », « convoiter » et « capter », cf. M. L. 1661 ; *\*accaptāre* « acheter », *\*accapitāre*, M. L. 62 et 65 ; B. W. s. u. Dans les langues romanes, le sens de « chasser » est réservé à un représentant de *\*captiāre*, M. L. 1662, qui n'est pas attesté dans le latin proprement dit. *Captō* a des dérivés : *captatiō* (éliminé par *captō*), il semble qu'il y ait eu une sorte d'haplologie), *captatōr*, -trix, -tōrius (latin juridique) ; un composé *disceptō*, -ās « chercher à prendre en écartant », presque uniquement employé avec des sens dérivés dans la langue juridique (= *diūdicāre*), « décider de », « débattre » ; cf. *disceptatōr*, *disceptatōr*. *Inceptō* est un dénominatif de *inceptō*.

Composés en -*cipiō* (-*capiō*) : *ac-cipiō*, -is (= ἀπλαγόω) : prendre à soi, d'où « recevoir, accueillir », cf. *Caper*, GLK VII 99, 22, *sumimus ipsi*, *accipimus ab alio* ; avec idée d'accessoire de bonne volonté, de bienveillance, « accueillir volontiers », M. L. 73, d'où *acceptus* « bien accueilli, agréable » (cf. gr. *σεκτός*). Nombreux dérivés : *acceptum* « regu, λήψη » (irl. *aicecht*), *accepta* (sc. *sors agrī*) « lot de terrain », *acceptilitatiō* (terme juridique) : « déclaration de quittance faite par un créancier à son débiteur », *acceptiō* f. = λῆψης (depuis Sall. et Cic.) ; s'oppose à *datiō*, terme de droit) : *acceptation* ; *acceptor*, -trix, M. L. 68 ; *ante-captō* : doublet de *anticipō*, *occupō* (toutefois, on a *anteceptus* dans Cic., N. D. 1, 43) ; *concipiō* (= συλλαμβάνω) : contenir, recueillir ; spécialement *concipere sēmina*, Cic., Diu. 2, 10, 26, etc., d'où « concevoir » (sens physique et moral, *concipere animō*, Cic., Leg. 1, 59) ; *conceptiō* (depuis Cic., technique) = σύλληψη, M. L. 2115 ; *decipiō* : terme de chasse (cf. *décipula* a rêts, piège à oiseaux »), « prendre en faisant tomber dans un piège, prendre par la ruse », d'où « tromper, duper », M. L. 2504, B. W. *décevoir* ; *excipiō* : 1º prendre, mettre à part, excepter, d'où *exceptus*, *excepto*, fréquent dans la langue du droit ; *exceptis*, M. L. 2965 ; 2º accueillir, d'où *exceptōrius* (-ium) « réservoir » ; *incipiō* : entreprendre et « commencer », M. L. 4353, d'où *inceptum* et

*inceptō*, -ās (doublet familier de *incipiō*, cf. -*coepiō*), M. L. 4348 ; *intercipiō* : intercepter ; *occipiō* : commencer (futur ancien *occepō*, Plt.), surtout dans Plt. et Tér., non dans Cic. et César, repris à l'époque impériale (T. L., Tac.) ; *occepō*, -ās (Plt.) ; *percipiō* : percevoir (proprement : prendre, saisir à travers), M. L. 6399 ; *praecipiō* (*praecepiō* dans les Gloss.) : prendre d'avance, d'où « prescrire, recommander » ; *praecepta*, -ōrum « mesures prises d'avance, préceptes » (formes savantes en celt. : irl. *proecht*, *precept*, *preceptoir* [proi-] ; britt. *pregeth* « sermon ») ; *praecepiō*, πρόβατα γα (Gloss.) ; *recipiō* : recevoir, retirer, M. L. 7120 ; *receptus*, -ūs m. « retraite » ; *receptaculum* « lieu de retraite », *recepticūs seruus...* qui ob uitium redhibitus est, P. F. 357, 4 ; M. L. 7112, 7113 ; *suscipiō* (et *adsuscipiō*, époque impériale = ἐπαναλαμένω) : prendre par-dessous, se charger de, M. L. 8481.

La plupart de ces verbes sont accompagnés de noms ou adjectifs dérivés en -*tus*, -tiō, -tor (-trix), -ticius, -tiūs, formés vraisemblablement sur les modèles grecs en -ληψις, -ληπτός, -ληπτικός, qui appartiennent presque tous à des langues techniques (droit, grammaire ou rhétorique, philosophie) et n'apparaissent guère avant Cicéron. De plus, ils ont reçu de bonne heure des doubles en -*ceptō*, -ās, -āre, appartenant à la langue familière, qui n'en diffèrent pas par le sens, mais qui fournissent des paradigmes réguliers. Ainsi *acceptāre* (d'où *acceptiō*, ap. Non. 134) ; *exceptāre*, *inceptāre*, M. L. 4348 ; *praeceptāre*, cf. ital. *ricettare*, de *receptāre*, M. L. 7111. Ces doubles sont, en général, bannis de la langue classique, mais ils apparaissent dans la langue de la comédie et reparaissent dans la basse latinité. Ils peuvent, à leur tour, fournir des dérivés, par exemple *acceptatiō*, -tor, -tibilis, -taculum ; *acceptiō*, etc.

Cf. aussi \**excaptum* « pelote », M. L. 2954 a ; \**excaptiō*, -tiāre « gratter », M. L. 2953-2954 ; mais le rapport de sens n'est pas clair.

A la racine *kap-* ou à *capiō* lui-même se rattachent des noms et adjectifs dérivés et composés :

a) un nom racine d'agent, usité seulement sous la forme avec apophonie -*ceps* comme second terme de composé : *aceps*, -*cups* m. « oiseleur », d'où *aucupium*, *aucupāri* ; *mācips*, -*ipis* m. « qui prend part aux charges », d'où « habitant d'un municipé », *mūcūpium* ; *particeps* m. « qui prend sa part de » ; *participum*, traduction du terme grammatical περοχή ; *manceps* m. (v. ce mot) ; *princeps*, -*ipis* m., v. *primus* ; *terti-*, *quarti-*, *quinti-*, *sexti-ceps*, chez Varro ; *inceps*, dans P. F. 95, 10 → *deinceps* ; *deinceps* (v. *deinde*) qui s'est décliné d'abord, avant de devenir adverbe invariable, cf. P. F. 65, 27 : *deinceps antiqui dicebant proxime quenque captum, ut principem primū captum*. Cette glose fait penser qu'à côté de -*ceps*, issu de \**capt(o)s* actif, il y a eu un homonyme -*ceps* de \**capt(o)s* passif, cf. *manceps* et *men-ceps* « mente captus », et, pour la formation, *lo-cuplēs* ; *for-ceps* : pinces, tenailles.

b) *capas*, -*capus* : *hosticas* : *hostium captor*, P. F. 94, 5, et *hosti-*, *pisci-*, *urbi-capus* ; cf. aussi *mus-cipula* « ratière, sourcière » ;

*capiō*, -ōnis f. « prise, possession ». Terme de droit surtout dans le juxtaposé *īsū-capiō* ;

-*capēdō*, -inis f. dans *inter-capēdō* : interruption, pause, répit ; cf. *cuppēdō/cupiō*, *torpēdō*, *grauēdō*, etc. ;

*capulus*, *capulum*, *capula* avec le suffixe en -*lo* de noms d'instrument ; cf. *excipulus* ; -*cipius*, -a, -um (cf. *contiguus*, etc.), cf. P. F. 70, 5, *excipium quod excipiatur, ut praecipuum quod ante capitur*. *Praecipium* est glosé correctement ἐκαπέτω ; *capitō*, -ācis adj. : « qui peut contenir, capable, spacieux » terme de droit : « habile à recueillir un héritage ». D'où *capacitās* sans doute créé par Cic., Tusc. I 61, et en latin ecclésiastique : *capabilis* ; *incapāz*, -pācītās, -pābīlis.

c) *captor*, -ōris m. : celui qui prend. Très rare ; non attesté avant saint Augustin (dérivé \**captiōria*? cf. M. L. 1664) ; *captus*, -ūs m. : prise (rare) ; capacité, portée ; pouvoir de compréhension : *ut est captus, pro captū* ; *captiō* : prise, action de saisir ; puis, par métonymie, « ce qui sert à prendre, piège, fraude, argument captieux » ; « tort, dommage » ; *captiuncula* ; *captiūs* : captieux, trompeur ; *captūra* (postclassique) : prise, capture, gain (cf. *iacūra*), M. L. 1665 ; *captiūs* : prisonnier, captif ; substantivé *captiūs*, -ī ; *captiua* ; M. L. 1663 et 1662 a, *captiūs* : non attesté avant Séneque. Auparavant, la condition du captif s'exprime par *seruitum*, *seruitūs*. *Captiūtās* s'oppose à *libertās* sur lequel il est formé ; *captiūs*, -ās : latin ecclésiastique, traduit le gr. ἀληθαλίτης (-τεώς). En celt. : v. irl. *cacht* « servante », gall. *caeth*, corn. *caid* « captif, esclave », gall. *ceithivid*, *captiūtās*, mot savant.

V. aussi *capis*, *capsa*.

*Capiō* a en germanique un correspondant exact : got. *hafran* (prét. *hof*) « éléver », en face de quoi se trouve un verbe exprimant l'état, got. *haban*, v. h. a. *habēti* tenir, posséder, avoir. Sauf l'*ō* du prêtérit got. *hof*, etc., l'*a* germanique se trouve dans toutes les formes du groupe ; seul le mot v. isl. *hāfr* « hameçon » offre un -ē, comme lat. *cēpi*, mais l'étymologie est contestée. On retrouve *a* dans got. *hafis* « pris », v. isl. *haptr* « serif », qui semblent répondre à lat. *captus* (de là got. *haftjan* « κολλάσθα, προσέχειν »). La racine paraît être de la forme \**kēp-*, à en juger par gr. *κάρπη* « poignée, manche » ; dès lors, lat. *cap-* et germ. *haf-* reposeraient sur \**kēp-*, comme aussi *κάρπη* dans gr. *κάρπη* « je halpe avidement », *κάρπη* « niche, mangeoire », *κάρπητη* « mesure de capacité » et lett. *kap-* dans *kāmpju* « je saisir », avec nasalé inflexée, comme dans gr. *καρπόν*. On ne peut guère faire état de skr. *kāpāsi* « deux pleines mains », qui est isolé en indo-iranien. Le lituanien semble avoir *ō* dans *kūpā* « gage », et peut-être même l'irlandais dans *cāin* « tribut ». — La racine \**kēp-*, \**kōp-*, \**kōp-* qu'on est ainsi amené à poser fournit un présent athématicum, dont alb. *kan* « j'ai » est l'unique trace, mais dont lat. *capiō* et got. *hafja* sont des substituts. — Cette racine était en concurrence avec une autre toute voisine à *gh-* initial, même vocalisme et labiale (mal définie) finale, à savoir celle qu'on observe dans ombr. *ha htū* « capito », dans v. irl. *gaibim* « je prends » et dans lat. *habeō*, qui est à irl. *gaibim* exactement ce que got. *haba* « j'ai » est à *hafja*. V. sous *habeō*. — L'osco-ombrien n'a pas de verbe correspondant à *capiō* ; pour ombr. *kapiře* « capidi », etc., v. le suivant.

*capis*, -āis f. : boîte ou caisse, cassette en bois, profonde et de forme circulaire, destinée surtout à enfermer et transporter les livres. Non attesté avant Cicéron. M. L. 1658 ; B. W. *châsse* et *caisse*. V. h. a. *chafsa* ; gr. *κάρπη*, *κάρπη*.

accusatif pluriel *capif* « capidēs », emprunté au latin. Diminutif *capidula*. Synonyme *capedō*, -inis (formé comme *dulcis/dulcēdo*?) et *cap(p)ūdō* (Cic.) ; *capēdūcula*. — Les anciens le rattachent à *capiō*, cf. Varr., L. L. 5, 121, -es a capiendo, quod ansatae ut preendi possent, i. e. *capi*. Mais la formation est étrange ; et Priscin remarque que l'accusatif est grec : *capidas* (à moins, toutefois, qu'il n'y ait eu un nominatif *capida* formé sur l'accusatif grec, comme *cassida*, *crātēra*) ; on peut penser à un emprunt ancien au grec οχαρτήριος, avec dissimulation de *sc-st* > *c-st*, qui l'a rapproché de *capiō*. M. L. 1629.

*capistērium*, -ī n. : instrument pour trier les grains, auget (Colum.). Emprunt oral et sans doute ancien au gr. οχαρτήριος, avec dissimulation de *sc-st* > *c-st*, qui l'a rapproché de *capiō*. M. L. 1629.

*capistrum*, -ī n. : harnais de tête, muselière ; puis « licol, lien, courroie ». Attesté depuis Caton. Panroman ; cf. fr. *chevêtre*, M. L. 1630, 1631. Irl. *cabstar*, gall. *cebystr*. De là : *capistrārius*, *capistrāre*, *capistellum* ; *incapistrāre*, fr. *enchevêtrer*, M. L. 4342. Rapproché de *caput* ou de *capiō*. Mais aucune des deux étymologies n'est satisfaisante.

*capitum* : v. *caput*.

*Capitōliūm*, -ī n. : le Capitole, colline de Rome sur laquelle se dressait le temple de Jupiter *Capitōlinus*. Considéré comme dérivé de *caput* « sommet », mais la dérivation est inexplicable. Le doublet *Capitōliūm* de Marius Victor, GLK VI 26, 3, est sans autorité. Conservé en prov. *capodohl* « trône », M. L. 1639.

*capitum*, -ī n. (*capitus*, -ūs m.) : fourrage. Emprunt bas latin au gr. *καπτητόν*.

*capō* : v. *caput*.

*cappa*, -āe f. : chape. Bas-latin, Isid., Gloss., Greg. Tur. Domin. : *cappella*, *cappellus*. M. L. 1642, 1644, 1645, 2952, \**excappāre*. Isid., Or. 19, 31, 3, *capitūdūm est, quod uolgo capitulare dicunt, idem et cappa*. Hypocoristique se rattache à *caput*, *capus* tête ? — Sur l'évolution sémantique de *cappella*, v. Aebischer, Bull. du Cange, V (1929), 30. Germ. : ags. *cēppē*, etc. ; irl. *cápā*, britt. *cab* ? Mot répandu par l'Église.

*espara*, *capreolus* : v. *caper*.

*caprōnae*, -ārum : *equorum iubae in frontem deuerae quasi a capie pronae*, P. F. 42, 4. Un exemple dans Lucilius, un autre de *caprōnae* dans Apulée. Sans doute de *caper* ; cf. *aper*, *aprōnius*.

*Caprotina* : v. *caper*.

*capsa*, -āe f. : boîte ou caisse, cassette en bois, profonde et de forme circulaire, destinée surtout à enfermer et transporter les livres. Non attesté avant Cicéron. M. L. 1658 ; B. W. *châsse* et *caisse*. V. h. a. *chafsa* ; gr. *κάρπη*, *κάρπη*.

Dérivés : *capsula*, *capsella*; *capsārius* : esclave chargé de porter la *capsa* de son maître ; ou de garder les vêtements au bain ; ouvrier qui fait les caisses ; sorte de fonctionnaire militaire. M. L. 1659.

La forme de glossaire *capsidilā* est *capsa uel pera*, CGL V 617, 48, est peut-être une déformation, par éty-

mologie populaire, de *cassidile*, dérivé de *cassis*, cf. Thes. s. u.

Il semble difficile de voir ici une formation désiderative, en face de *capiō*, comparable à *nora* en face de *noceō*. Étymologie obscure.

*capsilagō*, -inis f. : nom d'une plante ; jusqu'iamo ? Cf. *tussilagō*. V. André, *Lex.*, s. u.?

*capsum*, -i m. et *capsum* n. : chariot couvert, cage. Depuis Vitruve. M. L. 1660. Cf. *capsa*?

*capula*, -ae f. : petite cruche ou petite coupe (Varro). De là, sans doute, *capulō*, -are : transvaser (un exemple de Plin. 15, 22) ; *cap(u)lātor*.

V. *capiō*.

*capulō*, -as, -are : couper. Mot bas-latin (vi<sup>e</sup> siècle), Lex Burg., Lex Sal. Le doublet *capellō* (Anthim.) rappelle grec. *καπελῶν* « tondre » (emprunté au latin?) ; cf. *capillus*. L'apparition tardive du mot rend très doutoux le rapprochement de *concipulō* (-*pulō*) « réduire en miettes » dans Plt., Tru. 621, que Festus, du reste, explique autrement : *concipitulisti dictum a Naeuio* (Com. 132) *pro corripuisti et inuolasti*, P. F. 54, 16, et qui peut provenir de *capulum* « lasso ». Cf. peut-être *capō*, *capus*.

*capulum*, -i n. (Gloss.) : lasso. M. L. 1666, fr. *cdble*. Cf. *capulō*, -as (Colum.) : prendre au lasso ; \**excapula*, M. L. 2955. Sans doute de *capiō*.

*capulus*, -i m. et *capulum* n. : 1<sup>e</sup> manche, poignée (d'une arme, etc.) ; en celt. : gall. *cabol-faen* « pierre à aiguiseur » ; 2<sup>e</sup> cercueil, d'où *capularis* (Plt.) « bon pour le cercueil ». Voir la citation de l'abrégié de Festus, s. u. *capiō*, 1. 4 du commencement. Les deux sens proviennent de spécialisations dans des langues techniques. Attesté depuis Plaute, Cas. 909 et As. 892.

V. *capiō*. *Capulus* est à *capiō* comme *bibulus* à *bibō*.

*capus*, -i m. (Varr., Colum.) ; et *cāpō* (\**cappō*), -ōnis m. : chapon. La forme intensive en -ō, -ōnis n'est pas attestée avant Martial (cf. Charis., GLK I 103, 26, *capo dicitur nunc sed Varro de Sermone latino* (frg. 105 G. S.) « *iterum* » ait « *ex galli gallinaceo castrato fit capus* », mais peut être ancien (cf. le type *mento*, *nāsō*, etc.). Diminutif : *capunculus* (tardif).

Martial, 3, 58, 38, scande la première syllabe longue ; sans doute faut-il lire *cappō*, avec géminée expressive, comme l'indiquent les dérivés romans : seul le campidanien *kaboni* remonte à *capo* ; les autres formes, it. *cappone*, fr. *chapon*, etc., supposent \**cappō* (cf. M. L. 1641), de même les emprunts germaniques v. h. a. *kappo*, m. h. a. *kapūn*.

Le *p* géminé se retrouve peut-être dans la glose d'Hésychius : *βυραστέντων* « coupeur de bourse », τὸν Κάπωνα.

Ce mot (ainsi que *capulare* cité ci-dessus) rappelle gr. κόπτω « je frappe, je coupe », κοπῆ « couteau », etc., lit. *kopoti* « hacher menu », sl. *kopati* « creuser ». Il y a un doublet à *s*-initial dans lit. *skapiū* « je creuse » : la forme lit. *skabū*, *skabēti* « couper, ébrancher » montre qu'il faut supposer un ancien présent athématique. Le grec a *κόπτων*. Le sens de lat. *capus* se retrouve dans le groupe slave : *skopii* « εὐνούχιον », *skopli* « εὐνοῦχος ». Le rapprochement est compliqué par le fait

qu'il y a des formes à \*-ph- final : persan *šikāfād* « il fend », *kāfad* « il creuse, il fend », et gr. κόπτων, aoriste passif de κόπτω « je creuse », σκαρφέτω « bêcher », etc. (cf. *scapulae?*) ; mais le latin ne permet pas de distinguer ph de p. Tout cela caractérise des formes « populaires ».

*caput*, -itis n. (ancienne graphie *kaput*; cf. aussi Hes. κάπτουτις κεφαλή. Ρωμαῖοι, qui provient sans doute d'une contamination du nominatif et du génitif ; à basse époque apparaît un doublet *capus*, -i qui a passé dans les langues romaines) : tête, des hommes et des animaux. Identique pour le sens au gr. κεφαλή, dont il a sans doute emprunté les acceptations, comme *capitulum* a traduit κεφαλή, καπιτάλις κεφαλαῖος, *recapitulatio* ἀνακεφαλαῖος, *capitulatum* τὸν κεφαλάρῳ. — Souvent employé dans des sens dérivés ou imaginés pour désigner : 1<sup>e</sup> la personne tout entière, avec notion accessoire de vie, emploi fréquent dans les énumérations, distributions (par tête, κατὰ κεφαλῆν), les recensements (*capite censī*) ; 2<sup>e</sup> sommet, cime, tête (d'épi), d'où « pointe, cap », it. *capo*, d'où fr. *cap* ; source (sens propre et figuré, = *origō*) ; 3<sup>e</sup> tête, en tant que considérée comme la partie qui gouverne le reste du corps, chef (sens conservé en italien et en français, où on a eu recours à un autre mot *testa*, d'origine populaire, pour désigner la tête) ; 4<sup>e</sup> en grammaire, forme principale d'un mot (nominatif, première personne du verbe). Sur la conservation de ces divers sens dans les langues romaines, v. M. L. s. u. et B. W. *chef*. — Usité de tout temps. Panroman. M. L. 1668 (mais v. *testa*) ; irl. *caput*, britt. *cab*.

Dérivés : *capitālis* (*caputālis* Sc. Ba.) : « de la tête », sens propre conservé dans *uēna capitālis* et dans *capitāl* : *a capite quod sacerdotulæ in capite etiam nunc solent habere*, Varr., L. L. 5, 130. Spécialisé dans la langue du droit « capital », *poena capitālis* ; et *capitāl(e)* : *facinus quod capitālis poena luitur*. Le sens de « capital, essentiel » (κεφαλαῖος) est à peine attesté. M. L. 1632 ; irl. *cadal*, *capitulum*; [petite] tête. Le plus souvent au sens imaginé de « partie supérieure », chapiteau ; en tête (d'un livre, d'une loi, etc.), chapitre ; partie essentielle (sens tardif) ; prestation, redevance par tête ; d'où *capitulāns*, -rius « collecteur d'impôts », etc. ; irl. *caipel*, gall. *cabidawl*. M. L. 1640, 1636 ; *capitellum* ; *capitō*, -ōnis (cf. *fronēti*, etc.) désigne une sorte de poisson, gr. κεφαλός (M. L. 1819, *cephalus*), d'où fr. *chevène*, M. L. 1638 ; B. W. s. u. ; *capitātus* : qui a une grosse tête ; *capitāneus* (b. lat.) : principal, M. L. 1633, 1634 ; *capitātiō* : impôt par tête ; *capitārium* : capital d'une dette ; *capitūm* : ouverture pour passer la tête, capuchon, M. L. 1637 ; *capitūlum?*, v. ce mot. Cf. aussi \**accapitāre*, M. L. 63 ; \**discapitāre* « subir une perte », M. L. 2651 ; \**incapitāre*, M. L. 4343 ; \**recapitāre*, M. L. 7107.

Composés en -*ceps*, -*cipitis* : *anceps* (*ancipes*, Plt., Rud. 1158) et gramm., est refait sur le génitif de \**am(b)iceps*, cf. Prisc., GLK II 29, 19, *anceps pro amceps*, et gr. ἀμφικέραλος ; abl. *ancipiti* et *ancipite*, n. pl. n. *ancipiāta* : à deux têtes (*secūris anceps*) ; qui se tourne de deux côtés, « double », et aussi « douteux, incertain, hésitant, ambigu », souvent avec une nuance péjorative « trompeur » et « périlleux », cf. *dubius*. Influence par

les autres adjectifs en -*ceps*, -*cipis*, a perdu rapidement tout rapport avec *caput*.

*biceps* (ancien *biceps* d'après Prisc. II 280, 16) adj. : δικέφαλος ; employé presque uniquement au sens propre (à l'inverse de *anceps*).

*praeceps*, -*cipitis* adj. (nom. *praecipes* dans Plt., Ru. 671, et, par contre, abl. *praecipe*, Enn., A. 399, d'après la fausse analogie de *princeps*) : qui va ou tombe la tête en avant (sens propre et figuré) ; d'où n. *praeceps* « précipice » et, par extension, « danger mortel » ; du pluriel *praecipiāta*, l'époque impériale a tiré un singulier *praecipiūm*. — Ancien, usuel. M. L. 6709 a.

Dérivé : *praecipiūtō*, -as = transitif et absolu « précipiter » et « se précipiter » ; dérivés (époque impériale) : *praecipiānter*, *praecipiāntia*, *praecipiātō*, -tor.

Composés en -*cupit* : *occiput* et *occipiūm*, plus fréquent et ancien (cf. *capitium*) ; *sinciput* et *sinciūm*.

Cf. encore *capitulātūm*, d'où irl. *caplat*; *cānicāpitūs*.

Le nom indo-européen de la « tête », dont il y a trace dans *cerebrum*, etc., a été remplacé en latin, comme presque partout, par un autre, qui est sans doute populaire. De même que le grec a κεφαλή, le gotique *haubip*, le lituanien *galvà* et le v. slave *glava* (cf. arm. *glux*), le latin a *caput*. Ce mot n'est, du reste, pas isolé, car le germanique a v. isl. *hafud*, v. angl. *hafud* (de \**habuda*) et le sanskrit a *kapuchalam* « chignon », à côté de *kapālam* « crâne » et « tesson », cf. v. angl. *hafola* « tête ». De ces rapprochements, il résulte que le *ut de caput*, quoique ancien, n'est pas essentiel ; et, en effet, on ne trouve pas dans les composés au nominatif : *prae-eps*, *bi-eps*, etc., ce qui ne peut s'expliquer par l'influence du type *prin-eps*, *au-eps*, etc., faute de point de contact entre les deux types.

L'adjectif *praeceps* a remplacé un composé où le nom du « visage » était le second terme : skr. *nīca*, *nyāñ*, v. sl. *nīcī* ; lat. *praeceps cedidū* a une valeur parallèle à celle de v. sl. *pade nīcī* il est tombé (le visage) en avant ». Le type latin de *antīquus*, qui a même origine, a perdu toute trace du sens de « visage » ; v. ce mot sous *ante*.

*capys*, acc. pl. *capyas* : nom étrusque du faucon d'après Servius, Ae. 10, 145, qui désignerait aussi, comme le latin *falcō*, les hommes dont les doigts de pied sont recourbés en forme de faux. Même explication dans Isid., Or. 12, 7, 57, mais celui-ci attribue le nom, non plus aux Étrusques, mais à l'Itala lingua, sans doute par confusion avec *capus*.

Capys est une hellénisation de *Capus*, éponyme de *Capua* comme *Mantua*.

*carabus*, -i m. : 1<sup>e</sup> langouste ; 2<sup>e</sup> barque en osier recouverte de peau. Emprunt (Pline) au gr. κάραβος, lui-même sans doute emprunté. M. L. 1671-1672.

*caracalla*, -ae f. : sorte de vêtement sans manches et à capuchon, originaire de Gaule. Surnom de l'empereur M. Aurel. *Severus Antoninus C.* Bas-latin. M. L. 1672 a?

*caragus* (-gius), -i m. : devin. Bas-latin. Représenté en v. français, M. L. 1673. Origine inconnue.

*carbās* m. (Vitr.), *carbasus* (Suét.) : vent d'est. Du gr. κάρβας, d'origine asyrienne.

*carbagus*, -i f. (m. Val. Max.) ; pluriel collectif *car-*

*base* n. (d'où *carbasum*, Ov.) : *genus lini est, quod abusus plerumque pro uelo ponitur* ; étoffe de lin qui servait de vêtement aux divinités fluviales ou aux riches (cf. Non. 541, 11) et dont on faisait aussi les voiles des vaisseaux ou les pare-soleil des théâtres. Depuis Ennius ; rare en prose. Irl. *carbh*.

L'identité de sens et de forme avec gr. κάρπαξ, lui-même d'origine égénienne, au b. près, est frappante, que le mot vienne directement du grec ou que tous les deux aient été empruntés indépendamment à une même langue inconnue, cf. Ernout, *Aspects*, p. 24 sqq. *Carpus* = κάρπαξ, *carpasinus* (-neus) = κάρπανος ; Caecilius unit *carpasia*, *molochina*, *ampelina* ; Apul., Met. 8, 27, *croctis* et *carpasinus* et *bombycinis*. Cf. sans doute *carpasia*, Isid., Or. 19, 1, 11, — *nauis a Carpatho insula nominata*. Κάρπανος dans le sens de « plante vénéneuse » a été transcript pour *carpasum* ; on a aussi *carpathum*, de κάρπανος, cf. *opocarpathon* (Plin.).

*carbō*, -ōnis m. : charbon de bois, produit de la combustion, souvent joint à *cinis*, différent de *prūna*, cf. Serv., Ae. 11, 788, *prūna quamdiu ardet dicitur*; *cum autem extincta fuerit, carbo nominatur*, et Varr., R. R. 1, 7, 8. De là : *carbōnarius*, *carbōnēscō* (b. lat.). — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1674-1676. Diminutif : *carbunculus* : morceau de charbon ; carboncle (sorte de sable) ; escarboucle ; charbon (maladie = κάρπαξ), M. L. 1677, et celt. : irl. *carmocol* ; d'où *carbunculō* = κάρπανος et ses dérivés.

On rapproche grec. *hauri* « charbon », v. isl. *hyrr* « feu », lit. *kūrti* « chauffer », v. h. a. *herd* « foyer », etc., d'une racine \**ker-* cf. *cremō*. Mais le rapprochement est lointain, et le -b- n'est pas expliqué. Terme technique.

*carbunica*, -ae f. : nom d'une vigne cultivée dans la Narbonnaise (Plin. 14, 43). Lire *carbónica*? Cf. *carbunica* dans Thes. III 433, 65 sqq.

*carcer*, -ris m. (*carcar* à l'époque impériale, Acta fr. Aru., Itala, cf. Thes. III 434, 23 ; κάρχαρος dans Sophron et κάρχαροι ... δεσμοί ; κάρχαρα ... ἐνοι τὰς μένδρας, Hes., peuvent provenir du latin (pl. *carcerēs*, Enn.), d'où l'expression à *carcer ad calcem* ; prison (sens déjà attesté dans la Rome royale). L'it. *carcere* remonte à *carcer*, le v. ital. *carcar*, got. *karkra*, à *carcar*, peut-être par un intermédiaire grec, de même v. irl. *carcar*, britt. *carchar*, M. L. 1679 ; B. W. *chartre*.

Dérivés : *carcerārius* (Plt. et b. lat.), M. L. 1680 ; et, à basse époque, *carcereus* ; *carcerālis* ; *carcerō*, -as (lat. eccl.).

Mot à redoublement, d'origine indéterminée ; la forme *carcer* subsiste normalement ; mais \**karkr-* se dissimile en \**kankr-* (cf. *cancer* et *cancrī*) ; ce procédé est ancien en indo-européen. Vocalisme « populaire ».

*earchēsium*, -i n. : vase à boire ; hune d'un vaisseau, cf. Rich., s. u. Emprunt au gr. κάρχαρος déjà dans Liv. Andron. V. B. Friedmann, *Die ion. u. att. Wörter i. Attik.*, p. 20. M. L. 1681.

*Cardea*, -ae f. : v. le suivant.

*cardō*, -inis m. (f. à la date ancienne) : 1<sup>e</sup> gond (c. *masculus*, c. *jēmina*), charnière ; pivot ; pôle (nord et sud), puis « point cardinal » et, par suite, ligne transversale

tracée du nord au sud par les *agrimēnsōrēs*, et qui s'oppose au *decimānus* qui va de l'est à l'ouest ; 2<sup>e</sup> tournant, point principal (cf., pour le développement de sens, *artculus*, Serv., Ae. 1, 172, (*prouerbio dicitur « res in carde est »*, i. e. *in articulo*). Ancien, usuel. M. L. 1684.

Dérivés : *Carna*, -ae et *Cardea?*, cf. Aug., Ciuit. 4, 8 ; Tert., Idol. 15, forme suspecte d'être refaite, cf. Thes. Nom. prop. lat. sous *Carna* : déesse dont le nom a été rattaché à *cardō* peut-être par étymologie populaire ; quelques-uns le dérivent de *carō*, cf. Ov., F. 6, 101 sqq. ; *cardinalis* : 1<sup>e</sup> de gond, de porte ; 2<sup>e</sup> principal (se dit des monstres, des vertus, etc.) emploi rare et tardif ; usité dans la langue ecclésiastique au sens de « cardinal » (irl. *cardinal*) ; *cardinatus* : muni de gonds (Vitr.) ; *cardinō*, -ās (Greg. M.) « pīmō locō ordinare ». Cf. encore *cardineus*, -ārius, -āliter, tous rares et tardifs.

Sans correspondant connu. Terme technique, à vocalisme a.

*carduus*, -ī m. (formes tardives *cardus*, -ī et *cardō*, -ōnis ; cf. *capus* et *capō*, etc.) : chardon, cardon, artichaut. — Ancien, usuel. M. L. 1683, 1687 ; B. W. s. u.

Dérivés : *carduelis* (et *cardelis* déjà dans Pét.) : chardonneret, gr. ἀσπαλαθής ; *cardellus* (bas-lat.) : chardon, chardonneret, M. L. 1686 ; *carduetum* (Pall.) : lieu planté de chardons ; \**cardinus*, M. L. 1682.

Rappelle *carō*, -īs « carder », qui a été remplacé dans les langues romanes par un dénominatif de *carduus*, \**cardūre*. Cf. aussi *cūre*.

Nom de plante, à vocalisme radical a, sans correspondant connu. Pour *cardopanus*, v. André, s. u.

*carēns* : — *pistoribus a caria, quam Oscorum (Afro-rum R) lingua panem esse dicimus*, Gloss. Plac. V 14, 26 et 26, 16. Forme unique et peu sûre dont on rapproche osq. *karante* « uestuntur » et le nom de la déesse *Cérès*, cf. Serv., G. 1, 7, *Sabini Cererem panem appellant*. V. *crēscō*.

*carēdō*, -ēs, -ūl, -ērē : ne pas avoir, manquer de. Cic., Tu. 1, 88, *carere igitur hoc significat : agere eo quod habere uelis... dicitur alio modo etiam carere cum aliquid non habeas, et non habere te sentias, etiam id facile patire*. Cf. Sén., Dial. 7, 2, 2, *uoluptate uirtus saepe caret, numquam indiget*. D'après Priscien, le participe serait *cassus* ou *caritus* : *a careo uel caritum uel cassum posse dici, quia futuri participium cariturus, praeteriti cassus inuenitur*. Cf. *cassus*. — Ancien, usuel. M. L. 1688 a.

Dérivé : *caretia*, *carēscō*, très rares et tardifs.

On rapproche osq. *fakiiad* *kasit* « faciat decet » ; le sens « il faut », *do* *kasit*, en face de *carē*, *cassus*, rappelle gr. δεῖ « il faut » en face de δέω « j'ai besoin » ; *fa*, *carefō* « *carēbō* ». — Cf. peut-être *castus*. — A part cela, sans étymologie, comme d'ordinaire pour le sens de « manquer » dans les langues indo-européennes (v. *egēdō*).

*careum*, -ī n. : *carvi* (plante). Cf. gr. κάρπος, κάρπον.

*carēx* et *carēix*, -īs f. : laiche, herbe des marais, *herba... acuta et durissima, sparto similis*, Serv., B. 3, 20 ; M. L. 1689. D'où *cārectum* (*cārichtum*), M. L. 1688 ; \**caricaria*, M. L. 1691. Sur la forme, v. Ernout, Philologica, I, p. 146.

Rappelle *carō* (*carō*), *carduus*.

*cārica*, -ae f. (scil. *ficus*) : sorte de figue (à *Cāria*). M. L. 1690 ; irl. *caric*. V. André, s. u.

*cāriēs*, -ei f. : *putrēdō lignōrum*, puis toute espèce de vétusté, carie, pourriture. Ancien, usuel. Les formes romaines reposent sur \**caria*. M. L. 1692.

Dérivés : *carius* (Gloss.), *animal qui et tinea dicitur*, M. L. 1697 ; \**cariolus*, M. L. 1694 ; *cariōsus* ; *cariāns* (un exemple tardif).

Probablement élargissement par -īs- du thème sans suffixe de la racine qui apparaît dans irl. *ar-a-chrinim* « je tombe en ruines », gl. *dēfētiscor, ir-ohre* « ruine », gr. *καραπάτω* « je dévaste, je ravage », ἀσχήρατος « intact », skr. *çṛṇāti* « il brise », *çīrnātā* « brisé », av. *asazta-* « intact », sārī- « ruine ». — La racine étant dissyllabique, on hésite à rapprocher gr. κέρψη « mort ».

*carina*, -ae f. : demi-coquille de noix (qui se dit *pu-tāmen*), et aussi, « carène du vaisseau » (sens probablement dérivé, bien qu'attesté avant le premier) et « vaisseau ». Ancien, usuel. M. L. 1693 ; britt. *cernevyn*. Le pluriel *Carinae* désigne un quartier de Rome, cf. Varr., L. L. 5, 47.

Dérivés : *carinātus* : caréné, d'où *carinō*, -āre (Plin.), *carinula* ; les mots plautiniens *carinus* « couleur brune de noix » et *carinarius* proviennent du gr. καρύντος.

Rappelle gr. κάρπουν « noix » et skr. *karakah* « noix de coco ». D'autre part, le sens du mot latin évoque un mot signifiant « dur » qui a été évoqué sous *cancer*. En somme, pas d'étymologie sûre. Pour le suffixe, cf. *piscina*, *farina*, etc.

*carinō* (carinor?), -ās, -āre : *probra obiectare*, P. F. 41, 13. Vieux mot, non attesté en dehors d'Ennius et des glossateurs.

Dérivé : *carinātor*.

On rapproche irl. *caire*, gall. *careda* « blâme », gr. κάρπην et peut-être κέρη-τομος « méprisant, railleur », σκέραφος λοιδόρα Hes., σκέρβηλος λοιδόρος Hes. ; v. sl. *u-korū* « οὐδέπις », serb. *pō-kor* « blâme ».

Pour la dérivation, cf. *muginor*, *coquinō*.

*carissa* (carisa) f. : -ī apud *Lucilium uafrum* (l. ua-fram?) significat, P. F. 38, 18. Cf. Gl. Pl. V 15, 6, *uetus carissā percallida, unde et in mimo fallaces ancillae catæ carisiae appellabantur*. Vieux mot populaire, sans doute étranger ; étrusque ? Cf. pour la finale *fauis(s)a*, *manis(s)a*.

*caristia*, -ōrum n. pl. : nom d'un jour de fête (22 février), cf. Ov., F. 2, 617, rapproché malgré l'-ō de *cārus* par étymologie populaire. — Sans doute de gr. \*χαρ-ίτα « il faut » en face de δέω « j'ai besoin » ; *fa*, *carefō* « *carēbō* ». — Cf. peut-être *castus*. — A part cela, sans étymologie, comme d'ordinaire pour le sens de « manquer » dans les langues indo-européennes (v. *egēdō*).

*careum*, -ī n. : *carvi* (plante). Cf. gr. κάρπος, κάρπον.

*carēx* et *carēix*, -īs f. : laiche, herbe des marais, *herba... acuta et durissima, sparto similis*, Serv., B. 3, 20 ; M. L. 1689. D'où *cārectum* (*cārichtum*), M. L. 1688 ; \**caricaria*, M. L. 1691. Sur la forme, v. Ernout, Philologica, I, p. 146.

Rappelle *carō* (*carō*), *carduus*.

*morentie], et Quint. 9, 4, 11, *receptui carmen* [comme *receptui canere*], ou de poème.*

*Carmenta* (-īs) f. (si le nom de cette vieille divinité n'a pas été dérivé de *carmen* par étymologie populaire) ; *carmenīlis* ; *carmenītūs* ; et à basse époque *carmīnō*, -ās, M. L. 1699.

Les Latins ne séparaient pas *carmen* de *canō*. L'étymologie satisfaisante est celle de L. Havet, MSL 6, 31, qui, comparant *germen* de \**gen-men*, explique *carmen* comme issu de \**canmen* par dissimilation ; cf., dans certains parlars romans, *arma* issu de *an(i)ma* ; irl. *canim* s'applique surtout au chant des incantations. — Un rapprochement avec skr. *kārūh* chanteur, poète » et dor. κάρωψ, ion.-att. κάρωψ est impossible ; il n'y a pas de racine de la forme indo-européenne \**kār-*.

*carmen* ; *carminō*, -ās, -āre : carer. V. le suivant.

*carō* (*carō*), -īs, -āre : carer ; *carere a carendo, quod eam [sc. lanam] tum purgant ac deducunt, ut careat spūcītia ; et quo carminā dicitur tum lana, cum ex ea carunt quod in ea h[ec]aret*, Varr., L. L. 7, 54. Verbe rarement attesté par suite de son caractère technique. *Carere* est la forme du manuscrit de Varron ; *carō*, qui est donné par le Thesaurus, n'est nulle part attesté directement : les glosses ont *carō* ou *carriō* ; les manuscrits de Plaute, Men. 797, ont *carpere* ; mais Varron cite le vers avec *carere*, que certains éditeurs corrigeant en *carere*. Si cette forme est réelle, *carrō* peut être issu de \**karsō* > \**karzō* > *carrō* (cf. *ferre* de \**ferse*).

Dérivé : *carmen* « instrument qui sert à carer » attesté seulement dans Claudio et Venant. Fort., mais sans doute ancien, comme l'indique le dénominateur *carinō*, -ās, qui déjà au temps de Varro se substituait à *carō*. *Cār(r)ō* n'est pas attesté dans les langues romanes. Le français, qui a *charmer*, de *carināre*, dérivé de *carmen*, a un verbe *carder* emprunté au provençal *cardar* (cf. it. (s)cardare, cat., esp., port. *cardar*) ; v. B. W. *carde*. Au contraire, les langues où *carināre* « carer » est représenté ne possèdent pas de représentant direct de *carināre* « charmer ». Les mots italiens de ce type sont empruntés au français. Cf. M. L. 1698-1699 ; 2956, \**ex-cardiare* ; 2957-2959, *excarināre*, -miniāre, -tāre. V. aussi *cārēx* et *cardu(u)s* !

Cf. lit. *karšiū* « ja carde » et, plus loin, skr. *kaṣati* « il gratte ». Mot technique, à vocalisme a.

*carō*, *carnis* f. : morceau de chair, de viande ; cf. le pluriel *carnēs* (= *όρκες*) ; e. g. Enn., A. 322, *Cyclopis uenter... carnibus humanis distentus*, et l'expression ancienne *carnem petere, accipere* « demander, recevoir sa part de viande dans les sacrifices », Varr., L. L. 25 ; T.-L. 32, 4, 9 ; le diminutif *caruncula* « petit morceau de chair » ; le composé *carināx*, *carināx* défini par Donat, Hec. 441, -es *dicti quod carnes ex homine faciant*. Puis « chair » et « pulpe » (d'un fruit), comme le gr. κάρπη. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1706 ; B. W. *chair*. Celt. : irl. *carna*.

La langue ancienne et classique ne connaît guère en fait de dérivés et de composés que l'adjonction *carnāris*, usité surtout comme substantif, *carnārium* « garde-manger », M. L. 1702 ; v. h. a. *charnēri*, et *carnifex* « bourreau ». On trouve dans Varr., Men. 484, cité par Non. 86, 19, *carnalis* avec un sens obscur ; Pline emploie

*carniūrōs* pour traduire σαρκοβόρος (*carniūrāx*, Fug.). A basse époque dans la langue médicale et surtout dans la langue de l'Eglise apparaissent de nombreux dérivés : *carnālis*, avec le sens de « charnel » (= σάρκινος), M. L. 1701 a ; *carnālier*, *carnālitūs* ; *carnātūs* (Cael. Aur.) et *con-, in-carnātō*, -īs, d'où *incarnō* ; *carnātūs* et *excarnātūs* (d'où *excarnō*, M. L. 2960, cf. aussi fr. *décharné*) ; *carnēus* (opposé à *spirituālis*) et *incarnēus* ; *carnifēs* (= σάρκοφόρος), -īs (Cassiodr.), -īsum (Eusth.) ; \**carnīnus* supposé par un adverbe *carnīnē* glosé σάρκινος, CGL II 429, 56 ; *carnōs* (déjà dans Pline), M. L. 1704, d'où *carnōtīas* ; *carnōtīna* (Pol. Silv.) ; *carnulentus* ; cf. encore M. L. 1701, *carnācius* ; 1705, *carnātūs*, et 1707, \**carnōnia* « charogne ». — De *carnifēs* : *carnifīcius* ; *carnifīcina* (Plt.) ; *fīcōs*, *fīcōs*, -ās, -īcātor, -ītrīx et *excarnifīcō*.

Sur *Carna*, déesse d'origine obscure, peut-être étrusque, v. *carō* et Thes. s. u.

Plus encore qu'en latin, le sens de « part » de ce mot, dont la flexion indique le caractère ancien, est visible en osco-ombrien : osq. *carneis* « partis », ombr. *karu* « pars », abl. *kar nus* « partibus », à côté de ombr. *kar tu* « distribuitō » (osq. *karanter* « uescuntur » est douze, v. sous *crescō*) ; pour la forme, cf. v. isl. *horundr* « peau ». Le sens s'explique par la façon dont on partageait la viande des bêtes dans des sacrifices ou dans les repas en commun faits par les guerriers : il faut penser au « morceau du héros » dans l'épopée irlandaise. Une expression pareille se trouve dans sogdien γ' (v. BSL 23, p. 107). — Le mot italien est l'élargissement en -īn du thème racine ; la racine est celle de κέρψη « je coupe », καρῆναι ; et par suite de lat. *corium*, *curtus*, *cortex*, ces mots. Elle a un doublet à s- initial : irl. *scāraim* « je sépare », v. h. a. *sceran* « couper », lit. *skirū* « je sépare » ; cf. lat. *scortum*.

*carōta*, -āe f. : panais, carotte. Emprunt tardif et populaire (Apicius) au gr. καρπότων. Roman ; cf. B. W. s. u.

*carpa*, -āe f. : carpe. Un seul exemple dans Cassiodore. M. L. 1703. Mot germanique, v. h. a. *karpo*, *karpo*.

*carpentum*, -ī n. : voiture à deux roues, couverte, à l'usage des femmes. Emprunt ancien (Liv. Andr.) au gaulois ; cf. T.-L. 41, 21, 17, *carpentis Gallicis* ; Flor., Epit. 1, 18, 27, *carpenta Gallorum*, M. L. 1710. Réemprunt en irl. *carpat* et *carpeoir*.

Dérivé : *carpentārius*, -ā, -um et b. lat. *carpentārius*, -ī, M. L. 1709 ; d'où *carrocarpentārius*. C'est un des nombreux noms de véhicules empruntés avec l'objet lui-même au gaulois par le latin ; v. *carris*, *cisiūm*, etc.

*carpinus*, -ī f. : charme (arbre). Déjà dans Caton, Agr. 31, 2 ; d'après Pline 17, 201, serait originaire de l'Italie transpadane. Panroman. M. L. 1715.

Dérivé : *carpīne*. Cf. *sappīne*, *fraxīnus*. On rapproche lit. *skīrpstas*, v. pr. *skerptis* « orme » ?

*carpīculum*, -ī n. (-īlus *carpīculum*) : 1<sup>e</sup> sorte de chaussure (un exemple dans Vopiscus) ; 2<sup>e</sup> antéfixe qui ornait les falaises. Mot tardif, sans doute emprunté ; cf. *carpatīnus* (Catulle 98, 4) = *xapētīnōs* ; v. irl. *ca-*

*rem* « cordonnier » ; v. pr. *kurpe* « soulier », gr. κρηπής, etc.

**carpō**, -is, -psi, -ptūm, -ere : verbe de sens technique, employé dans diverses acceptations concrètes et dans des sens figurés. Dans la langue rustique, il signifie « cueillir, arracher (l'herbe), brouter » ; dans la langue du tissage, « détirer, démolir brin à brin (la laine, le lin) ». De là, par extension, « mettre en charpie » et, plus largement, « déchirer » (sens physique et moral déjà dans la loi des XII Tables) et « découper ». Dans la langue commune, il signifie « choisir » et aussi « goûter, jouir de ». Dans l'expression *c. uiam, iter*, il indique la « progression de la marche par laquelle on accomplit la route pour ainsi dire pas à pas » (Lejay). — Ancien, usuel et classique. M. L. 1711.

Dérivés et composés : *carpiē*, βυταρτὸς πόκος, CGL II 96, 39, cf. Du Cange *carpia*, et M. L. 1712 ; v. B. W. *charpie*, écharper ; *carpitum* : par morceaux ; *carpor* : découper ; *carpus*, -ūs m., *carpūra* (rares). *con-*, *dē-* (cf. *dēcērmina*, *dicuntur* *quaes* *decepuntur* *purgandi* *causa*, P. F. 63, 19, « épeluchures ») ; M. L. 2500 a, *dis-*, *ex-* (*excerpta* « extraits »), *\*excārpere* ; M. L. 2966 a, *inter-*, *prae-**cerpere*. Cf. aussi M. L. 2961, 2962, *\*excārpus*, *\*excārpiāre*.

Les formes de glossaires *scarpō* « ἔλιγος », *scarpinat* ne représentent pas une ancienne alternance *sc-*/*-tō* à l'initiale, mais sont des hyperurbanismes de *excārpō*, *excārpinō* prononcés *escarpō*, *-piō*. Cf. *coruscus*.

Le rapprochement avec gr. καρπός « fruit » et avec v. angl. *haerfest*, v. h. a. *herbist* « récolte d'automne, automne » s'impose. Le vocalisme a est « populaire » en face des formes à vocalisme e comme lit. *kerpū*, *kīpti* « couper avec des ciseaux » ; cf. le cas de *caedō*, etc.

**carō** : v. *carō*.

**carrea** : v. le suivant.

**currus**, -i m. et **currum**, -i n. : chariot à quatre roues ; *petoritum* *genus* *vehiculi* *quod* *wulgo* *currum* *dicitur*, Porph. Hor. S. 1, 6, 104. Mot gaulois, déjà dans Sennena. Panroman. M. L. 1721. V. h. a. *karro*, -a.

Dérivés : *carrāgō*, -inis f. : retranchement fait de chariots, fourgons (b. lat.) ; *curracitum* (Gloss.) : voiture à deux roues ; *currārius* (lat. impérial) ; cf. *currāria*, panroman. M. L. 1718 ; *car(i)cō*, -as (b. lat.) : charger ; panroman. M. L. 1719, et *discarrīcō*, M. L. 2652 (Gloss., Lex Sal.) : de \**carriō* « charge » provient le britt. *carg* ; *currāia* : voiture d'origine gauloise ; et dans la Lex Sal. « sorte de charrette », M. L. 1720, v. h. a. *karrīh* ; v. B. W. s. u. ; *currīcārius* ; *currīcuūs* ; *currō*, -as (Lex Sal. 27, 11) : *carrocarpentārius* (Gloss.).

Les Romains, peuple sédentaire de propriétaires cultivant leur terre, n'avaient pas les grands chars à quatre roues où les groupes de conquérants gaulois transportaient leurs bagages et qui, la nuit, leur servaient à entourer leur camp. Ils en ont emprunté le nom aux Gaulois, dont l'action en Italie a contribué à les délivrer de l'emprise étrusque. *Curru*, nom de l'ancien char de guerre, a subsisté en latin dans l'usage officiel. Mais les noms latins de véhicules de transport sont, en général, empruntés au gaulois. Cf. *carpentum*.

**cartamis** : i. e. *agrione*, CGL III 537, 70. On lit aussi

**cartamo**, V. 354, 4. Nom d'une plante inconnue. Cf. *car-damum*?

**Carthāgō**, -inis (*Kar-* dans Plt.) f. : Carthage. La forme latine ne se laisse ramener ni à la forme grecque Καρχηδόν, ni à la forme punique *qr̄ h̄d̄st* « Nouvelle Ville » (transcrit tardivement par *Carthada* chez Solin, et Isid.). Cf. J. Friedrich, I. F. 39, 102, qui explique le nom par une dissimilation de \**Karthādon*, et Benveniste, Studi etr., 7, p. 245 sqq., qui suppose que le latin a usé de -g- pour rendre *h̄* de *kart(a)ha(d)*, avec suppression de la finale -t̄. Étr. *Karthasie* = \**Carthadius*.

L'adjectif dérivé est *Carthāginiensis* (la forme *Carthāgnēnsis* qu'on trouve dans les manuscrits de Plaute est sans autorité) : cf. *Athēniensis*, de *Athēnae*. Sans doute influence du type *Siciliensis*.

**cartibulum**, -I (*cartipulum* Gloss.) n. : table de pierre carrée à un pied, qui était placée dans l'atrium, cf. Varr., L. L. 5, 125. — Rare et technique. V. Müller-Graupa, Ph. W., 1932, 1073.

**carticula** : — δεῖπνον, CGL III 441, 30. Sans exemple dans les textes et sans explication. Peut-être à rapprocher du mot précédent. Le double sens de « table » et de « mets » se retrouve dans *mēnsa*.

**cartīgō**, -as : noter (Aug., Psal. 38, 11). De *c(h)arta*?

**cartilāgō**, -inis f. : 1<sup>e</sup> cartilage ; 2<sup>e</sup> pulpe de certains fruits. Cf. Pline 19, 61, *cucumis cartilagine et carne consat*, *cucurbita cortice et cartilagine*. — Attesté depuis Celse. Technique. M. L. 1723.

Dérivés : *cartilāginus*, -neus, -nōsus.

Dérivé de \**cartila*? Cf. *cunila/cunilāgō*; *simila/similāgō*, etc.

Sans correspondant clair. Pour la finale, v. Ernout, Philologica I, 167 sqq.

**cārus**, -a, -um : cher (qu'on chérit) ; et « cher, de haut prix, à qui l'on attribue une grande valeur » ; *cārum habēre alqm* « tenir quelqu'un comme étant de grand prix ». Plaute joue sur le double sens, Ba. 309-310, ... *in Ephesos* *Ephesii carissimus*. | — ne illē *hercile mihi sit multo tanto carior*, si me illo auro tanto circumdūixerit. Ancien, usuel. M. L. 1725.

Dérivés : *cāritās* : tendresse, affection, amour (*amor* τέλος, *caritas* τέλος, dit Quint. 6, 2, 12) et « cherté ». Dans la langue de l'Église a servi à traduire le gr. ἀγάπη désignant la « charité », troisième vertu cardinale, et a été pris quelquefois, comme *amor*, *dilectiō*, pour désigner une « personne chère », M. L. 1695 ; irl. *cartóit*, gall. *cardawd*. V. H. Pétré, *cāritās*, Étude sur le vocabulaire de la charité chrétienne, Louvain, 1948. Adverbes : *cārē*, *cārō*. Pas de verbe. Malgré la différence de quantité, les anciens le rapprochent de *cārē* par étymologie populaire ; cf. Trag. inc. 194, *quam carē sint quae post cārendō intellegunt*.

L'adjectif *cārus* a un correspondant dans got. *hors* « nōvōc, nōtōc », v. h. a. *hōrpa* fille publique «, et dans l'adjectif letté *kārs* « friand, plein de désirs ». Le celtique a, en regard, des dérivés à vocalisme zéro : irl. *caras* et gall. *car* « ami », irl. *caraim* « j'aime ». — L'élément \*-ro- après ā doit être suffixal ; la racine se retrouve peut-être dans v. sl. *kozati* « aimer » avec vocalisme radical zéro comme en celtique. — En revanche, le c-

de skr. *cāruh*, avec son ā reposant sur ē « aimable, bien-venu », empêcherait de rapprocher le groupe de skr. *kāyamānah* « désirant », etc.

**caryon**, -I n. : noix. Transcription du gr. κάρυον (Pline), dont il a existé un doublet vulgaire féminin *carya* et peut-être un diminutif *cariola*, cf. Thes. s. u. Le mot a de nombreux représentants dans les langues romanes, M. L. 1726.

**caryophyllon**, -I n. : giroflier, girofle. Emprunt au gr. καρφόφυλλον (Pline), déformé par l'étymologie populaire en *cariophalum* (cf. ital. *garofano*, *cariofolium*, etc. Cf. Thes. s. u. ; M. L. 1727 ; B. W., André s. u.

**cassā**, -ae f. : hutte ; cabane (de pâtre) ; — est agreste *habitaculum palis atque uirgultis harundinibus contexum*, Isid., Or. 15, 12, 1, puis « petite ferme », « tente », etc. Dans les gloses apparaît une forme *casus* (d'après domus?). — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1728. Sur fr. *chez*, v. B. W. ; germ. : westph. *käse* ? ; celt. : irl. *cas*.

Dérivés : *casulla*, *casella* (b. lat.), M. L. 1736 ; *casellula* (b. lat.) ; *casālis* (b. lat.), M. L. 1729 ; *casānicus*, épithète de *Siluānus*, CIL IX 2100 ; *casārius* « colon », M. L. 1730.

De *casula* pris à basse époque dans le sens de vêtement, *uestiu* *cucullata*, *dicta per diminutionem a casa*, Isid., Or. 19, 24, 17, dérive *casub(u)la*, -ae f. (fr. *cha-sule*) ; M. L. 1752 ; irl. *casal*, gall. *casul*.

Mot populaire (cf. l'emploi proverbial dans Tér., Ph. 788, *ita fugias ne praeter casam*) qui a fait une grande fortune dans les langues romanes. Origine inconnue. L's intervocalique dénonce un emprunt ou un mot pré-indo-européen.

**casamo** : *in oratione Labeni* — *sive illa Cornelii Galli est — in Pollionem casamo « assessor » e Gallia ductum est*, Quint. I 5, 8 (passage de sens incertain). Figure comme nom propre, CIL III 10348.

**cascabu** : *caccabus grandis*, CGL II 571, 34. Un diminutif *cascabellus* est supposé par le catal. prov. *cascavel*, M. L. 1731. Cf. *caccabus*.

**casseus**, -a, -um : — significat uetus, secundo eius origo sabina quae usque radices in oscam linguam egit. *Cascum uetus esse significat Ennius* (A. 24 V<sup>3</sup>) *quod aut* : « quam prisci cascū populi tenuere Latinī ... Idem ostendit quod oppidum vocatur Casinum (hoc etiam ab Sabiniis orti Samnites tenuerunt) et [nunc] nostri etiam nunc Forum Vetus appellant. Item significat in Atellanis aliquot Pappum senem quod Oscī casnar appellant, Varr., L. L. 7, 29. Archaique, poétique et rare ; représenté en italien, cf. M. L. 1734. Apparent à *cānus* (v. ce mot), dont il diffère seulement par le suffixe, qui est le même que dans *priscus*, et qui est fréquent dans les adjectifs désignant une infirmité : cf. *caecus*. Sans dérivés. Cognomen : *Casca*?

**cāsēus**, -i m. et **cāsēum** n. : fromage, *rupcō*. Ancien, usuel. M. L. 1738 (non français, v. B. W. sous *fromage*). Germ. et celt. : v. h. a. *chāsi*, britt. *caws*, irl. *cdise*.

Dérivés : *cāsēolus* (un exemple dans *Copa*), M. L. 1737 ; *cāsedrius* (tardif), cf. *cāsedria*, M. L. 1735 ; *cāsētūs* (tardif).

Sur la différence de genre, v. H. Zimmermann, Glotta,

13, 234, qui voit dans *cāsēum* un collectif ; interprétation contestable, le pluriel attesté étant toujours *cāsei*. La variation de genre apparaît dans tout un groupe de mots suspects d'être empruntés (cf. *balteus*, *plateus*, *putēus*) ; l's intervocalique n'est pas conforme à la phonétique latine. Faut-il partir de \**cāsēus*?

Le rapport avec v. sl. *kozā* « levain », *kysnoti* « aigrir », ne peut se justifier phonétiquement et ne s'impose pas pour le sens.

**cas(s)ia**, -ae f. : plante aromatique mal définie (canneier, cannelle, laurus cassia?) ; v. André s. u. Emprunt ancien (Plt.) au gr. κασσά, lui-même provenant de l'hébreu *qəs̄tōt* (pl.). Dérivés : *casium (oleum)* ; *casita (resina)*, Gloss.

**casilla** : v. *cassis*.

**casitus**, -a, -um : v. *casia*.

**cassēs**, -ium m. pl. : 1<sup>e</sup> rets, filets (pour la chasse, rarement pour la pêche) ; 2<sup>e</sup> toile d'araignée. Diminutif : *cassiculus (-lum)*, rare et tardif. — Mot technique, non attesté avant Vg., non roman. Sans doute emprunté.

**cassis**, -idis (et *cassida*, -ae à partir de Vg., Ae. 11, 775 ; *casisla* dans P. F. 41, 21 : *-m antiqui pro casside ponabant*) f. : casque de métal ; cf. Isid., Or. 18, 14, 1 : *cassis de lamina est, galea de corio*, qui ajoute plus loin : *cassidam autem a Tuscis nominatam ; illi enim galeam cassim nominant, credo a capite*. — Le mot serait donc étrusque, comme un certain nombre de noms d'armes, cf. *balteus*. Même flexion que *cuspis*, sans étymologie sûre, et qui est peut-être de même origine (v. la remarque faite sous *capis*). Attesté depuis Plaute. La variante *casisla* de l'abrégié de Festus est ancienne, comme le montre la graphie avec s simple, et sans doute dialectale (l au lieu de d).

Dérivés : *cassidrius* ; *cassidatus* ; *cassidile* n. (-lis m.)? ; cf. *capsa* ; *cassita* : alouette huppée, cf. *galērūta*, gr. κόρωδος.

On a souvent rapproché les mots germaniques servant à désigner ce qui concerne la tête, bonnet, chapeau, casque : v. angl. *haeti* et *hod*, etc. Mais, en tout cas, même si l'on préfère ce rapprochement à l'hypothèse d'un emprunt, le rapport est lointain.

**cassiterum**, -I n. : emprunt (Pline) au gr. κασσιτέρος « étain » (d'origine élamite), avec passage au genre neutre, qui est celui des noms de métaux en latin.

**cassō**, -ās, -āre : labare. Mot plautinien (deux exemples, Mi. 851, 856). Cf. *cassābundus*, *a cadendo*. *Apud Naeuum* (fr. Com. 120 R<sup>3</sup>) : *risi egomet mecum cassābundum ire ebrium*, Varr., L. L. 7, 53. A basse époque apparaît un fréquentatif *cassiō* (deux exemples de Paul dans le Digeste, e. g. ubi *cassitare coepisset stillicidium*, 8, 2, 20, 3). Cf. M. L. 1739, \**casicidre*. Fréquentatif de *caddō*.

**cassus**, -a, -um : vide (de), vain. Ancien et usuel, mais rare dans la prose classique ; fréquent dans la locution adverbiale *in cassum* « en vain ». Conservé en v. ital., prov. M. L. 1741.

Dérivés : *cassē*, *cassō* adv. (tardifs) ; *cassō*, -ās (rv<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.) : rendre vain, priver (de), dé-

truire, d'où *castratus* « effectū pruūtus », *cassatim*; *caſſēcō* (*caſſēcō*) « exinanire » (Sol., Amm.), d'où *caſſa*.

La synonymie d'expressions comme *sēnsū cassus* (Lucr. 4, 128) et *sēnsū carēns* (Cic., Tu. 1, 25, etc.) incline à rapprocher *carēo*, *caſſus* et peut-être *necessē*.

— Il ne s'agirait pas d'un participe en \*-to-, mais d'un adjectif à gémination expressive ou d'une forme de type *cēnsus*. On a rapproché aussi *cadō*, *caedō*, comme *lassus* de *laedō*; le sens s'y prête moins.

*caſſanea*, -ae f. (quelques formes de *castania*, *castanum*, *caſſina*) : châtaigne. Ancien adjectif substantivé *nux caſſanea*, emprunté au grec *χάπων καστανία* ou *καστανία*, adjectif dérivé de *χάπων*, lui-même d'origine étrangère (asianique? cf. Pline, H. N. 15, 93, et André s. u.); Isid., Or. 17, 7, 24, *caſſaneam Latini a greco appellant uocabulo. Hanc enim καστανὸν uocant eo quod fructus gemini in modum testiculorum infra folliculum reconditi sunt, qui, dum eiciuntur, quasi caſſantur*. Cf. *arānea*. Attesté depuis Virgile. Panroman. M. L. 1742, 1743. Passé en germanique : v. h. a. *cheatina*, etc., et en celt. : *irl. caſtan*, britt. *ceſten*. De là *castanēum*.

Le vocalisme avec à intérieur maintenu semble montrer que l'emprunt ne remonte pas à la période la plus ancienne. Sur un doublet tardif *castinea*, *caſſenea* (attesté dans l'Oribase latin), v. Ernout, *Aspects*, p. 32 sqq.

*caſſigō*, -as : cf. *caſtus*.

*caſtor*, -oris m. : castor. Emprunt (depuis Cic.) au gr. *χάρων*, expliqué par l'étymologie populaire *à caſtrando*, cf. Serv., G. 1, 58; le mot latin est *fiber*. De là : *caſtoreum*; *caſtorinus*, -a, -um. M. L. 1747, 1748.

Sur *χάρων*, v. Boisaq, Rev. de l'Instr. publ. en Belgique, t. 53 (1910), p. 101 sqq.; Pline, H. N. 8, 109, et la note d'Ernout, ad 1.; B. W. s. u.

*caſtriō*, -as, -aul, -atūm, -äre : couper, émonder, et « châtrer », d'où « amputer (sens physique et moral) ; *caſtratus* : eunuque.

Dérivés et composés : *caſtriōdō*, -or, -ōrius, -ōra, *excaſtriō* (Varr., Ital.). Ancien, usuel. M. L. 1749 et 4344, \**incaſtriō*; B. W. encastre.

Ce n'est que tardivement que s'établit un rapport entre *caſtus* et *caſtriō*, e. g. Isid., Or. 10, 33, *caſtus prium a caſtratione nuncupatus; poste placuit ueteribus etiam eos sic nominare qui perpetuam libidinis abstinentiam pollicebantur*, Thes. III 547, 41 sqq. *Caſtriō* est le dénominatif de \**kas-tro-m* « ce qui sert à couper », disparu en latin parce que *caſtrum* avait pris le sens de « retranchement, emplacement fortifié », mais dont le dérivé a survécu.

Au vocalisme près, *caſtrum* est à rapprocher de skr. *gaſtrām* « instrument tranchant », à côté de *gāſati* « il coupe » et, sans doute, de hom. *χειλος* « fendant », gr. *χειλός* « je fends ».

*caſtrum*, -I n. : retranchement, lieu fortifié. Le singulier n'est guère employé que dans les noms de lieux *Caſtrum nouum*, *Laurēni Caſtrum*, *Caſtrum multūm*, etc. Il semble avoir désigné d'abord une propriété gardée ou retranchée, cf. Corn. Nep., Alc. 9, 3, ... ei deſerat *Grynum in Phrygia caſtrum, ex quo quinqūgena talenta uectigalīs capiebat*, ce qui correspond, semble-t-il, au

sens de l'osq. *caſtrous*, ombr. *kaſtruvi*, *kaſtruvij*, *caſtruo* « fundus ? Le sens ancien est peut-être « séparation, ce qui sert à séparer », et il y aurait parenté avec *caſtrō*, -äre. Employé surtout dans la langue militaire au pluriel :

*caſtra*, -ōrum n. (déjà *caſtra*, -as dans Accius, féminin qui paraît à basse époque) : camp, campement (souvent opposé à *urbs* et, plus tard, à *pāgus*, d'où *pāgēnsis* formé sur *caſtrōnīs*). Il y a prise de possession quand le général établit son camp sur un terrain, cf. Varr. *figū*, dans Serv. auct., Ae. 9, 52, *duces... hastam in... agrum mittebant, ut caſtris locum caperent*. M. L. 1750. V. angl. *caſter* (Chester); irl. *caſthir*, gall. *caſer* « ville ».

Dérivés : *caſtrēnsis* (cf. *forēnsis*), d'où *caſtrēnsius*, -ārius, et, tardifs, *caſtrānus*, *caſtriciānus* (de *caſtricius*). Note le juxtaposé *caſtra mētor* : *mētari caſtra*, *quod metis deriguntur*, P. F. 110, 18 (usité depuis saint Jérôme), d'où *caſtrā metiā*.

Diminutif : *caſtellum* : 1° forteresse, camp fortifié; 2° château d'eau. M. L. 1745; germ. *kastel*; celt. : irl. *caſiel*, *caſtel*, britt. *caſtell*; de *caſtrēnsis*, irl. *caſrienda*. De là : *caſtellānus*, -a, -um; et substantif *caſtellus*, M. L. 1744; *caſtellārius* chargé de la garde des châteaux d'eau; *caſtellātum*; *caſtellāmentum* : sorte de bouclier ou de plat en forme de *caſtellum*? (un exemple dans Arnobe).

V. *caſtriō*.

*caſtus*, -a, -um : terme de la langue religieuse, « qui se conforme aux règles ou aux rites » (se dit des hommes et des choses); Vg., Ae. 3, 409, *hac caſti maneat in religione nepotes*; 6, 61, *sacerdotess caſti*; 7, 71, *caſtis adlat... altaria taedis*; cf. *caſtē*, Cic., Dom. 134, *nihil ritu, nihil caste, nihil more institutoque perfecit*.

Dans ce sens, *caſtus* semble bien correspondre au skr. *ciṣṭh* « instruit, éduqué, bien dressé », cf. Vendryes, MSL 20, 272; et la différence de sens peut s'expliquer par une spécialisation qu'auroit reçue le mot dans la langue religieuse. Mais ce *caſtus* a dû rencontrer un autre adjectif *caſtus* (de *caſto*) avec lequel il s'est confondu et dont il a pris une partie des sens. Au sens correspondant à *caſto*, il s'est fixé une forme *caſsus*. Ainsi s'explique *caſtus* « exempt de, pur de » : Plt., Poen. 1186, *ut deceat nos esse a culpa caſtas*; Cic., Phil. 13, 8, *res familiaris cum ampla, tum caſta a cruore ciuilis, et absoluſtum: excepto de faute et, spécialement, d'impureté (sur cet emploi, v. W. Schulze, *Gesch. d. lat. Eigenn.*, p. 474, n. 2, qui cite Tite-Live 39, 9, où *caſtimonia et concubitiū carēre* sont joints); vertueux; chaste, pur ». M. L. 1751; irl. *caſth*? Cf. le substantif *caſtus*, -ūs m. « rite » et « abstinence »; et *caſtimonia*, -ūm (cf. *sanc-timoniūm, caſrimoniūm*); *caſtitās* class. (irl. *caſtoit*), *caſtitūdō* (Acc.). Le contraire de *caſtus* est *inceſtus* : impur, souillé, d'où « incestueux, coupable, criminel », et ses dérivés, dont *inceſtus*, -ūs m. : *inceſtō*, -ās, etc.*

Du premier sens de *caſtus* dérive sans doute : *caſtigō*, -ās (cf. *faſigō*), dont les sens anciens, du reste non attesté, a dû être « instruire », d'où « réprimander (*dictis caſtigāre*), corriger, châtier », M. L. 1746; *caſtigātūs* se dit du style.

Dérivés : *caſtigābilis* (un exemple dans Plt.); *caſtigātūs* : 1° réprimande, châtiment; 2° abstinence (langue de l'Église).

*caſa* = gr. *κατά*. Emprunt dans la basse latinité chrétienne, avec un sens local, *penes, apud*, ou distributif *caſa mane mane* « chaque matin », Ezech. 46, 14, 15; *caſa singulos ymnos*, Peregr. Aeth. 24, 1, ou avec le sens de *secundum*. Cf. it. *cad(a)uno*, M. L. 1755; fr. *chacun*, v. B. W. A servi également à former des composés : *caſafalcum*, M. L. 1757; \**catalectus*, M. L. 1759; *caſificare*, *caſamodice* (-*cus*?), *caſacumba*, *caſamontem*. V. aussi *caſata*.

*caſathanna*, -ae f. : chose risible, parodie. Mot tardif (Fronton, Spart.), adaptation du gr. *καταχῆν*, influencé par *cachinnus*.

*caſacumbae*, -ārum f. : catacombes. Bas-latin ; hybride de *κατά* et *cumbō* (avec influence de *tumba*)?

*caſamitus*, -I m. : ganymède, mignon, cf. Serv., B. 8, 30. Emprunté par l'intermédiaire de l'étrusque *catmitē* au gr. Γανυμήδης, devenu nom commun.

*caſampo* : est *genus lusus*, P. F. 38, 17. Sans doute de *κατ* δύφω (Scaliger).

*caſanus*, -I : cade, genévrier oxycédre. M. L. 1760, cf. Bruch, IF 40, 196 sqq. Ne figure pas dans le Thesaurus. Sans doute mot gaulois; cf. *calocatano*, et André s. u.

*caſaphractēs* (*caſafr-*), -phracta, -ae f. : cuirasse. Emprunt technique, comme *caſaphractus*, au gr. *καταφράκτης*, -oc; dérivés latins : *caſaphractarius*, -ātus. Depuis Sienna.

*caſaplasma*, -atis n. : emprunt savant au gr. *κατά-πλαστα* (Caton). Forme vulgaire tardive : *caſaplasma*, -ae f., d'où *caſaplasmo*, -ās (Chir., Vég., etc.).

*caſaplectōdō*, -ōnis f. : hybride formé sur le modèle gr. *καταπληγής*, de *καταπλήγω* (Ital. Sirach 21, 6; cod. Tolet). La Vulgate a *obiurātō*.

*caſapseō*, -ās (Chir.) : transcription de *καταψέω* « caresser ». M. L. 1760 a. Composé : *percaſapseō*.

*caſapulta*, -ae f. : δ καταπλήγης (-tāz). Terme technique. L'ancienneté de l'emprunt est attestée par le passage de à u devant l'valeure; le caractère populaire par le changement de genre et de déclinaison (cf. *bal-lista*, *ar-topē*). Attesté dès Plaute, avec le dérivé *caſapulātus*. Passé en germ. : v. h. a. *bolt*, etc.

*caſaracta*, -ae f. : emprunt féminisé au gr. *καταράτης* (-tāz), cf. Prisc., GLK II 143, 14. Usité dans les langues techniques, demeuré dans les langues romanes au sens de « chute d'eau » ou d' « oiseau aquatique (plongeon) ». M. L. 1761.

*caſasta*, -ae f. et *caſasta*, -ōrum n. pl. (b. lat.) : estrade, échafaud. De *κατάστας* ou hybride gréco-latine de *κατά* et *sta* de *stāre*, cf. *caſacumba*. M. L. 1762.

*caſāx* (*caſax*, Gloss., d'après *caſdō*) : *caſaudus*, P. F. 39, 10; — *quem nunc cozonem uocant*, Non. 25, 13. Un exemple de Lucilius; les gloses ont aussi *caſāc(u)lus*. Pour le suffixe, cf. *uatāz*.

Cf. irl. *scathain* « je boite ».

*caſātā*, -ae f. : Serv. auct., Ae. 7, 741, — *am quidam asserunt teli genus esse tale, quales aclydes sunt, ex mate-*

*ria quam maxime lenta, cubitus longitudine, tota fere clavis ferreis illigata, quas in hostem iaculae lineis, quibus eas adnexuerant, reciprocas faciebant. Depuis Virgil. Arme gauleuse, semble-t-il (cf. *gaſum*, *lancea*, *mataris*), quoiqu'on l'attribue aussi aux Perses et aux Teutons. Cf. Thes. s. u. Britt. *caſai*?*

*caſēna*, -ae (usité surtout au pluriel *caſēnas*; le singulier est rare et secondaire, semble-t-il) f. : *chalne(s)* (sens propre et figuré). Ancien, usuel et classique. Panroman. M. L. 1764; germ. : m. b. all. *kētene*, et celt. : britt. *cadōn*.

Dérivés : *caſēnātūs* : *enchalne* (d'où, à basse époque, *caſēnārē*); *caſēnātūm* « *caſēnas* », Isid. 10, 13, 5; B. W. s. u.; *caſēnātō*; *caſēnātūm*; *caſēnātūs* (-canis); *caſēnātēcum* : *ἀνθρώπον* (Gloss.), it. *catenaccio*; *caſēnōs* (Alc.); *caſella* (*caſēnula*) et *caſellūs* : *chânette*, gourmette; et tardif *concaſēnō*, -ātō. Cf. M. L. 1765, \**caſēnō*; B. W. sous *chignon*.

Rappelle, pour la finale, *sacēna*. Sans étymologie.

*caſerua*, -ae f. : troupe, bande (se dit souvent de bandes armées, mais en désordre, et des troupes barbares, par opposition à la légion romaine, e. g. Vég. 2, 1, 2, *Galli aique Celibéri pluresque barbarae nationes caterui ueteabantur in proelio... Romani legiones habebant*; de là, sans doute, la glose *caſerua Gallorum lingue dicitur quod apud nos legio uocatur*, CGL V 214, 217, et Isid., Or. 9, 3, 46, *Gallorum caſerua, nostra legio*.

Dérivés : *caſerūtūs*, -tim, -rius; *concaſerūtūs*. Cf. pour la forme, *aceruius*. — Ancien, usuel. M. L. 1765 a.

Cf. ombr. *katēru mu*, *catērahāno* *catērāmīnī*, *con-gegāmīnī*; peut-être v. sl. *četa* « troupe », mais l'irl. *cethern* « troupe » doit se rattacher à *caſh* « combat », cf. J. Loth, R. Celt. 42, 84. Le dérivé italien reposera sur une forme radicale à vocalisme \**kēt-*.

*caſhedra*, -ae f. : gr. *καθέδρα*, chaise. Attesté depuis Horace. Désigne souvent le siège du professeur ou du prêtre, la « chaire », v. B. W. s. u.

Dérivés rares : *caſhedrālis*, -lios, -rius, -tūs. M. L. 1768. Irl. *cadeir*, britt. *caſhair*.

*caſinus*, -I m. (-num n., cf. Cat., Agr. 84) : *uasa in mensa escaria ubi pullem aut iurulentī quid ponebant, a capiendo catinum nominarunt, nisi quod Siculi dicunt κατίνον ubi assa ponebant*, Varr., L. L. 5, 120. — Ancien, usuel. M. L. 1769. Plus fréquent sous la forme de diminutif *caſillus* (-lum; *caſinulus*) « petit plat », ou objet de forme semblable, qui a fourni d'assez nombreux dérivés : *caſillō*, -ās (rare) : lècher les plats; *caſillānen* (Arn.) : sorte de saucisson; *caſellūs* (Diom. I 326, 7); lire *caſil?*; *caſillō*, -ōnis : -nes *appellabant antiqui gulosos; caſillātō, graue opprobrium hominibus generosis obiciebatur, si qui prouincias amicas populi Romani expoliassent*, P. F. 39, 1 et 2.

Sans étymologie; le sicilien *κατίνος* semble emprunté au latin. Le rapprochement avec le mot grec, également isolé, *κατύλη* « cavité, écuelle » est trop peu complet pour avoir une autorité. Le lat. *caſinus*, *caſellūs* est l'ancêtre de l'emprunt germanique \**katilis*, v. h. a. *chezil*, ags. *cycl*, etc., qui a lui-même passé en slave et en balto-allemand : lit. *katilas*, etc., du basque *getulu* « écuelle » et



Attesté depuis Lucr., d'où *caurinus* (Gratt.), *cauricrepus* (Avien.).

Cf. v. sl. *sēverū* « *போப்பாச்* », lit. *śiaurys* (acc. *śiduri*) « vent du nord » (de \**k'ēur-igo-*) sans doute, avec *sk-*, got. *skura windis* « *λατηλαφ ἀνέμου* », v. h. a. *scūr* « tempête ». Cf., avec un autre suffixe, m. irl. *cúad*, gén. *cúad* « mauvais temps ».

*causa* (*caussa*, *kaussa*, cf. Thes. III 659, 70 sqq.), -ae f. : 1<sup>e</sup> cause, cf. Cic., Part. 110, *causam appello rationem efficiendi, euentum id quod est effectum*; 2<sup>e</sup> cause d'une partie dans un procès, procès. L'étymologie étant inconnue, le sens original n'est pas déterminable. Les composés *causidicus* « celui qui expose la cause, avocat », *ac-cúsō*, -are « accuser », *ex-cúsō* « mettre hors de cause, excuser », *in-cúsō* « mettre en cause, incriminer », *re-cúsō* « récuser » (puis « décliner, refuser ») semblent attester l'antiquité du second sens. Mais, pour les Latins, le sens de « cause, motif » est le plus ancien, et l'emploi, fréquent et ancien, de *causā* « à cause de » (cf. CIL I<sup>a</sup> 366, *rei dinai causa*, loi de Spolète où l's n'est pas encore redoublé) s'expliquerait mal en partant du sens de « procès ». C'est sans doute en pénétrant dans la langue du droit que *causa* s'est spécialisé dans le sens de « procès », *causatiōm lītis*, sur le modèle du gr. *άτρια* qu'il recouvre exactement, cf. Cic., Inu. I 27, *narratiōnum genera tria sunt: unum genus in quo ipsa causa et omnis ratio controversias continentur...* C'est de la même façon que *causa* a traduit *άτρια*, *άτλων* dans la langue médicale (cf. *causarius*) et dans la langue grammaticale ; cf. *accusatiōnus*, transposition mécanique de *άτριας πτώσις*, *causatis* et *άτριογυάς*, etc. Du reste, l'emploi de *causa* dans le sens médical a pu être favorisé par le sens spécial de *causa* « cas de réforme » dans la langue militaire, d'où *causaria missiō* renvoi pour cause de réforme », *causarii* « les réformés » (cf. en français le sens spécial de « motif, avoir un motif » dans la langue militaire). Le passage du sens de « cas de réforme » au sens de « maladie, infirmité » s'explique de lui-même. *Causa* est souvent joint à *ratio*, dont il diffère cependant : *in ratione semper causa est, in causa uero non semper ratio... in ratione semper consilium continetur, in causa uero non semper*, Sacerdos, GLK VI 446, 13.

De même, *causa* « cause » est fréquemment accompagné de *rēs* « affaire, faits de la cause » (cf. *reus*, autre terme technique de droit), Cic., Clu. 139, *quaes ex re ipsa causaque ducuntur*; 141, *oratio ex re causaque habita*; Catil., 6, 10, *quid de tota re et causa iudicari*; pro Caec. 11, Mil. 15, etc.; cf. encore Cael. 22, *res cum re, causa cum causa, ratio cum ratione pugnabit*. Le mot a pris insensiblement le sens de « affaire » en général, comme *rēs, negotium*, ainsi qu'en témoignent des emplois comme Corn. Nep., Paus. 4, 1, *qui super tali causa eodem missi erant*; cf. Thes. III 685, 67 sqq., et la synonymie des locutions *quam ob rem, quam ob causam*, et, par un affaiblissement continu, en est arrivé à se substituer à *rēs* « chose », sens qu'il a gardé en français et en italien, par exemple Arn. 7, 34, *quia gaudere laeta re maestosque fieri tristioribus conspicunt causis*; cf. Thes. III 700, 62 sqq.; un emploi par litote curieux est dans la glose : *haemorrhoidas* : *eruptio sanguinis circa anum, similiter circa mulierum causas* (cf. « le chose » en français) *euenire solet*, CGL III 600, 4. — Usité de tout temps, M.

L. 1781. Germ. : v. h. a. *chosa*, v. angl. *ceas*; v. h. a. *chōsōn* « causari »; celt. : irl. *cois*, de \**concausa*, brit. *cynghawas*.

Dérivés et composés : *caus(s)o*, -*aris* (*causō*) : 1<sup>e</sup> alléguer, donner pour cause; 2<sup>e</sup> plaider, M. L. 1782; *causidicus* : avocat, et *causidicor*, -*aris* (tardif); *causifor*, -*aris* (Pit.); *causālis* : terme de grammaire, *coniunctiō c. = αὐτολογικός*, cf. *causātius*; *causārius* (v. plus haut); *causātiō* (époque impériale, fait sur *causor* d'après *accusatiō/accūsō*); irl. *cosai*; *causātius* et subst. *causātiōnū* n., Fortunat rhet, 1, 2, p. 82, 6, *quid est action (= αἰτίον)? causatiōnū lītis, propter quod res in iudicium deuocatur*.

Les démonitatifs composés *ac-, ex-, in-, re-cúsō* (fr. ruser) ont fourni à leur tour de nombreux dérivés en *-tor*, *-tiō*, *en-bilis*, etc. : cf. *accúsātor*, *accusatiō*, *excusatiō* (brit. *escusandor*), *excusābilis* (Ov.) et *inexcusābilis* (Hor., Ov. et Dig.), sans doute adaptation du gr. *ἀπο-* et *ἀνταπλόγυτος*.

Peut-être mot emprunté, comme *lis*, ou prélatin?

*cautēs* (*cō-*), -is f. (le singulier est rare et poétique; le nom ne s'emploie guère qu'au pluriel *cautēs*, -*ium*) : pointe de rocher, écuil, cf. Isid., Or. 16, 3, 3, *-es aspera sunt saza in mari*. Le sens de « pointe » laisse à penser que *cautēs* serait simplement le pluriel de *cōs*, *cōtis* (sur lequel on aurait refait seconde nature, une fois *cautes* spécialisé dans son sens, un nominatif singulier *cautes* ou *cautis*, d'après *rūpēs*), et que la graphie avec diphthongue *cautēs* serait peut-être un « hyperurbanisme ». Du reste, de bons manuscrits ont souvent la graphie *cotes*, cf. Cés., B. G. 3, 13, 9; Vg., B. 8, 44, et Thes. III 711, 84 sqq.; Jacobson, KZ 46, 58. Ce semble avoir été la graphie ancienne, cf. Prisc., GLK II 39, 9, *au [diphongus] transit in o productam more antiquo ut cotes pro cautes*. Attesté depuis Ennius, surtout potétaire. Non roman. Sur *\*excavātare*, v. M. L. 2963.

*cautus* : v. *caucō*.

*cauus*, -a, -um (\*couus, cf. cohum) : creux. Usité de tout temps. M. L. 1796.

Dérivés : *cauūs* (bas-latin; brit. *caued*, *ceudod*); *cauō*, -as : creuser, M. L. 1788, et ses nombreux dérivés et composés : *cauatiō*, -tor, -tōrium, -tūra, *caudem* (= *χολωμα*), rare et tardif; *cauedium*, -i (de *cauem adiūm* « cour intérieure d'une maison »); *con-*, *ex*, M. L. 2111, 2964; *prae-*, *sub-* *cauāre*, M. L. 8352, 8352 a; *multicauātus*.

Cf. aussi M. L. 1792, *\*cauitāre*; 1794, *\*caub*, -*bnis*; 1795, *\*cauāla*.

*cauēra* (*cauernum* tardif) : Serv., Ac. 2, 19, *quodcumque in arcum formatum est, quod flexum et in altitudine curvatum ad sedem deducitur cauernam dici*; et 8, 242, *ueteres omnia loca concava, uel si quid incurvum fuisset, cauernas appellabant* : cavité; *caeli cauernae* (Varr., Lucr., Cic.) : caverne, tanière, terrier, etc. Dans la langue nautique : cale d'un vaisseau; dans la langue médicale : creux, orifice (du nez, des oreilles, etc.).

Dérivés : *cauernāre*, M. L. 1791; *cauernōsus*, *cauernula*, -*icula*; *cauernātum*.

Cf. gr. *χώρα* « κοιλώματα, χώρα » τὰ χάσματα τῆς γῆς, Hés.; éol. *χούελα* « κοῖλος, et, avec vocalisme zéro, *χώρα* « trou, chas d'une aiguille »; avec vocalisme δ, *χώρα*

« taverne, tanière »; irl. *cúa* « creux », bret. *kéo* « grotte », etc.; v. Vendryes, MSL 13, 406.  
*Cauerna* semble renfermer un double suffixe \*-er-no; cf. *internus, infernus*, etc., Meillet, *Étym. et voc. v. sl.* p. 167, et être issu de \**cau-ero-nā*, à moins qu'il ne soit dérivé d'un thème en *-r-* alternant avec *-n-*, cf. gr. *χώρα*, *χώρος* (et *χώρος*; v. Benveniste, *Origines*, p. 17; Chantraine, *Formation des noms en grec ancien*, p. 218). D'ailleurs, il ne faut pas oublier les mots empruntés tels que *cisterna*, *taberna*, *lanterna* qui ont fourni des modèles.

V. *cohūm*.

-e : particule démonstrative, commune aux langues italiennes, et qui s'ajoute surtout aux pronoms démonstratifs *hi-c(e)*, *illi-c(e)* et aux adverbes tirés des thèmes de démonstratifs : *sic* (*sicne*), *tunc*, *nunc*, etc. Les formes munies de cette particule avaient l'accent sur la syllabe qui la précédait; cf. Serv., GLK IV 427, 8, *quattuor sunt particularia quae corrupunt in pronuntiando regulas accentuum hae: ue, ne, que, ce; nam quotiescumque istas particulariae sequuntur, faciunt accentus in ultimis syllabis superiorum esse sermonum, ut... illiusce, huiusce. Cl. ceu, ecce, cedo*.

La particule *\*ke*, enclitique sur les démonstratifs, a le même emploi général en latin, en osque et en ombrien. Mais le détail de l'emploi varie d'une langue à l'autre. Par exemple, le latin n'a que *is*, *ea*, *id*, tandis que l'osque a *īxic*, *īlk*, *īdīlk* et l'ombrien *ere k* (masculin), *eñek* (neutre). En latin même, *hic*, *hoc* (de *hod-ce*, noté *hoc*, mais la géménée est attestée par la quantité longue) sont constants, mais *īstic*, *īllic* ne sont pas les formes classiques; c'est *iste*, *īllu* qu'on rencontre ordinairement. On trouve à la fois *tum* et *tunc*, etc. — L'emploi de *-ke* pour renforcer les démonstratifs semble une particularité de l'italique; c'est à peine si l'on peut citer en regard irl. *coi-ch* « cuius ». Le sens n'indique un rapprochement ni avec le groupe de lat. *cis* (auquel peut appartenir *ce de cedo*), ni avec gr. *dor.*, éol. *xe(v)*, *xa*. Il convient, toutefois, de citer *tokh.* A et B *-k*, dont la gutturale est d'ailleurs indéterminable, puisqu'elle peut reposer sur n'importe quelle gutturale indo-européenne. Pour l'emploi, v. Schulze-Sieg-Siegling, *Tochar. Gramm.* (1931), p. 306.

*cectōria*, -ae f. (*cectūrium* n.) : ligne ou limite qui entoure une propriété. Terme de la langue des Gromatici, sans doute emprunté au celtique, cf. Vendryes, C. R. Acad. Inscr., 1933, p. 376-377.

*cedo*, cette : donne, donnez; apporte, amène; dis. Gloss. 86c, *da*, et *ēnt*, *dic*, Diom., GLK I 346, 16, *cedo non habet nisi secundam personam praesentis temporis, et est imperatiū modus*. Souvent renforcé de *dum*, e. g. Plt., Men. 265, *cedodum huc mihi marsuppium*. — Appartient à la langue parlée. Étymologie douteuse; certains voient dans *do* un ancien impératif de *dare*, comparable à gr. *δι-θω*, précédé de la particule *-ce* (ainsi J. Wackernagel, *Vorles.*, I, 211). D'après Niedermann, I. A. 18, 75 sqq., ce serait une ancienne particule de sens local analogue à *θέῦρο* et qui, comme *θέῦρο*, *θέῦτα* aurait reçu une flexion. Cf. J.-B. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, § 41.

*cedō*, -is, *cessi*, *cessum*, *cedere*: aller, marcher, arri-

ver; e. g. Plt., Au. 526, *ibi ad postremum cedū miles, aēs petū*; sens physique et moral, *cedere male, optimē, prosperē (succēdere)*; et avec un complément au datif « arriver, échoir à », T.-L. 31, 46, 16, *captiuā corpora Romanis cessere*; et, finalement, dans ce sens, *cedere*, comme *abire*, arrive à signifier dans la langue impériale « passer à l'état de, se transformer en » : *c. in prouerbium*.

Toutefois, le plus souvent, à l'idée de « marcher » s'ajoute la nuance accessoire de « se retirer » : *ego cedam atque abibo*, Cic., Mil. 34, 93; *c. uitā, ē uitā* (cf. *dēcedere*). Il y a peut-être dans cet emploi une litote de la langue militaire qui a employé *cedere* (comme gr. *χωρέω*) par opposition à *stāre* (*locū*) « demeurer de pied ferme ». D'où avec le datif *cedere alicui* « se retirer pour quelqu'un, céder le pas à quelqu'un, le céder à », être inférieur à ». Par suite, « faire une concession »; Cic., Mil. 75, *utrique mortem est minitatus nisi sibi hortorum possessione cessissent*. Le verbe s'est même employé transitoirement avec un complément direct à l'accusatif, dans les sens de « céder, concéder »; toutefois, le composé d'aspect « déterminé » *concēdō* est plus fréquent dans ce sens.

Du sens de « se retirer, s'en aller », le passage au sens de « cesser » est facile; *cessere irae*, dit Vg. C'est de cette acceptation que dérive le sens de fréquentiel *cessō*. *Cēdō* est mal attesté dans les langues romanes sous des formes populaires, cf. M. L. 1798. Mais le mot a été repris par la langue savante, avec ses dérivés et composés.

Dérivés et composés : *cessiō*, terme de droit « concession, cession »; *cessiō*, en dehors de l'expression technique *in iūre cessiō*, n'est employé que tardivement; il n'y a pas de nom d'agent *cessor* (mais *antecessor* existe et a passé dans les langues romanes). *Concessiō* est, au contraire, usuel; *cessiō* « cui ceditur tūtēla »; *cessim* « gradatim »; *cessiōsus* (Gloss.) « qui saepe cedit »; *cessōrius* « qui cède » (Gl.); *cessus*, -ūs m. (= *recessus*) rare et tardif.

*cessō*, -as : s'arrêter, rester inactif; cesser; s'abstenir de; faire défaut; M. L. 1851; *cessatiō* : relâche, retard; *cessātor* : nonchalant.

*abcedō* : *ἀποχωρέω*, *ἀπλογμι* : s'en aller, s'éloigner, quitter (sens physique et moral); d'où *abcessus*, -ūs : départ, sortie; en médecine, traduit *ἀποστημα*; *abcessiō*: semble formé par Cic., Tim. 44, pour traduire le grec: *cum ad corpora tum accessio fieret, tum abcessio* = Plat., Tim. 42 a, *τὸ μὲν προστιθ. τὸ δὲ ἀποτιθὲν τὸ σώματος αὐτῶν*. Dans la langue de l'Église traduit *ἀποστασια*.

*accēdō* : marcher vers, s'approcher de; et « venir en outre, par surcroît, s'ajouter à (cf. *addere*); venir, s'ajourndre à, arriver à (*adueniō*), survenir »: *febris accēdi*. Et aussi, par opposition à *discēdō*, « se ranger à l'avant de », *προσχωρέω*, Cic. Cael. 10, *ad quem si accessit, aut si a me discēdit umquam*. De là : *accessus*, -ūs : approche, arrivée; accès, entrée, adjonction, M. L. 71; *accessiō* : arrivée, accès (de fièvre; *accessus* dans ce sens est très rare); accroissement, progrès; apport, M. L. 70. Dans la langue du droit, « accessoire » (par rapport à la *principaliū rēs*); b. lat. *accessibilis*. Tardif; *accessa* : marée haute.

*antecēdō* : marcher en avant; précéder (sens local et

temporel) ; dépasser (sens physique et moral, comme *anteō*, *antecellō*, *praecēdō*) ; *antecessō* f. (opposé par Cicéron à *consequētia*) ; *antecessor* : 1<sup>e</sup> avant-garde (terme militaire) ; 2<sup>e</sup> prédécesseur (terme de droit), M. L. 496 ; B. W. *ancêtre* ; *antecessus* « en avant », participe passé fixe comme adverbe en bas latin (Mul. Chir.). M. L. 496 a.

*concedō* : se mettre en marche, se retirer, disparaître, céder la place à ; concéder à = συγχωρῶ ; céder, concéder (transitif) ; *concessō* et *concessus* = συγχωρῶνται : concession, consentement ; *concessūus*.

*dēcēdō* : s'en aller ; se retirer [de] ; et, par litote, « s'en aller de la vie, décéder » ; M. L. 2496 a ; *dīscēdō* : se séparer, s'éloigner, M. L. 2653 ; *excēdō* : sortir de, dépasser ; *excessus*, -ūs : départ, sortie ; en terme de rhétorique, « digression », Quint. 3, 9, 4, *egressus uel quod usitatis esse coepit excessus, siue est extra causam* ; dans la langue de la Bible, traduit ἔκπομπα ; *incēdō* qui s'est substitué à *cēdō* dans le sens de « s'avancer, marcher » ; *incessō* : marche, *incessō*, -is : attaquer, assaillir, *inmitere ac iacte uel uerbis petere*, P. F. 95, 21. Cf. *faciō/facessō*, *laciō/laceſsō*, *petō/petessō*, *intercēdō* : intervenir, intercéder ; *intercessus* ; et *intercessiō*, qui dans la langue politique a eu une fortune considérable ; *occēdō* (archaïque) : aller en avant ou au devant ; *praeſēdō* : marcher en tête, précéder ; *procēdō* : s'avancer, progresser, M. L. 6765 a ; *recēdō* : marcher en arrière, battre en retraite, se retirer ; *recessus*, M. L. 7114 et *recessa* 7113 a ; *sēcēdō* : se retirer, se séparer de ; *sēcessō* (cf. *sēditō*) ; *sēcessus* (époque impériale) ; *succēdō* : venir sous ou de dessous ; venir à la place de, succéder ; aboutir, et spécialement « réussir » ; cf. Plt., Mil. 873, *le pide hoc succedit sub manus negotium* (sans doute ancien terme technique du potier qui travaille au tour), M. L. 8411 a. Tous ces verbes ont à côté d'eux des abstraits en -us et en -is, et souvent des noms d'agent en -or.

Moins encore que *cadō*, qui peut être apparenté, *cēdō* n'a d'étymologie claire. L'-ē de *cēdō* en face de l'-ē de *cessō*, *cessus* éveille l'idée qu'on serait en face d'un ancien présent athématique ; alors *cadō* représenterait \**kōdō*. Pour le sens, cf. gr. κάτω et lat. petō.

*cedrus*, -i f. : cèdre. Emprunt (depuis Sall.) au gr. κέδρος ; cf. *citrus*. La plupart des dérivés sont des transcription du grec, sauf *cedriō*, -is, -are (= κέδρος) et *cedratus*, ce dernier du reste peu sûr. V. Thes. s. u.

\**cēldō*, -ōnis m. : variante de *thieldō*, dans Pline 8, 166. Mot étranger, ibère ? de forme incertaine.

*celeber* (-bris), -bris, -bre : fréquenté, e. g. Cat., Agr. 1, 3, *uia celebris* ; Cic., Part. 10, *loci plani an montuosi, celebres an deserti* ; souvent joint à *frequēns*, dont il est synonyme, Cic., Cael. 47, *frequentissima celebritate* ; Seat. 121, *spectaculi genus quod omni frequentia atque omni genere hominum celebratur* ; T.-L. 38, 18, 11, *celebre ac frequens emporium* ; d'où secondairement *celebrī gradū* dans Accius, Tr. 23, « d'un pas fréquent », i.e. « à pas précipités ». S'est employé notamment à propos des jours de fête religieuse, e. g. Plt., Poe. 758, *die festo, celebri, nobilique Aphrodisiis* ; Cic., Verr. 6, 151, *cum diem ludorum de fastis suis sustulissent celebrium sanctissimum*.

De là : *celebrāre diem*, puis par extension *celebrāre sacra*, et finalement *celebrāre aliquid, aliquem*. L'adjectif a pris, lui aussi, le sens de « célèbre », surtout attesté en poésie et peu fréquent avant l'époque impériale. *Concelebrō*, dans Lucrèce, a encore le sens de « peupler en masse ». De *celebrō* dérive *celebrātī* ; de *celeber*, *celebrītās*. — Ancien, usuel ; formes romaines douteuses, M. L. 1800 a, b.

*Celeber* (-bris) rappelle, pour la formation, *funēbris* et peut représenter \**keles-ri-s*, dérivé d'un thème neutre en -o/-e \**kelo/-e-s* ; cf., toutefois, *saluber*, avec suffixe d'instrumental.

Le rapprochement avec gr. κέλεω « je pousse, j'exerce », κέλλω « j'aborde » est vague.

*celer*, *celeris*, *celere* : vite, rapide, prompt, hâtif. La répartition des formes *celer* et *celeris* au masculin et au féminin est secondaire : d'après Priscien, GLX II 254, 13, *celeris* aurait été employé au masculin par les « uetustissimi » ; et il y a des exemples de *celer* féminin, cf. Thes. III 749, 13 sqq. L'ablatif singulier est en -i ; l'accusatif pluriel est, au dire de Priscien, plus souvent en -is qu'en -es ; mais le génitif est en -um, ce qui indique peut-être un ancien thème consonantique \**celes*, -eris, ou un thème en -o- \**celer(u)s* (mais ce peut être une forme prosodique pour éviter une suite de trois brèves). Superlatif *celerimus*, mais *celerissimus* dans Ennius, A. 460, 592. — Ancien, usuel ; mais plus rare en bas latin (deux exemples dans la Vulgate contre trente de uelox) ; non roman.

Dérivés : *celerītās* ; *celerō*, -as (transitif et absolu) : [se] hâter, accélérer, et son composé *accelerō* avec les dérivés ordinaires. Adverbes : *celere*, *celerātūm*, *celeranter* (tous archaïques) et *celeriter*.

Gr. κέλης « cheval de course, bateau de course » a un sens voisin. I

*celerīs*, -um : *celeres antiqui dixerunt, quod nunc equites dicimus*, a *Celere interfectore Remi, qui initio a Romulo his praepositus fuit* ; qui primitus electi fuerunt et singulis curiis deni, ideoque omnino trecenti fuere, P. F. 48, 2. Un emprunt au gr. κέλης, déjà indiqué par Servius, Ae. 11, 603, est peu vraisemblable, à moins d'admettre une déformation populaire. L'explication par le pluriel de l'adjectif *celer* n'est qu'une étymologie populaire. Est-ce un terme étrusque, cf. *Lūcerēs, flexuntēs et trusuli?* V. Ernout, Philologica I, 37.

*celēs*, -ētis m. : transcription du gr. κέλης : 1<sup>e</sup> cheval de course (ou cavalier?, Plin. 34, 19) ; 2<sup>e</sup> navire rapide (cf. *celōx*) ; 3<sup>e</sup> jeux équestres : Serv. auct., Ae. 8, 635, *Romulus celētes Neptuno equestri deo... editurum propositū*; ad quos celētes cum de uiciniis ciuitatibus maxime multitudine... conuenisset. Ce dernier sens peut-être issu d'une confusion avec *celerīs* ?

*cella*, -ae f. : petite chambre (avec idée accessoire de cachette, *cella* « d'celādō », Varr., L. L. 5, 162) ; chapelle d'un temple ; cellier, cave : c. οἰλεῖα, ωινάρια ; cellule. — Roman. M. L. 1802 ; passé en v. h. a. *kelle* ; celt. : irl. *cell*, etc.

Dérivés : *cellula* ; *cellāris* ; *cellātūm*, -a, -um et *cellātūs* m. : sommelier, économie ; *cellātūm* n. : garde-manger, cellier, office. — Panroman, M. L. 1804 ; passé en germ. : v. h. a. *kellari* « Keller » et de là en

finnois ; en irl. *celloir* ; en gr. κελλάρις et de là en sl. *kelar'* ; \**cellātāriūs*, M. L. 1803. Panroman, sauf roumain.

Composés tardifs : *circumcelloī*, -ōnis m. : nom d'une catégorie de moines errants et mendians « qui circum celas ibant », cf. *circelliō* s. u. *circus* ; *excellō*, -as (Gloss.) : être hors de cellule.

Pour l'étymologie, v. *celō*. Mais la gémination de l fait difficulté. Forme dialectale issue de \**kelya*, cf. osq. allo de \**alyā*? Ou gémination expressive?!

1. \*-cellō, -is, -ere, *celsus*. Le simple n'existe pas.

Il n'y a que l'adjectif verbal :

*celsus*, -a, -um : élevé, haut. Ancien ; assez fréquent, surtout en poésie, dont, à base époque, on a dérivé *celūtās* et *celūtūdō* (d'après *altitūdō*). Cf. aussi *culmen* : faite, somme, cime (v. *column*), que l'étymologie populaire a rattaché à *culmus*, *ideo...* quia ueteres de culmo adficūta contegebant, Serv., Ac. 2, 290.

\**Cellō* figure dans les composés : *ante-cellō*, -ere : s'élever en avant des autres, dépasser ; *excellō*, -ut, *excellūm* (on trouve aussi quelques formes de *excellēō* sans doute d'après *ēminēō*) : dépasser, exceller. D'où *excellentia* = ἔξειρη, sens abstrait et, à basse époque, titre de dignité « excellence », comme *ēminentia*, avec le sens de *uir excellentissimus* ; *excellēs*, *excellētās* ; *præcellō* ; *procellō* (*procellūnt se*, Plt., Mil. 76, 2) ; cf. les gloses *procellūnt*, *procumbunt*, P. F. 251, 13 ; *recellere* : *reclināre*, et *excellere* : *in alūm extollere*, F. 342, 19.

A *procello* on rattache parfois *procella*, -ae f. : tempête (de vent), ouragan ; dans la langue militaire, « charge (de cavalerie) ». De là *procellōsus*. Mais *procella* et *procello* peuvent dépendre de -*cellō* « frapper ».

L'adjectif en -to- *celsus* montre que -*cellō* représente \**keldō*, avec le suffixe \*-de/o- fréquent dans les formations latines. Cf. lit. *keliū*, *kelti* « éléver » et les mots cités sous *collis* (v. ce mot). V., de plus, *column*. — Le slave a *čelo* « front » et le vieux islandais *hjallr* « bâti élevé » (pour sécher du poisson, par exemple), qu'on a souvent rapprochés.

2. \*-cellō, -is, -ere : frapper. Figure seulement dans le composé : *percēllō*, -is, -uti, -culum, -cellere : frapper violemment ; renverser, bouleverser (sens physique et moral), d'où « ruiner, détruire ». Ancien, classique. Rare à l'époque impériale. Non roman. Sur *percēllus* a été refait tardivement un parfait *percēlī* ; *percēllus* lui-même est constamment confondu avec *percēllus*. Le substantif *percēllus*, -ūs « choc » ne semble pas attesté avant Tertullien. Cf. *clādēs, calamitās* ; et peut-être *procēllē*.

Seule la forme avec *per-* a survécu, à cause de sa valeur « déterminée » ; *percēlī* sert aussi de *perfectum à fieri*.

On voit par *percēllus* que -ll- de *percēllō* repose sur -ld- et par *percēlī* que \*-de- est ici un suffixe. On est donc amené à rapprocher les mots signifiant « frapper, briser », c'est-à-dire gr. κέλπω « je brise » (de κέλεσ-?), dor. κέλησος, ion.-att. κέληρος « morceau de bois (dont on se sert pour tirer au sort) », qui répond à irl. *clar*, gall. *clarw* « planche », κέληρος « coup sur la joue » (mais le a après ο ne peut représenter ε), κέλος et κέλοβος « tronqué », κέλετάρη « foulier aux pieds » (qui fait penser à lat. *calx*), et, avec élargissement -d- : κέλαθεσαι.

D'autre part, le germanique a un présent en \*-ye- : got. *huljan* « περικαλόπτειν », etc. Le vocalisme ē de lat. *celare* se retrouve dans v. h. a. *hāli* « dissimilé », v. isl. *hāll* « rusé ». Le grec a une forme élargie καλύπτω « je couvre, je cache », cf. κέληρος « écorce, pelure », etc. ; la forme rappelle κρύπτω (κρύψα) en face de v. sl. *kryti* « cacher ».

Si *cella* est isolé pour la forme, le sens rappelle celui

στῆσαι Hes., κλαδαρός « fragile ». — V. sl. *koljo*, *klati* « abattre » à côté de lit. *kalū*, *kaliti* « frapper (avec un marteau, une hache) », *kuliū*, *kulti* « battre » (notamment « battre le blé »).

V. *clādēs, calamitās* et *incolumis*.

*celō*, -ās, -āui, -ātūm, -āre : cacher (aliquid aliquem).

Ancien, usuel. Bien représenté en roman ; M. L. 1800. *Celāre* alterne avec une forme thématique à vocalisme ē, conservée dans *occulō*, -is, -lui, -cultūm, -ere, de \*ob-*kelō*, rare, bien qu'ancien et classique, usité surtout au participe *occultus* et qui tend à être remplacé par une forme d'itératif-intensif *occultō*, -as (déjà dans Plt.), d'où *occultatiō*, -tor. La racine est \**kel-*, la graphie *ogulōtō* = *occultō* du SC Ba. CIL I<sup>2</sup>, 581, 15, provient d'une époque où l'on avait le sentiment qu'à un groupe -cu- contemporain correspondait un plus ancien -quo- et où l'on faisait la transformation mécaniquement, même dans des formes où il n'y avait jamais eu de labio-vélaire (cf. *colō*, *golundam* ; *quom* (préposition), CIL I<sup>2</sup>, 583, 50), pour donner au texte un aspect archaïque.

*Celō*, -āre est un présent duratif en a (cf. *duō*, -ās et *duō*, -is) ; pour la longue, cf. *uēnor*, *lēgō*, etc. *Celātor* n'est attesté que par deux exemples, un de Lucain, l'autre de Cassiodore ; *celātō* que par une glose ; *celātūra* ne figure que dans la loi Salique. Cicéron et César disent *occultatiō* ; *celātūm* est dans Sisenna.

Composés : *con-, oc-, sub-, subtercelō* ; *incelātūs* ; M. L. 4345, \**incelātūs*.

S'y apparentent :

*cella*, -ae f. : v. ce mot.

*clam* : « en cachette [de] », adverbe et préposition. S'oppose à *palam*. Comme préposition, est accompagné d'abord de l'accusatif (comme *celāre aliquem*), puis de l'ablatif, sans doute, d'après *cōram* (ainsi *clam uobis*, Cés., B. G. 2, 32, 8). De *clam* dérivent :

*clanculum* (*clanculē*, -lō), archaïque : sans doute diminutif familier de même formation que *plūsculum*. De *clanculum* a été tiré secondairement un adjectif *clanculūs* (Gloss.). Cf. aussi *clanculāriūs* (Martial) ;

*clandestinus* : adjectif ancien (loi des XII Tables ; Plt., etc.). Formé sur le modèle de *intestinus*, dont il est voisin par le sens (cf. Cic., Sull. 33, et ad Fam. 5, 2, 1), peut-être par un intermédiaire \**clam-de*, \**clande*, cf. *quandē*.

Le thème de (oc)-*celō* se retrouve exactement en celtique : v. irl. *celim* « je cache », et en germanique occidental : v. h. a. *helan* « cacher », etc., mais non ailleurs. Les formes de *celō* et de *clam* n'ont pas de correspondants hors du latin.

D'autre part, le germanique a un présent en \*-ye- : got. *huljan* « περικαλόπτειν », etc. Le vocalisme ē de lat. *celare* se retrouve dans v. h. a. *hāli* « dissimilé », v. isl. *hāll* « rusé ». Le grec a une forme élargie καλύπτω « je couvre, je cache », cf. κέληρος « écorce, pelure », etc. ; la forme rappelle κρύπτω (κρύψα) en face de v. sl. *kryti* « cacher ».

Si *cella* est isolé pour la forme, le sens rappelle celui de irl. *cuile* « cave », v. h. a. *halla* « salle », gr. καλῆ « hutte, nid ». On hésite plus à rapprocher skr. *cālā* « hutte, demeure », qui est isolé parmi les langues orientales ; tous les autres témoignages pour \**kel-* « cacher », sont occidentaux.

Les faits ne permettent pas de décider s'il convient de rapprocher *got. us-hulon* « λατομεῖν », *hulundi* « carver » et les divers mots germaniques se rapportant à l'idée de « creuser ».

V. aussi *cilium* et *color*.

**celox**, -ōcis f. : brigantin, navire léger. Emprunt ancien au gr. ξέλης (dial. ξέλη), influencé dans sa finale par *uelox*; cf. l'emploi adjectif dans Plt., Poe. 543, en jeu de mots avec *corbita*.

Cf. *celer*.

**celsus** : v. -cellō 1.

**celt(h)is**, -is f. : nom d'arbre africain, probablement le « micocoulier », Pline 13, 104. Mot étranger, non emprunté.

**celtis**, -is f. : ciseau de sculpteur (St.-Jér., Vulg., Job. 19, 24 et c. Ioh. 30). Mot douteux. Dans la *Mulom*. Chironis 26 et 693, où *celtis* avait été rétabli par conjecture, le manuscrit portant *securi celle* (26) et *securi cella* (693), W. Heraeus, ALLG 14, 119 sqq., a montré qu'il faut sans doute lire *securicella* (diminutif au second degré de *securis*). Dans c. Ioh. 30, on a la variante *certe*, et Lindsay, *Introd. à la crit. des textes*, p. 23, a proposé de lire *certe* dans la Vulgate. — Du reste, *celtis* peut être un emprunt tardif au céltique, cf. m. irl. *celtar* « épée »; Hayet, *Man. de critique verbale*, § 898. En tout cas, même si *celtis* est un « mot fantôme », dû à une faute de lecture, il a passé de la Vulgate dans les glossaires du Moyen Age, cf. le Lexique de Du Cange, s. v., et même dans les textes : il figure dans la Chronique de Geoffroy de Monmouth, cf. Faral, *Légende d'Arthur*, t. III, p. 246, l. 49. Sur toute la question, v. M. Niedermann, Mus. Helv., 2 (1945), p. 123-138. Cf. *cultur*.

**celtis** : — ꝑīva, λχθόος είδος, CGL II 99, 14. Pas d'exemple dans les textes, ni d'indication d'origine. Identique au précédent? Cf. les noms de poisson du type βελόνη, fr. *brochet*.

**celtium**, -īn n. : écaille de tortue (Pline). Le mot et la chose sont étrangers.

**celundria**, *celindria* (Gloss.) : nauis, quae uelociter currit. Lire *celandria*? Emprunt déformé au gr. χελάνδιον (*xελάντιον*); sans doute de très basse époque; cf. Du Cange.

**cēna**, -ae f. (ancien *cesna* gardé par Festus 222, 26) : apud antiquos dicebatur quod nunc est prandium; uesperna quam nunc cenam appellamus, P. F. 47, 8, « dîner » et « souper ». — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1806. Celt. : irl. *cenn*, britt. *cogn*.

Dérivés : *cēnō*, -ās, panroman, M. L. 1808 ; *cēnaculum* : ubi cenabant, cenaculum uocitabant, ut etiam nunc Lanuui apud aedem Iunonis et in cetero Latio ac Fale-rii et Cordubae dicuntur. Postquam in superiori parte cenitare coepertunt, superioris domus uniuersa cenacula dicta, Varr., L. L. 5, 162, cf. M. L. 1807 ; irl. *cen-nacul*. *Cēnacula* ayant désigné « les étages supérieurs », le sens de « salle à manger » a été réservé à *cēnātiō* (ancien abstrait devenu concret) et à *cēnātorium* (à côté de *triclinium*) ; *cēnātūcula* ; *cēnāticus* : du repas ; *cēnāticum* : prix d'un repas (cf. *uūticum*) ; *cēnitō*, -ās. Composés : *antecēnūm*, bas latin, Isid., Or. 20, 2,

15, *merenda... proxima ceneae; unde et antecenia a quibusdam appellatur; incēnūs, incēnātūs* (archaïque et tardif) ; = ἀστεντος, cf. *imprānsus*) : qui n'a pas diné, *re-cēnō*, -ās (tardif) ; \**recinūm*, M. L. 7119; *subcēnō*, M. L. 8353.

V. lat. *cesna* repose sur \**kernsna*, à en juger par osq. *kersnu*, *kerssna*s, ombr. *sesna* à côté du verbe dérivé *gersnatur* « cēnāti ». Comme -*rsn-* paraît avoir abouti à -*rn-*, on admet que le mot repose sur \**kert-sna*, en partant d'une racine \**kert-* (v. sous *cortex*) et en supposant un développement de sens pareil à celui observé dans *carō* (v. ce mot) et dans gr. *δατός* « festin » en face de *δατός* « je partage ».

**cennō** : v. *cinnus*.

**cēnseō**, -ēs, -ui, *cēnsum*, -ērē (à basse époque, *cēn-siō*, *cēnsum*, -ētūm, v. Thes. III 786, 56 sqq.) : déclarer d'une façon formelle ou solennelle ; exprimer un avis dans les formes prescrites. — Ce sens ancien est conservé dans la formule par laquelle on interrogeait le Sénat, e. g. T.-L. 1, 32, 11 sqq., *rex his ferme uebris patres consulabat. Dic, inquit ei, quid censes?* — *Tum illa* : « *Puro pioque duello quaerendas* (scil. res) *censeo* ». Cf. l'emploi de *cēnsuère*, *cēnsuerunt* dans les sénatūs-consultes. Le verbe, dans cette acceptation, a pour correspondant un substantif appartenant à un autre groupe : *sen-tentia*; cf. le jeu de *cēnseō* et de *sententia* dans le SC Bac.; il n'y a pas de substantif \**cēnsentia*, et *cēnsus* s'est spécialisé dans un sens technique. Dans la langue du droit public, le sens de *cēnseō* s'est restreint; il désigne l'activité des magistrats chargés de se prononcer sur la personne et les biens de chaque citoyen, d'où *cēnseō* « je déclare la fortune et le rang de chacun, je fais le recensement », et *cēnsor* m., nom du magistrat chargé de cette opération, *cēnsus*, -ūs (*cēnsio*), l'opération elle-même du « cens », *cēnsūra* « exercice de la censure », *cēnsōrius* « qui se rapporte au censeur », *cēnsu-lis* « qd cēnum pertinens », *cēnsōrius* (cognomen; osq. *Kensurin* s. f., gén. *Cēnsorinī*). La langue a différencié dans l'emploi *cēnsus* et *cēnsiō*. *Cēnsus* « cens » a désigné le « rôle ou registre des censeurs », puis la place occupée dans cette liste, le rang, la fortune de chacun. Le mot a survécu en allemand sous la forme *Zins* (et en gr. *χήνσος*); le maintien de l'*n* désigne un emprunt livresque ou une prononciation savante d'un terme d'administration, la prononciation populaire étant *cēsus*. Le vieil irlandais a aussi *cis*. V. aussi M. L. 1808 a, 1809. — *Cēnsiō* a désigné l'« évaluation du censeur », et aussi la « punition infligée par le censeur », cf. P. F. 47, 10, *cēnsiōm facere dicebatur censor, cum multam equitū in-rogabat, et censio hastaria*, 47, 21, sens que *cēnsūra* a pris également à la longue.

Dans la langue commune, *cēnseō* a pris le sens plus large et moins technique de « estimer, juger, être d'avoir », comme *arbitror*, *aestimō*, etc.; cf. Varr. ap. Non. 519, 23, *uerbum cēnseō et arbitror idem poterat ac ualebat*; *censor* a désigné le « critique », *cēnsūra* la « critique ». A *cēnsitum* se rattache *cēnsitor* « celui qui fixe les impôts » et *cēnsiō*.

Composés : *accēnseō* : compter en outre, ajouter. N'est guère usité qu'au participe *accēnsum*, qui a pris différents sens dans la langue du droit public ; l'*accēnsum* désigne un lecteur ou un appariteur « surnuméraire » des

magistrats à faisceaux ; à l'armée, les *accēnsi* sont des auxiliaires ou recrues non armées, *quod ad legionum cēnum essent adscripti* », P. F. 13, 24, cf. index de Bouillé-Leclercq, *Manuel des Inst. rom.*

*percēnseō* : passer une revue complète de (classique) ; *percēnsiō* (Fronton) ;

*recēnseō* : recenser, énumérer ; passer en revue ; réviser ; *recēnsiō* (Cic.) ; *recēnsiō* (Dig.) ; *recēnsus* (Suet.).

*succēnseō*, -ēs (et *suscēnseō*) : blâmer, soumettre à la censure, d'où « s'irriter contre ». Ce sens a pu se développer par suite d'un faux rapprochement avec *succēnsus*, participe de *succēndō*; *succēnsiō* (Symmaque).

Comme un certain nombre de mots de caractère religieux ou juridique, se retrouve en indo-iranien. Le présent thématique skr. *cāmsati* « il récite » (se dit de la récitation du Véda), *gāth. sōnghaiti*, v. perse *θātīy* (terme dont se sert Darius pour dire qu'il « proclame » quelque chose) ne se retrouve pas en italien : le latin a le type dérivé *cēnseō*, et l'osque un type également dérivé, mais autre : *cēnsaum* « censère » (thème en *ā*). Ceci s'explique sans doute par le fait qu'il y a eu un type athématique dont alb. *θom* « je dis » et v. sl. *setū* « dit » — qui ne gardent rien du sens religieux de la racine — porteraient peut-être la trace. Osq. *cēnstom-en* « in cēnum » et *ke on zstur*, *cēstur censor* », *ancēsto* « nō cēnsa » fém. sg., représentent les formes attendues, tandis que lat. *cēnsus*, *cēnsor* résultent d'un arrangement analogique, de même que *cērus* (v. *cūrō*). L'*ē* de *cēnseō* doit s'expliquer comme l'*ī* de *īnfāns*, *cēnsērō*, *īnserō*, etc. (cf. M. Leumann, dans la *Lat. Gramm.* de Stoltz-Schmalz, 5<sup>e</sup> éd., p. 104), par un amusissement de l'*n* devant *s*, *f* ayant provoqué une nasalisation et, par suite, un allongement de la voyelle.

**cēntō**, -ōnis m. : couverture ou vêtement fait de différentes pièces cousues ensemble (servant, entre autres, à combattre les incendies) ; d'où à basse époque « centon ». Mot technique et populaire, attesté depuis Caton et Plaute. M. L. 1814.

Dérivés : *centōrius* : 1<sup>o</sup> fabricant de couvertures faites de vieux morceaux d'étoffe qu'on employait imbibés d'eau et de vinaigre pour éteindre le feu ; 2<sup>o</sup> pompier, *collegia centonariorum* « corps de pompiers », v. Kubitschek, dans Pauly-Wissowa, R. E. III 1933 sqq. ; *centunculus* : vêtement d'arlequin : housse de cheval ; et aussi « cotonnier », M. L. 1816 a, et André, *Lex. s. u.*; *centōniō* (Gloss.) ; *Homero-centō*, *Ver-gili-centō*.

La ressemblance avec skr. class. *kanthā* « vêtement rapiécé » pourrait être fortuite. — Le sens de « vêtement rapiécé » de *xēvtpōw* est tardif en grec et peut-être calqué sur le latin. Sur *xēvtpōw* ont été formés *centrō*, *centōrius* (Gloss.).

**centrum**, -ī n. : centre ; emprunt au gr. *κέντρον* (depuis Vitruve), dont proviennent les dérivés latins techniques *centrālis*, *centrātus*, *centrōs*. M. L. 1815 ; *īncētrē*, gall. *cēthrē*.

**centum** (indéclinable) : cent. Ancien substantif neutre devenu invariable, comme *mille*. Par suite, le nom qui accompagne *centum* est traité comme avec les noms de nombre précédents, en apposition, non au génitif. Les composés multiplicatifs de *centum* sont, comme en grec, des adjectifs déclinables : *ducenti*, *quingenti*, etc. (sur la

phonétique de ces formes, voir Sommer, *Hdb.* 2, p. 470) ; le pluriel neutre *ducentum* dans *centum ac ducentum... milia*, Lucil. 1051, est peut-être le correspondant du collectif skr. *dvi-çatam*, mais plus probablement une création analogique d'après *centum*. Attesté de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 1816.

Dérivés *centēnī*, -ae, -a, distributif, d'où *centēnum* : ceigie, « qui rend cent pour un », M. L. 1811, et André s. u. ; *centēsimus*, centième, d'où *ducentēsimus*, etc., d'après *uicēsimus*, etc., comme *ducentē* d'après *uicētē*; de *duēnē* dérive *duēnāriū* « qui vaut 200 scsterces » et qui, sous l'Empire, a désigné des catégories spéciales de soldats et de fonctionnaires (aux appointements de 200.000 scsterces) ; cf. aussi *duēnā*, -nāria ; *centē(n)s* : cent fois ; *centēnāriū* : « qui centum (centēnas) partès habet »; d'où à basse époque « centenaire », *ēkārtōvratēnē*, et synonyme de *centūrī* (cf. *centena* : *centēnāriū dignitā*), M. L. 1810 a ; *centussis m.* : « centum assēs » (cf. *decussis*).

La forme, fléchie dans les neutres skr. *catām*, v. sl. *sūtō* et dans lit. *śimtas*, est devenue invariable en latin comme dans irl. *cēt* (cf. gall. *cant*), got. *hund*, gr. *é-xartēv*, d'après le modèle des noms de nombre de « cinq » à « dix ». A en juger par le caractère continu de l'aire du type invariable, le fait doit être ancien en Occident ; l'ancien duel *uīgintā* et les anciens « pluriels neutres » tels que *trigintā*, etc., sont aussi fixés sous la forme de nominatif-accusatif, de même que les correspondants grecs.

**centuria** f. (cf. *decuria*) : Varr., L. L. 5, 88, *centuria*, qui sub uno centurione sunt, quorum centenarii iustus numerus. Désigne d'abord un groupe de cent cavaliers d'après T.-L. 1, 13, 8, *codēm tempore [a Romulo] et centuria tres equitum conscripētae sunt, Ramnenses ab Romulo, ab T. Tatio Titenses appellati, Lucerum nominis et originis causa incerta est*; puis une division de citoyens qu'on attribue à Servius Tullius, cf. T.-L. 4, 4, 2, *census in ciuitate et conscriptio centuriarum classiūmque non erat, a Ser. Tullio facta est*. Cette division est peut-être d'origine étrusque d'après Festus 358, 21, *rituales nominantur Etruscorum libri in quibus perscriptum est... quomodo tribus, curiae, centuriae distribuantur*. Cf. *centuria* *praerogatiā*, etc. La centurie comprend théoriquement cent hommes, et peut-être ce chiffre était-il fixé à l'origine ; mais il a varié, tant à l'armée qu'à la ville, et *centuria* n'a plus eu avec *centum* qu'un rapport étymologique, e. g. Caes., B. C. 3, 91, 3, *eum electi milites circiter CXX uoluntarii eiusdem centuriis prosecuti sunt*. La centurie, qui désignait d'abord, semble-t-il, une division de cavalerie, a désigné ensuite une division de fantassins, tandis que *turma* était réservé à la cavalerie (Végèce, Mil. 2, 14; v. Thes. III 831, 48); cf. l'évolution de sens de *clasis*. Un autre sens de *centuria* est : surface de 200 arpents. Explication peu vraisemblable dans Varr., L. L. 5, 35, *centuria primum a cēnum iugēribus dicta est, post duplicita retinuit nōmen*, la centurie valant 200 arpents au minimum. Étymologie plus plausible dans Sic. Flacc., Grom., p. 153, 26, *centuris... uocabulum datum ex eo : cum antiqui Romanorum agrum ex hoste captum uictori populi per bina iugera partiti sunt, centenis hominibus ducentena iugera dederunt, et ex hoc facto centuria iuste appellata est*; cf. P. F. 47, 1, *centuriatus ager in ducena iugera definitus, quia Romulus centenis ciuibus*

*duducina iugera tribuit.* Du reste, la surface de la centurie est variable, cf. Sic. Flacc., Grom. 159, 9.

Dérivés : *centuriō*; doublet populaire ancien (fait sur *patrōnū?*) *centuriōnū*, d'après P. F. 43, 10, qui cite aussi *cūriōnū* et *decuriōnū*, *epolōnū* (irl. *cētur*); *centuriālis*; *centuriātūs* (d'où *centuriō*, -ās); *centuriōnātūs*, -ās (et *centuriātūs*); *centuriōnicus*; *succenturiō*, -ās.

La formation de *centuria* et de *decuria* (v. ce mot) est peu claire.

Une formation ancienne est indiquée par v. sl. *sūto-ricejō* « cent fois », lit. *śimteriōpas* « centuplie », v. isl. *hundari*, v. h. *huntari* « centaine ».

Le thème *cento*- sert du premier terme à des composés, dont beaucoup ont été fabriqués sur des modèles grecs : *centarachus*, M. L. 1810; *centi-ceps* (Hor. = ἔκατονάραψος, -έκαπος); *centimanus* (= ἔκατονχερτ, Hor., Ov.); *centi-folia* (-lium), -grānum, -morbia, *centunerua*, v. André s. u.; *centinōda* (Marcell.) « herbe nouée », M. L. 1811 a; *centipes*, M. L. 1813; *centipeda*, -pedum; *centipellītō*, M. L. 1812; *centuplex*, *centuplīcō*, -ās, et *centuplus*; cf. aussi les juxtaposés *centu(m) pondium*, *centum uirū*, d'où *centunūrī*; *centum capitā*. Pour ce thème, cf. skr. gall. *ceros*. Sur *cerasum*, v. Svensnung, *Unters. zu Pall.*, 132 sqq.

Dérivés : *cerasarius* (rare et tardif); *cerasarium* Gloss. : « *cerisia* », cf. CGL III 601, 34: *gumen* : *resina de cer(a)sario aut prunario*; *cerasinus* : couleur de cerise (Pétr.).

Le cerisier, d'après Pline 15, 102, aurait été introduit en Italie par Lucullus : — *i ante uictoriam Mithridatīcam L. Luculli non fuere in Italia, ad urbī annū DCLXXX. Is primum <in>xerit e Ponto...* mais il s'agit sans doute du cerisier cultivé, le cerisier sauvage (cf. *cornus*) existait déjà en Italie. Le mot est déjà dans Varr., R. R. 1, 39, 3. Gr. κέρασος (κερασός) semble lui-même emprunté à une langue asiatique (v. André s. u.), mais est peut-être apparenté à *cornus* (v. ce mot). Les formes à *é* médian, attestées dans Anthimus et dans les Gloses et confirmées par les langues romanes et par les emprunts du slave et du germanique, montrent que cet emprunt tardif au grec a subi la même apophonie que *castanea* > *castinea*. Cf. M. L., *Einf.* 3, 153.

*cercēdula* : v. *querquētula*.

*cercēris* : nom d'oiseau emprunté au gr. κέρκηρις. Voir L. S. s. u., et Varr., L. L. 5, 79.

*cercolōpis* : nom d'un singe qui a le bout de la queue poilu, P. F. 47, 23. Sans doute de \*κερκολωπής (cf. λώπη).

*cerda*, -ae : excrément, crotte. Figure comme second élément de composé dans *muscerda*, *sucerda*. M. L. 1825. Cf. sans doute gr. σκόρος, σκατός « excréments » avec le dér. σκωρά et v. isl. *skarn* « fumier ». Influencé dans la forme par *merda*.

*cerdō*, -ōnis m. : ouvrier gagne-petit. Nom d'agent emprunté au gr. κέρδων (attesté comme nom propre dans Hérodias), cf. Schol. Pers. 4, 51, *per cerdonem plectream turbam significat. Ita populus dictus ἀπὸ τοῦ κέρδους, i. e. a lucro.* Mot populaire (Novius; Pétr., Sat. 60, 8).

*cerea* (*ceria*), -ae f. : boisson espagnole d'après Pline 22, 164, *ex iisdem [leguminibus] fiunt et potus zythum in Aegypto, cælia et cerea in Hispania, ceruesia et plura genera in Gallia aliisque prouinciis*.

*cerebrum*, -in. : cerveau en tant qu'organe, ou que siège de l'intelligence ou de la colère. Ancien, usuel. M. L. 1827.

Dérivés : *cerebrōsus* (familier) : -i *dicuntur ad insaniām faciles, quibus frequenter cerebrum moueat*, cf. M. L. 1834-1835; *cerebrum*, M. L. 1835 a. Cf. aussi, dans la chancellerie du Bas-Empire, *primicērius* m. « officier dont le nom se trouvait le premier sur les tablettes de cire, chancelier, chambellan »; *primicēriātūs* (et *primiscrinīus*).

Gf. gr. κέρπος « cire », d'origine inconnue. Si dor. κέρπος était bien établi, *cēra* serait un emprunt à l'ionien-atique ; mais le passage au type en -ā resterait à expliquer ; du reste la forme dorienne est douteuse. On a rapproché lit. κορύς « gâteau de miel » ; mais l'indo-européen n'admet pas de formes radicales du type \*kār- ou kōr-. Le gr. κέρπωθος « gâteau de miel » est de type « égénien ». Emprunt indépendant en grec et en latin ?

*cerasus*, -i f. : cerisier, M. L. 1824; *cerasium*, -i n. (= κεράσιον, Marc. Emp.; *ceresium*, Anthimus) : cerise ; cf. *cerasea*, *ceresa*, M. L. 1823. Panroman. Passé en germ. : v. h. a. *kersa* (all. *Kirsche*) et en finnois. Celt. : gall. *ceros*. Sur *cerasum*, v. Svensnung, *Unters. zu Pall.*, 132 sqq.

Dérivés : *cerasarius* (rare et tardif); *cerasarium* Gloss. : « *cerisia* », cf. CGL III 601, 34: *gumen* : *resina de cer(a)sario aut prunario*; *cerasinus* : couleur de cerise (Pétr.).

Le cerisier, d'après Pline 15, 102, aurait été introduit en Italie par Lucullus : — *i ante uictoriam Mithridatīcam L. Luculli non fuere in Italia, ad urbī annū DCLXXX. Is primum <in>xerit e Ponto...* mais il s'agit sans doute du cerisier cultivé, le cerisier sauvage (cf. *cornus*) existait déjà en Italie. Le mot est déjà dans Varr., R. R. 1, 39, 3. Gr. κέρασος (κερασός) semble lui-même emprunté à une langue asiatique (v. André s. u.), mais est peut-être apparenté à *cornus* (v. ce mot). Les formes à *é* médian, attestées dans Anthimus et dans les Gloses et confirmées par les langues romanes et par les emprunts du slave et du germanique, montrent que cet emprunt tardif au grec a subi la même apophonie que *castanea* > *castinea*. Cf. M. L., *Einf.* 3, 153.

*cercēdula* : v. *querquētula*.

*cercēris* : nom d'oiseau emprunté au gr. κέρκηρις. Voir L. S. s. u., et Varr., L. L. 5, 79.

*cercolōpis* : nom d'un singe qui a le bout de la queue poilu, P. F. 47, 23. Sans doute de \*κερκολωπής (cf. λώπη).

*cerda*, -ae : excrément, crotte. Figure comme second élément de composé dans *muscerda*, *sucerda*. M. L. 1825. Cf. sans doute gr. σκόρος, σκατός « excréments » avec le dér. σκωρά et v. isl. *skarn* « fumier ». Influencé dans la forme par *merda*.

*cerdō*, -ōnis m. : ouvrier gagne-petit. Nom d'agent emprunté au gr. κέρδων (attesté comme nom propre dans Hérodias), cf. Schol. Pers. 4, 51, *per cerdonem plectream turbam significat. Ita populus dictus ἀπὸ τοῦ κέρδους, i. e. a lucro.* Mot populaire (Novius; Pétr., Sat. 60, 8).

*cerea* (*ceria*), -ae f. : boisson espagnole d'après Pline 22, 164, *ex iisdem [leguminibus] fiunt et potus zythum in Aegypto, cælia et cerea in Hispania, ceruesia et plura genera in Gallia aliisque prouinciis*.

Dérivés : *cerebrōsus* (familier) : -i *dicuntur ad insaniām faciles, quibus frequenter cerebrum moueat*, cf. M. L. 1834-1835; *cerebrum*, M. L. 1835 a. Cf. aussi, dans la chancellerie du Bas-Empire, *primicērius* m. « officier dont le nom se trouvait le premier sur les tablettes de cire, chancelier, chambellan »; *primicēriātūs* (et *primiscrinīus*).

de veau » et non « un cerveau ». *Cerebrum* ne s'emploie pas dans ce sens. Inversement, c'est dans la langue vulgaire (Pétr. 76) que *cerebellum* s'emploie pour *cerebrum*. M. L. 1826; B. W. s. u. De là, *cerebellare* : coiffe.

Composés : *excērebrō*, -ās : décerveler (Vulg., Tert.); *cēdreibritūs* (Pétr.) « à la tête chaude » : cf. *ōridāriūs* (Gloss.).

La racine, dissyllabique, est attestée dans skr. *cirah* « tête », génitif-ablatif *cīrsñah*; la forme *cerebrum* est dérivée d'une forme à -r- attendue en face de la flexion en -n- du génitif-ablatif sanskrit cité plus haut ; en germanique, il y a un dérivé en -n- avec le même sens et le même vocalisme que lat. *cerebrum* : v. isl. *hiarni*, v. h. a. *hīrni* « cerveau » (de \*keras-n-iyo). On ne peut décliner si lat. *cerebrum* repose sur \*keres-ro- ou sur \*keras-ro-. — Le grec alatt. κάρα τῆτε » ; hor. κάρωνα τêtes, sommets, citadelles », de \*καράωνας, comme on le voit par ἄλος καράωνος καρύφαλος et par att. καράνων «achever» ; et avec le dérivé en -r- : καράρα κεφαλή, Hes. (de \*καροφάρα) ; il y a partout le même vocalisme que dans skr. *cirah* parce que le vocalisme e a été réservé au groupe de κέρας (v. sous *cornu*) ; autre vocalisme dans le dérivé ion. κόρση de \*kor(s)-sā (avec amussement de e normal après o).

Pour d'autres mots, v. *cernuus*, *ceruñx* et *cornū*, *ceruus*.

*Cerēs*, -eris f. : v. *cerus* et *creō*, *crēscō*.

*cernō*, -is, *crēui*, *crētūm* (le parfait est rare et presque uniquement technique, avec le seul sens de « décider » ; le participe *crētūs*, rare aussi, n'a que le sens de « criblé »), *cernere* : 1<sup>o</sup> sens le plus concret « trier, passer au crible » (cf. *cribrum* de même racine, *excrētūm* (criblure), d'où « excréments ») : Cat., Agr. 107, 1, *contundas quam minutissime, per cribrum cernas*; Pline 18, 115, conservé encore en roman, cf. M. L. 1832, *cernere*, et 1833, *cerniculum*, et en cel. : bret. *cerz* « frémie » ; cf. gr. κρίνειν κάρπον τε και ἔχανα II. E. 101, κρίνων « farine d'orge grossière » ; et d'une manière générale : 1<sup>o</sup> « distinguer [par les sens ou par l'esprit] entre différents objets, discerner » et, par affaiblissement, « voir », Cic., Fam. 6, 3, *quem ego tam uideo animo quam ea quae oculis cernim*. Fournit dans ce sens à la poésie dactylique un substitut commode de *uidere*, mais seulement aux temps de l'inflectum ; 2<sup>o</sup> choisir entre différents solutions ou différents projets, d'où « décider », e. g. Vg., Ae. 12, 709, *inter se coiuſis uiros et cernere ferro* (imitation d'Ennius), cf. Sén., Ep. 58, 3, *cernere ferro, quod nunc decernere dicimus : simplicis illius ubri usus amisus est*. Sens archaïque conservé dans la langue du droit, Varr., L. L. 7, 98, *creui ualeat constitui : itaque heres cum constituit se heredem esse, dicuntur cernere, et cum id fecit, creuisse* ; Cic., Leg. 3, 6, *quodcumque senatus creuerit agunto ; 3, 8, quotcumque creuerit populus ueisserit tot sunto*. Cf. *hereditatem cernere et crētiō*, -ōnis (usité seulement dans la langue du droit. \*Crētūs, -ūs et \*crētōr n'existent pas). La langue classique, dans ce cas, dira plutôt *dēcernē*, d'aspect « déterminé ».

Dérivés en *cern-* : *cerniculum* (Gloss.), -culātor (id.), cf. *incerniculum*; *cernentia*, -ae f. (Mart. Cap.).

Composés de *cernō* : *dēcernō* : décider de, décréter, voter; *dēcrētūm* : décision, décret, M. L. 2507 a ; irl. *decredash*; en philosophie,

traduit le gr. δόγμα, cf. Cic., Ac. 2, 27 ; et *dēcrētālis*, *dēcrētūs* ;

*dī-cernō* (= διαχρίνω) : séparer [en triant], discerner ; *discrimēn* : 1<sup>o</sup> — est proprie quod separat aliquas res, asse (= axe) in medio posita, Schol. Gron. B., p. 327, 14 St. ; désigne ainsi la « raie » dans la chevelure (cf. *discriminālis*, -le) ; le « diaphragme » (= διάφραγμα, Cael. Aur.) et toute espèce d'intervalle ou de séparation ; de là, « signe distinctif, différence » et « dissentiment » ; 2<sup>o</sup> fait de trancher un différend, jugement décisif » ; et « moment décisif et périlleux », cf. Cic., Phil. 7, 1, *adducta est res in maximum periculum, et extremum paene discrimen*. M. L. 2661.

Dérivés : *discriminālis*, *discriminō* avec toute sa famille ; *discriminōsus* (rare et tardif) ;

*discernūlum* : 1<sup>o</sup> épingle à cheveux des matrones romaines ; 2<sup>o</sup> distinction ; *discrētō* : séparation, distinction et, à basse époque, « discréption, discernement » (langue de l'Église, cf. *discrētūs* « qui sait discerner, distinguer » dans Grégoire le Grand, cf. M. L. 2660, et irl. *descreide*; *discrētōrium* = διάφραγμα (Cael. Aurel.); *discrētūus* (gramm.) : servant à distinguer, etc. ; *indiscrētūs* : non séparé, non distingué, indiscernable (Apulée dit aussi *incretūs*) ; *indiscrētū* (St-Jér.) : manque de discernement ;

*excernō* : 1<sup>o</sup> faire sortir en triant, cribler, vanner ; 2<sup>o</sup> évacuer (terme technique de la langue médicale, cf. Celse 5, 26, 17, *inferiores partes uel semen uel urinam uel etiam stercus excernunt*; id. 4, 1, *quae excretū suus*) ; d'où *excrēmentum*, M. L. 2966, 2989.

*incernō* : passer au crible (Caton, Col., Vitr.), M. L. 4349; *incerniculum*.

*sēcernō* : mettre de côté ; d'où *sēcrētūs* : mis à l'écart, secret, et *sēcrētūm*. Irl. *secretū*. M. L. 718, *\*assēcrētāre*.

A un composé non attesté *\*recernō* se rapporte *recreēmentum* : scorie, déchet, excrément.

*Concernō*, qui apparaît à basse époque chez les écrivains ecclésiastiques, semble formé sur *concrētūs*, rattaché faussement à *cernō*, parce qu'il semble l'antithèse de *discrētūs*. Il a dû y avoir influence du gr. συρχίνω, qui s'oppose à διαχρίνω sur lequel il a été formé.

A la racine de *cernō* se rattachent un certain nombre de formes en *cer-* ou en *cri-* : *certūs*; *certō*, *cribrum*, *cri-men*; v. ces mots.

Une racine de forme \*krei- « séparer », inconnue à l'indo-européen oriental, se trouve en grec, italien, celtique et germanique.

Elle sert à indiquer l'idée de « cribler ». Toutefois, ce sens n'existe pas dans les formes verbales grecques, en grande partie influencées par le présent \*χρύω (ion. att. χρῖω, lesb. χρύνω), et n'apparaît guère dans les formes verbales latines : présent *cernō* de \*crinō ; mais le céltique a gall. go-grynu « cribler », de \*upo-kri-nō. Le sens de « cribler » a été réservé en latin au dénominal de *cribrum* (v. ce mot).

L'ancienne forme d'adjectif en \*-to- est celle que conservent gr. χρύτος (avec χρύτης) et lat. *certus*. La forme \*krē-, qui est dans le perfectum *crēui*, a été transportée aussi dans *cribrum* ; elle figure également dans *excrēmentum*. Elle est d'origine obscure. Le mot grec, non analysable, χρύσεπα· χρόκινον, Hes., où l'α de χρα- est sans doute un ξ issu de η), ne l'éclaire pas.

Le sens juridique pris par la racine dans *crimen* se retrouve en grec dans *κρίμα*, surtout fréquent dans la langue biblique, et *κρίτης*. Le grec *a*, de plus, *κριτήριον* « moyen de juger, tribunal » et *κρίτης* « juge ».

Sur le contact avec *crescō*, v. Ernout, Philologica I, 83 sqq.

*cernuus, -a, -um* : qui penche la tête, *in caput [capite] ruens* disent les glosses. Semble s'être dit surtout du cheval, cf. Serv., Ae. 10, 892, *cernuus equus dicitur qui cadit in faciem, quasi in eam partem qua cernimus* (étymologie populaire). Substantivé : *cernuus, -i m.* : qui marche la tête en bas, équilibriste = gr. κυβετήρης, qui rappelle la glose d'Hés. *κερνύλαι· κολυμβήσαται, κυβετήσσαι*. Cf. ThurneySEN, Gött. Gel. Anz., 1907, p. 804.

Dérivés : *cernuū, -ās*; *cernulus, -a, -um* (Aetna); *cernulō, -ās* (Sén.).

Rare; archaïque, poétique et bas-latin. La langue classique dit *pronus*. Non roman.

Dérivé du mot dont *cerebrum* est tiré. Si l'on part de \**cers-n*, il faut admettre qu'il y a eu un thème \**ker-es*, comme sur l'entrevoit à travers skr. *cirah* et av. *sarō*. Cf. aussi *ceruīx*.

*cernuus, -i m.* : *calciamenti genus*, P. F. 48, 8; *-i socii sunt sine solo*, Isid., Or. 19, 34, 13. Un exemple douteux de Lucilius 129.

*cerritus, -a, -um*: *furiōsus, laruātus*. Les Latins le font dériver de *Cerēs*, e. g. Schol. Hor., S. 2, 3, 278, *-i dicuntur quasi a Cerere iicti, qui Cereris ira percutiuntur*. On trouve, du reste, dans les glosses *cererōsus*; cf. gr. Δημητρόληπτος. Rare et familier, semble-t-il. Pour la formation, cf. Prisc., GLK II 139, 14, *anitus, maritus, cerritus ab ano, mare, Cerere*; pour le sens, *lymphātus, laruātus*. Dialectal? Cf. osq. *kerri* « Cererī ».

*cerrus, -i f.* : cerre, sorte de chêne. Rare et technique. Sans doute mot étranger! M. L. 1838.

Dérivés : *cerreus, cerrinus*.  
*certō, -ās, -āui, -ātum, -āre* : itératif à valeur intensive de *cernō*, comme *captō de captō*, et non dénominatif de *certus*, comme le disent les dictionnaires. Terme de droit : « chercher à obtenir une décision, débattre »; cf. T.-L. 1, 2, 6, *duumuirī perduellionem iudicent; si a duumuirī prouocari, prouocatione certato*; et l'expression *c. multam* débattre une amende ». En passant dans la langue commune, a pris le sens plus général de « lutter pour obtenir une décision » et simplement « rivaliser, lutter, combattre », sens le plus fréquent, dans lequel le rapport avec *cernō* n'est plus sensible. Peu représenté dans les langues romanes. M. L. 1840. Celt. : gall. *certihu*.

Dérivés : *certāmen* « débat, lutte au sujet de quelque chose »; *c. glōriæ, uirtūtis* « combat, rivalité ». Encore en figura étymologica dans Plt., Ba. 399, *nunc... specimen specitur, nunc certamen cernitur | sisne necne ut esse oportet*. Sur ce mot, v. M. Leumann, Gnomon 13, 31; *ceriātō* (ancien, classique), *certātor, certātus, -ūs m.* (rares, latin impérial), *certātim* (ancien, usuel), *certābundus* (Apul.).

Composés : *con-, dē- certō* et leurs dérivés; tous deux usuels et classiques; *supercertō* (-certor), Vulg. traduisant ἐπαγωγής.

V. *cernō*.

*certus, -a, -um* : décidé, fixé; e. g. *certumst mihi et, au sens actif, qui a décidé de, décidé à*; cf. Vg., Ae. 4, 563, *dīrūnque nefus in pectorē uersat, | certa mori*; Albi. nov. 1, 291, *certus eras numquam, nisi uictor, Druse, reuerti*; d'où « déterminé, certain, non doutoux » (*certum habere*, et par là, appliquée aux hommes, « sûr, sur qui l'on peut compter, fidèle »; enfin, seul ou avec *ali quis*, « certain » (dans le sens indéterminé que nous donnons à l'adjectif) : *certus numerus* « un certain nombre », c'est-à-dire un nombre fixe, mais non autrement précisé.

Dérivés et composés : *certō, certē adv.*, ce dernier avec un sens restrictif, comme le français « sûrement »; *certitās* (Gl.); *certitudō* (tardif et rare); *certificō, -ās* (latin chrétien).

*incertus, -a, -um* « incertain »; *incertō, -ās* (archaïque); *incertitudō* (Greg. M.).

*Certus* s'emploie au comparatif dans *certiōrem facere* « informer quelqu'un »; de là le latin juridique a tiré *certiōro, -ās*.

Ancien, usité de tout temps; panroman. M. L. 1841 et 1840 \**certānus*; B. W. *certain*. Gelt. : irl. *cert* « droit », brit. *cert*, bret. *cerz*; de *incertus*, irl. *ingeart* (mot savant).

*Certus* est proprement l'ancien adjetif en *-to-* de *cernō* (v. ce mot); mais il s'est détaché du verbe au cours de l'évolution du latin et forme un groupe à part, comme *certō*.

*ceruēsia* (*ceruisia, cereuisia, ceruēsa, ceruisa* dans Anthimus, 15), *-ae f.* : cenvoise. Mot gaulois, attesté depuis Pline. M. L. 1830.

*ceruēsia, -ae f.* : nom d'une poire (Cloatius ap. Macr., Sat. 3, 19, 6). De *ceruēs*? Cf. *asinusca, marisca*, etc.

*ceruīx, -iōis f.* (commun d'après Prisc., GLK II, 169, 9, *uetustissimi in multis... inueniuntur confusisse genera... ut hic et haec ceruīx*). Les grammairiens enseignent que le mot doit s'employer au pluriel *ceruīces* (cf. c. *se-cūrī subicere*); toutefois, le singulier est fréquent et se trouve déjà dans Enn., A. 472, *oscitat in campis caput a ceruīce reuolum*, et Pacuvius, Trag. 3, *quadrupes... ceruīce anguina*; nuque, *posteriōra collī*; cf. CGL V 177, 27, *uocata, quod per eam partem cerebrum ad medullam spinae derigatur, quasi cerebri uia*. Puis « cou ». Par métonymie, la nuque étant la partie du corps sur laquelle on porte les fardeaux, le mot, dans la langue de l'Eglise, traduit τράχηλος; *durae ceruīcis, σθλητρότράχηλος*, avec le sens de « confiance en sa force, audace, orgueil »; de là, *ceruīcōsus, -cōsītās, ceruīcātūs*. — Ancien, usuel. M. L. 1848.

Autres dérivés et composés : *ceruīcula*, M. L. 1846; *ceruīcāle* (*ceruīcal*) n. : oreiller, coussin, M. L. 1845; irl. *cercháill*; *inceruīcūs* (Pac.); *exceruīcō*, M. L. 2967; *-cātō* (tardifs).

L'étymologie de Bréal \**cer(s) -uīc-* « qui lie la tête », cf. *uīncō*, est plus ingénue que vraisemblable. *Ceruīcū* rentre dans la catégorie des noms de parties du corps en *-ix* (*coxendix*, etc.), v. Ernout, Philologica I, p. 153, et présente un élargissement en *u* (v) du thème de *cerebrum*; cf. *ceruēs* : \**keru-ik-s*. Cf. *forūs* et *fornīx*.

*Cerus* : in Carmine Salarii *Cerus manus intellegit* creator bonus, P. F. 109, 7; cf. Varr., L. L. 7, 26, *C. duonius*. Apparente vraisemblablement à *Cerēs*, -ēris, sans

doute ancien neutre, personnifié et divinisé, comme *Venus*, qui désigne proprement « la Croissance », puis « la déesse qui fait naître les moissons ». Probus, Vg. G. 1, 7, *Cerēm a creando dictam*. A *Cerēs* compagnon mâle de *Cerēs*, comme *Tellūrus* de *Tellūs*, correspond ombr. *Cerfe*, serfe « *Cerrō* dat., de \**Kerēs-o*; à *Cerēs*, osq. Kerri, *Cerēri* », de \**Ker(e)s-ē*; et *Cerēs* doit être une graphie ancienne pour *Cerrus*, de \**Kerso-s*; cf. Buck, O. U. Gr., § 115, 2. L'osque et l'ombrien ont aussi un adj. dérivé \**kerriōs* « cerrius, cercalīs ». V. *creō, crēscō, crēnsis*; peut-être *procērūs*.

*cerūssa (cerusa), -ae f.* : cérose; fard. Attesté depuis Plaute. M. L. 1942. Dérivé : *cerūssātus*.

L'explication par un grec hypothétique \**κηρόσσα* (de *κηρός* « cire ») est sans fondement. Le grec dit ψυμόθον dans ses sens. Sans doute mot d'emprunt.

*ceruūs, -i m.* : cerf. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1850. Sur *ceruūs* a été fait *cerua* : biche. — Le pluriel *ceruī*, dans la langue militaire, désigne, en outre, des branches d'arbre, ressemblant à des cornes de cerf, qu'on plantait en terre pour arrêter la marche des cavaliers.

Dérivés : *ceruia* (b. lat.) synonyme de *cerua* (cf. *auus et auia*); M. L. 1844: v. fr. *cierge*, it. *cerbia*; *ceruulus*; *ceruālis, -e*; *ceruāris* (*lupus ceruārius*, Pline), M. L. 1843; *ceruātus*; *ceruīnus*, M. L. 1847; *ceruīnus* (Gloss.), M. L. 1849.

Le nom indo-européen du « cerf » était \**elen-* (v. sl. *elen*, arm. *eln*, gr. ἔλαφος, gall. *elain(t)* « biche »). Mais le nom de la bête de chasse est souvent frappé d'interdit, d'où la substitution d'une épithète telle que « *cornu* »; cf., en grec, Ἐλέφων κεραῶν Γ 24. Le vieux prussien a *ragingis* « cerf », de *ragis* « corne ». Le procédé date de l'indo-européen; car on retrouve, en celtique, gall. *carw*; en germanique, v. isl. *hiorr*, v. angl. *heorot*, v. h. a. *hiruz* au sens de *ceruūs*; en balte, v. pruss. *srivis* « chevreuil ». La forme élargie par *-u-*, à côté du groupe de *cerebrum*, se retrouve dans gr. *κεροφή* et, au sens de « corne », dans hitt. *karawar*, av. *sr(u)oā*, irl. *cri* « sabot » (d'animal); cf. aussi *coruas*.

V. *cornū, cerebrum, ceruīza*.

*cēsō, -ās, -āre* : cf. *cēdō*.

*-cessō, -is, -iūl, -ītūm, -ēre* : n'existe qu'en composition dans *ar-cēsō (?)*, *in-cēsō*. Désidératif, qu'il faut sans doute rattacher à *cēdō* « s'avancer ».

*cētērus, -a, -um* : qui reste, restant; au pluriel, *cētēri*, -ēs, « tous les autres, ceux qui restent ». Diffère peu dans l'usage de *reliques*, e. g. Cic., Rep. 6, 17, *qui globus reliquias omnis complectitur, summus ipse deus arcens et continens ceteros*; toutefois semble plus compréhensif, cf. Cic., Verr. 5, 87, *erant perpacui reliqui, ceteri dimissi*. — *Ceteri* désigne un ensemble, par opposition à *aliū*: Sall., Iu. 74, 1, *ceteri formidine, pars ad Romanos, alii ad regem Boochum profugerant*; aussi est-il souvent joint à *omnes*, *cuncti*. Le neutre s'emploie adverbialement : *ceterum, cetera* « du reste » et, depuis Salluste, surtout dans Tite-Live, « mais » (cf., pour le sens, gr. τὰλλα, τὰλλα, τὰ λοιπά), *(d)e)ceterō, ceterōquī(n)*. — Ancien, usuel et classique. Non roman.

Comprend, évidemment, le mot qui se retrouve en ombrien, avec le sens de « alter » : *etru* « alterō », *etram*

« alteram », *etraf* « alterās », etc., en face de lat. *alter* et de osq. *altrām*, etc.; c'est le dérivé en \*-tero-, \*-trodes thèmes du démonstratif indo-européen \*-ter- et \*-i-; il se retrouve dans v. sl. *jeterū* « quelqu'un » (où le sens propre du suffixe marqueant opposition de deux est perdu) et av. *atāra-*.

D'autre part, il existait de ce même démonstratif à deux thèmes un dérivé \**itero-*, que le latin conserve dans *iterum* (v. ce mot). Il se trouve ainsi que *cētērum* et *iterum* appartiennent à un même groupe de mots indo-européen. Le sens de « opposition de deux » est net dans *cētērum*, *cētēri*, qui marque opposition d'un groupe à un autre. — Sur la particule qui en latin précède \**tero-*, on ne peut faire que des hypothèses inconsistantes; cf. *ceu*.

*cētēs, -i m.* : 1<sup>o</sup> cétacé, thon; 2<sup>o</sup> la Baleine (constellation). Emprunt latinisé au gr. τὸ κῆτος; assimilé aux thèmes en *-o-*, il a pris le genre masculin ou animé (cf. *fūcōs* = τὸ φῦκος). Ancien (Plt.). Vg. transcrit la forme gr. cœque, Ae. 5, 822, *immānia cētē*.

Dérivés latins : *cētāriū*, -a, -um et *cētāriūs* m., *cētārium* n.; cf. *cētāriæ tabernæ* : tavernes de pêcheurs de thons, déformé par l'étymologie populaire en *cētāriæ tabernæ*; *cētōs* (Avien.).

*ceu* : particule marquant la comparaison, qui s'emploie seule ou en corrélation avec *ita*, *sic*, etc. Archaique; attestée en poésie depuis Ennius, n'apparaît dans la prose qu'à partir de Sénèque, et, du reste, rarement. Synonymes : *quāliter, quasi, ut, sicū*.

Ainsi que l'a vu L. HAVET, M. L. Renier (1866), p. 370 et suiv., semble fait sur *ce-* (cf. *cētēri?*), comme skr. *iva* « de même » l'est sur *i-* (v. *is, ita*). Le *we* qui est ici peut être le même que celui qu'on retrouve dans *ue* « ou » (v. ce mot). Pour la forme, cf. *neu, seu* de \**nei-ue*, *neue, siue*.

*ceua, -ae f.* : mot étranger (vénète?) désignant la vache. Certains lisent *ceuanas* dans le seul passage de Columelle (6, 24, 5) où le mot figure; cf. Thes. s. u.

*cēuō, -ēs, cēul, cētēre* (*cēuō, -is* attesté par Probus, GLK IV 37, 8; cf. *fulgeō/fulgō*, etc.): *-re est clunes mouere, ut in canibus uidere est, qui clunes agitando blandiuntur*. Vulgaire, et souvent employé dans un sens obscène, à côté de *cris(s)ō*; cf. Mussehl, Hermes 54 (1919) 387 sqq. — De là *cētēnūabilitē*, CIL IV 4126 et 5406, et sans doute *cēuōs* (Gloss.). — Mot ancien, quoique attesté seulement à l'époque impériale (Inscr., Satiriq.).

L'absence de *i* rend invraisemblable un rapport avec le groupe de *cēō*. Ce qui se combine le mieux avec le causatif *cēuō*, c'est le groupe de v. sl. *po-kyavati* κτενεῖ, στενεῖ et, de plus loin, got. *skewjan* « se mettre en mouvement » (racine \**skew-*, qui comporte des élargissements divers; v. Torp., Wortschatz d. germ. Spracheneheit, p. 466 sqq.).

*chalō, -ās* : v. *calō*.  
*chama* m. indécl. : loup cervier; Pline 8, 70, *Pompeī Magni primum ludi ostenderunt chama, quem Galli rufum vocabant, effigie lupi, pardorum maculis*. Mot étranger, africain?  
*chaos, -i n.* : chaos. Emprunt au gr. τὸ κάος, gén.

γάρος; usité seulement au nominatif accusatif et à l'ablatif. Depuis Varron; poétique et langue de l'Église.

**chara** n.? : plante étrangère mentionnée par César, B. C. 3, 48, 1, est etiam genus radicis inuentum, ... quod appellatur chara, quod admixtum lacte multum levabat inopiam. Ce serait la plante dite *crambe tatarica*. V. André, *Lex.*, s. u.

**characatus**, -a, -um : échalassé (*Colum.*). Emprunt latinisé au gr. χαράξ, χαρακοῦν; cf. *characias*, transcription de χαραξίας. M. L. 1862.

**(h)aractēr**, -ēris m. : fer à marquer les bestiaux, d'où « empreinte, marque distinctive, caractère », etc. Emprunt au gr. χαρακτήρ. Attesté depuis Varron, R. R. 3, 2, 17; répandu et latinisé sous l'Empire. Cf. le suivant.

**charaxō (ca)**, -ās, -āre (b. lat.) : 1<sup>e</sup> couper, inciser; 2<sup>e</sup> graver, inscrire. Emprunté (tardivement, Prud., Ps.-Aug., Greg. M.) et dérivé de l'aor. gr. ξύραξα, cf. *campāre*, *malaxāre*. M. L. 1863 b, *charassāre*. De là, *caraxātūra*; *caraxatiō* (*Orib.*); *incharaxāre* (*Apic.*). Les verbes que le slave a empruntés au grec l'ont été, de même, pour la plupart, sous la forme de l'aoriste, thème qui, en effet, indique la notion verbale pure et simple. V. B. W. gercer.

**charmidātus et recharmidō** : dénominatifs plaisants tirés par Plaute, Tri. 977, du nom propre *Charmidēs*.

**(h)arta**, -ae f. : feuille de papier; et par suite feuille écrite, lettre, livre, registres publics, documents écrits », etc. Emprunt ancien et latinisé du gr. χάρτης (-τῆς); devenu féminin, sous l'influence des autres thèmes en -a féminins; cf. *coc(h)lea*, etc. Le *cartus* de Lucilius 709 est une tentative isolée pour conserver le genre du nom grec. Cf. *Charisius*, GLK I 104, *Varro ait uocabula ex Graeco sumpta, si suum genus non retineant, ex masculino in feminine transire, et a littera terminari, velut... χάρτης charta*. — Panroman. M. L. 1866. Irl. *cairt*; germ.: v. h. a. *kerz* « mèche », *kerze* « bougie ».

Dérivés : *chartaceus*; *chartarius*, -a, -um et *chartarius*, -ī m. = χαρτόναλης « marchand de papier » et « archiviste »; *chartula*: 1<sup>e</sup> petit papier; 2<sup>e</sup> pièce officielle, acte public; *chartularius*, -a, -um, d'où *chartularius* m., -ium n.

**chelidōnīus**, -a, -um : adjectif transcrit du gr. χελιδόνιος : au féminin, -a désigne une pierre précieuse ou une plante, la chélidoine (lat. *hirundinina*); au n. -um, un collyre. Depuis Pline. M. L. 1870.

**chilōs**, -ōnis m. : aux grosses lèvres; surnom en -ōnis emprunté au gr. χελώνη, cf. χέρων. Les grammairiens le différencient de *cilō*, cf. P. F. 38, 4, et Vel. Long., GLK VII 74, 14, *alium esse cilonem, alium chilonem...* *chilones uero improboribus labris homines*, a Graeco παρὰ τὰ χελῶν. Désigneraient aussi un poisson d'après Char., GLK I 102, 1.

Dérivé : *chilosus*!

**chirurgia**, -ae f. : emprunt au gr. χειρουργία, comme *chirurgus*, *chirurgicus* = χειρουργός, χειρουργικός. Cf. Cic., Att. 4, 3, 3, qui l'oppose à *diaeta*. Usité surtout sous l'Empire. M. L. 1874 et 1875.

**cholera**, -ae f. : bile et maladie provenant de la bile choléra. Emprunt de la langue médicale au gr. χολέρα, d'abord savant (Celse, Pline, etc.) et passé dans la langue populaire sous la forme *c(h)olera*, -um, d'où *c(h)o-lus*, d'après *ulcera*, *ulnera*? M. L. 1879.

**chorda (corda)**, -ae f. : boyau, corde. Emprunt au gr. χορδή; usité d'abord dans le sens technique de « corde d'un instrument de musique » (Cic., Varr., Lucr.), a été employé à basse époque comme synonyme de *fūnis* et est demeuré dans les langues romanes. M. L. 1881; et en celt.: irl. *corda*. Cf. aussi M. L. 71 a, \**acc(h)ordare*; 71 b, \**acc(h)ordium*; 2656-2657, \**disc(h)ordium*, -diare.

Dérivés et composés tardifs: *c(h)ordula*, *c(h)ordifex*. V. Ernout, Philologica II, p. 179-184, *cor* et *c(h)orda*.

**chordus** : v. *cordus*.

**chorus**, -ī m. : chœur. Emprunt au gr. χορός, ancien (*Naevius*), latinisé. M. L. 1884, \**choreola*; et v. fr. *cuer*; irl. *cór*.

**chrīsma**, -atis n. (et *chrīsma*, -ae f.) : onction. Emprunt fait par la langue de l'Église au gr. χρῖσμα; d'où *chrīsmō*, -ās : *chrīsmālis*, etc., tous tardifs. M. L. 1887, *chrīsma*.

**christiānus**, -a, -um : adjectif latinisé dérivé de *Christus* (= Χριστός) « chrétien », demeuré dans les langues romanes, cf. M. L. 1888; et en celt.: britt. *Christ*, *christaun*. De là, *christiānās*. De *Christus* ont été formées des composés : *christicola*, -*colus*, -*fer*, -*fiens*, etc.!

**chronicus**, -a, -um : chronique. Adjectif emprunté par les langues techniques au gr. χρονικός (cf. Gell. 17, 21); substantivé : *chronica*, -ōrum n. pl. et *chronica*, -ae f. « chronique(s) », d'où *chronicālis* (Greg. Tur.). Passé en irl. *chronic*; formes romaines savantes.

**cibōrium**, -ī n. : emprunt au gr. κιβώτιον, qui désignait la gousse de la colocase ou fève d'Égypte et par extension un vase en forme de cette fleur, et plus tard, dans la langue de l'Église, une partie de l'autel semblable au tholos. Cf. Pline, HN 21, 87; Porphy. Hor. Carm. 2, 7, 22, etc. — Sans rapport avec *cibus*.

**cibus**, -ī m. : *appellatur ex Graeco, quod illi peram, in qua cibum recondunt, cibis īm* (= κιβώτιον) *appellant*, P. F. 37, 10. Si l'on admettait cette étymologie, le sens premier serait « sac à provisions », « provisions » (cf. Plt., Cas. 524, *cum cibo suo quique faciat ut ueniant*; Cu. 319, *ita cibi uaciuitate uenio lassis lactibus?*), et par suite nourriture »; au pluriel, *cibi*, -ōrum « vivres, aliments ». Mais la similitude entre *cibus* et κιβώτιον (*Suidas* κιβώτιος : κιβώτιον) peut être fortuite et κιβώτιον peut être la transcription du mot latin. Se dit de la nourriture des hommes et des bêtes. — Ancien, usuel. M. L. 1896.

Dérivés : *cibarius*, -a, -um et subst. n.; *cibarium*, usité surtout au pluriel; *cibaria*, cf. M. L. 1895; *cibō*, -ās : nourrir, et *cibor* : se nourrir (langue impériale). M. L. 1894 et B. W. sous *avoine*; *cibatus*, -ūs; *cibatiō*. Sur \**cibaria* « civière », v. Nencioni, Arch. Glott. Ital., 1941, p. 125-127.

Il est difficile de rien fonder sur ombr. *kēbu* « cibō»; T. E. IV, 23, où manque la palatalisation de *k*-initial et dont le sens est douteux.

**cicāda** (*cicāla* Gloss.), -ae f. : cigale. Attesté depuis Novius. M. L. 1897.

Mot expressif, comme grec τέττυξ, de la région méditerranéenne; cf. ζεγαρά· ὁ τέττυξ παρὰ Σιδήτας, Hés. Cl. cicuta.

**cicārō**, -ōnis m. : mot d'affection familier, pour désigner un enfant ou un mignon (Pétr.). Formation populaire en -ōs, -ōnis peut-être étrusque; v. Ernout, Philologica I, p. 42. Cf. *Cicarus*.

**cicātrix**, -īcis f. (gén. pl. en -um) : cicatrice (sens physique et moral). Attesté depuis Plaute.

Dérivés : *cicātricāre*, *cicatricem inducere*, P. F. 57, 19 (latin impérial); *cicātricōsus*, *cicatricula*.

Étymologie inconnue.

**cicūcum**, -ī n. : dicebant membranam tenuem quae est ut in malo Punico discrimen; a quo etiam Plautus dicit (inc. fab. 2) : quod uolt densum, cicūcum non interduo, Varr., L. L. 7, 91. L'abrégé de Festus explique le mot d'après Varron, *membrana tenuis malorum punicorum*, 37, 12; la gloss. de Placide, GLK V 13, 23, par *granum malī punici aut umbilicus lupini*. S'emploie comme *hīcum*, *naucum*. M. L. 1899. Origine inconnue. Le gr. κικύος θεαχώρης d'Hésychius semble provenir du latin; v. Pisani, Paideia, 1951, p. 292.

**cicer**, -eris n. (sans pluriel) : pois chiche. Attesté depuis Plaute. M. L. 1900; B. W. sous *chiche*.

Dérivés : *cicerā* f. (*Colum.*) : gesse (plante), M. L. 1901; *cicerā* (-cula, -culum) : gesse cultivée, M. L. 1902; *cicerārius* (Gloss.) = ἐρεβινθοτάλης; *Cicerō*, -ōnis m., comme *Cæpiō*, *Fabiūs*, *Lentulus* (toutefois peut être étrusque), M. L. 1903. Passé en germ. : v. h. a. *kichura*, all. *Kicher*.

Le mot latin rappelle, d'une part, v. pruss. *keckers* « pois », de l'autre arm. *sisern* « pois chiche », dont les gutturales ne concordent pas entre elles. Il peut s'agir d'emprunts; le mot a voyagé comme le légume lui-même dont l'origine est inconnue.

**cicilindrum** (*coci-*), *cicimālindrum*, -ī n. : noms de condiments imaginaires, dans Plt., Ps. 831 et 835. Cf. gr. κικά > lat. *cici* (Pline).

**cicindēla** (*cicendula*, -ōlēm, -ōlē), -ae f. : 1<sup>e</sup> ver luisant; *genus muscarum quod noctu lucet, uidelicet a candela...*, P. F. 37, 17. Forme à redoublement en ī, ancienne, bien qu'attestée seulement dans les textes depuis Pline, qui attribue le mot aux *rustici*, 18, 250; 2<sup>e</sup> cierge, chandelle (langue de l'Église), comme *candēla*. M. L. 1904.

V. *cand-*. Terme de type « populaire »; cf. *scintilla*.

**cicirbita**, -ae f. : nom de plante dans Dioscoride, correspondant à σόγκος « laiteron » ou à σέπις « sorte de cicorée ». Pour le redoublement et la forme, cf. *cucurbita*, etc. Ital. *cicerbita*, v. André s. u.

**cicirrus**, -ī m. : coq. Cognomen ou nom commun? Mot osque; v. Hor., Sat. 1, 5, 52, et P. Lejay, ad l. Cf. *cucurru*.

**cicōnia** (*cicōnea*; *cōnea* prénestin, cf. Plt., Tru. 691), -ae f. : cigogne. Ancien. M. L. 1906 et 1907, \**cicōniola*. Dérivés : *cicōnīnus*; subst. : *cicōnīna* (Mul. Chir.).

Peut-être faut-il y rattacher *cicōniūm* : *ferola* (= *ferula*), nom de plante qu'on lit dans les Gloses.

Mot à redoublement de même formation que *cicāda*; le *cōnea* de Prénesta est à *cicōnia* comme *curbita*, all. *Kürbis*, à *cucurbita*; cf. M. Niedermann, Festg. Kaegi, p. 80. On a rapproché le groupe de *canō*, cf. v. h. a. *huon* « coq » pour l'ō, mais la cigogne ne peut guère être « l'oiseau qui chante ». L'origine étrusque proposée par Thuryneys (Thes.) et reprise par M. Runes, Latomus, IV, 1940-1945, p. 23, n'est pas démontrée. Mot « méditerranéen » à redoublement comme *cicāda* (Niedermann)?

**cicūma** : *auis noctua*, P. F. 35, 3. Non autrement attesté; à rapprocher peut-être de gr. κικυμίς et κικυμός... γλωκής, Hésychius. Même redoublement que dans *cicōnia*, *cicāda*, *cicindēla*. La forme *cæcuma* (Gloss.) a été influencée par *caecus*. Cf. *cucubiō*.

**cicēr**, -ūris adj. : apprivoisé. Varr., L. L. 7, 91, *quod enim a fero discretum, id dicitur cicur, et ideo dictum « cicur ingenium optineo », mansuetum. A quo Veturi quoque nobiles cognominati Cicurini*. Substantif, désigne le porc domestique et, d'après l'abrégé de Festus, le produit du sanglier et de la truie: *cicur ex apro et scrofa domesticā*, P. F. 30, 22. L'adjectif est classique, mais rare, sans doute archaïque. Aussi n'est-il plus attesté après Cicéron.

Dérivé : *cicurāre*, qui a survécu dans le sud de l'Italie, M. L. 1908; composé *incicur*; cf. P. F. 95, 23, *incicor* (l. -cur) : *immansuetus et ferus. Interdum cicur pro sapiente ponitur, ut idem Pacuvius (387) : consilium cicur. Cf. cicātris*.

On rapproche skr. *akurah* « apprivoisé »; mais ce rapprochement, limité à deux langues, est peu probant. Le rapprochement du nom propre *Cicurinus* (*Cicurinus*, Κικυρίνος) proposé par Varr., L. L. 7, 91, cognomen de la gens *Veturia*, se heurte à la différence de quantité des voyelles.

**cieūta**, -ae f. : ciguē, κάνετον. Ancien, usuel; sert aussi de cognomen. M. L. 1909 (cī- et *cucūta*); britt. *cegid*. Cf. *cicāda*, *cicōnia*, *cucumis*, *cicer*; en gr. κικύος (-χρέως, etc.), l'égyptien κικά, *cici*, etc.; et aussi *siser*, etc. Pour la finale, cf. *alūta*? Dérivés : *cicūtāria*, *cicūtīcēn* (Sid.).

**cieōb**, -ēs, *citum*, *ciero*; *cīō*, *cīs*, *cīl*, *cītum* (dans *accītūm*), *cīre* (pour la double forme, cf. *tūor* et *tūor*; les formes de *cieōb* sont évitées quand une voyelle suit l'e du thème: on ne rencontre pas *cieōb*, *cīeam*): mettre en mouvement; par suite: 1<sup>e</sup> faire venir à soi, appeler, invoquer; *ciero*, *nominare*, P. F. 58, 11; terme de droit, T.-L. 10, 8, 10, *qui patrem ciero possent* « citer en justice »; 2<sup>e</sup> exciter, provoquer, *erctum ciero* « provoquer à un partage de biens »; cf. *erīcīscō*, expression qui, n'étant plus comprise, a donné lieu à la fausse interprétation de Servius, Ae. 8, 642, « ercto non cito i. e. patrimonio uel hereditate non diuisa; nam cito diuisus significat; « pousser » (*gemītūs*, *uōcēs*, *flētūs*). Se dit généralement de tout ce qui entre en mouvement et en action, par rapport à ce qui est immobile et au repos. Ni *citus*, -ūs, ni *cītō*, ni *cītor* n'existent (mais *imbrīcitor*).

Composés : *accīōb*, -ēs (*acciō*, -īs): faire venir, appeler, cf. *arcessō*; *accītūs*, -ūs : appel; *accīta*, M. L. 76. *concieō*: 1<sup>e</sup> faire venir ensemble, rassembler; 2<sup>e</sup> agir



**cinnabaris**, -is f. (-ri n. Sol.) : cinabre. Transcription du gr. κιννάβαρος, d'origine orientale, sans rapport visible avec le précédent. M. h. a. *zinober*.

**cinnamum**, -i n. (et *cinnamus* m., *cinnama* f.) : cannelle. Emprunt au gr. κίνναμον (lui-même emprunté au sémitique), conservé dans certaines formes italiennes, M. L. 1931.

**cinnus**, -i m. : *apud ueteres cinnus potionis genus ex multis liquoribus confectum dici solet*, Non. 43, 17; Id. 59, 29, *cinnus est commixtio plurimorum; unde et concinnare dicitur*. Malgré l'attribution du mot aux ueteres par Nonius, un seul exemple, du reste conjectural, dans Arnobe V, 25, où il est donné comme synonyme de κυκλέων ; dans l'exemple de Cic., Or. 21, allégué par Nonius, les manuscrits de Cicéron ont *uicinus* et non *ut cinnus*. Mot peut-être inventé pour expliquer *concinnare*.

**cinnus**, -i m. (*cinna*, *cinnis*) : clin d'œil ; Fulg., Serm. ant. 46, *nictare dicimus cinnum facere*. En dehors de cet exemple, ne figure que dans les gloses. *Cinna* usité comme *cognomen* ; dénominatif *cinnō*-*āre*, CGL V 277, 24, *cynnauit, innuit promisit*, et 621, 39, *nicto est quod rustice dicitur cennō*. M. L. 1932, 1933.

cf. v. *cieō*.

**cippus**, -i m. : poteau, borne, et spécialement borne d'un tombeau, pierre funéraire. — Dans la langue militaire : pieu aiguisé enfoncé dans le sol destiné à arrêter la marche de l'ennemi.

Dérivé : *incippat : includū* (Gl.) ?

Sembl appartenir à la langue populaire ; Aulu-Gelle 16, 7, 4 et 9, en reproche l'emploi à Labérius ; et César l'attribue à ses soldats, BG 7, 73, 4, *quini erant ordines... quo qui intrauerant se ipsi acutissimis uallis induebant. Hos cippos appellabant*. Par la gémination du p, rentrait dans la catégorie des mots expressifs. Panroman. M. L. 1935 ; et germ. : v. h. a. *chipfa* ; celt. : irl. *cepp*, britt. *cyff* (fr. *cèpe*).

Cf. *scipio*? Mot de type « populaire », technique, suspect d'être emprunté.

**ciprus** : Varr., L. L. 5, 159, *Vicus Ciprius a cipro, quod ibi Sabini ciues additi conserverunt, qui a bono omne id appellarent : nam ciprum Sabine bonum*. Sans exemple dans les textes. Ombr. *Cubrar*, gén. sg. « *Bonae* »? Le rattachement à *cipiō* ne s'impose pas. Cf. Vendryes, MSL 20, 271.

**circus (cer-)** ; **circum**, **circā**, **circō** : v. le suivant.

**circus**, -i m. : sens premier « cercle », mais a été remplacé dans cette acceptation par le diminutif *circulus* et a tendu à ne plus désigner que le « cirque » ; cf. Dub. Nom. V 573, 4, *circos antiqui, nunc circulos dicendum* ; le nom est resté attaché aux bâtiments du cirque, même quand ceux-ci cessaient d'avoir la forme circulaire. A ce sens se rattache le dérivé *circēnsis*. M. L. 1948 ; B. W. *cercle* ; v. h. a. *chirch*, britt. *cyrch*.

De *circus* « cercle » la langue a tiré divers adverbes et prépositions : *circum*, *circō* (dans *ideircō*, d'après *ideō*), *circā*, *circiter* ; *circumcircā*. *Circum*, accusatif de *circus* (cf. gr. κύκλων), est sans doute la forme la plus ancienne et s'emploie seulement au sens propre « en cercle, autour, autour de » ; *circā* est formé sur le modèle des autres

adverbes de lieu en -ā : *extrā, intrā, infrah, supra*. *Circum* est la seule forme que connaissent Ennius, Plaute, Caton, Térence ; *circā* n'apparaît qu'à partir de la Lex Repetund. (122 av. J.-C.), et l'usage ne s'en répand qu'à l'époque de Cicéron (4 exemples de *circā* contre 33 de *circum* dans Cic. ; 1 exemple de *circā* contre 20 de *circum* dans César ; 6 exemples de *circā* contre 97 de *circum* dans Vg.). Par contre, dans T.-L., les proportions sont renversées : 411 exemples de *circā* contre 8 de *circum* ; et à l'époque impériale *circā* prend l'avantage sur *circum* ; cf. Thes. III 1079, 6 sqq. *Circā* a développé le sens figuré « autour de », c'est-à-dire « à propos de, relativement à », comme gr. περί, sens qui n'apparaît pas dans *circum* ; cf. *quōcircā* et, en osque, *annud* « circuitu » et « causā ». *Circō* n'existe que dans *ideircō* (déjà dans Plaute) ; *circiter* est formé sur le modèle de *proper*, *obiter*. La forme à répétition *circumcircā* appartient surtout à la langue populaire, qui recherche les formes expressives. De là, à basse époque, *circumcircāre*. Il y a aussi un adjectif *circaneus* : *a dicitur auis quae uolitas circum facit*, P. F. 37, 22, et *circitorius* dans l'Itala. *Circā* a survécu dans les langues ibériques. M. L. 1937.

*Circum* sert de premier terme à de nombreux juxtaposés verbaux : *circumagō*, -dō, -diūcō, -eo, -ferō, -scribō, etc., dans lesquels il correspond au gr. περί. Beaucoup de ces juxtaposés ou de noms dérivés sont des calques du grec, par exemple *circumcaesūra* (Lcr.) = περικοπή, *circumducō* = περιάγω, *circumferentia* = περιφερεῖα, *circumflexus* = περιστόμενος, *circu(m)itus* = περιόδος, Cic. Or. 204, περιφράσις, Quint. 12, 10, 16 (cf. *circumiuīs*), *circumlocūtiō* = περιφράσις (cf. Quint. 8, 6, 61), *circumstantia* = περιστάσις, et aussi περιοχή, *circumuagus*, Hor. Epod. 16, 41 = περιφρόος, etc. Quelques-uns de ces verbes expriment une idée de ruse, d'hostilité, par exemple *circumducō*, où le sens général « mener autour », a amené à celui de duper, tromper » (cf. *circum -ire, -uenire, interuortere*) ; cf. Plt., Asin. 97, *qua me, qua uxorem... potes, circumduce, aufer*, et avec un complément à l'ablatif, Ba. 311, *si me illo auro tanto circumducerit* ; de là, *circumductiō*, Cap. 1031. L'image vient sans doute de la langue militaire « cerner, investir », cf. gr. περιάγω. Dans *circumscribō* (uni à *dēcipiō* dans Cic., Acad. 2, 46), le sens premier est sans doute « enfermer dans les termes d'un contrat ou d'un raisonnement captieux », d'où *circumscripsiō* ; cf. Sénèque le Père, Contr. exc. 6, 3, *circumscripsiō semper crimen sub specie legis inuoluit. Quod appetat in illa legitimū est; quod latet, insidiosum. Semper circumscripsiō per ius ad iniuriam peruenit*.

A *circus* se rattachent encore *circulus* (*circōs*) : cercle et objet en forme de cercle (gâteau, plat) ; orbe d'un astre ; réunion, assemblée (cf. *corōna*, M. L. 1947 ; irl. *cercol*, *siocall*, britt. *cylch* ; *circellus* : cerceau, M. L. 1939 ; sorte de saucisse : c. *iscīciātus* (Apicius 2, 60)).

Dérivés : *circelliō* : sorte de moine mendiant, mot de formation populaire, abréviation de *circumcelliō* ; *circulator*, -āris (et *circulō*) : circuler, M. L. 1946 ; *circulator*, qui *circumeundo artem exercet, uel qui homines circum se colligit*, « jongleur ambulant, charlatan » ; *circulāris*, bas latin ; *circes*, -itīs m. (fait comme *pedes*, -itīs) : Varr., L. L. 6, 8, *magni dicebantur circites ani* ; P. F. 37, 23, *circites circuli ex aeris facti* — M. L. 1940. De *circes* dérivé sans doute *circitō*, -ās « perturbō » (Sén., Epist. ad Luc. 90, 19), glossé κυκλεύω, d'où *circitō*.

*citātor* (Gloss.). Conservé en roumain, M. L. 1943. De *circā* : *circānea... auis, quae uolans circumatum facit*, P. F. 37, 22.

*circō*, -ās (bas latin), dénominatif attesté à basse époque de *circus*, *circum*, doublet de *circumeō*, et demeuré dans toutes les langues romanes ; cf. M. L. 1938, B. W. sous *chercher*, où il a éliminé *quareere*, et en gall. *cyrchu*.

*circitor* « celui qui fait des rondes, veilleur de nuit » (nom donné aux esclaves chargés de la surveillance des aqueducs et à certains gradés de l'armée impériale) semble dérivé directement de *circus* (cf. *portus*/*portitor*) plutôt qu'un doublet de *circu(m)itor* abrégé sous l'influence de *circus*, malgré Vég., Mil. 3, 8, p. 85, 8, *idoneos tribuni et probatissimos eligunt, qui circumeant uigilias et renuentur, si qua emerserit culpa, quos circumitores appellant, nunc militiae factus est gradus et circitores uocantur*. M. L. 1944.

*circinus* m. : compas, cercle. Attesté depuis César ; *circinō*, -ās : former un cercle autour de, arrondir, M. L. 1942 et 1941 ; *circinātiō* (mot de Vitr.) et peut-être *circen*, -inis (lecture douteuse ; cf. Thes. s. u.), cf. « cerne » et « cernē ». It. *cercine*, irl. *cercenn*, gall. *cyrchin*.

*circius* m. : 1° vent du nord-ouest, mistral. Cf. Gell. 2, 22, 20, *Galli... circium appellant a turbine, opinor, eius et uertigine*. Désigne surtout un vent qui souffle dans la Gaule méridionale. Est-ce un terme des Grecs de cette région? Un doublet *cercius* est attribué à Caton par Aulu-Gelle 2, 22, 23, 2° vertige, tournis (Gl.). Le mot est resté dans le domaine où il était employé en latin ; cf. M. L. 1945.

Le grec à à la fois κρίκος et κύρκος « anneau ». Comme *circus*, ce sont des formes « populaires » à redoublement brisé et vocalisme i du groupe attesté par *curuus* et, avec élargissement, par v. sl. *krivū* (v. sous *curuus*). Il est toutefois probable que *circus*, comme γύρος et *tornus*, est un terme technique, emprunté du grec, plutôt qu'apparenté à κύρκος, κρίκος.

*erīs*, -is f. : oiseau de mer (attesté depuis le poème de ce nom). Du gr. κερπίς θρεον ἵραξ, où δὲ ἀλυνόν, Hes. Cf. le suivant.

*erris*, -idis f. : poisson de mer (dorade), de κερπίς, κερπός « jaune ».

*errus*, -i m. : touffe de cheveux ou de poils ; puis tout objet analogue : *huppe, franges, etc.* Depuis Varro, M. L. 1949. De là *cirratus* et *erritus* ; *cirritūdō* (Gloss.)?

Mot « populaire » sans étymologie. Le rapprochement du gr. κέρυκος (v. M. Niedermann, Symbola gr. Rozdowski, I, p. 109) est peu vraisemblable.

*cis* : en deçà, en deçà de (s'oppose à *uls*, *ultis* et aussi à *trās*). Rare (comme son opposé *uls*), tend à être remplacé par l'ablatif de l'adjectif dérivé *citer*, *citrā*, sur le modèle de *ultrā*, *intrā* ; est à peu près absent de la latinité impériale et ne subsiste que chez les historiens et les juristes, e. g. Pompon., Dig. 1, 2, 2, 31, *Luri cis Tiberim constituti sunt et ultis Tiberim, et dans quelques composés tels que *cisalpinus* et *cistiber* (reformé sur *cis Tiberim*)*.

Dérivés du radical *ci-* : *citer*, -a, -um : qui est en deçà ; rare et archaïque, remplacé par son comparatif *citerior* ; se dit surtout des lieux, quelquefois du

temps. Superlatif *citimus* (cf. *ultimus* et v. h. a. *hitum*, *hitamun* « premier »), rare ; *citrā* « en deçà de, sans aller jusqu'à, sans atteindre », d'où, à l'époque impériale, « en outre » et « sans » (cf. Wackernagel, Vorl. ü. Synt., II, 234 sqq.). Issu d'un développement de sens analogue dans irl. *cen*). Attesté depuis Cicéron. De là *citrā quam* ; *citrō* : adverbe toujours joint à *ultrō* dans *ultrō citrōque*.

Appartient au groupe de démonstratifs indiquant l'objet rapproché qui est représenté par ombr. *ciue* « *citrā* », *simo*, *çim u* « *retro* » ; got. *hi-* (par exemple *himma daga* « aujourd'hui »), gr. \**ky-* dans ion. *σήψεψεψ* = att. *τήμερον* « aujourd'hui » et ion. *σήτος* = att. *τήτος* « cette année-ci », lit. *šis*, v. sl. *sī*, arm. *s* (radical du démonstratif de 1<sup>re</sup> personne) ; got. *hidre* « *ῶδε*, *հւ* » rappelle *citrā* pour la forme (cf. sous *contrā*) ; hitt. *kāš* « hic ».

V. *cēdō* et *ceu*.

**cismum**, -i (cissium) n. : chaise à deux roues, cabriolet gallois. Depuis Cicéron. De là : *cisiārius* : voiturier ; *cisiānus* : Gaulois ; cf. Vendryes, MSL 19, 60.

**cisōrium**, -i n. : instrument tranchant. Tardif (Végece). Doublet de \**caesōrium* d'après *abs-cidō*, etc.

**cista**, -ae f. : panier d'osier (-a *uiminea*) profond et cylindrique avec couvercle ; cassette, coiffe ; corbeille mystique. M. L. 1950 ; germ. : v. isl. *kista*, etc., et de là finn. *kistu* « caisse » ; celt. : irl. *ciste* (et *cess*?), gall. *cist*, *cest*. Emprunté au gr. *κιστη*, mais a fourni des dérivés et des composés latins : *cistārius* ; *cistula* (déjà dans Plt.) ; *cistella*, M. L. 1950 a, et *cistellārius*, cf. la pièce de Plaute *Cistellāria* ; *cistellātrix* ; *cistellula*, m. h. a. *zis*-*teria* « casque » ; *cistifer*.

*cisterna* (cf. pour le suffixe, *cauerna*, *taberna*, *nassitera*) : citerne. M. L. 1951 ; *cisterninus*.

Il se peut que le mot soit venu à Rome par l'Étrurie. La ciste est un objet très fréquent chez les Étrusques ; le mot *cisterna*, par sa terminaison, rappelle les mots étrusques en -*erna* ; v. Ernout, Philologica I, p. 29 sqq. L'ombr. *cisterno* semble emprunté au latin.

**citeria**, -ae f. : *appellabatur effigies quaedam arguta et loquax ridiculi gratia, que in pompa uehi solita sit*, P. F. 52, 17, qui cite un exemple de Caton. Peut-être étrusque, comme *petreia*, du sens voisin, et *Dossennus*. Ce seraient des personnages figurant dans les processions et les jeux venus d'Étrurie.

**cithara**, -ae f. : *cithare*. Emprunt savant au gr. κιθάρα. Une forme populaire ayant subi le traitement latin de la voyelle médiane est attestée dans l'App. Probi, 23 : *cithara non citera*. Les représentants romains remontent soit à la forme savante *cithára* : esp. *guitarra* « guitare », soit à *citera* : ital. *cetera* « lyre » ; M. L. 1953. C'est aussi *citera* que représente l'emprunt v. h. a. *zitera*, all. mod. *Zither*. Cf. le cas de *elephas* (fr. *olifant*), de *adamas*, *castanha*, etc.

Dérivé : *citharistica* (cf. *psaltria*), dans Térence « joueuse de cithare ».

**citō**, *citus*, etc. : v. *cieō*.

**cicotacia** : v. *cacō*.

**citrus**, -i f. : *thuya*, cédratier. M. L. 1957.

Dérivés : *citrum* n. : bois de thuya (déjà dans Caton) ; *citrium* n. : 1<sup>e</sup> cédrat; 2<sup>e</sup> sorte de citrouille ; \**citrulum*, M. L. 1956. Cf. encore *citreus*; *citratum*; *citrōsus*; *citrāgō*, *citreāgō* : citronnelle, mélisse. M. L. 1955.

Le même mot *citrus* a servi pour désigner deux arbres tout à fait différents : le « thuya » (qui se dit en gr. ξέδρος aussi bien que θυά) et le « cédratier » (cf. Pline 13, 103). *Citrus* n'est pas emprunté directement au gr. ξέδρος ; mais tous deux peuvent être des emprunts indépendants à une langue indo-européenne ; et l'on peut penser aussi à un intermédiaire étrusque. Les noms du cédrat et du cédratier en grec (ξέδρος, κίτριον, κίτρεα) semblent être, au contraire, des emprunts au latin ; cf. Fohalle, Mél. Vendryes, 166 sqq.

*citus* : v. *cieō*, *cīō*.

*cīuis*, -is c. (ancien *ceius*; abl. *cīui* et *cīue*, acc. pl. *cīuis*, *ceueis*, cf. Thes. III 1220, 35 sqq., 45 sqq.) : membre libre d'une cité, à laquelle il appartient par son origine ou par adoption ; citoyen [citoyenne] libre, concitoyen [-ne] ; cf. Plt., Pe. 749, qui... *commercaris ciuius homines liberos*; s'oppose à *hostis*, e. g. Plt., Tri. 102, *hostisne an ciuiis comedisi parui pendere, à sociis, à peregrinis*. Ainsi le *ciuiis Rōmānus* s'oppose au *socius Latinus*. Ancien (Loi des XII Table), usuel.

Dérivé abstrait : *ciuitas* : 1<sup>e</sup> condition de citoyen (cf. *libertās*, *societās*), e. g. Cic., P. red. in sen. 2, a *parentibus nobis uita, patrimonium, libertas, ciuitas tradita est*; droit de cité ; 2<sup>e</sup> ensemble des citoyens, Cic., Sext. 42, *tum conuentuca hominum, quae postea ciuitates nominatae sunt; tum domicilia coniuncta, quas urbes dicimus*; et, par suite, « siège d'un gouvernement, cité, Etat », Cic., Off. 1, 25, *administrare ciuitatem*; et de là, avec passage au sens concret, synonyme de *urbs* par opposition à *ager*, Cic., Verr. 2, 121, *non solum ex agris, uerum ex ciuitatis suis profugisse*. Traduit ainsi πόλης et πολιτεῖα. *Ciuitas*, dans le latin tardif, s'est ainsi substitué à *urbs* et à *oppidum*; v. Löfstedt, Phil. Komm., p. 174. — Ancien, usuel ; demeuré avec le sens de « ville » dans les langues romanes. M. L. 1959 ; gall. *ciwed*, *ciwod*.

Adjectifs : *ciuicus* (cf. *hosticus*) : de citoyen, civique, civil ; M. L. 1958. Tend à être remplacé par *ciuilis* (cf. *hostilis*) : même sens. Dans la langue du droit, s'oppose à *militaris* ; en philosophie, traduit le gr. πολιτικός, e. g. Cic., Fin. 4, 5, *eum locum in philosophia, quem ciuilem recte appellaturi uidemur, Graeci πολιτικόν*; « social », et aussi « sociable », Cic., Fin. 5, 66, *ut <hominis natura> habeat quiddam ingenitum quasi ciuile atque populare, quod Graeci πολιτικόν uocant*. Joint à *hūmānus*, *iūstus*, etc. De là : *civiliter* et *civilitas* = η πολιτική et, à basse époque, « assibilité, civilité » (joint à *hūmānitās*, comme *ciuilis* à *hūmānus*), avec les contraires *inciuilis*, *litās*, *liter* tous tardifs.

Sans correspondant sûr en osco-ombrien, car *ceus* de la table de Bantia peut être emprunté au latin. Mais ancien dans le vocabulaire du Nord-Ouest : cf. got. *heiva-frauja* « oīxōðesōptōtēs », v. h. a. *hiwo* « mari », *hiwa* « épouse », pl. *hi(w)un*, *hiwiski* « famille » ; le germanique a, suivant son usage, un élargissement \*-en-, et le latin un élargissement \*-i- peut-être d'après *hostis*, d'une racine \**kei-* ; toutefois, l'anglo-saxon *hid*, *hizid* « famille »

remonte peut-être à un ancien \**keiuitā-* d'après Wackernagel, Gött. Nachr. 1914 (*Akzentstudien II*), 36. En baltique et en slave, il y a une formation à -m- : v. pruss. *seimins* « familia », lit. *šeimà* et *šeimýna* « familia », v. sl. *sěmja* « familia ». Le rapport avec skr. *cévah* « aimable » est en l'air. — En latin, où le vocabulaire familier a pris en partie un caractère officiel, *ciuiis* a servi à désigner le « membre de la cité », comme *hostis* « étranger, hôte », a désigné l'ennemi, et le dérivé *ciuitatis* a remplacé l'ancien nom du « peuple », du groupe formant unité politique ; osq. *touto*, ombr. *totam* (acc. sg.), irl. *túath*, got. *piuda*, lit. *tautā* ; ce mot a disparu du latin (v. cependant *tōtus*). *Ciuiis* faisait couple avec *hostis*.

*clacendix* (*claxendix*, -i-icis m. : *genus conchae*, P. F. 40, 26 (lire *calcendix*?)). Origine, formation et sens obscurs. Attesté dans un fragment de Plaute (Vidul. 11) et dans les gloses. Cf. *coxendix*.

*clādēs*, -i f. : destruction, désastre (généralement au sens passif, tandis que *caedēs* a le sens actif) ; toutefois, quelques exceptions, surtout poétiques, cf. Thes. III 1241, 53 sqq.). Pour la formation, cf. *caedēs*, *lābēs*. Ancien ; fréquent dans la langue militaire ; dans la langue commune, synonyme énergique de *calamitās* « flétris ». Ni dérivés, ni composés. Non roman.

Sans doute apparenté à -cello 2 ; le sens premier serait « fait d'être abattu ». Sur un rapport possible avec *clāuos*, v. Cuny, MSL, 18, 430.

*clam*, *clanculum*, *clandestinus* : cf. *cēlō*, -ās.

*clāmō*, -ās, -āui, -ātūm, -āre : pousser des cris ; crier (transitif et absolu) ; crier après, proclamer. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1961.

Dérivés et composés : *clāmor* (arch. *clāmōs* d'après Quint. 1, 4, 14), -ōris m. : cri, clamour, acclamation. A souvent un sens collectif. M. L. 1961 a ; et irl. *clam-par*, *glam*; *clāmōs* (postclassique, cf. *fragōsūs*) : plein de cris ; *clāmātor* : criard ; *clāmātōrius* ; *clāmō*, -ās.

*Acclāmō* = ἐπί- ou προσθῶ : crier vers, pousser des cris en faveur de ou contre quelqu'un, acclamer ; *conclāmō* : crier ensemble, ou de toutes ses forces, se mettre à crier, en particulier *c. mortuum* « appeler une dernière fois le mort », d'où l'expression proverbiale *iam conclamatūm est* « tout est fini » ; *declāmō* : crier bruyamment et « déclarer, s'exercer à parler à haute voix », d'où, dans la langue de la rhétorique, le sens spécial de *declāmatiō* : exercice de la parole, sujet de déclamation et, par suite, « discours banal et vide, déclamation » ; *declāmātōr* : qui s'exerce ou qui exerce à la parole (opposé à *ōrātor*) ; *exclāmō* : s'écrier, s'exclamer, M. L. 2971 ; *exclāmātō*, terme de rhétorique = ἐχρώντης ; *inclāmō* : crier après, crier sur, crier contre (cf. *increpō*) ; *prōclāmō* : crier ouvertement, plaider bruyamment terme de droit, « p. in ou ad libertātem » ; *reclāmō* : se récrier contre, réclamer ; et aussi : répéter, renvoyer les cris ; *succlāmō* : répondre par des cris, souvent avec nuance péjorative, d'où *succlāmātūs* (époque impériale) « décrié ». Presque tous les composés de *clāmō* ont des doublons en -clāmitō. Il est à noter que *clāmātor* semble une création de Cicéron ; le mot n'est pas attesté avant lui et le Pseudo-Asconius, Diu. in Caec., p. 119, note, *non declamatores, sed clamatores...* Tullius uocat. — *Clāmātō*, *clāmātūs*, -ās n'apparaissent qu'à très basse

époque ; il y a un exemple de *clāmātōtiō* (Plt., Most. 6). *Clāmō* a la forme d'un dérivé d'un nom, formé comme *jāma* et qui aurait disparu au profit de *clāmor* formé sur *clāmō*, comme *amor* sur *amō*. Même racine que dans calo q. u., *clārus*.

*clāngō*, -is, -ere (parfait *clāngūi* non attesté en dehors de la Vulgate) : crier (de certains oiseaux, aigle, corbeau, oie, paon, etc.) ; retentir, résonner (se dit de la voix ou d'un instrument). Ancien (Accius), mais peu usité.

Dérivés et composés : *clāngor* (poétique, époque impériale) ; *in-*, *re-clāngō*.

Élargissement d'une forme expressive à \*kl- initial, gr. *χλάζω*, *χλαγγή*, etc. ; cf. *plangō*. V. la remarque sous *calō*.

*clarnus*, -i m. : se trouve seulement dans le schol. de Perse, in prol., *satira est genus clarni uel lancis mulitis ac uariis frugum generibus plena. Clarnus potest appellari discus uel mensa quae referia sacrificiis Veneri consueuit offerri*. Étrusque ?

*clārus*, -a, -um : clair. Apparenté à *clāmō* et *calō*, *clārus* a dû s'appliquer à la voix et aux sons, *clāra uox*, etc. (cf. *deklärō* ; *clārōnus*, traduction du gr. ληρόθορυν) ; puis il s'est étendu aux sensations de la vue, *clāra lūx*, *clārum caelum* « clair, brillant », puis aux choses de l'esprit, *clāra cōnsilia*, *exempla*, etc., et même aux individus et aux choses : « illustre, brillant, glorieux » (par opposition à *obscūrus*), d'où la formule *uir clārissimus*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1963.

Ces divers sens se retrouvent dans les dérivés : *clāritās* et *clāritiōdō* ; *clārō*, -āre (ni *clāratus*, -ās, ni *clārātor*, -ātō, mais *dekläratiō* ; *clārō* est rare, la forme à préverbale d'aspect « déterminé » *deklärō* est la seule fréquente) ; *clārō* et *clārēscō*, -ere. Un terme de la langue rituelle est *clārigo*, -ās « réclamer à haute voix de l'ennemi ce qu'il a pris » (se dit des Fétiaux) ; *clārigātō*, même formation que dans *lūtīgo*, *pūr(i)gō*, etc. ; d'où peut-être *clārigātō* dans Lucr. 5, 947. A basse époque apparaissent *clārifūs* (d'après *magnificus*) et *clārifīcō* surtout dans la langue de l'Eglise ; *clāricāns* (Apul., d'après *albīcāns*). Pas de *clārōr*.

Composés : *deklärō*, -ās : manifester, annoncer à voix haute, déclarer ; avec les dérivés ordinaires ; *exklärō* : éclairer, illuminer (Vitruve), M. L. 2972, et 2973 \**exkläriātō*, v. B. W. *éclairer* et *éclaircir*; *inclārēscō*.

V. *calō*. Pour la forme, cf. *gnārus*.

*classicus*, -um : v. *classis*.

*classis*, -is f. : le sens premier est sans doute « appel », *classis iūniōrum* « appel des jeunes gens », par opposition à *classis seniorū*. Désigne ensuite les diverses sortes de « classes » de citoyens susceptibles d'être appelés sous les armes : *partes populi classes uocamus quea quinque fuerunt*, Serv., Ae. 7, 716, et, d'autre part, la « troupe » convoquée sous les armes dans *classis clipeāta*, *classis pīcīcta* ; cf. P. F. 48, 22, *classes clipeatas antiqui dixerunt, quos nunc exercitus uocamus* et 49, 10, *classis pīcīcta* : *exercitus instructus* (cf. 294, 3 ; 295, 2). *Vetusius enim fuit multitudinem hominum quam nauium classem appellari*, P. F. 251, 20. Puis, *exercitus* ayant servi à désigner l'armée de terre, *classis* s'est spécialisé dans le sens de « flotte » et *classiātūs* a signifié « de la flotte »,

marin ». Dénominatif : *conclassare* : *classem iungere* (Gloss.). M. L. 2115 a ? Irl. *class*. Mais *classicus* a gardé le sens ancien, cf. Varr., L. L. 5, 91, *classicos a classe*, qui item cornu canunt, ut tum, cum classes comitiis ad comitiatum uocant. De là, *classicum* (sc. *cornū*) : trompette, clairon qui sert à appeler les classes. M. L. 1964 ; B. W. *glas*. Le pluriel *classici* (sc. *ciuēs*) désigne aussi les citoyens appartenant à la première des classes créées par Servius Tullius ; de là le sens de *scriptōrēs classici* « écrivains de premier ordre », d'où « classiques ». Cf. Gell. 6 (7), 13, 1 et 19, 8, 15.

Les anciens rattachent *classis* à *calāre*, cf. Quint. 1, 6, 33, *sūt et classis a calando* ; mais la dérivation ne s'explique pas. Les mots en *-ssis* sont rares en latin, et partout l'origine du groupe *-ss-* est reconnaissable, *cassis*, *messis*, *tūssis*. L'emprunt à un imaginaire gr. κλάσσις (= ion.-att. κλῆσις), qu'indique Denys, Ant. 4, 18, κλάσσει, κατὰ τὰς Ἑλληνικὰς « κλῆσις » παρονομάσαντες... καὶ τὰς κλάσσεις ἀρχαῖον ἔκάλουν « καλέσεις » n'est qu'une étymologie populaire. Terme technique qui peut être emprunté à l'étrusque.

V. *calō*.

*clātrī* m. et *clātrā*, -ōrum n. (forme populaire *crāclī*, issue de *clātri* par métathèse réciproque (*clātri* > \**crāclī* > *crāclī*) dans l'App. Probi 209) : barreaux, treillis de bois ou de métal destiné à fermer une ouverture (porte, fenêtre) ou à déterminer un enclos. M. L. 1966 ; gall. *cedr*. De là : *clātrātūs* et *clātrā*, -āre. Sans doute emprunt ancien (Caton) au dor. \*κλάστιφα, att. κλῆσθρα. Pour l'absence d'aspiree, cf. *tūs* ; et pour l'*a*, *crāpula*.

*clāua*, -ae f. : bâton (noueux?), massue. Attesté depuis Plaute. M. L. 1975.

Dérivés et composés : *clāuula* : scion, M. L. 1983 ; *clāuularis* (*clabu*), -rius (*cursus*; tardif) ; *clāuicula* (Apul., Sol.) ; *clāuiger* (poétique, épithète d'Hercule) ; *clāuator* (rare) = χορυντής.

D'après Cuny, MSL 18, 426 sqq., *clāua* serait, à l'origine, le collectif de *clāuos*, *clāuus*, qui désigne souvent « un noeud du bois ».

V. *cello*, *clādēs*. Ombr. *klavlaſ*, *clāuulās*, *clūnīs* ?

*clāu* ; *clāuīs*, *clāuūs* (*clāuos*), *claud* :

- 1<sup>e</sup> *clāuīs*, -is f. : clé, loquet, barre. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1981. Il est difficile de décider si le mot est apparenté ou emprunté au gr. dor. κλάτης (ion. κλάτης, acc. att. κλεῖν de \*κλῆνω) issu de \*κλάψη. Mais la dérivation en est purement latine : *clāuicula* (doublet vulgaire *cabicola*, fr. *cheville*, B. W. s. u.) : petite clé ; vrille de la vigne, M. L. 1979 ; *clāuicularius* ; *clāuiger* : porte-clé (Janus) ; *conclāuīs* : d'où *conclātūe* n. *Conclātūa dicuntur loca quea una clāue clauduntur*, P. F. 34, 8 ; *conclātūs*, id. 50, 21.

Du reste, *clāuīs* et *clāuūs* désignent le même objet ; à l'origine, la serrure primitive se composait d'un clou ou d'une cheville passée dans un anneau. A mesure que les choses se sont compliquées, la langue a différencié dans l'emploi *clāuīs* et *clāuūs*.

- 2<sup>e</sup> *clāuūs* (*clāuos*), -i m. : cheville (sans doute de bois à l'origine, puis de fer), clou (*clāuūs annālis*, P. F. 49, 7) = ἄρξης ; dans la langue nautique : cheville tenant la barre du gouvernail, puis le gouvernail lui-même (cf. Enn., A. 483) ; dans la langue médicale : clou, bouton,

cor au pied ; nœud de pourpre ou d'or qui se trouve en bordure de la toge des sénateurs ou des chevaliers ; Varr., L. L. 9, 4, 7, *tunicam ita consuere ut altera plagula sit angustis clavis, altera latiss.*, et, par extension, la bande de pourpre, large ou étroite selon le rang, qui borde la toge (de là : *angusticlavius, laticlavius, laticlavius, -uum*). Ancien, usuel ; les formes romaines remontent la plupart à *clavis*. M. L. 1984. Irl. *cló*; gall. *clau*.

Dérivés et composés : *clavulus* : petit clou ; *clavelus*, M. L. 1977 ; *claviculus* ; *clavatus* : -a d'un *clavuntur aut uestimenta clavis intertexta, aut calciamenta clavis confixa*, P. F. 49, 5, d'où à basse époque *clavū, -ās* et *\*conclavū*, M. L. 2116 a ; *\*inclavū*, M. L. 4358 ; *clavarium* : indemnité de clous donnée aux soldats pour leurs chaussures (cf. *salarium, calcearium*) ; *clavifixus* (Ignat.), *-fixor* (Gl.) = ἡλοχέτος.

<sup>3°</sup> *claudō, -is, -ī, -sum, -ere* (et *clūdō* doublet tiré des composés en *ex-, in-clūd-*, etc.) : fermer, clore ; enfermer, enclore. Ancien et usuel. Panroman. M. L. 1967 ; *clausum* n., terme rustique « clos, enclos », M. L. 1973 ; et même *clausa* f. extrait du n. pl. *clausa, -ōrum; clausūra (clū), -ae f.* : clôture, enclos, M. L. 1974.

Dérivés et composés : *claustra* n. pl. (le singulier *claustrum* n'est pas attesté avant l'époque impériale) : tout ce qui sert à fermer, barrières, verrous, etc., en particulier « gâche ou anneau fixé sur le montant d'une porte, dans lequel entre le pêne d'une serrure », M. L. 1972 ; germ. *Kloster* ; cf. aussi v. angl. *clustor*, etc., irl. *clabhr* ; et de *clausula* : *clausul, clusenair*. De là *claustellum* (écrit *clōstellum*), M. L. 1974 ; *claustrarius (clōs-)* ; *claustritimus* (Laevius d'après *aeditimus*) ; *clausura f.* (bas-latín), M. L. 1974 ; *clausula*, attesté depuis Varron et Cicéron dans le sens technique de « fin, conclusion » d'un ouvrage, ou d'une partie d'ouvrage, lettre, narration, etc., et spécialement « fin de phrase, chute rythmique d'une période ». Dans la langue du droit, « article ajouté en fin de loi, clause ». Ce n'est qu'à très basse époque que le mot a désigné un « lieu clos » (fr. *cloître*). — Technique : poignée d'une strigile ou de tout autre instrument, qui, lorsqu'on y introduisait la main, formait autour un anneau ou une garde ; cf. Rich., s. u.

Cf. encore M. L. 1970, *\*clausiō*, demeuré en gallo-romain, fr. *cloison*, et M. L. 1997 a, *\*clūdicāre*.

*con-* (M. L. 2116, *\*conclausūm*), *dis-*, *ex-* (M. L. 2974, *\*excludere, fr. éclosure* ; M. L. 2975, *exclusa* ; M. L. 2976, *exclusōrium*, cf. Thes. s. u. ; all. *Schleuse*), *in-* (*\*inclusum*, M. L. 4357), *inter-*, *oc-clūdō*, dans lesquels le préfixe ajoute à l'idée de « fermer » les nuances attendues. A noter seulement *reclūdō* « ouvrir » (comme *reserō, -ās*) opposé à *occlūdō*, dans lequel le préfixe marque que l'on accomplit l'action en sens inverse du sens exprimé par le verbe simple (cf. *reprobō, retractō, reuelō*). Les langues romanes ont conservé, au contraire, le sens de « renfermer » ; cf. M. L. 7124, *reclūdere*, *\*reclaudere, reclausum*, qui était usité dans la langue populaire, cf. Vulg. Num. 15, 34, *reclūdere alqm. in carcērem* (le préfixe marquant en ce cas l'action de tirer la porte en arrière pour la fermer) ; de même irl. *reclēs*. La langue classique ne connaît ni *clausus, -īs*, ni *clausiō*, ni *clausor*, mais *conclusiō* est usuel. *Clusiō* figure dans les glosses, CGL V 487, 25, ainsi que *prae-, proclusiō* ; *clūsor* apparaît dans la Vulgate.

Les adjectifs *clūsaris, clūsilis* n'apparaissent pas avant Pline et Hygin.

On est tenté de rapprocher *clāvus* de *-cellō (per-cellē)*, *clādes*, etc., et, sans écarter le rapprochement avec gr. \**κλάψις*, de supposer qu'il y a eu entre *clāvū* et ce mot grec emprunté une contamination d'où serait sorti *clāvus*. D'autre part, il y a *claudō*, qui semble indiquer une idée de fermeture et qui est un présent fait sur *clāvū* ; le perfectum est secondaire : *clausi*. Le groupe de lit. *kliuvu, kljuti* « rester accroché quelque part » et de *serbeliklūka* « crochet, clé », v. sl. *kljuci* « clé » rappelle *claudō, clāvus*, et gr. \**κλάψις* est malaisé à relier. En somme, ensemble obscur, ce qui ne surprend pas pour des mots techniques.

*claudus (clōdus et clūdus), -a, -um* : boiteux. Ancien, usuel.

Dérivés : *claudēō, -ēs, -sūrūs, -ēre* : boiter. Rare ; n'est plus employé après Cicéron que par les archisants. Remplacé par *claudicō (clō-)*, *-āre*. Pour la formation, cf. *medeō, medicus, medicō*. Toutefois, *cladicus* n'apparaît que dans la Mulom. Chironis et peut être tiré secondairement de *claudicō*, qui serait à ranger parmi les verbes de type populaire en *-iō* ; cf. *fodicō, fricō* (en face de *fodiō, friō*), *morsicō*, etc. L'abstrait courant est *claudicatiō* ; *claudiatōs* n'est que dans Pline et Apulée ; *claudigō, clōdigō, clōdimen*, dans Mulom. Chironis. On trouve aussi dans les glosses *cladaster* ; cf. *caluaster*. Cf. sans doute *Claudius, Clōdius*. Aucun rapprochement exact, comme pour la plupart des noms d'infirmités. On remarquera le vocalisme radical *a* et le même suffixe que dans *surdus, tardus*, etc. Le rapport imaginé par Donat, Eu. 164 et Ad. 607, entre *clodus* et *claudō* reposait sur un contresens. Cf. Thes. s. u. *claudō*, III 1311, 10 sqq. Pour le groupe initial, cf. *clopups* et v. irl. *cloén* sous *clīnō*.

*clāvis, clāvus* : v. *clau*.

*clēmēns, -mentis* adj. : deux sens, physique et moral ; 1<sup>o</sup> en pente douce, qui s'infléchit doucement ; rare et seulement dans la latinité impériale, sans doute par image, Apul., Met. 4, 5, 1, *clementi... transmissō clīulo* ; Claud. 15, 511, [pars *insulæ*] *ratibus clemens* ; par suite que « coule doucement » (*dē uentō, fluuiis*, poétique et rare, cf. Thes. III 1333, 26 sqq.) ; 2<sup>o</sup> facile, qui se laisse flétrir, clément ; sens usuel et attesté depuis Plaute ; de là : *clēmenter, clēmentia*, avec les contraires *inclemēns, inclemēntia* ; et les noms propres *Clēmentius, -inus, -tiūs, -tilla*. M. L. 1984 a.

Les anciens établissaient un rapport entre *clēmēns* et *clīnō*, cf. Sén., Clem. 2, 3, 1, *clementia... inclinatio animi ad lenitatem in poena exigenda* ; Differ, 46, 28, *clemens est inclinatus ad bonitatem et pietatem mentis, et la construction clemens ad ignoscendum*, Carm. Epigr. 795, 7.

La formation du mot est obscure. La rareté et l'apparition relativement tardive du sens physique laissent supposer que c'est un développement secondaire, d'origine savante, dû au rapprochement avec *clīnō*. Il semble que pour les Latins le mot contenait *mēns*, comme on le voit par la définition des Differ. La flexion de *clēmēns* est identique à celle de *uehēmens, uēmens*, qui forme avec lui un couple antithétique ; elle semble supposer au moins une influence de *mēns*, sinon la présence réelle de ce mot comme second terme.

*clēps* : *fur*, CGL V 349, 51. N'est conservé que dans ce texte ; a été éliminé par *fūr*, mot emprunté : *clepta* dans Plaute, Tru. 102, est un emprunt au gr. *κλέπτης*. Le verbe *clēps, -is, -psi, -ptum* est glosé *fūrāti*, Non. 20, 7 : voler, dérober ; Cic. l'oppose à *rapiō*, Leg. 2, 22, *sacrum... qui clepsit rapsitiae*. Rare et archaïque : a été remplacé par le dénominatif *fūrāti* et, dans la langue populaire, par *inuolare, -uolare*. Fréquentatif : *clepto, -ās* (S. Cypr.).

Cf. got. *hifan* « voler (par ruse) » et, avec une autre formation, gr. *κλέπτω* « je vole ». Le nom d'agent *clēps* a des correspondants dans gr. *κλάψις* (et βου-κλέψι) et, avec élargissement -i suivi d'arrangement, dans gr. *κλέπτης* et got. *hifitus* « voleur ». L'irlandais a *cluin* « trompeur », qui peut reposer sur *\*klop-ni*. Terme propre à l'indo-européen occidental. — Le vol par ruse s'exprime par l'idée de « cacher » dans irl. *tāid* « voleur », gr. *τητάω* « je vole », v. sl. *tati* « voleur », hitt. *tāy-* « voler », en face de skr. *tāyāt* « voleur », et sl. *tajiti* « cacher », dor. *tāvōwos*, hom. *τήντως* « trompeur, vain ». Ceci permettrait peut-être de rapprocher v. sl. *za-klepe* « κατέθλεισε (cf. toutefois Berneker, *Slav. etym. Wör.*, p. 513), v. pruss. *au-klipits* « caché » ; mais ce rapprochement a peu de portée.

*clēricus, -a, -um* ; *clēricus, -ī m.* : clerc, v. B. W. s. u. Comme *clērus*, emprunté par la langue de l'Église au gr. *κλῆρος, κληροκός*, M. L. 1987, a fourni des dérivés latins : *clēricalis* ; *clērātūs, -īs m.*, M. L. 1986. Cf. aussi M. L. 1985, *clērica* « tonsure ». Irl. *clēir, clerech*.

*clēbanus, -ī m.* : four de campagne, tourtière. Emprunt au gr. *κλέβανος* (Celse).

Dérivé : *clēbanārius*.

L'i devait être long en latin comme en grec. Mais Claudio Marius Victor. (v<sup>e</sup> siècle après J.-C.) scandit *clēbanus*, que confirme l'emprunt ags. *cleosa* « chambre (chauffable) ».

*clēndiō, -ōnis m.* : nom d'un ver, dans la Mulom. Chironis.

*clēns, -entis m.* (et f. d'après Charisius, GLK I 28, 19 ; toutefois, *clienta* est attesté depuis Plaute, cf. Thes. s. u.) : « client » dans la loi romaine, par opposition au *patrōnus*, e. g. Lex XII Tab. 8, 24, *patronus si clienti fraudem fecerit, sacer esto* ; Paul Dig. 47, 2, 90, *si liberus patrono uel cliens... furtum fecerit, furti actio non nascitur*. Ancien, usuel, technique.

Dérivés : *clientela* (cf. *tūtēla*) ; *clientulus*.

Une graphie *clientibus* se trouve dans l'Ambrosianus de Plaute, Tri. 471 (*clientibus* dans P.). Les anciens établissaient un rapport entre *clēns*, *clēns* et *clēoē*, cf. Pl. Men. 575, *res | magis quaeritur quam clientum fides | quoivismodi clēat* (Plaute a-t-il écrit *clientum?*). Comme on ne voit pas le moyen de passer de *clēns* à *clēns*, on a supposé que *clēns* serait le participe d'un thème racine du groupe de *clīnō* (Wackernagel, Sitzber. Berl. Akad., 1918, II, p. 1216) et que *clēns* résulterait d'une étymologie populaire. — Un emprunt (à l'étrusque? cf. *Veiani, -entis*) est d'ailleurs possible pour ce terme technique, désignant une institution particulière à Rome. La variation *clēns/cliens*, différente du cas de *clēpus, clipeus*, peut n'avoir pas d'origine phonétique.

*clēngō, -ere* : — *cingere a Graeco κυκλοῦ dici manifestum est*, P. F. 49, 11 ; *clēngō* : *cludō* (Gl.). Mot de glossaire, non autrement attesté. V. isl. *klekkra* « anneau », ?

*clē-* : forme prise en latin par la racine \**klei-* « incliner, pencher » et élargie à l'aide de suffixes en *-no*, *-nā*, *-ni* ou en *-uo*, *-ui* ; de là : *\*clēnūs, clēnō, ac-clēnūs* ; *clēuis, clēuus (clēuos)*.

1<sup>o</sup> *\*clēnūs* : « pente », non attesté (le *clēnūs* auquel remontent certaines formes des langues romanes peut avoir été tardivement refait sur *clēnāre*, cf. M. L. 1992), a dû exister à côté de *clēuos* ; *acclēnūs* est à *\*clēnūs* comme *acclēuis* à *clēuos*. Seulement, tandis que la langue pouvait différencier *acclēnūs* et *acclēuis*, le premier ayant pris le sens de « qui se penche sur, appuyé à, adossé à, enclin à », *acclēuis*, au contraire, celui de « qui va en montant », une distinction analogue était impossible entre *\*clēnūs* et *clēuos*. Le premier a donc succombé, tandis que *clēuos* subsistait.

2<sup>o</sup> *clēnō, -ās* : qui a passé dans les langues romanes, cf. M. L. 1990, n'est pour ainsi dire pas attesté à l'état de simple dans les textes, cf. Thes. III 1349, 59 sqq., et a peut-être été tiré à basse époque des verbes composés ; mais Cicéron a *clēnāre* adj. (dans sa traduction d'Ara-tus) et Lucrèce, *clēnamen* (= gr. *περέχρυστος*), c'est-à-dire dans des imitations du grec ; *-clēnātiō* n'existe pas ; dans les *tituli* du De Rer. Nat. de Lucr. 2, 222, il faut lire sans doute de *<de>clinatio motus* ; un seul exemple de *clēnātūs, -ūs* dans un grammairien de très basse époque. Les composés sont, au contraire, usuels : *acclēnō* (poétique et prose impériale), M. L. 77 ; *declēnō*, transitif et absolu ; (se) détourner, (s') éloigner, (s') écarter (avec idée accessoire de chute, d'où « décliner »), dévier ; et aussi « éviter, parer », M. L. 2505. Dans la langue grammaticale, « dériver » et « conjuguer », puis spécialement « décliner » = *κλίνω, ἐκκλίνω, παρακλίνω*, comme *clēnātiō* sert à rendre *κλίμα* « inclinaison du ciel » (à côté de la transcription du mot grec *clima*) et *κλίσις* « déclinaison, dérivation, flexion, conjugaison », à côté de son sens latin « écart, déviation ».

*diuersiclinia* n. pl. (Prisc., GLK III 145, 3), adaptation latine de *ἐτερόκλιτα*.

*inclēnō* : incliner, flétrir, flétrir (transitif et absolu ; sens physique et moral ; sens grammatical = *γραμμή*) ; dévier, changer, décliner. M. L. 4359, et *inclinis*, 4359 a. Même variété d'emploi dans *inclinatiō* : inclination, inflexion (sens physique et moral) ; climat, latitude (= *κλίμα*) ; dérivation, formation des mots (Varron) ; altération.

*reclēnō* : pencher en arrière, appuyer. Quelquefois synonyme de *remouēō*. M. L. 7123 a. De là *reclēnātōrium* : dossier, reposoir (Vulg.).

*succēlinō* (Venant. Fortun.).

A ces verbes correspondent des adjectifs en *-clēnis* : *acclēnīs* (poétique et prose impériale), M. L. 78 ; *declēnīs* (rare) ; *inclinis* (très rare, époque impériale) ; *reclēnīs* (poétique et prose impériale). Le composé *triclinium* « lit de table à deux, à trois places » est sans doute emprunté au grec *τρικλῖνον, τρικλῖνος (-vov)* ; de là *biclinium*, comme *bisellium*.

3<sup>o</sup> *clētūs (-uos)*, -ī m. (p. collectif n. *clēus* dans Caton et dans Memmius ap. Non. 194, 29, cf. Thes. III 1356, 60) : « pente », souvent avec le sens de « montée », d'où

l'épithète *arduus*, le proverbe *cliuo sudamus in imo* ; et le sens de « *collis* » que le mot a pris en bas latin, Thes. 1357, 63 sqq., et qui est conservé dans certains parlers italiens, cf. M. L. 1993.

Dérivé : *cliuosus* : montagneux, accidenté.

*cliuis*, -e = *procliuis*. Rare et technique (Frontin, Gromat.) ; dans la langue augurale, *cliuia auspicia dicebant quae aliquid fieri prohibebant ; omnia enim difficilia cliuia vocabant, unde et cliu (uia?) loca ardua*, P. F. 56, 10 ; *cliuia f.*, nom d'oiseau (de mauvais augure).

Composés : *accliuis* (-uus dans Festus, s. u. *clitellae*) « obliqui erectus » ; *decliuis* ; *prōcliuis* (-uus) : penchent en avant ; d'où « enclin à » et « facile » ; *prōcliuium* « pente ». Abstraits en -tūs correspondants : *ac-*, *dē-*, *prōcliuitās*.

4° *clitellae*, -arūm (*critellae* dans Mulom, Chironis ; sur la dissimilation, v. Meillet, BSL 30, 126) : bâts. Ancien, usuel. Le pluriel sé justifie parce que l'objet est double. A été rapproché de *cliuis*, *clini*, cf. P. F. 152, 9, *dicuntur non tantum eae quibus sarcinae conligatae mulis portantur, sed etiam locus Romae proper similitudinem, et in uia Flaminia loca quaedam deueza subinde et adcliuia. Est etiam tormenti genus eodem nomine appellatum.*

Dérivé : *clitellarius*, -a, -um.

L'ombrien a un accusatif *kletram* « lecticam » de \**klei-tra-n*, auquel correspondrait en latin un substantif \**clūra* (ou \**clitrum*) dont *clitellae* est le diminutif.

La dissimilation de *l-l* en *r-l*, normale en italique commun et encore à date ancienne en latin, fait attendre \**critellae* ; en fait, il y a trace d'une forme dialectale non romaine *cretellae* dans des gloses (v. les faits dans 1, Thesaurus) ; la conservation de *clitellae* suppose que \**cleitiae* a existé encore en latin ancien. Le correspondant le plus proche de v. lat. \**cleitiae*, ombr. *kletram*, est pour la forme got. *hleipra* « στηνή, στῆνος », apparenté à gr. *κλιτία*, *κλιτόν* « cabane, tente », et, avec un autre vocalisme radical et un autre sens, à v. angl. *hlaedr*, v. h. a. *leitar* « échelle ». Le sens initial est indiqué par irl. *cliathe* « crâtitis », gall. *clawyd* « claire » (v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I, p. 121). Il s'agit d'objets en bois appuyés obliquement les uns aux autres, de manière quelconque.

La racine \**klei-* est attestée dans tout l'ensemble de l'indo-européen. Mais il n'y a aucun présent qui ait subsisté dans deux langues. La forme du présent diffère d'une langue à l'autre : skr. *crāyati* « il appuie », lit. *slējū* « j'appuie », v. sax. *hlinōni* et v. h. a. *hlinēn* « appuyer », all. *lehnen*, gr. *κλίνω* (de *\*κλίνω*), à côté du parfait *κλίνει*. En latin, tout se passe comme si un présent à suffixe nasal \**clīnō*, non attesté, avait fourni un fréquentatif de type ancien à voyelle longue comme *cēlāre*, d'où *in-clinare*, *dē-clinare* ; le simple *clinare* semble secondaire, on l'a vu (cf. le cas de *occupō* en face de *capiō*, etc.). Un ancien \**kleinā* ou \**klīnā* est invraisemblable. — L'i de *acclinis*, *rectinis* et de *triclinium* engage à grouper ces mots particulièrement avec -*clīnō*.

Le suffixe \*-wo- observé dans *cliuis* se retrouve dans le groupe des mots germaniques qui indiquent un « tumulus funéraire », une « tombe » ; got. *hlaiw*, v. norv. *run*, *hlaiwa*, etc. Lit. *šlēivas* « aux jambes torses » est loin pour le sens ; cf. irl. *clóen* « qui est de travers » (cf. *claudus*?). Le sens de « endroit en pente, colline, mon-

tagne » se retrouve dans got. *hlain*, gr. *χλίτος* et *χλίνει*, lit. *šlaitas*, peut-être arm. *learn* « montagne ».

Quant à ombr. *kletram* et lat. *clitellae*, cf. irl. *clithar* « haie », gall. *cedren* « clôture », got. *hleipra* « στηνή, στῆνα », v. h. a. (*hleitara* « échelle ») et, pour le sens, gr. *χλίσια*, *χλίσον*, lit. *slita* « clôture en bois » (v. Meringer, IF, 16, 117), irl. *cliathe* « crātitis » ; d'après M. Vendryes, Rev. Celt., 46, cf. gall. *clud* « charge » ; cf. gr. *κλιούα*.

Le sens de « néfaste » attaché à *cliuis* rappelle irl. *clé*, v. gall. *cledd* et got. *hleiduma* « gauche » ; cf. lat. *scæna*, *sinistra* aus.

**clipeus** (*clupeus*, -i m. et **clipeum** (d'après *scūtum*?) : bouclier rond et creux, allant du cou jusqu'au mollet, d'où l'étymologie populaire *quod clepet i. e. celer*, Isid., Or. 18, 12, 1. Ancien (Plt.) ; technique. Passé en irl. : *clipo*.

Dérivés : *clipeatus*, d'où *clipeō*, -are ; *Clipearius* nom propre ; *clipeolum* (Hyg.) ; *clipellarius*, -rium (Not. Tir.) ; *clipeocentrus*, hybride de *clipeus*, et *κέντρον*, tardif.

Les manuscrits ont indifféremment *clipeus* ou *clups* ; dans les inscriptions, *clupeus* est plus fréquent. Il est impossible de déterminer quelle est la forme la plus ancienne et les grammairiens donnent une étymologie de l'une et de l'autre, expliquant *clipeus* « ἀπὸ τοῦ κλέπτειν », *clupeus* « a *cluendo* » (!). L'incertitude du vocalisme et du genre indique un emprunt, vraisemblable pour ce terme technique (cf. *cassis*, *cuspis*, *galea*, *parma*, *gladius*, *tōrica*, *lancea*, etc.). Cf. *subina* et *sibina* ; *lumpa* et *limpa*.

La finale rappelle d'autres mots en -eūs : *balteus*, *calceus*, *culleus*, *puteus*, etc., sans doute de provenance étrangère.

*clitellae*, *cliuis*, *cliuus* : v. *clī-*.

*cloāca*, -ae f. (*clouāca*, Varr. et inscriptions ; *cluāca*, Varr., Sall., blâmé par l'app. Probi, GLK IV 198, 12, *cloaca non cluaca* ; formes tardives *clōca*, *clāca*, *co(u)ācla*) : égout, cloaque. Ancien, usuel. M. L. 1994.

Dérivés : *cloācālis*; *cloācō*, -are « inquināre », P. F. 58, 1 (*cloare* L.) ; *cloācārius*; *cloācānus* conservé dans l'épithète *Venus Cloācina*, *Cloācina*.

Rattaché par les Latins à un verbe \**cluere* (\**cloāre*) « purgare » ; cf. Pliny 15, 119, *myrtle urbena Romanos Sabinosque... purgatos in eo loco, qui nunc signa Veneris Cluacinae habet. Cluere enim antiqui purgare dicebant*; cf. Serv. auct. Ae. 1, 720, *Cloacina, quia veteres cloare purgare dixerunt*. Mais ce verbe \**cloare*, \**cluere*, sans exemple, est peut-être une invention de grammairien pour expliquer *clōca*, *Cloācina* (*Clu-*), dont la formation est obscure.

Tout ceci est douteux. Mais il y a une racine \**kleu-*, à laquelle *cloāca* peut appartenir.

Le présent gr. *κλέψω* « je lave, je nettoie » est de type dérivé. Le germanique a le groupe de got. *grūtās*, v. h. a. (*grūtar* « pur, propre », le celtique, gall. *clir* « propre », et le lituanien *slūčju* (prét. *slūčiau*) « je nettoie » et, dialectalement, *slavū* (même sens), qui sont plus éloignés.

*cloc(e)a*, -ae f. : synonyme de *campāna* « cloche », attesté seulement à très basse époque (VII<sup>e</sup> siècle). Origine incertaine. Passé dans les langues romanes, M. L. 1945, B. W. s. u. ; le celtique a : irl. *cloc*, gall. *clock*, n'enseignent rien pour le latin.

de là, sans doute, le germanique : ags. *clugge*, v. h. a. *glocka*.<sup>1</sup>

*cloppus*, -a, -um (Gloss.) : boîteux ; *χωλός*, *lordus* (*lur-dus*), *pandus*. M. L. 1997, et 1996 \**cloppicāre*, fr. *clocher* et *clopin-clopant*. La gémination expressive de la consonne intérieure caractérise des adjectifs marquant une dissonance, cf. *lippus* (pour le -pp-, cf. *stloppus*) ; pour *cl*, cf. *claudus* et gr. *χωλός*. Demeuré en gallois : *cloff*.

*clucidātūs* : v. *glu-*.

\**cludō* ou *cluden*, -inis? : épée de théâtre. Ne se trouve qu'à l'ablatif *cludine* dans Apul., Apol. 78 ; et le texte est contesté.

*clueō*, -es, -ère ; *cluō*, -is, -ere (*clueō* est la forme uniquement employée par les anciens auteurs) ; *cluō* n'est attesté sûrement qu'à partir de Sénèque, Thes. III 1360, 81 sqq., et semble fait sur *κλύνω* : s'entendre dire ou nommer, avoir la réputation de ; souvent en bonne part, e. g. Plt., Ps. 591, *quae (facinora) post mihi clara et diu clueant*, par suite « avoir de la réputation, être célébré », cf. *inclusus*, *inclusus* (O. Prinz, Glotta 29, 138) ; glorieux, illustre » (sur lequel les grammairiens ont peut-être refait *clutus*, cf. *clutum* dans le Thes.). Les gloses ont conservé la trace d'un substantif *cluor* : *δέξα* (cf. *decor*, *honor*) ; et d'un adjetif *cluorius*, *nobilior*, CGL II 510, 5 et V 627, 10 ; cf. aussi *praecluoris* (Mart. Cap.), *praecluētus ualde clarus et inclusus* ». Par extension, *cluēre* a pris le sens de « avoir un nom », par suite « exister », et, ce sens s'étant affaibli, est devenu synonyme de *esse* dans Lucr., e. g. 2, 525, *primordia rerum infinita cluere*. Comme *clueō* avait un sens voisin du passé, il en a parfois reçu les désinences, peut-être par analogie avec *uideor*, e. g. Plt., Ps. 918, *stratioticus homo qui cluerat* ; Peucavius, Trag. 194 ; Varr., Men. 356. Mot archaïque, qui appartient surtout à la langue héroïque ou épique, repris à basse époque. Pas de *perfectum* attesté. Cf. peut-être les noms propres : osq. *Kluvatis* (*Cloātūs*), lat. *Cluentius*, *Clouentius*, volsq. *Cloil* (*Cloelius*), ombr. *Kluvīer*, gén. « *Cluīi* », etc.

La racine \**kleu-* était celle qui, en indo-européen, signifiait « entendre », cf. tokh. *klautso* « oreille ». La forme verbale principale qu'elle fournissait était un aoriste radical athématique qui a subsisté, notamment, dans véd. *grudhi*, gr. *κλῦθι* « écoute » et arm. *luay* « j'ai entendu ». Les langues qui ont conservé la racine ont recouru à des présents nouveaux : skr. *gnōti* « il entend », de \**klenew* ; irr. *-cluinethar* « il entend », Meillet, MSL 15, 337. Lat. *clueō* et *cluō* résultent d'adaptations proprement latines, de même que le gr. *κλέ(F)ου* « je suis connu ». Dans plusieurs langues, ce verbe a été remplacé par d'autres, en latin par *audīō* (v. ce mot). — *Le-clutus* qui est dans *in-clutus* répond à skr. *grutās*, gr. *χλύτος*, qui ont le même sens ; cf. aussi irr. *-cloth*, qui sert de prétérit à *cluinethar*. Si le latin n'a que *inclusus*, c'est que, originairement, l'adjectif en *-to-* figurait d'ordinaire au deuxième terme de composés. Il n'y a pas de raison de croire que *cluor* réponde à skr. *grāvah*, gr. *χέ(F)ος* « gloire » ; ce peut être une formation proprement latine ou une imitation du grec. — Les formes slaves et baltes, v. sl. *stlovq* « je m'appelle », etc., n'enseignent rien pour le latin.

*clūmae* : *folliculi hordei*, P. F. 48, 15. V. *glūma*.

*clūnis*, -is et *clūnēs*, -ium (usité surtout au pluriel, comme *natis* ; cf. toutefois, Hor., S. 2, 8, 91) m. et f., cf. Charisius, GLK I 101, 4, *clunes feminino genere dixit Melissus... sed Verrius Flaccus masculino genere dici probat, quoniam -nis syllaba terminata anima carentia nominatiū singulari masculina sunt, ut panis cinis crinis et similia : fesses, croupe. Ancien, populaire ou technique. Le plus souvent synonyme de *nates*, quoique Martial 3, 53, 2 emploie les deux mots en les différenciant ; se dit des animaux comme de l'homme. Le singulier est sans doute secondaire.*

Dérivés : *clūnēcum* (et *clūnēbūm*) : *cultrum san-guinarium dictum, uel quia ad clunes dependet, uel quia clunes hostiarum diuidit*, P. F. 43, 2 ; *clūnālis* (rare et tardif) ; *clūniculus* (-la?).

Cf. avec le même sens, irr. *cluin* f., lit. *slaunis* f. et v. pruss. *slaunis*, v. isl. *hlau* « fesse » n. Le rapport avec gr. *κλόνις* « os sacrum », *κλόνιον* *τοχίον*, *φάγις*, *στρφης* n'est pas déterminable.

*cluō* : v. *cloāca*.

*cluepa* (*clipea*), -ae f. (Gloss.) : lamprillon. M. L. 1998. Mot tardif. Origine inconnue.

*clūra* (*clūna*), -ae f. : nom d'un singe (Gloss.) ; *clūri-nus* (Plt.). Peut-être de *κόλωρος*, avec une finale refaite sur *simia* ; *clūna* « à clūnibus tritis », P. F. 48, 11, est une déformation populaire.

*clustrīgō* : *quod super lacte nat quasi oleum*, CGL III 599, 20 ; 604, 40. En rapport avec *colostra*?

*enasonas* : *acus quibus mulieres caput scalpunt*, P. F. 46, 1. Sans doute accusatif pluriel d'un gr. *\*κνάσων*, de *κνάσω*.

*co-* : v. *cum*.

*coāctus*, *coāctilis*, *coāgmentum*, *coāgulum* : v. *cōgō* sous *agō*.

*coacula*, -ae f. : caille. Onomatopée. Mot mal attesté en latin ; ne figure que dans une glose : *larix*, *coacula*, CGL III 567, 60, où *larix* doit être une graphie faussement savante de gr. *λάριξ* « mouette » (cf. *miles* pour *reichenau*, éd. Labhardt, n° 2975 : *colurnix* : *quaccola*). Le mot est sans doute d'origine germanique, cf. v. h. a. *quahiala*, *wahtala*, holl. *kwakkel* « caille » ; v. Kurt Hettner, *Die Reichenauer Glossen* (Halle, 1906), p. 46 sqq. C'est avec le sens de « caille » qu'il a passé dans les langues romanes, où il a concurrencé *colurnix*. M. L. 2004 ; B. W. s. u. Cf. aussi *quarqua*.

*coax* : onomatopée du cri de la grenouille (gr. *κοάξ*) ; *coaxō*, -as. M. L. 2007.

*coc(e)olobis*, -is f. : sorte de vigne espagnole (*Colum*, Plinc.). Mot donné comme espagnol et non latin.

*cocēum*, -i n. (coccus m. tardif) : kermès, graine servant à teindre en écarlate ; par suite, « écarlate » et « vêtement d'écarlate ». Emprunt au gr. *κόκκος*, attesté depuis Horace. M. L. 2009 ; B. W. sous *coque*. Irl. *coig*, gall. *coch* « rouge ».

Dérivés : *coceus*, *coccinus* (= *κόκκινος*), M. L. 2008 ; *coccineus*.

**coœus**, -i m. : coq. Attesté seulement dans la Loi Salique. Onomatopée ; cf. *coco*, *cucurru* ; gr. κοκκός, v. isl. *kokkr*, et *cuculus*. M. L. 4732 ; B. W. s. u.

**coœtum**, -i (**coœtum**) n. : *genus edulii ex melle et papauere factum*, P. F. 35, 6. Sans doute emprunt au gr. κοκητόν influé par *coquō*, ou à κοκεύω avec changement de suffixe, d'après *morētum*, *ficētum*.

**coe(h)lea**, -ae f. (*coelia* blâmé par l'App. Probi, GLK IV 198, 6 ; *coculea* (d'après *coculum*?), *cuchlia*) : colimaçon, escargot. Puis tout objet ayant cette forme. Emprunt au gr. κοχλαῖα masculin ; pour le changement de genre, cf. *catapulta*, *charta*. Attesté depuis Caton. Roman, avec toutes sortes de déformations, cf. *clocea* (mss. TL de Palladius), *clocea*, *claucula*, CGL V 278, 11 ; M. L. 2011.

Dérivés : *coc(h)leare* et *coc(h)learium* n. : cuiller, cuillerée ; cf. Mart. 14, 121, *sum cochleis habilis sed nec minus utilis ouis*. | *Numquid scis potius cur cochleare uocer?* M. L. 2012 ; v. angl. *cuchlere*, gall. *gogla*.

**cociō**, -ōnis (*coccio*, P. F. 19, 1) et **coctiō**, -ōnis m. : courtier; synonyme de *arillātor*. Rare et sans doute vulgaire ; cf. Gell. 16, 7, 12, et *agastō*. La forme *coctiō* a donné ital. *scoccone*, v. fr. *cossion*, cf. M. L. 2017.

Dérivés : *cociōnōr*, -ōris ; *cocistrō* (?) : *tabernarius* (Gloss.), cf. fr. *cuisière*, M. L. 2215, mais se rattache peut-être à *coquō*. Étymologie populaire dans P. F. 44, 15, *cociones dicti uidetur a cunctatione, quod in emendis uendendis meribus tarde perueniant ad iusti pretii finem*. Peut-être étrusque ; cf. Ernout, Philologica I, p. 42.

**coclæa**, -ae f. : *-e dicuntur lapides ex flumine, rotundi ad coclearum similitudinem*, P. F. 35, 4. Rare et tardif ; emprunt sans doute à l'accusatif du gr. κόχλια, venu par la langue médicale.

**coelos**, -itīs (gr. κόχλης) : *luscos coelites dixerunt anti-qui, unde et Cyclopas coelites legimus dictos, quod unum oculum habuisse perhibentur*, Serv., Ae. 8, 649. Usité comme nom propre, soit pour traduire le gr. κόχλιος, soit comme surnom. Peut-être emprunté par la voie de l'étrusque, v. E. Fiesel, *Namen d. griech. Mythos im Etr.*, p. 35. Pour la finale, cf. *termes*.

**coco**, **coco** : onomatopée imitant le cri du coq (Pétr., Sat. 59, 2). Cf. *coccus*, *cucurru*.

**coetūnix**, -icis (et *cōturnix*) f. : caille. — *appellatur a sono uocis*, P. F. 33, 8. Pour le suffixe, cf. *cornix*, *spinturnix* « sorte de hibou ». On n'est pas sûr sur le rapport de *coetūnix* et de *cōturnix* ; l'abréviation, non attesté avant Ovide, de l'o dans *cōturnix* est sans doute dû à l'influence de *cothurnus*. — Attesté depuis Plaute. M. L. 2289.

Les mots germaniques comme *Kwakkel* ou *Wachtel* sont d'un autre type ; cf. *coacula*.

**cōdex** (*caudex*), -icis m. La confusion est constante entre *cō*- et *cau-* pour ce mot. Les inscriptions ont *codex* ; les manuscrits semblent avoir réparti les formes : *caudex* est plutôt réservé au sens d' « arbre », *cōdex* au sens de « livre ». D'après le scholiaste de Térence (Eugraph. Hau. 877 rec. a), *caudex* serait une fausse graphie urba-

nante comme *cautēs* : *caudex est truncus arboris, conuersa o in au, fit pro codex caudex, sicut pro cote caudis*. Sens premier « tronc d'arbre », cf. *caudica* : « barque creuse dans un tronc d'arbre », Isid., Or. 19, 1, 27 (it. *cocca*, fr. *coche*, M. L. 1775 ; B. W. sous *coche III*) ; puis « tablettes à écrire », cf. Varr. ap. Non. 535, 11, *antiqui plures tabulas coniunctas codices dicebant* ; et, par extension, « livre ». A l'époque impériale, le rapport avec le sens initial est si bien effacé qu'Ulpien parle de *codices membranei uel chartacei*, Dig. 32, 52 pr. (comme nous parlons de « plumes d'acier »). Spécialisé dans le sens de « livre de comptes » et, dans la langue du droit, dans celui de « recueil de lois, code », M. L. 2022. De ce sens dérive *cōdicillus* : 1<sup>e</sup> tablette à écrire, d'où « lettre, mémoire, petit livre », et spécialement « *rescriptum du prince* » ; 2<sup>e</sup> écrit qui complète un testament, *codicille*.

Au premier sens de *cōdex*, *caudex* se rattache *cōdiarius* (*cau-*) : -a *nāuis* : sorte de bateau de bois usité sur le Tibre ; *cōdiariū* : bateliers du Tibre, cf. de Saint-Denis, Ét. class., XIV, 1946, p. 59 ; v. *ratis* ; *excōdiare* (-*cau-*), synonyme de *extrāpāre* ou de *ablaqueāre*, cf. Pall., Ian. 1, *ablaqueandas sunt uites, quod Itali excodiare appellant*.

Sans étymologie connue. Peut-être faut-il songer à un rapport avec *cōda*, *cauda*. Le suffixe de *cōdex* est le même que celui de *uerTEX* « cime d'un arbre », *apex* « sommet, pointe ».

**coemētērium**, -i n. : cimetière. Emprunté par la langue de l'Église au gr. κομητήριον. A côté de cette transcription livresque existent des formes de la langue parlée, comme le montrent les graphies avec iotaçisme *cimiterium*, *cimeterium*, *cymi-*, *coemi-* (sans compter *coementerium*, *cae-* d'après *caementa*, dont le rapprochait l'étymologie populaire) ; ces formes ont passé dans les langues romanes ; cf. M. L. 2023 ; B. W. s. u. et Thes. s. u.

**coemō** : v. *emō*.

**coēō** : v. *eo*.

**coēpī** (et *coepī*), -istī, *coepitus* : j'ai commencé. *Coēpī* est le parfait à sens absolu d'un composé \**co-apisco(r)* ou \**coapiō*, cf. *apiō*, et signifie proprement « je me suis mis à ». Encore trisyllabe chez les archaïques comme *coēgi* ; mais le rapport avec *apiō* n'apparaissant plus, le groupe *oe* a été traité comme une diphtongue (e. g. Tér., Ad. 190), qui s'est ensuite réduite à *ē* ; d'où des confusions fréquentes entre *coepī* et *cēpī*, cf. Thes. III 1422, 13 sqq., et la glose de Festus, P. F. 62, 7, *deinceps qui deinde coepit, ut princeps qui primum coepit*. Étant donné la confusion qui s'est établie en latin entre le parfait proprement dit et le passé historique, *coēpī* a pris le sens de « je commençai », à côté de celui de « j'ai commencé ». Aussi, pour remédier à cette ambiguïté, dès les plus anciens textes, la langue a créé un présent *coepiō* (Plaute, Caton, Cécius) et un dénomitatif tiré de *coepī*, *coepīō*, -ās, -āre (Tér., Lucr., Cic. Arat. 131, Fin. 5, 9, 24, où Cicéron emploie *coepīat*, présent (et aussi *incipiō*), par opposition à *coepī*, passé) dont l'emploi se développe dans la prose impériale, notamment dans Tacite (cf. *incipiō*, à côté de *incipiō*) ; il est possible que *incipiō* ait contribué à la création de *coepī*, ou d'autres verbes : *occipiō* (archaïque), *incipiō*. Sur *coepitus* a été bâti le

participe futur *coepītūs*. *Coepī* n'a pas passé dans les langues romanes.

Sur l'emploi du passif *coepītūs sum* avec un infinitif passif, comme *potestur*, *quitur*, v. Ernout-Thomas, *Syn-taxe lat.*, 2<sup>e</sup> éd., p. 208.

V. *apiō*. Sur le sens « il commence » de hitt. *epzi*, de \**ep + la* la particule réflexive -za, v., en dernier lieu, Friedrich, *Staatsverträge*, II, p. 154.

**coerceō**, -ēs : v. *arceō*.

**cofia** (*cufia*), -ae f. : coiffe. Bas latin ; un exemple dans Ven. Fort. Cf. Gloses de Reichenau, no 321, éd. A. Labhardt : *teristrum genus ornamentum (sic) mulieris, quidam dicunt quod sit cufia uel uitia*. Mot étranger? M. L. 2024 ; B. W. sous *coiffe*.

**cōgitō**, *cōgō* : v. *agō*, *agitō*.

**cognātūs** : v. *nāscor*.

**cognōmen** : v. *nōmen*.

**cognōscō** : v. *nōscō*.

**cohors** (*chōrs*, *cōrs*; *curls*, *curts* tardif), -tis f. Dissyllabe souvent chez les poètes et dans les transcriptions grecques anciennes (κόρτης, Polyb.), cf. Diom., GLK I 43, 22, *omnis uox disyllaba priorem syllabam... acuit...* *cum alterutra positione longa est... ut cohors*. Mais dans les inscriptions de l'époque impériale, très souvent monosyllabe et transcrit en grec par κώρτη ου κώρης, κώρτης ; la scansion *cōrs* est fréquente, cf. Thes. III 1549, 81 sqq. Abbr. sg. *co(h)ortī*, g. pl. *co(h)ortium*. Terme de la langue rurale « enclos, par à bétail ou à instruments agricoles, basse-cour » ; *cohorts sunt uillarum intra maceriam spatia*, Non. 83, 11 ; sens conservé dans les langues romaines, cf. M. L. 2032, *cohors*, -ōrte ; 2033, *cohōrtile*. Dans la langue militaire, s'est spécialisé dans le sens de « division du camp » et « troupes cantonnées dans cette division » et est ainsi arrivé à désigner une subdivision de la légion, cf. Cincius ap. Gell. 16, 4, 16, *in legione sunt centuriae LX, manipuli XXX, cohortes X, et la suite* d'un chef. — Ancien, usuel. Panroman (v. B. W. *cour*) et celtique : irl. *cuaire*, *cuir*.

Dérivés : *cohōrtalis* (*chor-*, *cor*) ; *cohōrtālinus* ; *cohōrtula* (*cur-*). De \**co-g̃htis*. V. *hortus*.

**cohūm** (*cōmūm*), -i n. : *sub iugo medio caum, quod burā extrema addita oppilatur, uocatur coum a cauo*, Varr., L. L. 1, 235. Désignera donc une cavité du joug dans laquelle viendrait s'encastre l'extrémité du timon de la charrette. Toutefois, pour Festus, *cohūm* désigne la courroie qui sert à attacher le timon au joug : *cohūrum, quo temo buris cum iugo configatur, a cohībendo dictum*, P. F. 34, 26. Si le sens premier est bien celui de « cavité », il faut sans doute y rattacher la glose : *cohūm, poetæ cælum dixerunt, a chao ex quo putabant cælum esse formatum*, P. F. 34, 28 ; cf. Diom., GLK I 365, 18, *Verrius et Flaccus in postrema syllaba adspirandum probauerunt : cohūm enim apud ueteres mundum significat, unde subtractum incohare*.

L'histoire du mot est obscure, parce qu'il n'est pas attesté en dehors des grammairiens et que ceux-ci ont été préoccupés d'identifier *cohūm* dans le sens de « ciel » au gr. κάρη. Mais il est possible que l'explication de Varro soit la bonne et que *coum*, dans les deux sens, soit

un doublet, sans doute dialectal, de *caum*. On sait, en effet, que *caus* représente un ancien *cauos*, qui s'est, du reste, maintenu dans certaines formes romaines (cf. *cous*, dans M. L. 1796 et *Einf.* 2, § 143, p. 160 ; Juret, *Phonétique*, p. 342). L'h. de *cohūm* serait purement graphique et destinée, comme dans *ahēnus*, à marquer une prononciation dissyllabique, en évitant le groupe -uu- (= -vu-) ; la graphie *cohūm* serait influencée par *χάρης*. L'explication par une racine \**qagh-* n'est pas plus sûre. V. *incohāre*.

**coinquō** (*coinquō*), -is, -ere : verbe conservé par le rituel des frères Arvales, dans l'expression *luci coinquādi*, et que l'abrégié de Festus glose par *dēputāre*, P. F. 56, 10, et aussi par *coercēre*, P. F. 57, 23 (sens non attesté). De là, le nom de la déesse *Coinquāda*. Étymologie incertaine.

**cōlaepium**, -i n. : boulette de viande. Doublet populaire (Pétr. 70, 2) de *cōlāphium* (Plt.), emprunt au gr. κωλάφιον, diminutif de κωλήν « cuisse ».

**colaphus**, -i m. : taloche, coup de poing. Transcription « savante » du gr. κώλαφος déjà dans Plaute, comme *colaphizō* (Ital.) ; *colapizat*, CGL IV 220, 19) de κώλαφος. A côté de ces formes de la langue écrite ont existé des doubles populaires *colpus* (Lex Sal.) avec syncope de l'a intérieur (cf. *caldus*, etc.), auquel remontent les formes romaines du type français *coup*, cf. M. L. 2034, B. W. s. u., et gallois *cwlff*, *claff* ; et \**colopus* (cf. *colaphus* dans les manuscrits de Quintilien 6, 3, 83), dont dérivent le *percolapōre* de Pétrone, 44, 5, et le *colopidiārī* (= *colopizārī* avec -di- issu de *z*) du Pseudo-Soranus, Epit. 69. *Colopus*, issu de *colpus*, est une forme dialectale qui présente un phénomène d' « anaptyxe » osque ; cf. Buck, *Osc.-Umbr. Gramm.*, § 79 et 1 ; Ernout, Philologica II, p. 151.

**cōleūs**, -i m. (usité surtout au pluriel) : ὅρης, *testis*, *testiculus* ; semble, toutefois, désigner un autre objet dans Cic., Fam. 9, 22, 4, « *Testes* » *uerbum honestissimum in iudicio, alio loco non nimis* ; et *honesti* « *colei Lanuini* », « *Cliternini* » *non honesti*.

Dérivés et composés : *cōleātūs* et *excōleātūs* : *excōtrātūs* (Gloss.) ; *cūliō* (lat. *cōleō*), -ōnis m. (Gloss.) : *fāmex*, *spādo contūs cūliōnibus*. Mot populaire (Labérianus, Priap., Mart., Pétr.), sans étymologie claire, passé dans les langues romaines, cf. M. L. 2038, *cōleūs* ; 2036, *cōleō*. Cf. *cultēus* ?

**colisatum**, -i n. : mot gaulois cité par Pline 34, 163 et désignant une sorte de chariot.

**collēga**, **collēgium** : v. *lex*.

**colliciae** (*colliquiae*) ; -ārum f. pl. : *tegulae, per quas aqua in uas defluere potest*, P. F. 101, 13, gouttières faites de tuiles concaves ; et rigoles chargées de séparer des terres les eaux pluviales et de les mener dans les fossés. Cf. P. F. 64, 8, *delicia* (*deliquia*, Vitr.) : *est tignum quod a culmine ad tegulae angulares infimas uersus fastigatum collocatur : unde tectum deliciatum et tegulae deliciae*.

Dérivé : *colliciāris* (*tēgula*) ; cf. aussi *colliquiāria* (Vitr.).

Peut-être à rapprocher de *elicēs*, cf. ap. Colum. 2, 8,

*3, ut patentes liras crebroque sulcos aquarios, quos nunnulli elices uocant, faciamus, et omnem unorem in colligias atque inde extra segetes diuerius; et dans P. F. 101, 11, inicium dicitur, cum populus ad contionem dicitur, i. e. euocatur. Vnde et colliciae tegulae e. q. s. Sans doute apparente à *liquor*, *liza*; les graphies *colliciae*, *délicias* seraient dues à un rapprochement avec les adjectifs du type *élicias*, dérivé de *laciō*; elles peuvent aussi être dérivées du pluriel *élicias*. V. *lax* et *liqueō*.*

**collis**, -is m. (et f. d'après Priscien, GLK II 169, 10, conformément à la tendance générale des thèmes en *-i*, mais sans exemples sûrs) : colline, cf. Ov., Ars 2, 71, *monte minor collis, campis erat altior aequis, et col* , B. Afric. 37, 5, *in hoc iugo colles sunt pauci*. — Ancien, usuel. M. L. 2051.

Dérivés : *collinus*, substantivé à basse époque, *collina* f. (Grom., p. 314, 12 et 13) : colline, M. L. 2049; *colliculos*, *colliculus*; *collicosus*; \**collianus* (*fundus*), forme douteuse; *collifana* f., tous rares et tardifs; composé *collamontium?* dans une Tab. Deut., cf. Thes. s. u.

Rappelle lit. *kálnas* « colline », got. *hallus* (sans doute de \**halnuz*) « rocher » et, avec vocalisme radical zéro, v. angl. *hill* « colline », gr. *κολώνης*, *κολώνη* « colline ». Lit. *kálnas*, qui s'accorde pour l'intonation avec *kélti* « éléver », fait supposer \**kolən-*, à quoi lat. *collis* ne connaît pas si, comme en grec, i. e. a s'est amui après syllabe comprenant *o*; alors le rapport avec *columen* (v. ce mot), de \**kelzmen-*, deviendrait clair. V. sax. *holm* « colline » (et, avec un sens dérivé, v. isl. *holmr* « île ») est aussi parent. Cf. *cellō*, *celsus*.

**collēō** : v. *lūcūs*.

**collum**, -ī n. (*collus* m. chez les archaïques, cf. Thes. III 1658, 73 sqq.; le succès de *collum* a pu être déterminé en partie par le collectif pluriel *colla*, qui est fréquent, et en partie par le fait que beaucoup de noms de parties du corps sont neutres en latin) : cou (sens propre et sens figuré, et dérivés). — Ancien, usuel. M. L. 2053; *ir. coll?*

Dérivés et composés : *collaris* adj., et subst. n. *collare* (scil. *ferrum* ou *vinculum*) et *collarium* (v° siècle) : collier, M. L. 2042, B. W. s. u., v. h. a. *chollāre*, *dēcollō*, -ās, M. L. 2506.

*Collus* est issu de \**kol-so-s* (comme *uelle* de \**uel-se*). Cf. got. *hals* « cou » m. On s'est demandé si ce mot est à rattacher au groupe de \**kel-* « en haut », v. *celsus*, ou à celui de \**k-el-* « tourner », v. *colō*. En faveur de la seconde hypothèse, on peut mentionner gr. *τράχηλος* en face de *τρόχις*, qui est contesté, et lit. *káklas* « cou », dont la ressemblance avec gr. *κύκλος* « cercle », etc., est frappante; enfin, v. sl. *vrati* « cou » en face de *vrati* « tourner » : cf. *uertō*.

*collýra* (*collira*), -ae f. : sorte de pain ou de galette. Emprunt populaire (Plaute, puis langue de l'Église) au gr. *κολλύρα*; conservé dans quelques parlers romans, notamment de l'Italie du Sud. M. L. 2055.

**colō**, -ās : v. *cōlōm*.

**colō**, -is, *colouf*, *cultum*, *colere* : *colō* est issu de \**kʷelō*; la labio-vélaire existe encore dans *inquilinus*, *Esquiliae*. \**kʷelō* est devenu phonétiquement \**kʷolō*, puis la labio-vélaire a perdu son appendice vélaire de-

vant *o*: *quolundam* qu'on lit GIL I<sup>2</sup> 364 est une fausse graphie archaïsante, cf. *celō*. Alors que dans les langues congénères la racine a le sens de « se mouvoir », « se trouver habituellement dans », en latin *colō* s'est spécialisé dans le sens de « habiter » et « cultiver »; les deux sens apparaissent également attestés dès l'époque la plus ancienne, les deux idées étant connexes pour une population rurale, cf. *agricola*. Dans le sens de « habiter », *colō* a été concurrencé par le composé *incolō* (cf. Diff. éd. Beck, p. 47, 2, *colimus deum uel agrum, incolimus colummodo agrum*) et surtout par le fréquentatif de *habēō, habito*. Des expressions comme *colere uitam*, c. *seruitūtem* (cf. Thes. III 1678, 39 sqq.) gardent peut-être le sens ancien de la racine « se mouvoir habituellement dans ».

Comme le dieu qui habitait un lieu en devait être le protecteur naturel, *colere*, en parlant des dieux, a pris le sens de « se plaît à, habiter dans, avec », puis « protéger, cherir »; cf. Vg., Ae. 1, 16, *quam* (= *Karthaginem*) *Iuno fertur terris magis omnibus unam | posthabita coluisse Samo*, où Servius note : *ueteres colere dicebant, etiam cum maior minorem diligenter*. Puis le sens s'est étendu, et *colō* désignant vice versa le culte et les honneurs que les hommes rendent aux dieux a signifié « honorer, rendre un culte à » : *superior colitur, non colit inferiorem*, a pu écrire le même Servius, B. 3, 61.

*Colō* « cultiver » a pris également le sens moral que le verbe a en français : *colere uitūtem, artes, etc.*; et l'adjectif verbal *cultus* signifie le plus souvent « cultivé moralement, élégant, orné », cf. *excultus* et le privatif *incultus* (avec l'abstrait *incultus*, -ās). Usité de tout temps. M. L. 2037.

A *colō* se rattache un substantif en *-a*, *-cola* seulement dans les composés (cf. *-uena* dans *aduena*) : *accola*; *incola*: *agricola*, *siliccola*, *caelicola* (= *οὐρανοῦχος*, Esch.); cf. peut-être *domicilium*, dérivé de \**domicola*? En dérive

*colōnus* m. : celui qui tient lieu du propriétaire, qui cultive en son lieu et place, et fermier » au sens technique et légal du mot (pour la valeur du suffixe, cf. *patronus* « celui qui fait fonction de père », en face de *pater*); puis par extension « cultivateur » (par opposition à *pāstor*) : habitant d'une colonie (= gr. *πόλισσας*), qui lui aussi vient s'établir à la place des *incolae*. *Colōnus* a un féminin *colōna* et des dérivés : *colōnia* « ferme » et « colonie » (sens abstrait et concret), d'où germ. *Köln*, gall. *Colun*; *colōnicus*; *colōniarius*, *colōnatus*, -ās m. (bas latin juridique).

Dérivés en *cult-* : *cultiō* : culture (sens physique et moral). Classique, mais rare (Cicéron et, après lui, St Ambr., Arn.); *cultūra* : culture (sens physique et moral), M. L. 2333; *cultus*, -ās m. : culture (sens propre dans Cic. et T.-L.); mais beaucoup plus employé au sens moral « éducation, culture, civilisation »; d'où « manière d'être ou de se vêtir, mode »; dans la langue religieuse, « culte »; *cultor*, *cultrix* : habitant, cultivateur, et, au sens moral, « qui cultive, qui honore »; *cultō*, -ās, CGL II 263, 5, et *cultātor*, Ibid., IV 203, 8. M. L. 2380.

Composés : *accolō* : habiter auprès de; *accola* m. (opposé à *incola*), M. L. 81; *excolō* : cultiver avec soin, parfaire; *incolō* : habiter dans; *incola* m. : habitant; dans la langue du droit, traduit le gr. *πάροικος* ou *μέτροικος*,

par opposition à *ciuis*, cf. Dig. 50, 16, 239, *incola est qui in aliquam regionem domicilium suum contulit, quem Graeci πάροικος appellant*; Ibid. 50, 1, 29, *incola et his magistratibus parere debet apud quos incola est, et illis, apud quos ciuis est*; de là, *incolatus*, -ās (tardif); *percolō* : honorer grandement (archaïque et postclassique) et en bas latin « habiter, cultiver »; *recolō* : cultiver à nouveau (sens propre et figuré). Ancien, usuel et classique.

A la racine de *colō* se rattachent aussi : *Exquiliae* (Es-) f. pl. : nom d'un quartier situé primitivement hors de Rome et incorporé à la ville par Servius Tullius. *Esquiliae* est à *colō* comme *reliquiae* à *linguō*. De là : *Esquilinus*; *inquilinus* : habitant et spécialement « locataire »; *inquilina*.

La racine \**kʷel-* indiquait l'idée de « circuler autour » (v. *collum*). La forme du présent qui est conservée dans *colō* se retrouve dans skr. *cārati* (à côté de quoi existe une forme dialectale *cālati*) « il circule, il se meut »; av. *cārāiti* (même sens); hom. *πέλομαι* (forme éoliennes) « je me meus, je deviens » (avec aor. *Ιελόμην*) et crét. *τελομαι* « je serai », cypr. *τενται* « il sera ». A la différence de l'indo-iranien et du grec, le latin a développé un emploi avec valeur transitive. Le grec et l'indo-iranien indiquent que la racine ne fournissait pas de parfait; c'est pour cela que le perfectum latin est *colūi*, forme nouvelle dans une racine monosyllabique (cf. *cultus*). Pour le sens général de la racine, il faut tenir compte du gr. *πωλέμα* « je vais et viens, je fréquente », sens qui se retrouve aussi dans *πολεύω*. — Les autres langues ont des formes nominales de la racine, notamment des formes signifiant « cercle, roue », sans redoublement dans la forme de type archaïque (nom thématique du genre neutre à vocalisme radical *e*), v. pruss. *kelan*, v. isl. *huel* (et avec vocalisme altéré dans v. sl. *kolo*), avec redoublement (naturel dans un terme technique), v. *collum*, dans skr. *cakrāh*, *cakrām*, aves. *čaxrām*, *tokh. A kukāl*, *B kókāl*; v. angl. *hweohl* et *hwéol* (indiquant deux places du ton différentes), gr. *κύκλος*, *κύκλα*. — Les sens de la racine ressort bien du second terme de composés tels que gr. *βου-κόλος*, *αι-πόλος*, *ἀμφότερος*, indiquant le personnage qui circule autour du bœuf, de la chèvre, (du maître) et s'occupe d'eux; le sanskrit a, de même, *paricarā* (c- d'après *cārati*); l'italique a connu le mot, comme on le voit par lat. *anculus* (v. ce mot). Cf. skr. *diwā-kardh* « soleil » (qui circule le jour). Le sens de « s'occuper de », qui apparaît clairement ici, explique une partie des sens latins de *colō*. — Lat. *colus* « queue-nouille » rappelle gr. *πόλως* « pivot, pôle » et aussi « terre retournée »; cf. *πολεύω* et *πολεύειν* « retourner la terre ». Ce dernier sens est à rapprocher du sens agricole pris par *colō* en latin; ce sens s'explique par le caractère rural de la classe qui dominait à Rome durant la période ancienne.!

**color** (ancien *colōs*, cf. Thes. III 1713, 9 sqq.), *ōris* m. : couleur, teint. La couleur servant souvent de caractère distinctif, ou étant ajoutée à un objet pour en dissimuler l'aspect réel (cf. l'opposition de *color* et de *corpus*, Cic. Ac. 2, 34), *color* a pris des acceptations spéciales, notamment dans la langue de la rhétorique : 1<sup>o</sup> aspect, caractère particulier du style (*color tragicus*, *poeticus*, peut-être à l'imitation du gr. *χρῶμα*); 2<sup>o</sup> aspect feint

(« sous couleur de ; conter des couleurs »); par suite, « droit de colorer la vérité, prétexte, raison spéciuse »; Don., Ph. 282, *haec apud iudices μετάθεσιν αἰταῖς dicitur*, h. e. *translatio causae facti quem uolgo colorem nominant*. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 2056.

Dérivés et composés : *colōrō*, -ās, usuel et ancien, M. L. 2057; d'où *colōrabilis* (rare), *colōratio*, -ōr, -tus, -ās: *χροτός*, *τύρα*: *χροτύπως*, tous rares et techniques; *concolōrāns*; *décolōrō*; *colōrarius* (Gloss., Schol. de Perse = *chrōmatāriū*); *colōrinus* (Gloss.), *colōrius* (tardif), peut-être reformé sur *discolōrās* (Pétr. 97); pour la formation, cf. *in-iūrius*, *nēfārius*; *colōrizō* (hybride à suffixe grec qu'on trouve dans Diosc. 2, 63, formé d'après *χροίω*); *colōrificus*. Nombreux adjectifs composés dont le second terme est *color*: *con-, dē-, dis-, bi-, multi-, albi-, auri-, uersi-color*, etc., la plupart rares et poétiques, faits sans doute sur le type grec *διχροός*, *διχροίως*, *λευκόχροος*, etc.

La comparaison avec le développement du sens de skr. *śārnāh* « ce qui recouvre », d'où « couleur », montre que le mot est à grouper avec *celō*. Cf. aussi gr. *χρᾶς* et *χρῶμα*. Le germanique a, avec un vocalisme radical zéro, qui s'applique dans des dérivés, des thèmes secondaires tirés du thème en \**es-* attesté par lat. *colōs*: v. h. a. *hulsa* « gousse », *hulst* « couverture », got. *hulistr* « couverture ». — Le vocalisme radical *o* de *color* rappelle celui de *honos*.

**colostra** (*colustra*, -ae f. ; *colostrum*, -ī n. (on trouve plus souvent, semble-t-il, dans les auteurs, le féminin *colostra*, mais les grammairiens enseignent que le nom est neutre. Le féminin est peut-être tiré du pluriel neutre *colostra*, -ōrum, le nom étant assez souvent attesté au pluriel) : premier lait. Appartient surtout à la langue pastorale; terme de tendresse dans Plaute. M. L. 2058. Dérivés : *colestrātūs*; *colōrātiō*; *colostreus* « délicieux » (Cassiod.).

Terme rural, d'origine obscure. Le rapprochement avec *color* et skr. *cārah* « peau du lait », got. *hulistr* « *χάλυμψα* » se heurte au sens. *colostra* désignant seulement le premier lait : *aut statim multicum aut post fetum*, cf. Serv., Ae. 5, 78, à moins d'admettre une spécialisation secondaire de sens, invérifiable. V. *clustrigō*.

1. **colpus** : v. *colaphus*.

2. **colpus**, -ī m. : 1<sup>o</sup> golfe; 2<sup>o</sup> vulve; 3<sup>o</sup> ulcère. Emprunt au gr. *κόλπος* attesté depuis St Jérôme et passé des déformations diverses (*colfus*, *golbus*, v. Thes. s. u.) dans les langues romanes. M. L. 2059; B. W. *gouffre*.

**colubra**, -ae f. et *coluber*, -ōrī et -bris m. (*colubra* est la forme la plus ancienne (Plaute); *coluber* n'apparaît qu'à partir de Virgile : Serv., Ae. 2, 471, *colubram nonnulli promiscuum nomen tradunt, quod ut sonantius fieret finxit masculinum, ut dicaretur coluber* (Ovide a six fois *colubra* contre un exemple de *coluber*) et est rare avant Apulée et Tertullien; la flexion *coluber*, -bris est tardive et rare; l'App. Probi blâme *coluber*, GLK IV, 199, 2; les formes romaines remontent à *colobra*, M. L. 2060, B. W. s. u.: serpent (venimeux), *uenenatis...* *colubris*, déjà Lucr. 5, 27 et passim; cf. à basse époque *uipereus coluber*, Victorin. leg. dom. 20.

R. R. 3, 5, 16, *pisciculi ultro ac citro commetant*. Rare, archaïque et familier.

**comminus** : v. *manus*.

**commoetaculum** : v. *mūtō*.

**commūnis, commūnicō** : v. *mūnis*.

**cōmō** : v. *emō*.

**cōmoedia, -ae** f. : comédie ; **cōmoedus, -i** m. : comédiien ; **cōmīcīs** : comique. Emprunts au gr. κωμῳδία, -δος, -ικός ; anciens (Plt.), usuels, mais toujours sentis comme étrangers ; les dérivés et composés sont de type grec, comme ceux de *tragoedia*. Formes savantes en roman.

**compāgēs, compāctus** : v. *pangō*.

**compedēs** : v. *pēs*.

**compendium** : v. *pendō*.

**compēnsō** : v. *pendō*.

**compercō, compescō** : v. *parcō*.

**comperiō** : v. *pariō*.

**compilō** : v. *pila*.

**compitum** : v. *petō*.

**compos** : v. *potis*.

**concha (conca, -ae)** f. : coquille, coquillage ; conque ; par suite tout objet fait de coquillage ou ressemblant à un coquillage : vase fait avec un coquillage ; sorte de mesure ; concavité, voûte du palais. Emprunt au gr. κόχυξ déjà dans Plaute (avec *conchita*, κόχυτης) et Caton, demeuré avec des sens divers dans les langues romanes. M. L. 2112 ; en germanique : ags. *cocc*, et en celtique : irl. *coca*.

Dérivés : *conchātus, concheus, conchula (concu)la*, M. L. 2113. A la même famille appartient *conchulium (conchi-, conci-, conquilium, Gloss.)* : coquillage, pourpre = κόχυλον. M. L. 2114. V. André s. u.

**conchis, -is** f. (*cunhīs* forme ancienne, cf. Prisc., GLK II 26, 26) : fève avec sa robe. Cf. gr. κόχυξ. De là, *conch(ic)u)la* et *conciliātus* (Apic.).

**conciēns** : v. *inciēns*.

**concilium, -i** n. : convocation, *a concalando, i.e. uocando*, P. F. 33, 27 ; d'où « assemblée, réunion » (dans les villes d'Italie), en particulier « assemblée de la plèbe » (par opposition aux *comitia*), puis « réunion, ensemble » en général. Correspond à gr. σύγκλητος (sc. ἀστοῖσα) ; trad. σύγκριτις chez Lucrèce. Ancien, usuel. M. L. 2114 a. Le lieu où se tenaient des assemblées s'appelait *conciliābulum*, mot qui a fini par désigner l'assemblée elle-même (cf. *cōnsilium*). Comme c'était dans ces assemblées qu'on se réunissait pour conclure des affaires, traiter des marchés, terminer des différends, former des alliances, etc., le verbe *conciliō, -is*, qui signifiait tout d'abord « assembler, réunir », a pris des sens divers correspondant à cette activité des *concilia*, *conciliābula* : concilier, se concilier (par opposition à *abaliēnāre*) ; procurer, acheter, acquérir, cf. Plt., Tri. 856, *eo conductor melius de me nugas conciliauerit* ; et aussi P. F. 54, 26, *conciliatrix dicitur quae uiris conciliat uxores, et uxoribus*

*uiros*. C'est du sens de « acheter » que dérive celui de *inconciliare*, verbe plautinien (Ba. 550-551 ; Mo. 613 ; Pe. 883-884, cf. *incomitiare*, Cu. 400) qui veut dire « tromper (dans une vente), mettre dedans », cf. P. F. 95, 7, *inconciliasti : comparasti, commendasti, uel, ut antiqui, per dolum decepisti*, et dans lequel *in* a un sens péjoratif comme dans *iniciō* (cf., au contraire, *alliciō*), *illa-queō, inescō, indūco*.

Autre composé : *reconciliō* : rassembler, réconcilier ; ramener ; restaurer, recouvrir, avec les dérivés ordinaires.

V. *calō, -ās*.

**concinnō, -ās, -āui, -ātūm, -āre** (et *concinnor?*) : arranger ; nettoyer, préparer. Terme technique, ancien, de sens concret, dont le sens varie avec les objets auxquels il est joint : c. *āream, trapētūm, lucernām, etc.* Emploi obscur dans Naev., B. P. 38, *insulam... | urū, populatūr, uastat, rem hostiū concinnat*, où le verbe semble synonyme de *corripiō, confundō*. Au sens figuré : composer soigneusement (son style, etc.), *concinnare est apte componere*, P. F. 33, 25, « soigner, inventer ». Dans la langue familière, construit avec deux accusatifs, s'emploie comme substitut expressif de *facere, reddere* ; de là Non. 43, 17 : *concinnare est facere, ut Plautus Amphitryone* (529) : *lacrimantem concinnas tu tuam uxorem... Sed proprietas uerbi haec, quod apud ueteres cinnus potionis genus ex multis liquoribus conjectum dici solet.* Sans doute étymologie populaire ; peut-être faut-il songer à une parenté avec *cincinnus*, cf. *concinnator* dans Colum., 1, préf. 5, *capitum et capillorum concinnatores* et la traduction par συμπλέκω des glosses. Le développement de sens serait le même que dans *cōmēre, comp̄tus*.

Formes nominales et dérivées : *concinnus* : bien arrangé, harmonieux, bien fait. Se dit de toute espèce d'objet, du corps, du visage, du discours (= κοφός). Synonyme familial de *commodus*. — De là *concinnitātō* formé par Cic., Inu. I 25, qui l'abandonne ensuite pour *concinnītās* (= κοφότης, κομψότης) ; *inconcinnus* (Gell. 7, 12, 4), *-itās* (id. 2, 26, 4), *disconcinnus ; concinnis, -e ; concinniter ; concinnator, -tiō* (Caton), *-tūra* (Gloss.), *-mentum, -tiūs* (rares et tardifs) ; *ex-, re-concinnō*.

**concipilō** : P. F. 54, 16, *concipilauisti, dictum a Naevio (com. 132) pro corripuiti et inuolasti*. Repris dans ce sens par Apul., Apoi. 96 : c. *bona*. — Semble supposer un substantif \**concipulum* « fourre-tout ? » Cf. *capulum, -lus* ; *dēcipula* « piège à oiseau », *muscipula (-lum)*. Mais comme tous les autres exemples de *concipilō* se rapportent à un composé de *capulō* « couper », il se peut que la glose de Festus soit due à un faux rapport avec *capulum*, de *capiō*.†

**conclāue** : v. *clau-*.

**conceors, -dis** adj. (*concordis*, Gaec. ; *-dius*, CIL VIII 8530) : de même, cœur, uni de cœur ; δμόνους. Ancien, classique, usuel.

Dérivés : *concordia* f. : concorde (divinisée), accord (avec influence de *chorda*, cf. Quint., I. O. 5, 10, 124, etc.) ; *concorditās* (Pac.) ; *concordiēr, -dē* ; *concordō, -ās* et ses dérivés. Contre : *discors* (*discordis*, Pompon.) ; *discordia, -ae* (*Discordia*, Enn. ; *-dium*, Galp.) ; *discordō*, etc. V. *cor* ; *c(h)orda*.

**condalium** : v. *condulus*.

**condemnō** : v. *damnō*.

**condiō, -is, -iūl, -itūm, -ire** : assaisonner, relever, épicer (sens propre et figuré) ; spécialement « embaumer ». Ancien, technique, usuel. M. L. 2123.

Dérivés : *condimentum* (\**condimen*, M. L. 2122) ; *conditiō* (Var., Colum.) ; *conditor* (tardif), *conditus, -ūs* (Col.), *conditaneus, conditarius, conditura* (Col.).

Terme technique. Sans étymologie sûre. Le rapprochement de *condō* offre des difficultés de forme et de sens (cf., toutefois, la spécialisation de *conficiō*).

**condō** : v. *dō*.

**condoma** (*conduma*, Grég. Tur.), **-ae** f. : ensemble de la maison. Bas latin, peut-être adaptation de οὐούιοιδε = *condominium*. Les notes tironiennes ont aussi *condomina*, cf. Du Gange, s. u. *condamina*. M. L. 2124.

**condulus** : *anulus*, P. F. 34, 16. Cf. *condalium : similit anuli genus*, P. F. 34, 17. *Condalium* est dans Plaute ; *condulus* n'est connu que par la glose de Festus.

Emprunt à une langue orientale, cf. skr. kündalām « boucle d'oreille, bague », comme le suppose Thurneyssen, ou au gr. κόνδυλος, κόνδυλον « articulation (particulièrement des doigts) ». Pour la façon dont se portait cet anneau, cf. Rich, s. u.

**condurdum, -i** n. : nom d'une plante inconnue dans Pline 26, 26.

**condus** : v. *condō*, sous *dō*.

**cōnea** : v. *cicōnia*.

**confarreātiō** : v. *far*.

**conferua, conferueō** : v. *ferrūmen*.

**confestim** : v. *festinus, -nō*.

**conflāgēs** : *loca dicuntur in quae undique confluenti* uenti, P. F. 35, 21. Douteux. Si la glose est exacte, peut-être apparenté à *conflāre* (cf. *flāre*) et influencé dans sa finale par *confugēs*, que cite Nonius 62, 15 : *loca in qua rui diuersi confluant, et par confragēs*, glosé par Isid., Or. 14, 8, 27, *loca in quae undique uenit currunt ac sese frangunt*.

Un exemple de *confugēs* dans Livius Andronicus ; pas d'exemples des deux autres. Traduisent peut-être des adjectifs grecs comme σύμπνως, σύρρος, σύρρητος.

\***confriua (com-?)** : mot de forme et de sens obscurs qu'on lit dans une scolie de Térence, An. 88 : *symbola... est conferentia quam rustice vocamus confriua* (= pique-nique?). Sans autre exemple, et sans doute corrompu. La conjecture *confrusa* de F. Muller, *cena ex uariis frustis siue sportulis composita*, est sans valeur ; il n'y a pas en latin de verbe correspondant à *frustum*.

\***confuit, confutūrum, confore** : formes d'un composé de *sum, -cōsum*, employé en sens de éuenire, fieri, simul esse. Verbe très rare, qu'on rencontre chez Plaute, Mil. 941 ; Térence, Andr. 167, et chez quelques auteurs de basse époque. V. Thes., sous *confuit*.

**confūtō, -ās, -āui, -ātūm, -āre** : 1<sup>e</sup> abattre, faire tomber (sens physique) ; 2<sup>e</sup> réfuter, convaincre d'erreur, confondre (sens figuré, souvent joint à *confundere*, opposé à *confirāre*). Ancien (Plt., Cat.), classique, mais

assez rare ; désuet dans la langue impériale. Non roman. Les deux sens sont également attestés à date ancienne ; le sens de *commiscere* indiqué par Non. 87 à propos de Titin., Com. 128, *cocus magnum ahenum, quanda feruit, paula confutat trua*, semble issu d'une confusion avec *confundō*.

Dérivés : *confūtatiō* (Rh. Her.) ; *-tor* (tardif).

**refūtō, -ās** : 1<sup>e</sup> refouler, repousser (sens physique) ; 2<sup>e</sup> réfuter (sens moral, Cic., etc.).

Dérivés : *refūtātō* (Cic.), *-tor, -tōrius, -tābilis* (et *irrefūtātō, -tābilis*), tardifs.

Comme *confūtō* est devenu synonyme de *coarguō, confundō, refūtō* l'est de *redarguō, refelloō*. Classique, fréquent dans Cicéron, rare à l'époque impériale. M. L. 7165. Pour *refūsāre*, v. M. L. 7164.

Composés d'un verbe \**fūtō* qui n'est pas usité comme verbe simple, dont l'étymologie est incertaine. Le sens matériel, sans doute le plus ancien, inclinerait à rapprocher les mots signifiant « battre ». V. *fūtō* et *fut(t)uō*.

**conger, -grī** m. (gonger, mss. ; *congrus*, Gloss. ; *gungrus*, Prisc., GLK II 26, 26 ; *gongrus*, Charis., GLK I 84, 23) : congre. Ancien, usuel ; M. L. 2144 (les formes remontent en partie à *grongus*). Emprunt au gr. γόγγρος ou mot méditerranéen de même origine. Sur la correspondance γ = c, voir Fohalle, dans Mél. Vendryes, 165 sqq., et Ernout, *Aspects*, p. 24 sqq. Le développement de *conger* a dû être favorisé par l'existence des autres mots en *con-*.

**congeriēs** : v. *gerō*.

**congerrō** : v. *gerrai*.

**congius, -i** m. : conge, mesure romaine, valant le huitième d'une amphore, ou six setiers. Attesté depuis Caton ; technique. M. L. 2146.

Dérivés : *congiālis* ; *congiātūs* : qui contient un conge, et *congiātūm* : vase d'un conge ; distribution faite au peuple d'une de ces mesures de vivres ; par extension, « gratification, pot-de-vin ».

Emprunt au gr. κόγχιον (Antiph.) diminutif de κόγχη, κόγχος, qui, outre le coquillage, désigne aussi une mesure pour les liquides (Hippocr., etc.). Cet emprunt, direct ou indirect, a pu subir l'influence de *modius*.

**congruō** : v. *\*gruō*.

**cōniueō, -ēs, -iūl, -ēre** et **coniūdō, -is, -xi, -ere** (cf. Prisc., GLK II 478, 11 ; 479, 5 ; Thes. IV 320, 44 sqq.). Les inscriptions et les bons manuscrits s'accordent à écrire *coniueō* ; la graphie *conn-* ne se trouve que dans les manuscrits inférieurs, cf. Thes. IV 320, 41 sqq.) : fermer (transitif et absolu, cf. Plt., Mo. 830), se fermer ; et plus spécialement « fermer les paupières, fermer les yeux ». Sens dérivé : 1<sup>e</sup> fermer les yeux sur, être indulgent pour ; 2<sup>e</sup> être d'accord (surtout à l'époque impériale).

Dérivés : *cōniuum* « κάλυξ βόδου μεμυκώς » (Gloss.) et *incōniūs* (Apul., Amm.), *incōniūens* (Apul.) « qui ne ferme pas les yeux » ; *cōniuentia* : 1<sup>e</sup> sens propre dans Chalc. Transl., p. 45<sup>B</sup>, [palpebris] obductis uis illa ignis intimi coniuentia tegminis (ἴσταν ταῦτα ξυμβόση) coeretur ; 2<sup>e</sup> indulgence, connivence ; *cōniuolus* : co-

Dérivés et composés : *columbinus* ; d'où *columbinis* f. = δρακοντίς μεγάλη, couleuvre ; *columbarius* (épithète de nom de lieux) ; *columbrifer* (Ovide, Lucain d'après ἀριστόχος, cf. *anguifer*) ; *columbrimodus* (Coripp.). Sans étymologie claire. Peut-être emprunt au gr. χέλυδρος (Havet, ALLG 4, 142).<sup>1</sup>

*cōlum*, -ī n. (cōlus, CGL III 324, 54, 5) : passoire, filtre à vin (*iuncuum vel sparteum*, Col. 12, 16, u.) ; tamis, nasse. Attesté depuis Caton ; roman. M. L. 2062.

Dénominatif : cōlō, -ās : filtrer [couler] ; d'où en bas latin cōlātūra, cōlātōrium. Cōlō s'est substitué à fluō dans les langues romanes, où il est partout attesté ; cf. M. L. 2035 et 2035 a. Composés : dē, ex- (M. L. 2978), in-, per-, re, trāns-cōlāre.

Terme technique de la langue rustique, sans doute non romain. Joint à *quallus* (quālus), qui désigne un objet de même nature et de même forme, dans Vg., G. 2, 241-242, *tu spissa uimine quallus | colaque prelerorum fumosis deripe tectis*. Toutefois quālum est de sens plus général et désigne toute espèce de panier d'osier, cf. quāllillus, -lārius.

<sup>1</sup>Sans étymologie claire.

*columba*, -ae f. et *columbus*, -ī m. : colombe, pigeon. Correspondant à l'oiseau sauvage *palumbēs*, cf. Serv., Ae. 5, 213, *de his domesticis columba V. dicit...* nam agrestes palumbes uocantur. Sur le genre, cf. Varr., L. L. 9, 56, *tum omnes mares et feminae dicebantur columbae, quod non erant in eo usi domestico quo nunc; < nunc > contra, propter domesticos usus quod internouimus, appellatur mas columbus, femina columba*. Toutefois columbus se lit déjà dans Plaute, Ru. 887, à côté de *columba*, M. L. 2066. Les deux formes sont représentées en roman, M. L. 2062. Passé en germanique : ags. *cul(u)fre*, et en celtique : irl. *colum*, gall. *colomen*.

Dérivés : *columbāre* (*columbar*) n. (d'un adjectif *columbāris*) ; *columbārium* : 1° colombier, pigeonnier ; 2° niche pour les urnes funéraires, M. L. 2063 a ; *columbinus*, M. L. 2064 ; *columbina*, verveine ? ; *columbula*, M. L. 2065 ; *columbor*, -āris « se becquerer » ; etc.

La comparaison de lat. *palumbēs* (v. ce mot) et de v. sl. *golobrī* « pigeon » (cf. r. *goluboj* « bleu ») engage à voir dans *col-* la désignation d'une couleur ; le grec a, en effet, κόλυμπος « petit grêbe », à côté de κέλανυς « noir, sombre ».

*columbāres* (*olīuae*) : olives confites. Déformation populaire (Pallad.) de *colymbades* (*olīuae*) = κολυμβᾶδες Ἐλάia qu'on lit dans Colum. ; v. Niedermann, B. Ph. Woch., 1911, 1433.

*columen*, -inis n. : faîte, partie supérieure ; en architecture « poutre faîtière » ; « sommet ». Semble identique à *culmen* (plus récemment attesté, seulement depuis Varron, semble-t-il ; sur Plaute, Tri. 85, v. Leo, ALLG 10, 278), avec lequel il est souvent confondu dans les manuscrits et dont il serait un doublet, comme *tegumen* double *tegmen* ; cf. Donat, Ph. 287, *culmen*, *culmen*. An *culmen*, *columna*, *unde columellae apud ueteres dicti serui maiores domus?* Les Acta fratrū Arualium emploient indifféremment *sub diuo culmine* et *sub diuo columine*. Les dérivés sont du type *culm-* : *culmineus*, -ālis, -āris, *culmināre* (Mart. Cap.). La différence de

forme provient peut-être d'une flexion *culmen*, *culmīnis* de \**col(u)mēn-es* sur laquelle on aurait reconstruit deux séries : *culmen*, *columnis* et *culmen*, *culmīnis*. Mais *culmen*s'emploie aussi avec le sens de « soutien, appui », comme *columna*, ainsi Plt., Cas. 536, *senati columnen, praesidium popli* ; Tér., Ph. 287, *columnen uero familiae*, où Donat note : *sustentatio uel decus, unde columnae dictae*. L'homonymie de *columna* a dû jouer un rôle dans ce changement de sens ; à l'époque impériale, *culmen* n'est plus guère employé que dans un sens métaphorique, voisin de *columna*, tandis qu'à *culmen* est réservé le sens de « sommet », etc. V. B. W. *combe*.

*colis*, mais aussi *cellō*, *celsus*.

\**columis* : *saluus*? L'authenticité de la forme est douteuse. Un accusatif *culmen* est donné une fois dans Plaute, Tri. 743, par les manuscrits palatins, tandis que l'Ambrosianus a correctement *incolumem* ; *culmen* au sens de « saluus, sain et sauf » est dû au fait que l'on croyait, à basse époque, reconnaître dans *incolumem* un *in-augmentatif* : cf. *impinguis* « ualde pinguis », *inopimus* « ualde opimus », *permane inquietus*, Didasc., Apost. 21, 27, éd. Hauer, où l'original grec porte μέντε θύσιος. *Culmen* « saluus » est exactement comparable à *becilli* : *aegroti*, *infirmi*, *insani*, CGL V 563, où *becillus* apparaît avec le même sens que *imbēcillus*. V. à ce sujet, M. Niedermann, IF 26, 52 sqq. La création de *culmen* a pu être favorisée par un rapprochement avec *columna*, dû à l'étymologie populaire ; cf. Isid., Or. 10, 55.

*columna*, -ae f. (une forme *columna* est attestée par Quint. 1, 7, 29 et signalée comme barbarisme par Pompeius, GLK V 283, 11 ; elle est sans doute refaite sur *culmella*) : colonne ; et au sens imagé « pilier, soutien », déjà dans Enn., A. 348, *regni columnam* ; emploi rare et surtout attesté dans la langue de l'Église, où *columna* traduit στύλος ; le latin classique dit plutôt *columen* dans ce sens. Les Latins établissent un rapport entre *columna* et *culmen*, *culmen*, cf. P. F. 48, 7, *columnas dictae quod culmina sustineant* ; Serv., Ae. 8, 664, *columnae mortuis nobilibus superponuntur ad ostendendum eorum columnen*. M. L. 2069. Celt. : irl. *coloma*, gall. *colof*.

Dérivés et composés : *culmātūs* : qui s'appuie sur des colonnes ; de là *culmātūm*, -nāta n. : colonnade(s) ; *culmātō* = περιστόλων ; *culmāris* et *culmār* n. « carrière de marbre » ; -rius ; *culmella* : colonnette ; colonne (d'un livre) ; soutien, pied de table. Surnom. M. L. 2067 ; *culmellāris* m. ; *culmellus* (bas latin) : dent angulaire ou canine de la mâchoire supérieure ; dent de l'œil. M. L. 2068 ; *interculmūm* (Rhet. ad Herenn.).

Un rapport avec *culmen* et *cellō* est probable. Le rapprochement avec sl. *kolo* « roue » (v. sous *colō*) ne trouve en latin aucun appui.

*cōlūrium*, -ī n. : sorte de colonne brute. Mot de très basse époque (Sidoine), à rapprocher sans doute de la glossé d'Hésychius κόλυρος ἀποτολή ; cf. *cōlūrus* = κόλυρος, *mutillātus* (terme métrique) et *cōlūrī*, -ōrum m. pl. : cercles qui divisent la sphère.

*colūrnus* : v. *corulus*.

*colus*, -ī et *colus*, -ūs m. et f. (confusion constante entre les deux formes et les genres ; toutefois, le féminin

Dénominatif : *comitō*, -ās (et *comitor*) avec ses composés ; d'où *concomito*.

*cōmīs*, -e adj. (la forme ancienne est peut-être *cosmis*, qu'on lit dans l'inscription de *Duenos*, CIL I<sup>2</sup> 3 ; toutefois, le sens du mot y est incertain) : bienveillant, affable, indulgent, aimable, opposé par Cic. à *asper*; Rep. 1, 50, comme *cōmītās* à *seuērītās*, Or. 34, Bru. 148 ; cf. Thes. III 1791, 6 sqq.

Emploi assez rare ; à partir de l'époque impériale ne se rencontre plus que dans Horace, Ovide, Tite-Live, Tacite, Fronton, Apulée et Ausone. La langue de l'Église et les écrivains vulgaires l'ignorent. Ni comparatif, ni superlatif. Non roman.

Dérivés : *cōmitēr*, *cōmītās*.

Si *cosmis* est la forme ancienne, on pourrait songer à voir dans *cōmīs* ui composé de la racine \**smei-* « rire, sourire », et le sens premier serait « qui sourit avec », cf. *cōmīs frōns*, *cōmīs oculi*, T.-L. 1, 22, 5 ; Ov., Ars 5, 510, et le gr. φιλομεθῆσης.

*cōmissor*, -āris, -āri (cōmessor, graphie récente qui a subi l'influence de *comēsse*, *comēsus*, cf. *cōmēssātiō*, Thes. III 1789 sqq. ; et CGL IV 41 et 408) : faire bombarde. Emprunt ancien (Plaute) et populaire au gr. κόμπαζω (pour l'i, cf. *moechissōres*), qui a fourni des dérivés proprement latins : *cōmissābundus*, *cōmissātor*, *cōmissātiō*. La forme est influencée par le type en -īs, qui a fourni le gros des verbes empruntés par le latin au grec. Passé au déponent comme *opsōnor*, peut-être d'après *epulor* et parce que le verbe désigne une activité à laquelle le sujet est particulièrement intéressé.

*comitium*, -ī n. : désigne non pas le fait d'accompagner, mais le lieu de réunion, *comitium* qui *locus a coeundo*, i. e. *insimul ueniendo est dictus*, P. F. 34, 13, puis « l'assemblée ». Souvent joint et opposé à *forum*. Il doit s'agir d'une formation indépendante, du même type que [sōl]stitium ; \**com-*, servant de premier terme de composé nominal, a été traité autrement que dans *co-eō*, où il est préverbial, cf. skr. sām-iīh f. Le pluriel *comitia* désigne les assemblées légales et convoquées par le magistrat (par opposition à *contīo* « réunion publique ») : *comitia calāta*, *cūriāta*, *centuriāta*.

Dérivés : *comitīalis* : *dīes c.*, *morbus c.* « le haut mal, l'épilepsie » ; *prohibere comitīa dicitur uitare diem morbo qui uoigo quidem maior, ceterum ob id ipsum comitīalis appellatur*, F. 268, 13 ; *comitō*, -ās « aller aux comices, désigner dans les comices » ; *incomitō* « insulter en public » (mot plautinien). Pour la forme et l'emploi, cf. *concilium*. V. eō, ire.

*commeātus*, -ūs m. : v. *meō*.

*commendō*, -ās : v. *mandō*.

*commentum*, -ī n. ; *commentor* : v. *mēns*, *miniscor*.

*commercium* : v. *merx*.

*commētō*, -ās, -āre : fréquenter, aller sans cesse vers, e. g. Plt., Cap. 185, *meus scruposam uictus commētāt* ; Tér., Haut. 444, *paterere filium | commētare (ex schol. ; commēare codd.) ad mulierculam*.

Semblé un fréquentatif de *com-meō*, cf. Sisenna, frg. inc. 2, *in eam paludem multi piscium comeant*, et Varr.,



aram Iunonis ne tangito : si tanget (lire tagit?), Iunoni crinibus demissis agnum feminam caedito ; et le fameux : mulier, noli me tangere. — Mais on ne trouve à date ancienne que contāmīnō et contāgiō (contāgīum, contāgēs) ; quant à contāmēn, étant donné la date tardive à laquelle il apparaît, il semble bien, non pas le primitif de contāmīnō, mais un dérivé post-verbal de ce verbe, bâti sur le type exāmen, exāmīnō, et intāminātus est une création analogique récente. — Attāmīnō semble, de même, refait sur contāmīnō, d'après le rapport continere/attīngere. Voir J. B. Hofmann, IF 53, p. 187 sqq. ; Pisani, Ibid., p. 27. Groupe obscur.

contemplō, -plor : v. templum.

contentus, -a, -um : v. teneō, contineō.

continor (-nuor), -āris, -ātus sum, -āri : rencontrer. Verbe rare, archaïque (Sisenna) et repris par les archaïsants de l'époque impériale (Apul., Panég., etc.). Souvent écrit continuor par rapprochement avec continuus ; mais ce n'est peut-être qu'une étymologie populaire ; le rapprochement avec contiō n'est pas plus assuré. Non roman.

continuous : v. teneō, contineō.

contiō, -ōnis f. : significat conuentum, non tamen alium quam eum qui<a>magistratu uel a sacerdote publicō per praecōnem conuocatur, P. F. 34, 1. Du sens de « assemblée, réunion publique », on passe à celui de « discours prononcé devant le peuple assemblé » ; de là contiōnor, -āris et ses dérivés ; pour le sens, cf. gr. ἀγοράμαται et ἀγοράω. — Ancien, usuel, classique. Rare après Hadrien.

L'ablatif couentiōnid du SC Ba. indique le sentiment qu'on avait de l'étymologie \*co-uentiō (les graphies de l'inscription sont étymologiques plus que phonétiques).

contrā (et contrā? Les exemples de la brève sont rares, Enn., A. 563 ; Inc. 30 ; cf. Thes. IV 738, 13 sqq. ; Lindsay, Early Lat. verse, p. 116. Un doublet contrōfigure dans contrōversia, contrōuersus, cf. ultrō/ultrō ; citrō/citrā). Préverbe, adverbe et préposition (suivie de l'accusatif) : contre, en face de, au contraire ; correspond à gr. ἀντί, ἀντη, ἐξ ἀντηλα. Ancien (surtout dans l'emploi adverbial, dominant chez Plt. et Enn., seul attesté chez Térence), usuel. Panroman. M. L. 2187, et \*contrāta, 2191. B. W. contre.

Dérivé : contrārius = ἀντίτοιο, M. L. 2190, irl. contarda, cotarsna ; dérivé tardif contrārietās = ἀντίτης, et même quelquefois « contrariété ». Contrā sert de premier terme à des composés verbaux qui sont d'anciens juxtaposés, type contrādīcō (ce dernier conservé dans les langues romanes, M. L. 2189). — Formes renforcées de basse époque : ē contrā (Ital.) ; incontrā, M. L. 4361 ; trānscontrā (Vitr.).

V. cum.

L'osque a contrud, qui répond à lat. contrō-. Le type contrā est parallèle à celui de osq. chtrad, etc. — Le gotique a un type tenuable en -þro à la question unde : alþapro « ḥlaxþóðen », hwaþro « nōðen », etc. ; de même, astaro « ḥt. ñθen », à côté de aſtra « s̄l. t̄ ðt̄ləw, n̄l̄n ». Le gotique a hwaðre nōv », à côté de hwaþro « nōðen », hidre « ððe », etc. ; le sens y concorde, mieux qu'en latin, avec l'origine de l'adverbe qui repose sur d'anciens abla-

tifs. — Il est probable que ces formations adverbiales présentent le suffixe marquant opposition de deux noms ; lat. extrā rappelle extēr(us), etc. Mais l'emploi de formes de ce genre pour des adverbes indiquant le lieu n'est pas particulier à l'italique et au germanique : -tra joue un grand rôle en indo-iranien, ainsi skr. átra « ici », átrā « là », etc.

contropō, -ās : v. tropus.

contubernālis : v. taberna.

contumāx, -ācis adj. : sans doute ancien terme de la langue rurale, où il s'applique à un animal rétif, cf. Thes. IV 798, 39 sqq. ; 797, 30 sqq. « désobéissant, récalcitrant », d'où « arrogant, entêté », dans la langue de l'Église sert à traduire ἀτεθό. Spécialisé dans la langue du droit avec le sens de « réfractaire, contumace », cf. Hermog., Dig. 42, 1, 53, 1, contumax est qui, tribus editis propositis uel uno pro tribus, quod uolgo perempritorum appellatur, litteris euocatus praesentiam sui facere contumēnit. — Contumācia est souvent joint à superbia (Cic., Verr. 2, 4, 41, 89 ; 2, 3, 2, 5, etc.), opposé à obsequium (Tac., A. 4, 20).

Composé : percontumāx (Tér.), -ācia.

Les anciens le rattachent soit à contemnō, soit à tu-meō ; cf. Vel., GLK VII 76, 7, in contumacia melius puta « i » seruari : uenit enim a contemnendo, tamen Nisus et contumacem per « u » putat posse dici a tumore. Mais le rattachement à contemnō est plus fréquemment suggéré, sans qu'on puisse dire qu'il soit plus vraisemblable, la dérivation, le sens premier de l'adjectif restant obscurs ; un rapport avec contumēlia n'est pas plus démontrable. V. le suivant.

contumēlia, -ae f. : affront, marque de mépris, outrage, injure. Différent de intūria, cf. Pac., Trag. 279, patior facile iniuriam, si est uacula a contumelia ; Caec., Com. 4, facile aerumnā ferre possum, si inde abest iniuria : | etiam iniuriam, nisi contra constat contumelia. Ancien et usuel ; fréquent dans contumēliam facere, cf. Thes. IV 802, 73 sqq.

Les Latins le rattachent à contemnō, cf. Sén., Const. 11, 2, contumelia a contempsu... quia nemo nisi quem contempsit tali iniuria notat. Formation étrange : cf. fidēlis, crūdēlis ? M. Benveniste, Formation des noms en i.-e., p. 42, la rattache à un substantif \*con-tum-ēl « gonglement, insolence, provocation » (cf. tumeō?). A basse époque est attesté contumia (contimia).

Dérivés : contumeliōsus, -sē ; contumeliō, -ās (rare et tardif).

contus, -ī m. : emprunt (attesté depuis Varron) au gr. κοντός « perche, gaffe ». Conservé en espagnol, M. L. 2191 a.

Dérivé : contārius ; contātus, -ī (= κοντόφρος).

Dénominateur composé : percontor, -āris (percontō, archaïque) : sonder (au sens moral), cf. Cic., Fin. 2, 1, 2, percontando auge interrogando elicere aliis opinione. La graphie percontor (percontor?) est la seule correcte ; percontor est dû à un faux rapprochement avec cuncta ou cunctor, comme l'indique Festus, 236, 4, qui, tout en signalant la bonne étymologie, se prononce pour la mauvaise : percunctatio (percontatio dans l'abrév.) pro interrogatione dicta uidetur ex nautico usu, quia conto

perstant, cognoscuntque nauigantes aquae altitudinem. Ob quam causam etiam ait Verrius secundam syllabam per o solere scribi. Mihi id falsum uidetur ; nam est illa percunctatio, quod is, qui curiose quid interrogat, percunctans (lire per cunctas res it, ou percunctari solet) ut recte per u litteram scribat. — Ancien (Naevius, Plt.), usuel et classique, mais presque uniquement de la prose. Conservé en logoud, espagnol et portugais ; cf. M. L. 6400, percōntāre.

Dérivés : percōntātiō, -tor, -tātiūus (tardif).

cōnūbium : v. nūbō.

conuexus, -a, -um : conuexum est ex omni parte declinatum, qualis est natura caeli, quod ex omni parte ad terram uersus declinatum est, P. F. 51, 17. Non attesté avant Cicéron, souvent appliqué au ciel : conuexa caeli. Cf. concaus.

Dérivés tardifs : conuexitās et conueciō.

Autres composés : dēuexus : incliné, qui descend (cf. dēlinus) ; ēuexus (rare et tardif) : convexe ; subuexus : qui va en montant (opposé à dēuexus), T.-L. 25-36.

D'un adjectif \*uexus qui est formé comme coexus, nūxus ; cf. peut-être uexāre et le groupe de mots auquel appartient uexāre. Mais les sens sont très différents.

conuiciūm, -ī n. : ensemble de cris, charivari, clamour (souvent de réprobation, alicui conuiciūm facere).

Dérivés : conuicior, -āris : reprocher à grands cris ; conuiciātor (Gic.) ; et, rares et tardifs : conuiciōsus ; conuiciolum ; conuiciāria.

Conuiciūm est un collectif qui désigne le « fait de pousser des cris ensemble », à la poursuite ou devant la maison de quelqu'un pour lui reprocher une faute ; cf. Ov., Rem. 507, nec dic blanditas nec fac conuicia posti. Cf. flagitium, pipulum et occēntiū, uagulatiō. Double étymologie dans Festus, - a uicis, in quibus prius habitatum est, uidetur dictum, uel immutata littera quasi conuocium, P. F. 36, 28, dont la première, reprise par Usener, R. M. 56, 19, Wackernagel, Festscr. Kretschmer 293, semble n'être qu'une étymologie populaire ; pour la formation, cf. concilium.

On peut d'autant moins séparer le groupe de uōx, uocare que le sens de « cri » s'y rencontre : v. pruss. wachis « cris », arm. gočem « je crie ». Mais l'i n'est pas expliqué, pas plus, du reste, que celui de suspiciō en face de suspicor. Croisement avec uicis?

conuila : v. uīuō.

conuolūlus, -ī m. : 1° ver-coquin, chenille de vigne, 1ψ, 2° liseron. De conuiloū ; cf. inuolūlus.

cōpā, cōpō : v. caupō.

cophinus, -ī m. : uas ex virgulis aptum mundare stercora et terram portare, Isid., Or. 20, 9, 9. Emprunt au gr. κόπινος ; passé dans les langues romanes, M. L. 2207 ; et en germanique : angl. cofin, v. h. a. koffer, kuffer. Depuis Labérius et Colum. ; fréquent à basse époque.

coprea (-ia), -ae f. : synonyme de scurra, emprunté au gr. κοπρά. Depuis Suétone.

Dérivé : incopriō, -ās (Commod.).

cōps, cōpia : v. ops.

cōpula (cōpla, Sofer, p. 166), -ae f. : lien (cf. M. L.

2209 et 2211, cōpulum, \*clōppā, \*clōpum) ; et, au sens figuré, « liaison, enchaînement de mots ». De \*co-apula, dérivé de apīō. Ancien, usuel. Dénominatif : cōpulō, -ās (et cōpulō) : lier, réunir, assembler, associer = συμπλέκω, M. L. 2210 ; d'où cōpulātum « mot composé », trad. du gr. συμπλεγμένον, cōpulātius = συμπλεκτικός ; cōpulātiō, terme de grammaire, etc.

coquō, -is, coxi, coctum, coquere : cuire (sens physique et moral, e. g. Plt., Tri. 225, egomet me coquo et macero et defego ; de même concoquō). A aussi le sens de « mûrir » (transf. en parlant du soleil), d'où prae-coquō, -cīs et les formes plus récentes praeocoquis, praequōs « πρόρωπος », et de « digérer ». S'emploie dans ces acceptations également au sens moral « mûrir (un projet), mijoter ». Usité de tout temps. Panroman, M. L. 2212 (\*cocere) et germanique : kochen, etc. Sur les graphies quoquo et coco, v. Thes. IV 925, 28 sqq.

Nombreux dérivés en coqu-, co- formés sur le thème du présent et en coct- sur le thème du supin : coquus (coquos, cocus ; n. pl. quuci, Gil I<sup>a</sup> 364), -ī m. : cuisinier (élargissement d'un nom racine avec vocalisme o ancien ? cf. gr. ἀρτο-χόπος avec dissimilation pour \*πότος) ; coquīnus (cōci-) ; d'où coquīne (cōci-) : cuisine ; coquīnō, -āre : faire la cuisine ; cocibilis (-qui-) ; coquester (Gloss.), qui ont tous survécu dans les langues romaines ; cf. M. L. 2213, coquina, \*cocina ; 2214, coquīnare, \*cocīnare ; 2215, coquistro ; 2216, coquīs ; 2014, cocibilis. Sur le groupe, v. M. Niedermann, Mus. Helv. 2, 2, p. 125 (1945). Le germanique a v. h. a. chohhōn, chuhhīna, choh ; le celtique : gall. cegin « cuisine », coaza, coeth de coctō, coctus ; irl. coca, coic, cucann. « coquus, coquīna », culenn « culina ».

cocula : uasa aenea coctionibus apta. Aliii cocula dicunt ligna minuta quibus facile decoquuntur obsonia, P. F. 34, 24. Fréquentatifs : coquītō (attribué à Plaute par P. F. 54, 6) et coctītō (P. F., ibid.).

coctītō, M. L. 2018 ; coctor ; coctūra, M. L. 2020, tous trois de l'époque impériale, tandis que decoctor est dans Cicéron ; coctilis ; coctius « qui mûrit vite » (Pline) ; coctūriō (Dioscor., cf. M. L. 2019) ; coctārius, coctiliārius (Gloss.) ; cf. encore M. L. 2016, \*coctītō.

Composés : concoquō : cuire ensemble ou entièrement et « digérer » (= συμπλέσω) ; concoctiō, M. L. 2116 b, c ; decoquō : réduire par la cuisson (transf. et absolu) ; faire banqueroute (manger tout son bien) ; decoctiō, -tor ; excocquō : achievez de cuire ou chasser (extraire) par la cuisson, M. L. 2985 ; excocctiō, excoccta, M. L. 2977 ; germanique : v. h. a. scoto ; percoquō ; recocquō : recuire, re-tremper (des épées), M. L. 7128 a ; 7125, recocctus. — Second élément de composé dans auticocctus et ollicoquos (ou \*ollico comme praecox?) ; praecox conservé partiellement dans les langues romanes, avec des altérations, cf. M. L. 6712, praequōs ; B. W. s. u. abricot. Le rapport de culina avec coquō est douteux. V. aussi popa, popīna.

L'indo-européen commun \*pek\*ō a passé à \*k\*ek\*ō en italo-celtique : cf. gall. pobī « cuire », v. quinque et querusc. Ce présent se retrouve dans v. sl. pekq « je cuis » (forme altérée kepū en lituanien), alb. pjek, skr. pácamī (même sens), tandis que le grec a un présent dérivé πέπω, att. πέττω. — Tokh. B. papaksu « cuire ». Lat. popīna est emprunté à l'osque. — La notion de « maturité » est liée à la racine depuis l'indo-européen, cf. gr. ηπέων,

néteipa et skr. *pakvād* « mûr »; mais le latin ne l'a que dans *cōctius* et dans le composé *praecox*; cf. *mātūrus*; pour le contraire, *crūdus*.

**cor, cōrdis** n. (encore scandé *cōr*, c'est-a-dire \**corr*, de \**cord* dans Plt., Pe. 802, Poe. 390 a, Mi. 1058? : déjà abrégé dans Lucilios) : 1<sup>o</sup> cœur ; 2<sup>o</sup> cœur en tant que siège de l'âme, Cic., Tusc. 1, 18, *alīs cor ipsum animus uidetur, ex quo excordes, uerdes, concordesque dicuntur* ; 1, 41, *ne tam uegeta mens aut in corde cerebroue aut in Empedocle sanguine iaceat* ; siège de l'intelligence et de la sensibilité : Isid., Or. 11, 1, 118, *in corde omnis sollicitudo et scientiae causa manet*; Varr., L. L. 6, 46, *cura quod cor urat*; Lact., Opif. 10, 11, *cor quod sapientiae domicilium uidetur*; Schol. Pers. 1, 12, [physici dicunt] homines corde sapere. Usité de tout temps. M. L. 2217; B. W. *cœur*.

Dérivés et composés : *cordātus* : avisé, sage ; mot d'Ennui repris par les archaisants, M. L. 2228; *recor-*, -āris : se remettre dans l'esprit, M. L. 7129; *excors* (ancien, classique) et *excordor* (Comm.); *uēcōrs, uēcordia*; *socors, socordia*, qui se rattachent plutôt à la notion d'intelligence; *concor* (v. ce mot), *discors* et leurs dérivés, à la notion de sensibilité (cf. toutefois *ōpovōta*); \**concordium*, M. L. 2117. Sur le croisement de sens entre ces composés et *c(h)orda*, v. ce dernier. *misericōrs, misericōrdia*, termes de l'époque république, spécialement affectués par Cicéron, qui disparaissent de la latinité d'argent pour reparaître à basse époque (v. *miser*); *mundicōrs, praecordia*, -iūm n. pl.; enveloppe du cœur, cœur (dérivé en -i), M. L. 6713; *prāui, torticōrdius* (Aug. in Psalm. 146, 7, cf. *crassiuēnius*, etc.); *Verticōrdia*, surnom de Vénus; *corculum* : petit cœur (terme de tendresse ; surnom de Scipio Nasica ; attesté chez Plaute et repris par les archaisants), M. L. 2227; *corcillum* (Pétr.); *cordilōm* : peine de cœur, mot plautinien ; cf. *xapōlāyta* (Gal.), M. L. 2229; *cordicitus* adv. (Sid.) d'après *rādīcitus*. En outre, la langue populaire a tendu à remplacer la forme monosyllabique par une forme plus pleine, *corātum*, attestée par une *tabella deviationis*, peut-être analogique de *fīcātum* « foie »; v. M. Niedermann, Glotta 2, 52, et Neue Jahrb. f. klass. Altertum 29, 315 et M. L. 2220. De là \**corātūm*, auquel remontent fr. *courage*, prov. *coratge*, etc. Pour *curtum*, v. ce mot.

Le nom du « cœur », qui est presque partout neutre, est au fond le même dans toutes les langues indo-européennes. Il est probable que le nominatif-accusatif était de la forme \**k'erd*, conservée dans hitt. *ker* / *kardi* -, gr. *xēp*, v. pruss. *seyr* (Voc. ; de là *siran*, *Ench.*), et que les autres cas reposaient sur *k'rd*, conservé dans lat. *cordis*, *cordi*, *corde* sur quoi a été refait un nominatif accusatif \**kord* italien ou latin. Le nominatif-accusatif pouvait être élargi par -i, d'où arm. *sirt*, de \**k'erdī*, instr. *srtiū*. Le lituanien a, lituanien oriental *šerdis* (acc. *šerdī*, donc supposant \**k'erd-*) au sens de moelle d'arbre », et, dans l'ensemble du domaine, *širdis* (acc. *širdī*, d'après le type *šerdī*) cœur ». L'i de *šerdis*, *širdis* est sans doute ancien ; mais le lituanien garde des formes de \**k'erd-* et \**k'rd-* dans lit. or. *šerdu* (gén. pl.) et dans v. lit. *širdes* (gén. sg.), *širdy* (gén. pl.). Sur \**k'erd-*, le germanique a bâti un thème en -n-, neutre : got. *hairto* (gén. *hairtin*). Le nom du « cœur » est obtenu souvent au moyen de

suffixes de dérivation comprenant -i : v. irl. *criðe*, gall. *croidd*; hom. *xpādīn*, att. *xapdīā*; v. sl. *srūdice* (à côté du dérivé *srēda*, de \**k'erdā* « milieu »). Le hittite a *kar-diš* « cœur ». — L'indo-iranien a un mot parallel, mais commençant par une sonore aspirée : véd. *hr̥dā* (gén. abl.), gāth. *z̥r̥dā* (instr.), pers. *dil* (de \**d̥rd̥-*); véd. *hi̥dayam*, av. *z̥r̥daēm*. — Pour le rapport qu'on a envisagé, sans raison, avec *crēdō*, v. ce mot.

**corallium** (*cūralium*; *cōralium*; *corallum*), -i n. : corail. Emprunt au gr. *xōpālōuon*, *xōpālōuon*, *xōpālōuon*. De puix Lucrece. Les formes romanes remontent à *corallum* et, isolément, à *corallium*, M. L. 2219; l'irl. *curlé* à *cūra-* *lium*.

**cōrām** : adverbe (uniquement dans cet emploi chez Plaute) et préposition avec ablatif « face à face, en face [de] », *xatā p̥rōstewon, ἐνώπιον*. Le rapport avec os est peut-être encore senti dans Tér., Ad. 269, *uereor coram in os te laudare amplius*. Souvent joint à *praesēns, ad-* sum ; de là le sens de « en personne ». Attesté dans toute la latinité. Non roman.

Composé : *incōrām*. Rappelle par sa finale *clam, palam*, mais la façon dont *cōrām* est formé n'est pas claire. Aucune préposition latine n'en rend compte.

**corbis**, -is m. et f. (le féminin semble plus ancien et plus classique, cf. Thes. IV 948, 3; on a un doublet *corbēs* dans Char., GLK I 40, 2, *corbē* dans Caton, Agr. 136, mais *corbe*, Cic., Sest. 82; Ov., M. 14, 644; Pétr. 33) : panier en osier, en forme de pyramide ou de cône, usité surtout dans l'agriculture : c. *messōria*, c. *pābulātōria*; corbeille, M. L. 2224. Irl. *corb* « chariot »; v. h. a. *churb, chorp* (passé en slave).

Dérivés : *corbula*, M. L. 2226; et tardif *corbicula*, M. L. 2222; cf. \**corbicuſ*, M. L. 2223, et les noms propres *Corbiō* (attesté aussi dans les gloses comme nom commun, cf. *piscis/piscīō*), *Corbulō*; *corbitō*, Fest. 452, 28 (?); *corbita* (sans doute féminin d'un adjectif *corbitus*) : -ae dicuntur naues onerariae, quod in malo earum summo pro signo corbes solerent suspendi, P. F. 33, 13, cf. Rich., s. u.; M. 2225 (?).

Fait partie d'une série de mots (sans doute venus d'une langue méditerranéenne) qui désignent des objets tressés ; v. M. Cohen, BSL 27, p. 81 sqq., notamment p. 99.

**corbita** : v. *corbis*.

**coreus**, -i m. : mal de ventre ou de poitrine. Mot rare et tardif de la langue médicale ; cf. gr. *xophorouη*. En dérive peut-être : *corcinor*, -āris (*cro-*) (un exemple tardif). Ital. *cōrcoro* « grouillement dans le ventre », de *corculus*?

**corda** : v. *chorda*.

**cordus** (*chor-*, -a, -um) : né ou récolté à l'arrière-saison ; Varr., R. R. 2, 1, 19, *dicuntur agni cordi qui post tempus nascuntur, at remanserunt in uoluis intimis \*\*\* uocant chorion* (= *xōpōtōv*) *a quo cordi appellati*; P. F. 57, 13, *corda frumenta quae sero maturescunt, ut fenum cor-dum*. Terme de la langue rurale, attesté depuis Caton ; cognomen *Cordus*. *Chordus* est représenté par des dérivés en provençal, catalan, espagnol, portugais, sicilien,

M. L. 1883, et en britt. *cordd-lan* « parc à moutons »; c. *chōrdum* (sc. *fēnum*) « regain » dans certains dialectes italiens (et \**recordum*, M. L. 7130); cf. aussi \**c(h)ordicus*, M. L. 1882; alb. *kerdi* « petit enfant », de \**cor-* *dinus*.

La graphie *chordus* a été influencée par *chorion*. Sans étymologie.

**cōrgō** : apud antiquos pro adverbio quod est projecto ponebatur, P. F. 33, 11. Pas d'exemple dans les textes. Est peut-être un composite de *ergō*, \**co-ergō*.

**coriandrum**, -i n. (*coriandrus* m., Caton; forme dissimilée *coliandrum*) : coriandre, plante. Emprunt au gr. *xopλōvōpōv*, M. L. 2232. V. h. a. *cullintar*, ags. *cel-lendre*. V. André, Lex., s. u.

**corium**, -i n. (*corius* m., Plt., Varr.): cuir, peau travaillée d'un animal, cf. Serv., Ae. 1, 211, *quidam mox de-tracta coria pelleas dici, subacta autem et iam medicata coria appellanda tradunt*; et, d'une manière générale : peau, écorce, peau d'un fruit (cf. *mālicorium* dans Pline), peau qui recouvre un liquide (cf. *crusta*), revêtement de magonnerie. Le sens de « arrière-faix » qu'on trouve dans Soranus, cf. Thes. IV 953, 75, n'est sans doute qu'une latinisation de gr. *xōpōtōv*, Varr., R. R. 2, 1, 19 (v. *cor-dus*), transcript le mot grec *chorion* dans ce sens, et le Pseudo-Soranus a *corion*. — Ancien, usuel. M. L. 2233.

Dérivés et composés : *coriārius*, -a, -um et *coriārius* m.; *coriāceus* (d'où l'italien *corazza*, qui a fourni le français *cuirasse*); *coriāgō* : coriage, affection cutanée des animaux; *coriāgnōsūs*; cf. aussi \**coriāmen*, M. L. 2231; *coriolūm* ap. Fest. 222, 15, d'où sans doute *Coriolānus*; *excoriō*, -ās (rare et tardif); *dūrīcorius* (Cloat. ap. Macr.); *mālicorius* : écorce de la grenade. La racine \**ker* de irl. *scaraim*, etc., qui a été signalée sous *carō*, apparaît souvent sans s- initial, ainsi gr. *xēpō* « je coupe, je tonds ». Elle se prête alors à indiquer un objet qu'on détache, et notamment la « peau, l'écorce » ; on a ainsi, en indo-iranien, skr. *cárma* « peau » (et av. *carōman-*), en slave *kora* « écorce » (en face de *skora* « peau »), v. isl. *horundr* « peau ». Lat. *corium* est une forme dérivée peut-être d'un thème racine \**ker-* qui figure avec élargissement \*-en- dans *carō*, et ici avec \*-yo- ; skr. *cárma* et v. sl. *(s)kora* sont d'autres dérivés du même thème non attesté. En lituanien, *karnā* signifie « tille » (écorce fine de tilleul). — Cf., d'autre part, lat. *cortex* et *scortum*. — Pour le sens, cf. gr. *skēp̥ta* en face de *skēp̥ta*.

**cornix**, -īcis f. : corneille, oiseau prophétique, cf. Plt., As. 260; Isid., Or. 12, 7, 44. Ancien, usuel.

Dérivés : *cornicula* (et \**cornicula*) : même sens, M. L. 2238; britt. *cornigl*; *cornicor*, -āris : verbe créé par Perse, au témoignage du scolioaste 5, 12, « crier comme la corneille »; *Corniscarū diuvarum locus erat trans Tiberim cornicibus dicatus quod <in> Iunonis tutela esse putabantur*. Étymologie populaire ?!

L'ombrie a une forme en a, *curnaco* acc. sg., *curnase* abl. sg., cf. *cornīx* et *fornāz*; c'est peut-être à \**cornacula* que remontent it. *cornacchia* et les formes romaines que M. L. suppose dues à un croisement. Pour la finale, cf. *corniz*.

Le mot appartient, avec *coruus*, à un groupe de mots

expressifs, variables d'une langue à l'autre : cf. gr. *xōpāx* « corbeau » et *xōpōvōn* « corneille »; v. h. a. *hraban* « corbeau » et *hrroh* « corneille » (et autres mots germaniques); irl. *crí* « corbeau ». Dans les langues orientales, il y a des formes à k- : skr. *kāravāh* « corneille », cf. *kaka* (mot de glossaires), pol. *kruk* « corbeau » à côté de lit. *krūkia*, « il croasse » (cf. v. sl. *hraukr* « cormoran »), skr. *krōcati* « il crie », gr. *xōpāvōn* « cri », etc.), et des formes à k- : lit. *sárka* et russe *sórdka*, serb. *sráka* (à côté de *surákā*, etc.), alb. *sóra* « corneille ». — Tandis que le latin a *clangō*, etc., les mots expressifs à kr- initial, fréquents ailleurs, y sont rares : v. *crepō* et surtout *crōciō*.

**cornū** (sur la quantité de l'u, long chez les poètes, cf. Thes. IV 962, 41 sqq.; même quantité pour *gelū*, *genū*; l'allongement semble secondaire), -ūs n. (*cornus*, Varr., Men. 131; *cornum* assez fréquent, Thes. IV 962, 77) : 1<sup>o</sup> corne et « substance dont est faite la corne, matière cornée »; puis tout objet fait en corne ou en forme de corne, cor : *cornua quēd ea quae nunc sunt ex aere tunc fiebant bubulo e cornu*, Varr., L. L. 5, 117; d'où *cornicen*, -inis, M. L. 2236, *cornūrius*; arc, entonnoir, lanterne ; 2<sup>o</sup> extrémité, pointe, aile d'une armée, bras d'un fleuve, bec, défense (d'éléphant), corne de la lune, aigrette de casque, extrémité des vergues, etc. Mêmes sens dans le gr. *xépās*, qui a dû souvent servir de modèle aux emplois de *cornū*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 2240; B. W. *cor* et *corne*. Irl. *corn*, gall. *corn*, etc.

Dérivés : *corneus* : de corne, corné; *corniculum* (*cornuc(u)lum*, cf. M. L. 2239) : petite corne, croissant, et « aigrette de métal », récompense militaire, d'où *cornicūlārius*, nom donné sous l'Empire à un officier subalterne ou à un secrétaire civil; *cornūtus*, M. L. 2242; *cornūlūm* (rare et tardif); \**cor-neola?* M. L. 2235 a.

Composés : *cornicen*, v. plus haut; *corniger* (*xepatōpōs*), -er, -pes, *cornupeta* (tardif); *excornis* (Tert.); *ūnicornis* = *monoxēpōs* (Pline), M. L. 9072; *capricornus* = *alyoxēpōs*.

Cf. *xōpōn*: τὴν σάλπιγγα Γέλαται Hes., et l'hybride gaulois-latín *cornuātūs* « cornutus », gall. *carn* « sabot de cheval », got. *haurn* « corne », etc. D'un peu plus loin, le mot est apparenté à gr. *xépās* (dont l'a est ambigu, pouvant représenter n ou a) et à skr. *çr̥ngam* « corne », où il n'y a pas trace du dissyllabisme de la racine, manifeste dans le groupe de *cerebrum* (v. ce mot), quand le sens est « corne ». La forme *cornū* résulte peut-être d'une ancienne métathèse de \**kyp-n-* ou d'une contamination de \**kr-n-* et de \**kr-u-*. Mais l'élargissement -u- se retrouve dans le dérivé *ceruus* et les formes correspondantes (v. ce mot), *xōpōs* (*xōpōthos*) « casque », *xophrō* ο sommet ».

**cornus**, -īf. (*cornus*, -ūs, Stace) : cornouiller et cerisier sauvage. Ancien (arbre du Palatin dédié à Mars). M. L. 2241. Germanique : v. h. a. *kornubōm*, ags. *corntréo*.

Dérivés : *cornum* : cornouille; *cornētūm*; *corneus*, cf. *cornea*, M. L. 2235; *corneolus*, douteux, peut se rattacher à *cornū*, *corneus* de *cornū*; *cornūlia* (Orib.). Pour *colurna*, *hastilia ex corno arbore facta*, P. F. 33, 15, cf. *corulus*. Hybride : *cornocerasium*.

*Cornus* ne peut être séparé du gr. *κράνος* « cornouiller » et du lit. *Kirnis* « dieu protecteur des cerisiers » ; l'arbre était connu à date ancienne en Italie et on a trouvé trace dans les palafittes de Suisse. Cf. *cerasus*. Sans doute de la racine \**ker/kor-*, qui désigne un objet dur : *cornū*, etc. V. André, *Lex.*, sous *cornum* et *cornus*.

**corocottas** (*cro-*, *corocattas*), -ae m. : nom d'un animal d'Éthiopie, la hyène ? Attesté depuis Pline; emprunté au gr. *χορόκτονος*, lui-même provenant d'une langue africaine.

**corōna**, -ae f. (*chorōna* d'après *χορός*? V. Thes. s. u.) : couronne. De là tout objet en forme de couronne : cercle, et cercle d'auditeurs, corniche, etc. Mot sans doute emprunté au gr. *χορών*, comme *corōnis* à *χορών*, M. L. 2247, mais ancien et complètement latinisé. Sert aussi de cognomen (étrusque?). Panroman, M. L. 2245; passé en germanique : m. h. a. *Kron(e)* et en alb. *kunore*; en céltique : irl. *corann*, *coroin*, gall. *coryn*. Dans le latin médiéval, *corōna* signifie souvent « candélabrum pēnsile » (par exemple, Poet. Lat. med. aeu II 552, 567), ce qui explique le terme allemand *Kronleuchter* (M. Niedermann). Dénominatif : *corōnā*, -as, M. L. 2246; diminutif *corōlla*, M. L. 2243 et 2244, d'où a été tiré un adjectif \**corollarius*, substantivé dans *corollarium* : petite couronne (qu'on donnait à titre de gratification supplémentaire aux acteurs), par suite, dans la langue des mathématiciens, « corollaire », conséquence supplémentaire d'une démonstration (Boëce, pour traduire le gr. *πόρισμα*).

**corpus**, -oris n. : corps (par opposition à l'âme, cf. Thes. IV 1001, 57 sqq.); d'où « corps inanimé, cadavre » (peut être à l'imitation du grec, qui oppose *σῶμα* « corps du mort » à *ζεμένας* « corps vivant »), cf. Thes. IV 1018, 3 sqq. Cette opposition entre *corpus* et *anima* a eu pour conséquence que *corpus* a désigné, en outre, tout objet matériel (par opposition à ce qui est insaisissable, cf. Serv., Ae. 6, 303; *omne quod potest uideri corpus dicitur*), « substance, matière » (tronc d'un arbre, etc., cf. Thes. IV 1019 sqq.). Comme le corps se compose d'un ensemble de parties (tête, membres, tronc), *corpus* s'emploie pour désigner des choses formées d'une réunion « corps, ensemble, corporation » (Thes. IV 1020, 62 sqq.). Tous ces sens correspondent à ceux du gr. *σῶμα*, qui a dû influer sur le développement sémantique de *corpus*. — Attesté de tout temps. Panroman, M. L. 2248, et celtique : irl. *corp*, gall. *corff*.

Dérivés : *corpusculum* : petit corps, corpuscule; *corpulentus* : -is Ennius (inc. 34) *pro magnis dixit*; *nos corpulentum dicimus corporis obesi hominem*, P. F. 54, 24; *corpulentus* : corpulence et « corporalité » (latin ecclésiastique); *corporeus* : corporel, charnel; *corporalis* (latin impérial), attesté pour la première fois dans Sénèque pour traduire *σωματικός*, comme *incorporālis* pour traduire *σωματικός*; toutefois, *corporāliter* est dans Pétrone, Sat. 91, cf. *animalis*; *corporalitas* (langue de l'Église); *corporō*, -as : tuer, faire un cadavre (sens ancien), « fournir un corps » et au passif « prendre corps » (latin impérial); *corporātus* (cf. *animalitus*) ; *corporāscō*, -is : s'incarner; *corporātiō* : incarnation (latin ecclésiastique), réfection des parties du corps (cf. *recorporō*, -atiō); *corporation* (= *collégium*),

Novell. Sev. 2, 1; *corporātiō* (langue médicale) et *recorporātiō*; *corporātura* = *σωματία* (langue impériale); corpulence, corps; *incorporeus* (latin impérial), cf. Gell. 5, 15, 1, *corpusne sit uox an incorporeum*; *hoc enim uocabulum quidam fixerunt, prouinde quod Graece dicitur σωματόν*; *concorporō*; *incorporō* : incorporer, incarciner (tous deux du latin impérial, surtout ecclésiastique), et *excorporō* (z. X. tardif).

Le mot latin pourrait être un élargissement en -es d'un thème \**kṛp-* attesté en indo-iranien : véd. *kṛp* (instr.) « forme, beauté », av. *karšf*, *kehrpm* « forme, corps ». Le vieux prussien a peut-être un autre élargissement dans *kērmens* « corps »; on peut aussi rapprocher v. sl. *črēvo*, r. *čērevo* « corps, ventre », où l'absence de -p- s'expliquerait phonétiquement. Le grec *πνεῦμα* « diaphragme, esprit, intelligence » peut aussi être rapproché. L'i de v. angl. *hriſ* « ventre » ne va pas sans difficulté de sorte que le rapprochement du mot germanique n'est pas sûr; il exclurait, du reste, celui de v. sl. *črēvo* et v. pruss. *kērmens*. En somme, groupe obscur. Cf. Vendryes, Rev. celt., 44, 315.

**corrāgō** (*corā-*, -inis f.) : langue de bœuf, plante (Pseud. Apul., Gloss.). — Attribué aux *Lucani* par le Ps. Ap., 41.

**corrīgia**, -ae (-gium n.) f. : lacet de soulier (Varri), puis courroie, lanière, fouet. Ancien (Varri, Cic.), technique. M. L. 2253; gall. *carrai*; \**excorrīgia*, M. L. 2987. Étymologie populaire dans Isid., Or. 19, 34, 13; -ae e *corius...* uel a colligatione.

Sans doute mot du vocabulaire italo-celtique; cf. v. irl. *corriug* « j'attache ensemble », *cuimrech* de \**komrig-om* « lien ». Cf. peut-être aussi m. h. a. *ric*, gén. *richa* « lien ». Étant donné le sens technique, un emprunt au gaulois n'est pas invraisemblable; cf. Henry, *Lex. breton*, p. 236.

**corroco?** : nom d'un poisson de mer dans Ausone. Forme et sens incertains. Cf. *corrococo* « petite dorade blanche » à Hossegor (Landes)?

**corrūda**, -ae f. : asperge sauvage. Attesté depuis Caton. Mot rustique selon Columelle. Inexpliqué.

**corrugus**, -i m. : galerie de mine (Pline). M. L. 2260 b. Cf. peut-être *arrugia*. V. *runcō* 1.

**cortex**, -icis m. et f. (mais le féminin est surtout poétique) : écorce (spécialement de liège); différent de *liber*, cf. Cic., N. D. 2, 47, 120, *obducuntur libro aut cortice trunci*. — Ancien, usuel. M. L. 2263. Irl. *cōrt*. V. André, Lex., s. u.

Dérivés : *corticulās* (Colum.), M. L. 2265 a; *corticēus*, d'où \**corticea* f. représenté en ital. et dans les langues hispaniques, M. L. 2265; *corticatus*, M. L. 2264; *corticōsus*.

Composés : *dē-, ex-corticō*, -as, M. L. 2988 (pour \**ex-corticēm*, v. B. W. écorce); *scorticatūra* (Orib.) contrepartie savant de *exscor-*.

Appartient au groupe de lit. *kertiū* « je coupe, j'abats », v. sl. *črūtīg*, *črestī* « couper », *kratūkū* « court » (tandis que lit. *kariūs* a pris le sens de « amer »), skr. *krntī* av. *krəntai* « il coupe », skr. *kr̥tih* « couteau » et *kr̥ti* « peau ». Le sens de « écorce » s'explique par celui de « chose séparée »; c'est ainsi que, de la racine \*(s)ke-

non élargie par -r-, le slave a *kora* « écorce » en face de *skora* « peau »; v. sous *corium*. Le germanique a de même v. h. a. *herdo* « uellus » (v. pour le sens l'étymologie de *philus* en face de *uellō*). Pour le suffixe, v. Érnout, Philologica I, p. 146.

Pour une autre trace, hypothétique, de \**kert-* en latin, v. *cēna*.

1. **cortīna**, -ae f. (la variante tardive *curlīna* que connaît l'auteur du *de dub. nom.*, GLK V 575, 7, ne suppose pas nécessairement un *ō* ancien, cf. *furnus* (*fornāx*)) : « châudron (qui servait soit à cuire, soit aux foulons); » *o* cuve que portait le trépied d'Apollon et couverte de cette cuve sur lequel s'asseyait la Pythie pour rendre des oracles (poétique dans ce sens; cf. *cortīnipotēns*, Lucil.); par analogie, plafond en forme de voûte ou autel en forme de trépied; cf. Rich, s. u. Ancien et usuel.

Dérivés : *cortīnula* (Amm. Marc.); *cortīnāle* : cave où l'on faisait bouillir le vin.

Le groupe de irl. *coire*, gall. *pair* « chaudron », v. isl. *huerr* « écuelle », skr. *carū* « chaudron » est assez éloigné; plus encore r. *čára* « coupe » avec ē radical. Terme technique. Sans étymologie.

2. **cortīna**, -ae f. : rideau. Mot tardif (Ambr., Vulg., Schol. Hor., Isid.), dérivé de *co(h)ors* > *cors*, calqué sur le gr. *ωὐλα*, qu'on dérivait de *ωὐλή* et que la langue grecque s'était contentée de transcrire par *aulaeum*, *aulaea*, e. g. Hor., A. P. 155. Sans rapport avec le précédent. Passé dans les langues romanes : it. *cortina*, fr. *courtine*, etc., M. L. 2266, et en germanique : all. *Gar-dine*.

**cortumīō**, -ōnis f. : contemplation intérieure. Mot de la langue augurelle cité par Varro, qui le rattache à *or*: *quod, cum dicunt conspicionem, addunt cortumīōnem, dicunt a cordis uisu; cor enim cortumīōnis origo* (L. L. 7, 9). Étymologie populaire?

**coruslus**, -i f. : noisetier, coudrier. Déjà dans Caton.

Dérivé : *cornus*, issu par métathèse de \**cornulus* (cf. *feul-nus*, *popul-nus*), peut-être sous l'influence de *querus*, *acerinus*, *eburnus*, ou du gaulois \**collo-*, de \**coslo-*; Festus semble avoir confondu *cornus* et *corlus* dans la glose *colerna*: *hostilia ex corno arbore facta*, P. F. 33, 15; *corolētum*: coudraie. Les formes romaines remontent à *colurus*, cf. M. L. 2271, 2270; B. W. *cōrūs*.

Issu de \**koselos*; cf. irl. *coll*, gall. *coll*, v. h. a. *hasal*, v. sl. *hasl*, qui ont le sens du mot latin, et sans doute lit. *kasulas* « pique de chasseur ». Mot du vocabulaire du Nord-Ouest.

**corus**, -i m. : cor, mesure de capacité. Mot hébreu venu par la Bible.

**coruseus**, -a, -um (on trouve dans les gloses une forme *coriso-*, représentée dans le port. *corisco*; un doublet *coruscus* est dans l'Itala, cf. l'App. Probi enseigne *corus*, non *scoriscus*. On y voit la même alternance *sc-*, c- à l'initiale que dans *corium*, *scortum*, etc. La forme avec c aurait du son triomphé à une dissimilation, cf. *sciscidi* et *sistō*. Toutefois, *scoriscus* est bien tardif et peut s'expliquer comme *scrāpula* (= *crapula*), *screpas*, *scissores*, *scudit*, *scarpin* qu'on trouve dans les Gloses, cf. Theander, *Ex Aa Gloss. interpretamentis collectanea*, Eranos 23,

1, 53, n. 2) : qui s'entrechoque (se dit de la cime des arbres), qui grelote. Plt., Ru. 526, *nam omnia corusca p̄tra tremore fabulor*. Appliqué aux astres, à l'éclair, « scintillant, étincelant », d'où substantivé à basse époque *coruscus* m. « éclair », cf. M. L. 2268 et 2267.

A *coruscus* correspond la forme verbale *coruscō*, -ās : 1<sup>e</sup> cosser (se dit des animaux qui se heurtent de la tête, comme gr. *κερατίζω*), s'entrechoquer; 2<sup>e</sup> étinceler, briller (développement de sens comparable dans *micō*, -ās); 3<sup>e</sup> brandir (transitif).

Tardifs : *coruscātiō*, -āmen, -ālis, -ābilis; *coruscifer*.

Le type de *coruscō* rappelle celui de *aeruscō* (v. ce mot). Pour la racine, cf. gr. *σκαρπός* « je bondis ». Dès lors, on partira de la forme verbale pour expliquer *coruscus*, cf. BSL 26 (79), p. 22. Le gr. *χορόττω* et *χορίσω*, que Thurneysen a rapprochés de *coruscō* (GGA 1907, p. 206).

**corus**, -i m. : 1<sup>e</sup> corbeau (prophétique comme la corneille); 2<sup>e</sup> poisson de mer, coracine vulgaire, ou petit castagneau, ainsi appelé à cause de sa couleur noire (= *χορόττως*); 3<sup>e</sup> machine de guerre (sorte de grappin?), cf. Vitr. 10, 13, 3, *coruum demolitorem, quem nonnulli gruem appellant*; joint à *ferrea manus* par Q. Curce 4, 2, 12 et 4, 3, 26; 4<sup>e</sup> scalpel; 5<sup>e</sup> nom d'une constellation. Ancien; panroman, M. L. 2269, et pour les formes grecques *corax*, *coracīnus*, M. L. 2221, 2218.

Dérivé : *coruinus* (cognomen, cf. Gell. 9, 11), M. L. 2268 a.

**V. cornīz**. Pour le suffixe, cf. m. irl. *crū* « corbeau », de \**krowos*, et, dans un autre groupe, *ceruus*.

**corydalus**, -i m. : alouette huppée. Emprunt au gr. *χορδόλως*, déformé en *coredallus* (Greg. Tur.), *corēdulus*, *cordulus* par l'étymologie populaire.

**cōs**, **cōtīs** f. : pierre à aiguiser, queux. Ancien, bien que, par hasard, non attesté avant Cicéron. M. L. 2275. Cf. *cautes*.

Dérivés : *cōticula* : pierre de touche; petit mortier. Conservé en sicilien et en calabrais, M. L. 2284; *cōtīrius* : rémouleur (Gloss.); cf. *cōtīriūm*, M. L. 2283; *cōtūla* ou *cōtūlos* (l'ablatif pluriel est seul attesté), M. L. 2288; *cōtōria* (*cōtāria?*) : carrière de pierres à aiguiser. Cf. encore M. L. 2286, \**cōtīs*; peut-être aussi la glose de P. F. 63, 10, *decotes, togae detritae; dēcōtō, -ās* : dépouiller (= *excoriō*), dans la Loi Salique.

Nom d'action, avec suffixe secondaire -t-, d'une racine attestée par skr. *ciptāi* : il aiguise », skr. *cānah* « pierre à aiguiser » (forme pré-akrétique), pers. sān (même sens), gr. *χῶν* « pomme de pin, cône »; peut-être arm. *sur* « tranchant ». La forme à degré zéro est attestée par skr. *ciātā* « aiguise », irl. *cath* « sage » et lat. *catus* (v. de mot), peut-être arm. *sayr* « tranchant » (substantif). A côté, il y a un type à -i- : skr. *cyāti* « il aiguise », av. *saēnīš* « pointe » et v. isl. *hein*, v. angl. *hán* « pierre à rasoir »; mais la situation n'est pas comparable à celle de la racine de *pōtūs*, *pōculum*. V. aussi *cautēs*.

**cōssim** : v. *coxiim*.

**cōssus**, -i m. : -i ab antiquis dicebantur natura rugosus corporis homines, a similitudine uermium ligno editorum, qui cossi appellantur, P. F. 36, 11. La glose de Festus réunit un substantif *cōssus*, -i (*cōssis*, Pline, d'après *uermis*; *cusus*, Gloss.; *cōscus*, Mul. Chir.) m. : ver du bois,

espèce d'artisan, et ver intestinal (= *terēdō*), M. L. 2278 et 2277, \**cōssicus* ; et un adjectif *cōssus*, -a, -um : à la peau rugueuse, d'où proviendraient le surnom *Cōssus* et les gentilices *Cos(s)idiū*, *Cōssiniū*, *Cōssitius*. Mais le surnom *Cōssus* semble étrusque, et le nom du ver est sans étymologie.

*cōsta*, -ae f. : 1<sup>e</sup> côte, ἡπάθη; 2<sup>e</sup> côté, flanc. Attesté depuis Plaute. Panroman, M. L. 2279.

De même que *latus*, le mot a dû s'employer à basse époque comme adverbe ou préposition avec le sens de « à côté de, auprès », cf. M. L. s. u.; le v. fr. *encoste* remonte à *in costa*. — *In costa* a sans doute été abrégé en *costa*, comme *ad-, dé-latus en latus*.

Dérivés : *cōstālis* (Vég.); *cōstātūs* : Varr., R. R. 5, 5, 8, [boues] *corporē bene costato*, d'où *cōstātūm*, M. L. 2280; *cōstula*, M. L. 2280 a.

Il n'y a aucun mot identique ailleurs. Mais la forme rappelle celle de v. sl. *kostī* « os », et ce mot lui-même semble inséparable du groupe de lat. *os* (v. ce mot), skr. *āsthi*, etc. Il y aurait donc ici une sorte de préfixe \**k-* semblable à celui qui figure dans *caper capra* (cf. A. Meillet, Roczn. Slaw. 9, 74), mais l'existence de ce préfixe a été contestée : v. *aper*.

*cōstum*, -i n. (*cōstus*, *cōstos* f.) : *cōstus*, plante. Emprunt au gr. ἔστος, qui lui-même doit être emprunté à skr. *kūṣṭhaḥ*. Passé en ags. *cost*.

*cōthō(n)*, -ōnis m. (f.) : *cōthōnum*, -i n. : port. Mot sémitique ; cf. Serv., Ae. 1, 427, *portus effodiunt, i. e. cotona faciunt. Carthaginenses cothonē fossa utuntur, non naturali portu.*

*cōthurnus*, -i (cōturnus) m. : 1<sup>e</sup> brodequin de chasse ; 2<sup>e</sup> cōthurne tragique, (d'où « ensfure » du style, etc.). Emprunt au gr. κόθωρος ; demeuré dans quelques dialectes italiens, dont les formes supposent \**cōtūrnus*, M. L. 2282. Dérivés tardifs : *cōthurnātūs*, -natiō, -nōs.

*cōtōneā*, -ae f. : Pline 1, 26, 26; 26, 42 : *alus autem, quam Galli sic uocant, Veneti cōtōneā...*; nom de la grande consoude chez les Vénètes.

*cōtōneus*, -a, -um (-nius; *quidoneus*, Ed. Diocl.; *quidoniūs*, Diosc.; *cetoniūs*, Ps. Hier.) : de cognassier; *cōtōneum* (sc. mālūm) : coing. Ancien (Caton). Ordinairement interprété comme une déformation due à un intermédiaire étrusque de κόδωνος, adjectif dérivé de *Cydon*, -ōnis (« crétois »; cf. *Cydonēa* (-nia) : Cydon, ville de Crète (La Canée) et Pline, 15, 37, *mala, quae uocamus cōtōneā et græca Cydonēa, Creta insula adiecta*; mais peut provenir d'une langue d'Asie Mineure, cf. Nehring, Glotta 13, 11 sqq. Alcman a une forme κόδωναλον, et Hésychius une glose κόδωνες σύκα χειμερνό. V. aussi Solmsen, Z. Gesch. des Namens der Quritte, Glotta 3, 241 sqq. M. L. 2436; Vendryes, BSL 25 (1924), 41. Germanique : v. h. a. *chutina*, v. angl. *cod-ooppel*, all. *Quritte*, *guida*.

*cottabus*, -i m. : transcription du gr. κότταβος « jeu du cottabe », employé plaisamment par Plt., Tri. 1011, au sens de « coups »; -i *bubuli*, demeuré en napol. dans le sens de « tête », M. L. 2286 a.

*cottana*, -ōrum n. pl. : figue de Syrie, de petite taille. Emprunt, attesté depuis Pline, au gr. κόττανα, lui-même

emprunté à l'hébreu *q̄tanna* « petit ». La forme *cōtana* a subi l'influence de *cōctus*.

*cottidiō* (c'est la graphie la plus anciennement attestée ; on trouve aussi *cotidiē* et, plus tardivement, *qui-* *tidiē* ; les indications des grammairiens reposent sur des constructions étymologiques arbitraires) adv. : chaque jour, ὅσημέρα, καθ' ἡμέραν. Ancien, usuel. M. L. 6974.

Dérivé : *cottidiānūs* (*quot(i)tē*) : quotidien. M. L. 6973.

Vraisemblablement issu du locatif \**quotiū* (de \**quotiē* *dīē*, cf. *priđiē*, *postriđiē*, etc.). Le premier élément semble être l'adjectif dérivé de *quot*.

Le -*ti-* de *cottidiē* est sans doute expressif, comme dans la forme romane \**totūs* (avec o fermé) en face de *tōus*, de *ti. tūtū*, fr. *tous* (toute). Étant isolée de *quot*, la forme n'a pas subi d'abord l'action analogique par laquelle le *qu-* de *quis*, etc., a été restauré dans les formes de l'interrogatif indéfini (v. sous *quis*, *qui*, etc.).

*cōturnix* : v. *cōturnix*.

*Couella*, -ae f. : surnom de Junon, qu'en tant que déesse lunaire, on invoquait le jour des Calendes ; Varr., L. L. 6, 27. Origine inconnue.

*couinnus*, -i m. : chariot, char de guerre. Mot celte, qui apparaît seulement sous l'Empire (Mela, Luc, Mart., Sid.) et a toujours été senti comme étranger.

Dérivé : *couinnāriūs*.

*cōuum* : v. *cōhum* et *cāusūs*.

*cōxa*, -ae f. : 1<sup>e</sup> hanche, os de la hanche, et par extension « cuisse »; cf. Cels. 4, 27, *cōxas et popliteas*; 4, 30, *cōxīs proxima genua sunt*; 2<sup>e</sup> par analogie, « angle rentrant » (Grom., Hyg.). — Attesté à partir de Nigidius, mais *cōxendicēs* est dans Plaute, Ba. 1159, et Caton, Agr. 160. A remplacé dans les langues romanes *femur*, qui n'est demeuré que dans un parler rhéto-romain, cf. M. L. 2292, 3240. Panroman ; britt. *coes* « jambe ».

Dérivés : *cōxāle* : vêtement couvrant les hanches (rare, tardif); *cōxāriūs* (Pelag.); *cōxendicē* f. (i. Plt., Lucil., t. Ser. Samm. 695, 991) : articulation de la hanche : *ossa ex acetabulis pernarum, circa quae cōxendicēs uertuntur*, Pline 28, 179; *vertebras in cōxa* (cf. *cōcēdēs* « genus conchae ») et *cōxendicē* (Pelag.).

Le mot doit désigner une articulation en général, car les mots correspondants s'appliquent à des articulations diverses : irl. *cōs* « pied », v. h. a. *hahsa* « partie de derrière de l'articulation du genou », skr. *kāksaḥ* et *kakṣa* « aisselle ». Cf. aussi *cōxim* et *cōxus*, mais le rapprochement de *axis* est douteux ; cf. *aper* et *costa*.

*cōxendicē* : v. le précédent.

*cōxim*, *cōssim* adv. : à croppetons (rare et populaire, trois exemples en tout : Pomp., Varr., Apul.). Cf. *incōzō*, -ās : Non. 39, 8, *incōzare in cōzam sidere*. *Pomponius Pannuciatīs* (97) : *neque interim cacandi causa unquam incōzai nate*. Non attesté en dehors de ce passage. Le rapprochement avec *cōxa* semble dû à l'étymologie populaire ; la racine est la même que dans *conquinisō*. — *Cōssim* représente une prononciation vulgaire, peut-être dialectale.

*cōxus*, -a, -um : boiteux, synonyme de *claudus* (rare et populaire ; C. Cilnius Maecenas, Glos.); rom. esp. *cōxō*.

Dérivés : *cōxō*, -ōnis (Non. 25, 13); *cōxōs* (Gloss.); *cōxigō*, -ās (id.) : boiter.

v. *conquinisō*. Rapproché par l'étymologie populaire de *cōxa*. Même formation avec -*s*- désidératif que *laxus* et *anxius*, *noxius*.

*cōbrō*, -ōnis (et formes dissimilées de basse époque *cōbrō*, *cōbrō*; c'est à *cōbrō* que songe Isid. quand il écrit : *cōbrōnes uocati a cōbo*, i. e. *cabolo*, *quod ex his creuerat*, Or. 12, 8, 4) m. : frelon. Ancien. M. L. 2293. Les formes *scrabro*, *scabro*, *scrabo* ont été influencées par *scarabaeus*; cf. Isid., Or. 12, 8, 4, *ex his [crabronibus] iterum saepē nascuntur scarabaci, unde et cognominati sunt* : avec épanthèse *carabro* (Gloss.), croisement de *cōbrō* et de *xáραβος*, v. Thes. s. u.

De \**craśrō* (v. Benveniste, *Origines*, p. 175), comme on le voit par les mots du même sens : v. h. a. *hornuz* et néerl. *horzel*, lit. *širšā*, et des dérivés variés tels que *širšys*, *širšlys* (acc. pl. *širšlius*), etc., v. sl. *srūsenī* et slovène *sēršel*.

Des formes de certains parlers des anciennes régions ombrioniennes et osques offrent *f*, ainsi *skārafōni*, *škarařōna*; voir l'Atlas de MM. Jaberg et Jud, carte 462, à l'article *calabrone*. La forme à -*ara-*, qui a été dissimilée en -*ala-*, doit donc provenir de parlers osco-ombrioniens. C'est l'extension de cette forme qui a déterminé le bizarre rapprochement avec *scarabaeus*, rapprochement que la langue fait réellement, à en juger par la sifflante initiale du mot dans la plupart des parlers italiens où il se rencontre. Et c'est ce rapprochement qui explique comment *scarabaeus* a reçu *f* sur le domaine osco-ombrioniens, comme on le voit par la carte *scaraffaggio* de l'Atlas Jaberg-Jud.

*cračas*, -i m. : nom de poisson dans Anthimus 46, sans doute l'esturgeon. Cf. Thes. s. u.; gaulois d'après Niedermann, Mél. Jud, 145.

*cracca*, -ae f. : vesce sauvage (Pline, NH 18, 142).

*cracentēs* : v. *gracilis*.

*cracerō*, -ās (*cacerrō*, etc.); *cračō*, -ās : croasser (Gloss.). Onomatopée.

*cramātūm*, -i n. : mélange de vin et d'eau (Orib.). De *xāpāxa*.

*cramūm*, -i n. (*cramā* f.) : crème de lait. Attesté seulement dans Venant. Fort. et dans les gloses. Sans doute gaulois. M. L. 2294; B. W. sous *crème*.

*crapula*, -ae f. : 1<sup>e</sup> état d'ivresse, fumées du vin ; 2<sup>e</sup> résine qu'on mêlait au vin (pour produire l'ivresse?, cf. Pline 23, 46). A basse époque, *crapula* désigne aussi bien l'excès de nourriture ou de boisson et arrive même à s'opposer à *ebrietās*; cf. Isid., Sent. 2, 43, 1, *escā crapulam, potus ebrietatem generat*.

Emprunt ancien, latinisé, au grec populaire κραπτάλη (peut-être par un intermédiaire étrusque, cf. *Sāturnus*, *Sāturnus*, et *scāena*, *paelex*), avec dérivés proprement latins : *crapulor*, -āris; *crapulānūs*, -rius, -ātiō (tardif); *crapulentus* (formé sur *uinulentus*, *somnolentus*, *temulentus*, non attesté avant Amm. Marc.), -ōsus (tardif et

rare). Sur le mot, v. A. Vaillant, Rev. des ét. slaves, 15, 1935, p. 229.

*crās* (faisicus *cra?*) adv. : demain. Ancien, usuel. M. L. 2296. Conservé seulement dans certains dialectes italiens et en vieil espagnol et vieux portugais. Remplacé ailleurs par un descendant de *dē māne*; cf. M. L. 2548; B. W. s. u.

Dérivés : *craśtinūs* (cf. *prīs-tinus*, *sērōtinūs*, etc.); d'où *procrāstīnō*, -ās : remettre au lendemain (cf. *comperēdinō*), *procrāstīnatiō*.

Tandis qu'un mot indo-européen pour « hier » est conservé dans plusieurs langues (cf. *heri*), il n'en subsiste pour « demain » aucun qui se trouve dans deux langues. Skr. *crāh* « demain » est isolé tout comme lat. *crās*, qui doit néanmoins être ancien. L'av. *sūrōm*, accusatif « de bon matin », convient pour le sens, mais non pour la forme.

*craſſus*, -a, -um : gros, épais (sens physique et moral), gras ; s'oppose à *tenuis*, à *liquidus*, à *macer*. Ancien, usuel et classique. Panroman. M. L. 2999. *Craſſus*, appuyé sur *grossus*, d'après lequel il a tendu à devenir *grossus* (cf. Thes. IV 1103, 52; Martyrius, dans GLK VII 176, 14, et M. L. s. u. et 4427, \**ingraſſāre*), a eu une vie plus active que *pinguis*, qui n'est guère représenté en dehors du domaine italien. *Craſſus* est employé comme surnom, mais non *pinguis*. Les langues romanes attestent aussi \**crassis*, M. L. 2298.

Dérivés : *craſſitūdō* (*grassi-*), ancien et fréquent; *craſſūs*, *craſſitūs*, *craſſēdō*, formés comme *pinguēdō*, sont de l'époque impériale; *craſſō*, -ās, *incraſſō* (époque impériale) et *craſſēcō*, -is, *crāſſāmen* (*grassā-*) et *craſſāmentū* : dépôt, lie; *craſſātiō* (*Pelag.*), *craſſūdīa*, -ōrum : gros intestin (cf. *crepūndia*); *craſſūs*, *παχύων* (Gloss.).

Composés : *craſſificō* (bas latin); *Crassipes*, *Crassupēs*, surnom; *craſſiūnūs*, Pline 16, 66 (pour la formation, cf. *caldicēbriūs*, etc.).

Adjectif expressif à vocalisme *a* et à *s* géminé; cf. *bassūs*; sans étymologie. Le rapprochement avec *crātīs*, qui est souvent enseigné, n'est justifié ni par le sens, ni par la forme. Cf. *grossus*.

*crātēra* (*crētēra*), -ae f. : cratère. Emprunt oral et populaire fait sur l'accusatif de gr. κρήτηρ, ion. κρητήρ, -ōc, devenu *cratera* et passé par là au genre féminin. La langue littéraire transcrit le mot grec et écrit *crāter* (d'où irl. *crethir*). *Crētēra* dénonce sans doute un intermédiaire étrusque ; cf. *acerra*.

*crātīs*, -is f. (employé surtout au pluriel *crātēs*, -ium; toutefois, Plaute a un accusatif singulier *crātīm*, Poe. 1025) : désigne tout objet tressé ou à claire-voie : claire(s), treillis, herse (*occā*, (*h*)*irpēz*), fascines, bouclier, etc. Ancien; technique. M. L. 2304.

Dérivés : *crātīcūs* : fait de claires; -*parīes*, conservé en italien, M. L. 2302; *crātīcula* (-um n.) : gril, grille, M. L. 2303; irl. *greidell*, gall. *gradell*; *crātīculātīm*; *crātiō*, -ās : herser.

On serait tenté de rapprocher le groupe de v. h. a. *hurti* « clayonnage d'osier » en posant \**k̄tēl-*, c'est-à-dire \**krot-*, si le grec n'avait κράταλος « corbeille », κρυπτά « clayonnage », et le sanskrit *crāti* « il attache ». Pro-

blème non résolu. Le rapprochement germanique reste possible à condition de séparer les autres mots ; on peut y joindre v. pruss. *korto* « haie », *pocorto* « schuelle ». Terme technique, dont il n'est pas surprenant que l'éty-mologie fasse difficulté.

**craxantus** (*craßantus*), -ī m. : sorte de crapaud. Un exemple, sans doute du v<sup>e</sup> siècle, dans un petit poème de l'Anthol. 390, 17.

Sans doute gaulois ; cf. les noms propres celtiques *Craza*, *Crazanus*, *Crazantus* et, pour le suffixe, *trucanus*. V. A. Thomas, Bull. du Gange 3, 1927, p. 49 sqq. ; M. L. 2304 b.

**crēber, -bra, -brum** : qui pousse dru ; s'est dit d'abord des plantes : *crēbra silua, -um salictum, -i rāmī*, d'où, dans la langue commune, « nombreux (avec idée accessoire de « serré, pressé »), fréquent, qui arrive ou se succède coup sur coup ». Avec un complément : « abondant en ».

Dérivés : *crēbitās, crēbitūdō* (archaïque) : fréquence ; *crēb(r)ēscō*, *in-*, *per-crēb(r)ēscō, -is* « devenir fréquent, se répandre, s'accroître », souvent avec perte par dissimilation du second *r*; *crēbrātus* (Pline). — Ancien, usuel. Non roman.

V. *crēō, crēscō*. *Crēber* peut être issu de *\*krēs-ro-s*, d'un mot racine *\*krēs*, cf. *cerēs*, ou de *\*krē-dh-ro-s*.

**crēdō, -is, -didi, -ditum, -ere** : transitif et absolu : 1<sup>o</sup> mettre sa confiance en, croire (c. *alicū alicū rei et*, dans la langue de l'Église, *c. in alqm*) ; 2<sup>o</sup> confier quelque chose à quelqu'un, prêter (c. *aliquid*), d'où *crēdūtum* : crédit, prêt ; *crēdōtor* : créateur, prêteur (par opposition à *dēbitūm, dēbitōr*) ; *crēdūtāris* : dépositaire (bas latin) ; 3<sup>o</sup> croire quelqu'un ou quelque chose (avec l'accusatif ou la proposition infinitive) ; 4<sup>o</sup> en incise, *crēdō* s'emploie comme *opīnōr*, gr. *opīka*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 2307 ; *crēdūtus*, M. L. 2308 a ; 2308 a.

Le substantif correspondant à *crēdō* est *fides*, cf. *fidem habēre*, et les exemples cités par Meillet, MSL 22, 215, auxquels on peut joindre Cés., B. C. 3, 1, 2, *cum fidēs tota Italia esset angustior, neque creditae pecuniae soluerentur*. Ni *crēdūtō* ni *crēdūtus, -ūs* n'existent, et *crēdōtor* n'est employé que dans le sens technique de « créancier ». Il n'y a pas d'adjectif pour dire « qui croit à » ; *fidētus* et *crēdūtus* ont des sens particuliers.

Dérivés (proprement latins) : *crēdibilis* et *incrēdibilis, -ūs* ; *crēdōtor*, cf. plus haut ; *crēdūtus* : crédule (même sens péjoratif qu'en français, sauf à basse époque) ; *irl. credal* ; *crēdūtāris* et *incrēdūtāris* (premier exemple ap. Hor. = *ἀπιστος*), M. L. 4362, -ūs (post-classique). Cf. aussi *\*crēdēntia*, M. L. 2306.

Composés : *accrēdō* : ajouter foi à (archaïque, M. L. 86) ; *concrēdō* : confier et « se confier », M. L. 2117 a ; *discrēdō* (bas latin), créé d'après *diffidō*, pour traduire le gr. *ἀπιστω*. Dérivé tardif : *crēdūtō, -as* (Fulg.).

« Termes religieux à l'origine, le verbe latin *crēdō* et le substantif *fides* avaient pris, dès le latin ancien, des emplois le plus souvent profanes, par suite de l'effacement de la vieille culture indo-européenne et de la domination de plus en plus grande prise par la culture matérielle du monde méditerranéen. Le verbe *fido* n'a jamais que cette valeur profane à toute époque. Mais l'introduction du christianisme est venue rendre à *crēdō*

et à *fides* un rôle religieux, quand *crēdō* a été affecté à traduire *πιστεύω*, et *fides* à traduire gr. *πίστη*. Et ainsi *fides* s'est remis, en pleine période romaine, à servir d'un substantif verbal à *crēdō*. Mais il y avait là une situation fausse ; et, suivant un procédé courant du latin (type *benevolētia* en face de *benevolēns*), on a fait *\*cre-dentia*, qui est représenté d'une extrémité à l'autre du domaine roman, du roumain à l'hispanique et au français. Le français a trois représentants de ce mot : le représentant normal de *\*credēntia*, à savoir *créance*, qui servait encore au sens de « croyance » au xv<sup>e</sup> siècle et qui s'est spécialisé dans un emploi technique et juridique ; une adaptation de ce mot sous l'influence de *croire, je crois, croyant*, à savoir *croyance* ; enfin, l'emprunt à l'italien *crédence*. Mais le mot *foi* n'a pas disparu pour cela. Et, actuellement encore, du moins dans la langue écrite, celui qui croit confesse sa *foi*. Grâce surtout au christianisme, les résultats de la vieille contamination des deux groupes de mots subsistent jusqu'à présent » (Meillet, MSL 22, 218). V. M. L. 2306.

Terme religieux conservé seulement en indo-iranien et en italo-celtique. Les formes celtiques, v. *irl. cretin* et gall. *credaf* « je crois », attestent que le *-d* de *crēdō* n'est pas un ancien *-d-* simple ; la façon dont *\*kred-dh-* a passé à lat. *crēd-* n'est pas exactement déterminable. Et, en effet, véd. *crādādhāti* est un juxtaposé de *crā* qui se trouve isolé des formes de *-dhā-*, et du verbe *dādhāti* il pose ». Les formes vestiges du type de *zradāt̄* ont subi une assimilation. Les deux termes *\*kret-* et *\*dhē-* étaient indépendants en indo-européen, comme on le voit par le védique ; du reste, la source *k* et la sonore *dh* ne coexistaient pas dans un mot en indo-européen. — En latin et en celtique, le second élément est de la même forme qui apparaît dans le type *con-d* etc. (v. sous *faciō*). On a souvent supposé un rapport entre le premier terme du juxtaposé, qui est en védique *grāt̄*, et le nom du « cœur » (v. lat. *cor*). Mais les formes divergent, et rien ne prouve qu'il y ait dans le rapprochement, dans la mesure où il s'est peut-être établi, autre chose qu'une « étymologie populaire » (v. Ernst, Mél. S. Lévi, p. 85, et Vendryes, Rev. celt., 44, 90). — V. aussi *fidēs*.

**crefrat** : v. *cernō*.

**cremaculus** (*cra-*) : attesté dans CGL II 145, 32 : *xpē-pātā* : *pendet, unde cremaculus*. Hybride, représenté dans les langues romanes (cf. fr. *cremaillère*), à côté de *\*cremasclum* et de la forme purement grecque *cremaster*. M. L. 2310 ; B. W. s. u.

**cremō, -ās, -āui, -ātūm, -āre** : brûler (noter le « pléonasme » *ignī cremāre*, dans César, BG I 4, 1). Transitif, se dit surtout des cadavres. Ancien et usuel. M. L. 2305.

Dérivés et composés : *cremūm* (surtout au pluriel) : fagots pour allumer le feu, broutilles. Mot rustique Colum. 12, 19, 3, *tenuibū admodum lignis, quae citmia rustici appellant, fornacem incendemus*. Peut-être influencé par *gremia*, de *gremium* « brassée de bois ; *cremābilis* ; *cremātōr* ; *con-, dē-, ex-, re-*, *cremāre* ; *tūricremus* (poétique).

Peut-être d'un élargissement en *-em-* de la racine attestée par v. isl. *hyrr* « feu », got. *hauri* « charbon » (v. *carbō*), lit. *kuriù, kūrti* « faire du feu » (v. sl. *kuri*

« chauffer » est un causatif secondaire). L'ombrien a le nom d'instrument *krematra*, qui semble indiquer ce qui sert à faire cuire, ce qui a cuit. Le rite de l'incinération des cadavres, d'abord inconnu en Italie, semble avoir été introduit par les envahisseurs qui y ont apporté le latin et l'osco-ombrien.

**cremō, -ōris m.** : bouillie, décoction. Attesté depuis Plaute jusqu'à Mulom. Chironis. Le gaulois *curmī* (Marcel), *cermen* (Gloss.) « bière » qu'on rapproche est bien loin comme sens et attesté à date trop tardive pour que l'hypothèse de l'emprunt soit convaincante. Peut-être apparenté à *cremō* (cf. *clāmor, clāmō*).

**crenā, -ae f.** : entaille, cran. Peut-être dans Pline 11, 180. M. L. 2311.

**creō, -ās, -āui, -ātūm, -āre** : produire, faire pousser, faire grandir ; d'abord terme de la langue rustique, où le rapport avec *crē-scō* est encore sensible, e. g. Cat., Agr. 62, *aliud stercus herbas creat* ; Colum. 3, 18, 4, *oculi uitii... non materias sed radices creat* ; par suite, dans la langue courante, se dit de toute espèce d'êtres ou d'objets ; « faire naître », Cic., Fin. 5, 38, *quas [res] et creat natura et tuetur* ; Lucr. 2, 1151, *tellus uix animalia parva creat, quae cuncta creauit* ; Pline 11, 117, *pulvis in lana et ueste tineas creat* ; Cic., Rep. 1, frg. 2, *patria... est antiquior parens quam is qui creauit*, d'où au passif *creari, creātus* (avec, pour synonyme, dans la langue poétique, *crētūs*) = *gigni, nātus*, e. g. Cic., Off. 1, 22, *quae in terra gignantur, ad usum hominum omnia creari*. Cf. encore Enn., frg. uar. 99, *in eo monte aram creat* (= il élève) *Caēlo* ; 130, *dicitur Vesta hanc urbem creauisse* ; Cic., Balb. 31, *principes illa creator huius urbis Romulus*. Dans la langue du droit, *creare* a pris le sens spécial de « éléver à une magistrature, nommer, élire », T.-L. 4, 4, 2, *pontifices, augures... ab Numa Pomplilio creati sunt* ; Cic., Leg. 3, 9, *qui comitiatu creare consules rite possint*. La langue de l'Église s'est beaucoup servie du verbe avec le sens de « créer », c'est-à-dire « faire naître du néant », pour traduire *xrīzō*, cf. Aug., Ciu. 22, 14, *qui creauit cuncta de nihilo* ; et elle a développé dans cette acception l'usage de *creātor* et fait *creātūra* « création » et « créature » (double sens qu'elle donne également à *creātūs* traduisant *xrīzōqa, xrīzōs*, cf. Aug. fid. et symb. 4, 5), qui n'est attesté qu'à partir de Tertullien et de l'Ital. *Creātor, creātiō, creātīza*, bien que classiques, sont, du reste, rares avant que la langue de l'Église ne s'en empare. *Creātūs* n'est attesté avant l'Ital. et Papien que par un seul exemple de Cicéron, Leg. 3, 10 ; pour *creātor* et *creātīza*, les exemples sont un peu moins rares, mais encore très peu nombreux ; cf. Thes. s. u. *Creare* est bien représenté dans les langues romanes, M. L. 2305 et 2305 a ; et en celtique : gall. *creu* ; irl. *creadr, creadur*, etc. (savants).

Dérivés et composés : *procreō* : procréer, engendrer, et ses dérivés *procreātor, -trīz, -tiō* (cf. *prōgīnō*) ; *recreō* : faire pousser de nouveau, donner une nouvelle vie ou une nouvelle vigueur à, ranimer, réconformer (joint à *refīcere, restituēre, reparāre*) ; *recreatōr, -tiō* (époque impériale). De *creātūs* la langue de l'Église a formé *increātūs* (= *ἐξτριῶν*), *increābilis*.

La formation, peu claire, rappelle celle de *beāre* en face de *bonus*. Pour la racine, cf. sans doute *crēscō, creber*.

**creper, -a, -um** : obscur, puis « douteux ». Archaïque et rare ; d'origine sabine d'après Varro, L. L. 6, 25, *crepusculum a crepero : id uocabulum sumpserunt a Sabiniis, unde uenient Crepuci nominati in Amiterno qui eo tempore erant nati, ut Luci(i) prima luce in Reatino ; crepusculum significat dubium ; ab eo res dictae creperae dubiae, quod crepusculum dies etiam nunc sit an iam nox multis dubium* ; cf. ibid. 7, 7. Irl. *crepscūl* (mot savant). — Tardif : *crepusculāscō* (Sidon., epist. 8, 3, 2).

*Crepuscus* semble dérivé d'un substantif *\*crepus*, de *\*crepos* n., qui rappelle gr. *κνέφας*, le latin ignorant le groupe *cn-* à l'initiale ; mais il y a difficile à supposer soit une parenté originelle, soit un emprunt (par l'étrusque? Cf. Devoto, St. Etr. 2, 232). *Crepusculum* semble formé sur *dilūcūlum* « le petit jour », tiré régulièrement de *dilūcēscō*.

**crepida, -ae f.** : sandale. Emprunté de l'accusatif du gr. *κρηπτής, κρηπτίδα*, devenu *crepida* par suite du déplacement de l'accent sur l'initiale (toutefois *crepīdō* a conservé la longue) et *crepida* par un rapprochement dû à l'étymologie populaire avec *crepō*, cf. Isid., Or. 19, 34, 3, *crepidas... est autem genus [calceamenti] singulare forma et idem utrius aptum pedi, uel dextro uel sinistro. Crepidas autem dictas quod cum sono stringantur, siue a pedum crepitu in ambulando. La crepida est une chaussure spécialement grecque ; le terme latin est *solea*. Cripida n'est pas attesté avant Catulle et Cicéron, mais *crepida* est dans Plaute, Pe. 464.*

Dérivés : *crepidātūs* ; *crepidātūs* ; *crepīdō*, *-inis f.* : base (d'un temple, d'un autel, etc.) par analogie avec la semelle qui constitue la *crepida* ; mur d'un quai ; trottoir ; avancée, saillie d'une corniche. Chez Pline et Dioscoride, *crepis* et *crepida* désignent une plante épineuse. Cf. *carpisculum*.

**crepō, -ās, -ui, -itūm, -āre** : craquer, claquer, pétiller, péter (= *pēdō*, cf. *crepitus*) ; se dit de tout ce qui se fend ou éclate avec bruit, notamment du bois, des portes, des étoffes, etc., par suite « se fendre, se rompre, crever » ; s'est même dit à basse époque (et sans doute dans la langue populaire) des êtres vivants, e. g. Vulg. II par. 25, 12, *praecipitauerunt eos... qui uniuersi crepauerunt* (= *ἀπεργάνωστο*). S'applique par extension à toute espèce de bruit et, transitivement, à la parole (dans la langue familiale) : « faire sonner haut, crier après, se plaindre bruyamment » ; cf. *increpō*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 2313.

Dérivés : *crepāx* (adj. *ἄ. λ.* de Mécène, cité par Sén., Ep. 114, 5, sans doute populaire) ; *crepītūs*, *-ūs m.* : craquement, claquement, bruit ; *crepor* (rare, bas latin) ; *crepulus* (rare, bas latin) ; *crepus* dans l'adjectif archaïque *pērterrīcrepus* ; *crepītūm* « ornamentum capitū ; *id enim in capiūs motu crepītūm facit* », P. F. 46, 4. Cf. aussi M. L. 2312, *\*crepāntāre* ; M. L. 2314, *crepātūra*. Composés hybrides plautiniens, à suffixe grec en *-ida* : *crūri-*, *oculi-crepida*.

Fréquentatif : *crepō, -ās* : craquer bruyamment ou souvent, M. L. 2316 ; d'où *crepātūculum* et *crepātīculūm* : hochet.

Composés : *concrepō* : se mettre à craquer ou « craquer avec force » ; transitif « faire retentir ensemble ou avec force » (poétique et postclassique, d'après *conclāmō*) ; *discrepō* : faire entendre un bruit discordant,

d'où « être en désaccord avec » (s'emploie comme *dissono*, *discordō*) ; *discrepania* : désaccord ; *increpō* : éléver la voix contre, gronder (it., esp., port. *increpar*) ; *percrepō* (*percrepis* dans Varr., Men. 124, comme *tonimus*, id., ibid. 132, d'après *sonāre*, *sonere*) : résonner fortement et « retentir ».

*decrepitus* : v. ce mot.

*Crepō* appartient (avec *cornīx* et *crōciō*, v. ces mots) au groupe des mots expressifs à *kr-*, dont il y a, dans plusieurs langues, des formations de types variés : gr. *κράζω*, *κράλω*, *κραυγή*, *κρηγή*, *κρέμβολον*, skr. *kṛōkati* « il crie », v. sl. *kričati* « crier », etc. Il n'y a pas lieu de rapprocher plus particulièrement une forme à *-p-*, de sens très différent, comme skr. *kṛpate* « il gémit » (aor. *akrapīṣta*). Il y a une formation parallèle avec *kl-* dans sl. *klopotū* « bruit intense ». — Pour la finale, cf. *strepō*.

*crepundia*, -ōrum n. pl. : 1<sup>e</sup> jouets (hochets, poupées, petites haches, petites épées d'or ou d'argent, petits animaux, etc.) que les enfants portaient suspendus au cou et qui servaient de marques de reconnaissance (ἀναγνωστέα) (cf. Plaute, Cist. et Rud., *passim*), en particulier la *bulla aurea* que portaient les enfants nobles, petite sphère creuse contenant une amulette ; 2<sup>e</sup> par extension, dans la langue impériale, « maillots, langes » ; cf. Pline, H. N. 11, 270.

Le sens de « hochet, claquoir », qui est bien attesté, par exemple, dans Justin 30, 1, 9, *instrumenta luxuriae, tympana* et *crepundia*, incline à faire de *crepundia* un dérivé de *crepō*, par l'intermédiaire d'un adjectif non attesté \**crepundus* ; cf. *īrācundus*, *īrācundia* ; toutefois, M. Leumann, *Gnomon* 9, 240 sqq., croit que le mot est d'origine étrusque, comme l'est l'usage de la *bulla aurea* que *crepundia* aurait d'abord désigné.

*crepus*, -ī m. = *caper* (?). Autre nom des Luperci d'après la glose de l'abrégié de Festus, 49, 18, *crep[pos]*, i. e. *luperco* *dicebant a crepitu pellicularum quem faciunt uerberantes. Mos enim erat Romanis in Lupercalibus nudos discurrere et bellibus obuias quasque feminas ferire. Un feminin crepa « capra » est cité par le même, 42, 7, capras dictae quod omne uirgultum carpant, siue a crepitu crurum. Vnde et crepas eas prisci dixerunt.* Forme et sens obscurs.

*crepusculum* : v. *creper*.

*crēscō*, -īs, *crēul*, *crētūm* (non attesté, on a seulement *crētūs*), *crēscere* : pousser, croître, et par suite « arriver à l'existence, naître » ; cf. *crētūs*, employé uniquement en poésie, comme *sātūs*, au sens de *nātūs*, e. g. Vg., Ae. 2, 74, *quo sanguine cretūs*; 8, 135, *Dardanus...* *Electra Atlantide cretūs*, calque du gr. *τερπός*. Le rapport avec *creō* est marqué dans Lucr. 6, 527, *cetera quae sursum crescent sursumque creantur | et quae concrecent in nubibus*. Sens dérivé : grandir et « augmenter, se multiplier », synonyme de *augēscō*, auquel il est joint par Caton, Orig. 95 a. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 2317.

L'adjectif correspondant à *crēscō* est *crēber* (v. ce mot), le verbe transitif est *creō*. Cf. aussi *Cerēs*, *cerūs*.

Dérivés : *crēmentum* : croissance, et aussi « ce qui fait croître, ou naître », cf. Isid. 9, 5, 5, -īm enim est *semen masculi* (attesté d'abord chez Varron et Valère Maxime ; paraît ensuite dans l'Itala et chez Tertul-

lien) ; *crecentia*, -ae (Vitr.). Il n'y a trace ni de *creūs* (pour éviter une confusion avec *crētiō*, de *cernō*?), ni de *crētūs*, -īs.

Composés : *accrēscō* : s'accroître et « venir s'ajouter », par agrégation ou par condensation, d'où « se condenser » et, d'un liquide, « se congeler, prendre (la glace prend) ». D'où *concretūs* : formé par agrégation ou condensation des parties, et par suite « condensé, épais », et par extension « matériel » ; e. g. Cic., N. D. 1, 75, *quæ [species deorum] nihil concreti habeat, nihil solidi, et finaliter oppositum à *concretūs*, comme s'il venait de \*concernō*, par les écrivains de la basse latinité ; v. *cernō*, *concretō* et *concretūs*, -īs (rare) : condensation, concertation et « matérialité », servant à traduire σύγχροτος, σύχρισις ; *decrēscō*, *decrēmentum* : décroître ; et *excrēscō* : s'élever en croissant, former des excroissances (terme médical), d'où *excrēscentia*, -īum n. pl. : excroissances ; *excrēmentum* (tardif) : élévation, proéminence, accroissement ; *incrēscō* : grandir [dans], M. L. 4363 ; *incrēmentum* : croissance, augmentation, et « ce qui sert à accroître, progéniture » ; dans la langue de la rhétorique, traduit αὔξησις « gradation » ; *prōcrēscō* : croître en avant, pousser, cf. *prō-crēo*, *pro-gīgnō* ; *recrēscō*, M. L. 7131 ; *sucrēscō* : croître par-dessous, repousser ; se reproduire, succéder.

Pour des interférences avec *cernō*, v. Ernout, Philologica I, 83 sqq.

Le rapprochement avec arm. *serem* « j'engendre, sermn » semble évident. Le caractère dissyllabique de la racine, indiqué par *crēscō*, *crēber*, engage à rapprocher, de plus, lit. *seriū*, *seri* « nourrir » et gr. ἀδέπτος « j'ai rassasié », peut-être osq. *karanter*, *escunatur*, et par suite lat. *Cerēs*, *Cereris*, osq. *Kerrī* « Cereri ». Cf. aussi *prōcrērus* et *carētūs*.

*crēta*, -īe f. : craie. Souvent précisé par une épithète, c. *argentātia*, *figlīna*, *fullōnia*; *Carica*, *Cimolia*, etc. ; cf. Thes. IV 1185, 11 sqq. Ancien, usuel. M. L. 2319. Passé aussi en germanique : v. h. a. *crida*, all. *Kreide*.

Dérivés et composés : *crētula* : argile blanche dont on cachetait les lettres ; *crētātus*, *crēteus*, *crētātūs*, *crētāriūs*, *crētulentum*, CIL VI 10298, *ius uestimenta cretea purgandi*; *crētifodinus* (Ulp., Gaius) ; *in-crētō*, -īs (époque impériale). Étymologie inconnue.

*crētētra* : v. *crēter*.

*crētiō*, -īnis : v. *cernō*.

*cribrum*, -ī n. : crible. Ancien, usuel et classique. Panroman, souvent sous des formes altérées par des dissimulations tardives, attestées dans les gloses *criblum*, *cribum*, \**cribrum*, *\*ciribrum*, cf. Thes. s. u. et M. L. 2324.

Dérivés : *cribrō*, -īs (*criblō*, Marcel. Emp., Chir.; *cribō*, Diosc.; *scribō*, Ital., de *excribrō*), M. L. 2322; *cribrāris* (Pline); *cribellum*, *cribellō*, -īs, doubles tardifs de *cribrum* (Pallad., Chir., Marcel.), M. L. 2320-2323; *in-*, *per-cribrō* (rares et tardifs).

On trouve aussi dans les gloses une forme *crefrat* : *siftid* (ags.), CGL V 351, 11, dont l'*e* et l'*f* dénoncent le caractère dialectal.

*Cribrum*, de \**krei-dhro-m*, avec suffixe d'instrument, a ses correspondants dans le celtique : irl. *criathar*, v. gall. *cruir*, et le germanique : v. angl. *hriddēr*, v. h. a. *cruir*. Sans doute de \**cribs-ni-s*.

*cribriolum*, -ī n. : sacrifice d'un bétier ; dérivé à terminaison latine du gr. *ἱριοῦθλος*, cf. *taurobolium*, d'où a été extrait *criō*, -īnis, mot attesté dans une inscription du III<sup>e</sup> siècle après J.-C., CIL II suppl. 5521.

*crifō* (*crissō*), -īs, -īul, -ītūm, -īre : se déhancher (sensu obsceno). Se dit de la femme ou de la femelle,

comme *cēueō* se dit du mâle ou du *pathicus*. Mot vulgaire (satiriques, priapées), avec géminée expressive : cf. *fellō* et *felō*. Le gr. *χρίζω* « grincer, crisser », irl. *cess* « tremblement », sont loin de être le sens.

*cripīō*, -īs, -īre : caquer (de la poule). Suétone. Terme expressif en -īo, cf. *drindriō*, *mintriō*, etc.

*crispus*, -ā, -um : frisé. Se dit de la chevelure, puis de tout objet dont le dessin rappelle une chevelure frisée : *abies crispā*, *brassica crispā*. Du sens de « ondulé, crépu » on passe à celui de « qui ondule » avec idée de mouvement, ainsi dans Pacuvius 226, *lingua bisulcis actu criso fulgere*, nuance qui s'est développée dans le démoniafin *crispā*, e. g. Vg., Ae. 1, 313, *bina manu lato crispans hastulis ferro* = gr. δύο δοῦρα τινάσσων. A l'époque impériale, *crispus* se dit métaphoriquement d'un discours « bien peigné, soigné ». Attesté de tout temps. M. L. 2329. Germanique : v. h. a. *chrīsp*, etc.

Dérivés et composés : *cripīō*, -īs (et *cripīō*) : friser (transitif et absolu), faire onduler, brandir, M. L. 2327 a; *cripīō* (Gell.); *cripīōdō* (Arn.); *cripulus*, M. L. 2328 a; *cripicapillus* : οὐλόθροες (Gloss.); *cripisulcāns*; *incrispātō*.

Ancien \**kripōs* (pour la métathèse, cf. *uespa*), qui se retrouve seulement en celtique : gall. *criykh* « frisé, crépu » et le nom propre gaulois *Crixos*; lat. *Crispus* sert aussi de nom propre.

*crisson*, *crisson* et *crissonus* : cresson (Diosc., Gloss.). Non latin, sans doute germanique ; cf. all. *Kresse*.

*crista*, -īe f. : crête (des gallinacés), puis « huppe, aigrette » ; et tout objet qui rappelle une crête par sa forme ou sa position ; aigrette de casque, dentelles de feuille, sauge-verveine (plante), crête d'un mont ; clitoris (dans Juvénal 6, 422). Mêmes sens dans gr. λόφος. Attesté depuis Varr. et Lucr. ; usuel. Panroman. M. L. 2330, *crista*.

Dérivés et composés : *cristātūs*, M. L. 2331; *cristula* f. (Coll.) ; *cristiger*.

Cf. *crinis*. Les rapprochements d'autres mots sont aventurés.

*cro(c)eus*: croc. Mot d'origine germanique attesté dans la glose : *uncinus crocus uel aspidiscus*, CGL V 624, 42. Déminutif *cro(c)o* « accrocher », v. fr. *encrouer*. M. L. 4780 et 4363 a (lire *incrocāre*) ; B. W. sous *croc*.

*crōciō* (*crociō*), -īs, -īre : croasser. Ancien (Plaute) ; *crōcitus*, -īs m. : croassement, à côté duquel l'abrégié de Festus signale une forme *crōciō* « coruorum uocis appellatio », P. F. 46, 11, qui suppose un verbe *crōcāre* (cf. *crāo*). Fréquentatif : *crōciō*, -īs, M. L. 2336.

V. *cornīx*. — Les mots baltiques de même forme ne se rapportent pas spécialement au corbeau : lit. *krokia*, *krokū* se dit du grognement du cochon et du fait de ronfler ; mais sl. *krakati* signifie « croasser », ainsi que gr. *κρότω*. Lit. *kraukia* signifie « je croasse, je ronfle » ; gr. *κροκια* se dit du coq.

*crocodilus*, -ī m. : crocodile. Emprunt au gr. *χροκόδιος*. L'emprunt, oral et populaire, a dû d'abord se faire sous la forme *corcodillus* avec métathèse de *cro-* en *cor-* (cf. *corcotārius*, *phyrgiō* dans Plaute) et gémination de *t* pour rendre le *λ* grec ; cf. Havet, ALLG 9, 135,



que l'action s'accomplit, attesté seulement dans les composés qui correspondent aux composés en *-cubō*, pour marquer l'aspect « déterminé » (procès arrivant à son terme) ; *accumbō* : se coucher auprès, se mettre à table, M. L. 88 ; et germanique : got. *anakumbjan*, et \**accubitäre*, M. L. 87 a ; *decumbō* : se mettre au lit ou à table ; et aussi : tomber mourant ; *discumbō* : s'attabler ; *incumbō* : se coucher, reposer sur (sens physique et moral, cf. « incomber ») ; et par extension « se donner tout entier à une tâche » ou « peser de tout son poids sur » ; *occumbō* (le plus souvent joint à *mortem*, morte ou mort) : se coucher pour mourir, tomber (cf. *occidō*, *oppetō*, *obeō*) ; *prōcumbō* ; *recumbō* ; *succumbō* : succomber (a) ; *super-cumbō* (Col.).

Le mot se retrouve dans fal. *cupa* « cubat » (?), pél. *incubat* « incubat » (emprunté au latin?), sab. *cumba* « lectica » (v. ce mot). On rapproche got. *hups* « *þrufs* » et gr. *χύος* « cavité iliaque », et surtout v. isl. *hopa* « se mouvoir en arrière », tous mots qui n'éclairent guère le groupe latin.

Les formes verbales ont remplacé, on ne sait pourquoi, celles de \**leg-*, qui a, en revanche, subsisté dans les formes nominales ; v. *lectus*. La racine de gr. *κείμαι* n'est pas représentée dans les dialectes occidentaux.

**cubus**, -i m. : dé à jouer, cube. Emprunt au gr. *χύος*. Depuis Varro. Formes savantes en français.

Dérivé : *cubula* f. : sorte de gâteau? (Arn., Nat. 7, 24).

**cuei** : nom d'une espèce de palmier, Pline 1, 13, 18 ; 13, 62.

**cucubiō**, -is, -ire (*cuccubiō*) : huer, crier (du hibou). Cf. *cicuma*, *cuculus*.

**cucullus**, -i m. : capuchon ; cornet de papier (Mart. 3, 2, 5). Sans doute mot d'emprunt, illyrien ou gaulois. Cf. le nom du dieu gaulois *Cucullatus* et les groupes *c. bar-dacius* ou *bardocucullus* ; *c. liburnicus* ; *c. santonicus* (de Saintes), M. L. 2359 ; *cuculla* : même sens, mais se dit du capuchon des moines, M. L. 2356. Passé en germanique : m. h. a. *gugrel* « sorte de casque », de \**cucul(l)ella*, v. h. a. *cuculā*, m. h. a. *gugel*, de *cuculla* ; et en celtique : irl. *cochull*, bret. *cougoul*, gr. mod. *κουκούλη*, alb. *kukul'*.

Dérivés et composés : *cucu(l)liō*, -onis m. : petit capuchon (attesté depuis Caton), M. L. 2358, et *cucu(l)unculus* (Festus) ; *cucutum* : coiffe ; prépuce (pour \**cucullium* influencé par *praeputium*, M. L. 2370) ; \**cuculliāta*, -ae : alouette huppée, M. L. 2357 ; *bardocucullus*.

**cucūlus** (*cucūlus*, Plt., Hor. ; *cucūlus*, Carm. Philom. ; souvent écrit *cucculus* ou *cuculus* dans les manuscrits), -i m. : coucou. Nom de l'oiseau, et aussi terme d'injure, « amant adultere », Plt., As. 923, 934 (d'après l'habitude qu'aurait le coucou d'aller pondre dans le nid d'un autre oiseau) ; et « amoureux transi » (Plt., Ps. 95, Tri. 246), sans doute à l'imitation du gr. *κόκκος* ; de là, le sens de fr. *coco*. Désigne aussi une plante : *cuculus siue strumus, siue strychnos*, Pline. Panroman. M. L. 2360.

Dérivé : *cucūtō*, -as : crier coucou. Cf. *cucubītō*.

Mot expressif, du même type que irl. *cuaich*, gall. *cog*, gr. *χόκκος*, v. sl. *kukavica*, skr. *kóka-*, *kokilāh*. Isidore

cite encore une forme *ciculus* qu'il attribue aux Hispani et un autre nom, également expressif, du coucou, *cucus*. V. Sofer, p. 12.

**cueuma** (*cucuma*, co-), -ae f. : coquemar ; petite ba-gnoire. M. L. 2361 (et 2362, fr. *coquemar*(t)). V. h. a. *chuhmo*, -ma et gr. *χούχουμα*.

Diminutifs : *cucumula*, -mella, -mellum (co-). *Cucumula* sont attestés depuis Pétrone. Les formes avec co- initial sont influencées par *coquō*. Etymologie inconnue.!

**cucumis**, -eris (*cucumber*, -eris ; et *cucumis*, -is, -im, -i, *cucumis*, etc.) : sur la variété de forme et de genre, cf. Thes. IV 1282, 40 sqq.) m. : concombre. Attesté dès Plaute. M. L. 2364.

Dérivés : *cucumerārium* (tardif) : plan de con-crombes, M. L. 2363 ; *cucumerācius*.

Sans doute mot méditerranéen comme *cicūta*, etc. Cf. gr. *χώκων* τὸν συκών, Hes., et *χωκύτα* γλυκεῖται καὶ χωκύτα, id. ; pun. *cunnsisezar* « concombre sauvage ».

**cucurbita**, -ae (co-) f. : courge, gourde ; et « ventouse, faite d'abord avec ce fruit ». Attesté depuis Varro. M. L. 2365. Passé en germanique : ags. *cyrfet*, v. h. a. *kurbū*.

Dérivés : *cucurbitula*, -lāris : ivre ; *cucurbitella* : colo-quinte, M. L. 2367, 2368 ; \**cucurbita*, M. L. 2366 ; *cucurbitūs*, -īnus, -ītius, -tārius, -tātiō.

On rapproche parfois un mot sanskrit isolé, *carbhata*. Coïncidence accidentelle, sans doute ; cf. le précédent et *cucuita*, *cicirbita*.

**cūcurru** : cri du coq (Afran.) ; *cūcurriō*, -is : coquelin-ner (Suét.). Cf. *cicirrus* ; *coco*, *coco* ; *cūculus*.

**cūcutia**, -ae f. : sorte de courge. Plin. Val. 5, 42, omne legumen quod restrictionem facit..., *cucumeres*, *cucutias*, *sorba*. M. L. 2369.

**cūcutium** : cf. *cuculus*.

**cūdō**, -is, -di (cūsi, sans doute refait sur cūsum) ; cūdō doit remplacer une ancienne forme à redoublement, -(s)sum, -ere : battre (les grains, les fèves ; d'où le proverbe *istaec in me cūdetur faba*, Tér., Eu. 381) ; battre le métal, forger. Ancien, mais rare et technique ; s'emploie à basse époque au sens figuré. Cf. *cudis* (attesté seulement dans les grammaires et les glossaires) et *incūs*, -ūdis f. : enclume, avec des formes obliques du type *incūdīn* en bas latin (cf. *glāndīn*, *lēndīn*), d'où un nom *incūdīs*, CGL VI 562, et *incūdō* (Ven. Fortun.). Sur ces formes et une altération secondaire *incūgīn*, v. B. W. s. u. ; M. L. 4367 ; *Einf*. § 177, et Thes. s. u.

Dérivés tardifs et rares : *cūsiō*, *cūsor*, *cūsō*, -as (\**cū-siāre*, M. L. 2424 a). — Composés : *accūdō* : ajouter en forgeant (z. λ. Plt.) ; *excūdō* : faire sortir en battant ou en forgeant, et, comme *exclūdō* dans la langue des éleveurs de volaille, « faire éclore », puis par image « produire » ; *incūs(us)* : forgé, travaillé au marteau ; *prōcūdō* : produire en forgeant, forger (sens propre et figuré) ; *subcūs*, -ūdis et *subscūdō*, -inis f. : tenon, queue d'aronde, cf. Rich, s. u.

Le présent *cūdō* résulte de l'élargissement par \*-de- de l'ancien présent radical athénomate atteste par v. h. a. *houuu* « je bats », lit. *kājuu* « je bats, je forge », v. sl. *koqg* et serbe *kujem* « je forge ».

**cūdō**, -ōnis m. : casque en peau de bête. Seulement dans Sil. Ital. 8, 493 ; 16, 59.

La rareté et l'apparition tardive du mot semblent indiquer un emprunt : on trouve en avestique *xaōdō* « casque » avec un *x* issu de *kh*, indice d'un terme technique.

**cūis**, -atis ; **cūius**, -a, -um : v. quis. M. L. 2371.

**cūleita** (-tra, Pétr. 38, Gloss., conservé dans it. *coltrice*, esp. *colecedra*), -ae f. : matelas. Ancien ; roman. M. L. 2372 ; B. W. *couette*. Celtique : irl. *colcaid*, etc.

Dérivés : *cūlītula*, -tella, *cūlītārius*, -i m. ; *cūlītāsus*. Cf. skr. *kūrcāh*, m. « balle, ballon, etc. »?

**culex** (*cūlix*), -icis m. : 1° cousin, moucheron ; 2° plante indéterminée : inule? Ancien. M. L. 2373.

Dérivés : *cūlīcūs*, -cellus ; *cūlīcāre* : moustiquaire (*cūlīcāre*) ; *cūlīcūlēum* (Diosc.) : herbe aux puces, *χόντρα* (Diosc.) (cf. *pūlēgium*).

C. irl. *cūl* « moucheron », de \**kuli*, mot celtique commun. Même suffixe que dans *pūlex*, *cimex* ; v. Ernout, Philologica I, 141 sqq.

**cūlīgīna**, -ae f. : petite coupe ; emprunt au gr. *χολίγυνη*, rare et archaïque (Caton, Varr.).

Dérivé : *cūllīla* (-lus, *cūlīlla*) peut-être venu par l'étrusque.

**cūlīna**, -ae f. : cuisine. Même sens que *coquīna*. Ancien usuel. A basse époque, a pris quelquefois le sens de *lārina*, et aussi de « sépulture pour pauvres gens ». Passé en germanique : ags. *cyln*.

Dérivé : *cūlinārius*, adj. et subst.

Sans doute apparenté à *coquō*, mais déformé sous l'influence de *cūlus*, les latrines étant le plus souvent attestées à la cuisine. La variante *colīna*, *quolīna* de certains manuscrits est une fausse graphie étymologisante.

**cūlō**, -ire : Gloss., -it (*percūlit?*) uehementer percussit ; Schol. Hor., Sat. 1, 5, 38, *cūlīna* i. e. *coquīna ab eo quod cūlītum* (?) carbones. Sans exemple dans les textes. Peut-être invention de grammairien pour expliquer *per-cūlit* et *cūlīna*.

**cūlleus**, -i m. (*cūlēum*, Caton, bas latin) : sac de cuir, outre servant au transport des liquides, de la contenance de 20 amphores ou 91 litres ; on y enfermait aussi les parricides. Il faut sans doute lire *cūlleus* dans la glose de Festus : *cūllus quoque masculīne dixerunt. Est enim tormentī genus et corio*, P. F. 53, 5. Usité de tout temps ; technique. Germanique : ags. *cylle*, etc.

Dérivés : *cūlliōlum* : -a cortices nūcum uiridium, dicta a similitudine cūlleorum, P. F. 44, 4 ; conservé en corse, M. L. 2375 ; *cūlēris*, -rius ; *cūlīculum*.

Rappelle gr. *χόλες* « fourreau, gaine », *χόλωθρος* « fourreau, sac ». Sans doute mot de civilisation méditerranéenne, avec ll de type « populaire » ; le supplice des parricides, *poena cūlīi*, est d'origine étrusque ; cf. Latte, IR. E. Suppl. 7 (1940), s. u. Todesstrafe, p. 1640 ; et *cūlleus* se range dans les mots en -eus d'origine étrusque, cf. *cīpus*.

**cūllīo** : *χόλλος*, sorte de poisson (Gloss.).

**cūlēm**, -inis : v. *columen*, M. L. 2376 ; \**cūlmīneum*, M. L. 2377.

**cūlīm**, -i m. : chaume, tige des céréales. Attesté depuis Varro. Conservé dans le port. *colmo*, M. L. 2378, all. *Kulm*, irl. *colm* ; en grande partie remplacé en roman par \**cūlmīus* sous l'influence de *calamus* (gr. *χάλαμος*).

Dérivés tardifs : *cūlēus*, *cūlōsus*.

Cf. v. h. a. *halam*, *halm*, let. *salīs* (même sens que *cūlīm*) ; dérivés féminins, avec même sens : r. *solōma*, serbe *slāma* et tch. *slāma* (avec intonation rude de l'élément radical), peut-être v. pr. *salme*. Le caractère disyllabique ressort de formes grecques à vocalisme zéro : *χαλάμη* « chaume » (ou le vocalisme zéro s'explique) et *χαλάμος* « roseau » (d'après *χαλάμη*?), que le latin a emprunté (v. *calamus*) ; le même vocalisme se retrouverait dans gall. *calaf* « roseau » si le mot n'est pas emprunté.

**cūlēpa**, -ae (ancien *colpa*, d'après Prisc., GLK II 27, 12) f. : faute (désigne plutôt d'abord un état de faute que l'acte commis, *dēlīctum*, *scēlūs*, *peccātūm* ; cf. *in cūlēpa esse*, et Cic., Rab. perd. 1, 2, non C. *Rabīrīum cūlēpa delicti, non inuidia uitiae... in discrīmen cūlēpiū uocauerunt*) ; aussi *cūlēpa* ne s'emploie pas au pluriel. Terme général, susceptible d'exceptions particulières ; dans la langue du droit, *cūlēpa* désigne la « négligence » ; cf. Thes. IV 1301, 54 sqq. ; Hor., S. 2, 6, 6, et s'oppose à *dolus malus*, cf. Proc., Dig. 18, 1, 68 ; Vg. emploie *cūlēpa* pour désigner le mal coupable de la contagion, G. 3, 468, comme *uitīm*, 3, 454 ; cf. Pallad. 14, 5, 6, etc. Ancien, usuel. M. L. 2379.

Dérivés : *cūlēpō*, -ās (fréquent, mais non employé par Cic. et Cés.) : reprocher une faute à, blâmer (opposé à *laudāre*) quelqu'un ou quelque chose ; par suite « accuser, inciper » ; *cūlēpātiō*; *cūlēpātor* (tardif) ; *cūlēpābilis* (à partir d'Apulée) ; *cūlēpātō* (Plt., Ci. 495). Composés : *excūlēpō* (un exemple tardif) ; *incūlēpātūs* (Ov.) : qu'on ne peut blâmer = ἀφέγής (Soph.), ἀφέτος, ἀναφέρητος ; *incūlēpābilis* (Prud.) ; *incūlēpātūm* (Cod. Theod.) ; *incūlēpō* est à peine attesté.

Le rapprochement de irl. *col* « feinte » (masculin) (Stokes, IF 12, 191) est sans valeur.

Le sens de osq. *kulupu* est incertain, et le mot peut provenir du latin.

Sans étymologie, comme *multa*, *causa*.

**cūlēter**, -tri m. (et *cūlētrum*, cf. plus bas ; *cūlērus*, *cūlētra*, *cūlēter*, Gloss.) : toute espèce de couteau, rasoir ; en particulier, « coutre » de la charrue. Spécialisé dans le sens de « tranchant, taillant », dans l'expression *in cūlētrum collocātus* « placé sur le tranchant », qui se dit de pierres ou de briques placées de manière à montrer leur partie étroite. Le genre animé du nom est remarquable ; toutefois, le neutre est aussi attesté, notamment dans l'abrév. de Festus et dans les gloses ; cf. *rastrum*, *rutrum*, etc. Ancien, usuel. M. L. 2382. Ags. *cūlēter*, gall. *cūlētr*, irl. *cūlētar*.

Dérivés : *cūlētūlūs* (cun- et *cūlētūlūs*, App. Probi 16) : petit couteau, M. L. 2381 (gall. *cylīell*, *contell*), spécialisé en roman au sens de « couteau », tandis que *cūlēter* était réservé au « coutre » de charrue ; *cūlētō*, -ās et *excūlētātūs* (Grom.), *cūlētūlūs*, *cūlētāriūs*, *cūlētāriūs* m. : officiant qui ouvrait la gorge de la victime avec un couteau ; *cūlētātūs* : en forme de couteau. *Cūlēter* semble dérivé d'une racine \**kel-*, alternant avec

\*skel qu'on a dans gr. σκαλτός « houe », v. isl. skalm f. « couteau »; cf. peut-être *celtis*, mais ce mot n'est pas sûr. On peut supposer aussi que *cultus* reposeraient sur un ancien \*kertro- qui aurait subi une dissimilation (à une date autre que celle où s'est produit le type *cancer*). La racine serait celle de *carō*, etc. Hypothèse en l'air.

**cullus**, -i m., **cullula**, -ae f. (*cullulus?*) : mot d'Horace (C. 1, 31, 11; A. P. 434) qui, d'après le scoliaste, désigne une sorte de vase rituel, dont se servaient les pontifes et les vestales. V. *culigna*.

**cūlus**, -i m. : cul. Mot populaire (satiriques, graffiti, priapées), mais non plautinien. Conservé dans toutes les langues romanes, M. L. 2384, où il a fourni des verbes comme *accular*, *reculer* (qui a dû se dire d'abord de la marche en arrière des bêtes de somme).

Dérivé et composé : *cūlōs*, *hirticūlus*, adaptations de εὐρύ-, δασύπρωχος. V. *apoculō*. Peut-être *cūlō*, -ās (Pétr. 37, 2); *cūliola*: τριθές (Gl. II 164, 9).

Cf. irl. *cúl*, gall. *cil* « dos », prâkr. *kūla* « en arrière-garde »? — Sl. *kyla* et v. h. a. *hōla* « hernie » ont aussi été rapprochés ; mais le sens est éloigné. Cf. *cunnus*.

**cum** (ancienne forme *com*; *con*- *co*-) : « avec », préverbe et préposition accompagnée de l'ablatif-instrumental (et, à basse époque, avec l'accusatif, ou plutôt le cas régime unique). Un emploi adverbial n'est pas attesté. Souvent joint à des adverbes marquant l'égalité ou la simultanéité : *simul cum*, *pariter cum*; marque la simultanéité : *cum primā luce*, ou le moyen avec lequel on fait quelque chose, ou les circonstances qui accompagnent l'action. Avec certaines expressions telles que *agere cum*, *bellum gerere cum*, le sens est voisin de celui de *contrā*, le partenaire étant aussi l'adversaire. L'indépendance originelle de la place de la préposition apparaît encore dans certains emplois comme *quīcum*, *mēcum*, etc., où la particule est postposée. Usité de tout temps ; conservé dans les langues romanes (sauf en français); v. avec dans B. W.). M. L. 2385.

*Cum* sous les formes *com*, *con*- et *co*- (cf. Heraeus, ALLG 13, 51 sqq.), suivant la nature du phonème qui suit, est un préverbe fréquent. Au sens concret, il marque la réunion : *eō/coē*, *loquor/colloquor*; souvent, il sert seulement à modifier l'« aspect » et il indique le procès arrivant à son terme : *faciō/conficiō* « j'achève », *speciō/conspiciō* « j'aperçois »; *cadō/concidō* « je tombe tout d'un coup »; cette nuance de sens tend, du reste, à s'affaiblir et la forme à préverbe à se substituer à la forme simple, sans valeur spéciale : e. g. *cōsuō* à *suō*, etc.

Dérivé : *contrā*, *contrō*.

V. aussi *comes*, *commūnis*, etc.

Cette préposition est commune aux parlers italiques : osq. *com*, *con*, ombr. *cum*, avec l'ablatif (représentant l'instrumental), comme en latin, et aux dialectes céltiques : gall., v. irl. *com*, *co*, gall. *cuf*, *cyn*, *cy*, etc. La préposition est postposée dans lat. *mēcum*, *quibuscum*, etc.; pareil usage est fréquent en ombrien : *erū-com* « avec lui », et plusieurs fois avec un sens moins fort : *asa-ku* « à l'autel », *testru-ku pēfi* « au pied droit », etc. Comme préverbe, *cum* a des correspondants en osque, ainsi *kūm bēn* ed « *conuenit* », *comparaszcuster* « *consulta erit* », en ombrien, ainsi *kumultu*, *comultu*

« *commolitō* », *kuvertu*, *couvertu* « *reueertitō* », en grec *cuncaptum* « *conceptum* », etc., et fréquemment en celtique : gaul. *com*-, *con*-, irl. *com*-, *co*- . La nasale n'est pas essentielle. Lat. *co-hors*, *coē*, *contio* n'ont pas de nasale et le celtique atteste largement *co*. La nasale est donc ici cette nasale mobile qui figure souvent à la fin des mots indo-européens sans valeur sémantique propre.

— L'osco-ombrien a un dérivé inconnu au latin : *osq. comōno* « *comitia* », ombr. *kumne* « (in) *comitiō* ». — Hors de l'italo-celtique, ce préverbe n'a pas de correspondants nets ; la ressemblance de got. *ga-mains* « *commun* » et de lat. *com-munis* suggère un rapprochement ; le *g*- au lieu de *h*- attendu devrait alors s'expliquer comme sonorisation spéciale à un mot accessoire ; mais il n'y a pas trace de la forme à nasale. — Véd. *kám*, v. sl. *kú* se construisent seulement avec le datif, pour indiquer la destination. — Il est d'autant moins évident que gr. κοινός « *commun* » repose sur \**komyos* que le traitement *-ov*-de-\**-omy-* en grec n'est pas établi autrement. V. M. Lejeune, *Traité de phonétique grecque*, § 142.

*cum* : lorsque. V. *quom*.

**cūmatilis**, -e : couleur de flot. Adjectif hybride tiré à l'aide du suffixe *-tilis* du gr. κύμα. Création plaisante de Plaute, qui le joint à *plūmatili*, Ep. 233, reprise par Titinius et Commodien.

**cumba**, -ae f. : -m *Sabini uocant eam quam militares lecticū, unde uidetur deriuatum esse cubiculum*, P. F. 56, 36. Cf. *cubō*, -*cumbō* : à ne pas confondre avec *cumba* « barque » et avec *cumba* « combe, vallée », mot gaulois; gall. *cumm*. M. L. 2386.

**cumba**, -ae f. : barque. Emprunt ancien au gr. κύμη; usuel ; demeuré en catal. *com* « auge », M. L. 2440 ; germanique : ags. *cumb*, v. h. a. *gikim-bod*? Diminutif *cumbula*. La graphie *cymba* est rare et « savante » ; de même, la forme *cymbium* (= κυμέλον).

**cumera**, -ae f. (*cumerum* n.) : sorte de panier avec couvercle dans lequel on portait les objets rituels lors de la célébration d'un mariage ; servait aussi de coffre à grains (Varr., Hor. S. 1, 1, 53; Ep. 1, 7, 30). Sans étymologie ? étrusque ? La *cumera* était portée par le *camillus* (v. ce mot).

**cumīnum**, -i n. : cumin. Emprunt ancien (Caton) au gr. κύμινον, lui-même sans doute d'origine orientale; cf. Thes. IV 1379, 16 sqq. A basse époque apparaissent des formes *comīnum* (*cominus*) et *cimīnus*, représentées dans les langues romanes, M. L. 2442. Passé en germanique : v. suéd. *kumin*, etc. (de là finn. *kumina*), et en celtique : irl. *cuimin*.

Dérivé : *cuminatus* (Pall., Apic.).

**cumiphā**, -ae f. : sorte de gâteau, mentionné par St Aug., mor. Manich, 2, 26, 51. Mot étranger.

**cummi** indécl., *cummis*, -is (*gum-*) f. : gomme. Emprunt direct, ou par un intermédiaire (étrusque?), au gr. κύμη, lui-même emprunté à l'gyptien, où le mot désigne le produit de l'ἀκανθα. Les manuscrits hésitent entre *cummi* et *gummi*; et de bonne heure il y a tendance, comme pour *piper*, à flétrir le nom, qui devient *cummis* (*gum-*; acc. *cummin* dans Cat., Agr. 68, 2), *gūmen*, -inis (Pallad., d'après *glüten?*), *gummus*, -i (Gar-

gil. Mart.) ou *\*gūmma* qu'attestent les langues romanes ; cf. M. L. 2388 et 3916.

Dérivé : *cumminō* (*gum-*, Pall.), -ās : produire de la gomme ; *cumminōs*; *cummitiō* (*gum-*, Col.); *gummātūs*, *gummeus*, *gummōsūs*.

**cumque**, -**cunque** : v. *quom*.

**cumulus**, -i m. : comble, tas qui dépasse la mesure ; cf. P. F. 14, 1, *auctarium dicebat antiqui quod super mensuram uel pondus iustum adiciebatur, ut cumulus vocatu*m* in modio*. S'emploie au propre et au figuré. Par extension « surplus » et aussi « monceau, amas, tas » (synonyme tardif de *acerius*) ; « levée de terre entre deux sillons » (Col. 2, 4, 8). Ancien, usuel. M. L. 2390 ; irl. *comull*.

Dénominatif : *cumulō*, -ās : mettre le comble à, combler (sens propre et figuré) et « entasser, accumuler », M. L. 2389 ; composé d'aspect perfectif : *accumulō* « combler » et « accumuler » ; en particulier, « rehausser les arbres », et leurs dérivés.

La racine pourrait être celle qui est dans *in-ciēns*. Mais ce n'est qu'une hypothèse vague. W. Schulze a rapproché κύμα « vague » (= gonflement) et son groupe, KZ 57, 275, ce qui ne vaut pas mieux. Cf. *tumulus*.

**cūna**, -ārūm f. pl. (Plaute ne connaît que le pluriel et Charisius, GLK I 33, 8, enseigne que le mot n'a pas de singulier ; mais le singulier est déjà dans Varr., Men. 222, et a passé dans les langues romanes ; cf. M. L. 2391) : berceau. Il a dû exister un dénominatif \**cūnārē* « bercer », d'où dérivent *cūnābula* (depuis Cicéron) et *incūnābula*, -ōrum (depuis Plaute) : même sens que *cūnae* ; et, par extension, « nid d'oiseau, ruche » ; au sens figuré : patrie, débuts, etc.

Autres dérivés : *cūnālāe* (Prudence), M. L. 2400 ; *cūnāria* : berceuse, nourrice (ἀ. λ., CIL VI 27134).

On a proposé de partir de \**koi-nā* (cf. εὐ-νή, κύνη?) en rapprochant gr. κοίτη « couche » à côté de κεῖμαι. Mais les langues occidentales n'ont pas trace de la racine de gr. κεῖμαι et de véd. ṣāye « je suis couché ». Il ne semble pas y avoir de nom indo-européen du berceau ; cf. Schrader-Nehring II<sup>2</sup> 654.

**cunctor**, -āris, -ātūs, -ātūs, -āri : temporiser, s'attarder, hésiter ; cf. Thes. IV 1393, 1) : temporiser, s'attarder, hésiter ; cf. Enn., A. 370, *unus homo nobis cunctando restitui rem*.

Dérivés : *cunctatiō*, -tor, -bundus ; *cunctāmen* (tar-dif), -mentū (un exemple de Mart. Cap.). Ancien, comme le prouve le surnom *Cunctātor*, usuel et classique ; mais devient de plus en plus rare sous l'Empire. Non roman, sauf roumain ; \**cunctināre*? M. L. 2391 a. Pour *percunctor*, v. *contus*.

Fréquentatif, d'une racine qui semble se retrouver dans *çankate* « il hésite » et, sans doute, dans got. *hāhan* « suspendre », v. h. a. *hangēn* « être suspendu ».

**cunctus** (*cunctos* acc. pl. m., Carm. Aru. 4), -ās, -um : tout entier ; au pluriel, *cunctū* « tous (sans exception) ». Ancien et classique ; mais assez rare sous l'Empire, surtout dans la langue populaire ; l'emploi de *cunctus* au sens de *quisque* attesté depuis Stace est artificiel. Non roman.

Dérivés et composés tardifs : *cunctim* (Apul.) ; *cunc-*

*tātim* ; *cunctālis* ; *cuncti-cinus*, -parēns, -potēns créés pour renouveler des composés en *omni*.

Les Latins expliquent *cuncti* par *co-iuncti* ; cf. Ps. Asc., Diu. in Caec., p. 100, -i, *simul omnes quasi coniuncti*; P. F. 44, 9, -i significat quidem omnes, sed coniuncti et congregati ; at uero omnes, etiam si diversis locis sint. Le sens ancien était, en effet, peut-être « rassemblé », par exemple *cunctus senatus populusque*, T. L. 9, 6, 7 ; et l'adjectif est fréquent avec des collectifs. De là, *cunctus* aurait signifié « dans son ensemble » et, au pluriel, « tous ensemble, tous sans exception », pour devenir ensuite le synonyme fort de *omnis* et de *totus*. Phonétiquement, cette étymologie se défend mal. L'explication par \**con-citus* (de *cīcō*) n'est pas meilleure. Rien de sûr.

**cuneus**, -i m. : coin (à fendre le bois ou à serrer des assemblages) ; et tout objet ayant cette forme : section d'un amphithéâtre, formation de bataille en coin (cf. *serra*, *aciēs*, etc.), easier à vin, etc. Ancien, usuel. Pan-roman. M. L. 2396 et B. W. *coin*, *quignon*. Passé en celtique : gall. *cyn*.

Dérivés : *cuneō*, -ās : former un coin, fendre ou servir avec un coin (peut-être reformé sur *cuneātus*, qui est beaucoup plus fréquent), M. L. 2392, 2393 ; *cneolus* : petit coin, M. L. 2395 ; *cuneātim* ; *excuneatus* (Apul.).

On rapproche skr. *çukah* « barbe d'épi, aiguillon d'insecte », av. *sūkā* « aiguille » et skr. *çulah* « broche » ; de plus, lat. *culex*, le tout hypothétique. Un terme technique de ce genre a des chances d'être emprunté. On penserait alors au gr. γώνιος, venu en latin par l'étrusque cf. les autres mots en -*eus* : *baleus*, *clipeus*, etc.

**cunica**, -ae f. : -as solidas latae digitūm pollicem facito (in trapeto), Cat., Agr. 20. Hapax de forme et sens incertains ; v. Thes. s. u.?

**cuniculus**, -i m. : 1<sup>o</sup> lapin. Attesté depuis Catulle 25, 1. D'origine espagnole d'après Pline 8, 217, *leporum generis sunt et quos Hispania cuniculos appellat, fecunditatis innumeræ famemque Baluarum insulis populatis messibus afferentes* (cf. Elien, H. An. XIII 15, qui donne κύνηλος (transcription de *cuniculus*) pour un mot ibère ; 2<sup>o</sup> terrier, galerie, mine (on trouve aussi le n. *cuniculum* dans ce sens, P. F. 43, 19, et Vég., Mil. 4, 24). Attesté depuis Cicéron, fréquent dans la langue militaire. Conservé avec les deux sens en roman, M. L. 2397. Passé en germanique : v. h. a. *künclin*, *künin* ; et en celtique : irl. *cuinin*, gall. *conic*.

Dérivés : *cuniculātus* : sapeur, mineur (Vég.) ; *cuniculāris* (*herba*) : nom d'une plante (Marcellus, Med. 14, 57) ; *cuniculōs* (Catul.) ; *cuniculātor* (= fossor, Schol. Stat.) ; *cuniculātim*.

*Cuniculus* a la forme d'un diminutif (cf. *laurīces*). Il n'y a pas de nom indo-européen du « lapin », ni du « lièvre ». On a rapproché, pour justifier l'origine ibérique, basque *unchi* « lapin ».

**cunila** (*cunila*, Plt., Tri. 935) ; sur *colena*, v. A. Thomas, Bull. du Cange, V 113) -ae f. : *xovīñ* « sarrette ; origan, marjolaine »; M. L. 2397 a; d'où *cunilāgō* : coquy mâle. Passé en germanique : v. h. a. *quēnala* « Quendel ». V. André, *Lexique s. u.*

**I**\*cuniō, -īs, -īre : *-re est stercus facere, unde et inquinare*, P. F. 44, 11. Sans autre exemple. Conservé peut-être dans certains dialectes italiens. M. L. 2398. **V.** *ancunulentus*.

**cunnus** (ū, *connus*), -ī m. : *sinus muliebris quem uolgo cunnū appellant*, Soran., p. 9, 4; glosé κύνος. Ne se rencontre guère que dans les satiriques, les priapées, les graffiti. On l'évite en parlant, au dire de Cicéron, Or. 45, 154; Fam. 9, 22, 3. M. L. 2399. De là : *cunniō* (cf. *cōlēō*), *cunnilius*.

Mot vulgaire avec géminée expressive. Cf. gr. κύνος· ἡ πυρή ἡ γυναικείον αἴδον, Hés.; κύνος (même sens); gall. *cuntr* « rectum »; persan *kun* « derrière »; et *cūlus*?

**cūpa**, -ae f. : manivelle de moulin à huile, poignée (Caton). Emprunt au gr. κύπη; le passage de ω à ū atteste sans doute l'intermédiaire d'un dialecte suditaire, comme l'osque, ou de l'étrusque. Diminutif : *cūpula*.

**cūpa**, -ae f. : tonne, barrique, cuve en bois, généralement en sapin, cf. Pline 16, 42, et munie de cercles, comme nos tonneaux actuels, cf. Pétr., Sat. 60. Sert surtout à contenir des liquides (*uinum...*, *de cupa*, Cic., Pis. 67), mais aussi des grains. Par ressemblance de forme : niche dans un columbarium. M. L. 2401. De là : v. h. a. *kuofa*; all. *Kufe*; irl. *-cube*, *cupa*; gall. *cib*, *cibell*.

Dérivés : *cūpārius* : tonnelier; *cūpula* : tonnelet, tombe, M. L. 2410; *cūpella*, M. L. 2402; germanique : all. *Kübel*.

V. *cuppa*.

Cf. skr. *kūpah* « trou, puits », gr. κύπη· τρόγλη (Hés.) et κύπελλον « verre à boire », v. isl. *hūfr* « coque de vaisseau ». Les rapprochements sont vagues comme presque toujours quand il s'agit de noms d'objets usuels. L'étrusque *kupe* est obscur.

**cupeneus**, -ī m. : prêtre d'Hercule; mot sabin d'après Serv., Ae. 12, 539; le rapprochement, proposé par Cortsen, Etr. Stands- u. Beamtentitel, p. 128, avec l'étrusque *cepen*, titre de certains prêtres, soulève des difficultés. Attesté seulement dans Vg. et Stace.

**cupiō**, -īs, -īuī, -ītūm, -īre (et *cupire*, Lucr. 1, 71, etc.; cf. Thes. IV 1529, 32 sqq.): 1<sup>o</sup> désirer, avoir envie de (s'oppose à *metuere*, *odisse*), anciennement construit avec le génitif : *cupiunt tuī*, Plt., Mi. 964, cf. gr. ἐραπα, etc.; Wackernagel, Vorles., 1, 67 sqq.; 2<sup>o</sup> employé absolument avec le datif et souvent joint à *fauere* : être partisan de (classique, mais rare), favoriser. Usité de tout temps. Se dit souvent d'un désir violent et instinctif, sensuel; d'où *cupidus*, *cupidō*, -īnis f., qui, personnifié, change de genre et traduit le gr. Ἐρωτ. *Cupidō*, formé comme *libidō*, *formidō*, est évité par les prosateurs classiques, qui lui préfèrent *cupiditās* (v. le tableau comparatif des emplois de *cupiditās* et *cupidō* dans Thes. IV 1411, 75 sqq.), tandis que les poètes dactyliques ne connaissent que *cupidō*. *Cupitor* n'est pas attesté avant Tacite; *cupiō* n'existe pas, ni *cupitus*, -īs. Inchoatif : *cupiscō*, -īs : très rare et tardif; cf. M. L. 2408; sans doute tiré du composé :

*concupiscō*, -īs, -īuī, -ītūm (*concupiō* n'est attesté qu'à

très basse époque) : être pris de l'envie de. *Concupiscō* est remarquable par le préfixe et par le suffixe qui concourent à en marquer l'aspect « déterminé », comme dans *confidēscō*. Cf. l'opposition dans Cic., Tusc. 3, 19, *si sapiens irascitur, etiam concupiscit; proprium est enim irati cupere*.

Dérivés : *concupiscentia* = ἐπιθυμία dans la langue de l'Église; *concupiscibilis* = ἐπιθυμητικός, etc.

Les langues romanes ont conservé *cupere*, *cupire*, M. L. 2403; *cupidus*, M. L. 2407, et attestent \**cupidetāre*, M. L. 2405, fr. *convoyer*, etc.; \**cupidetas*, M. L. 2406 B. W. s. u.; le brittonique a *cypio*, *cwydd*.

Composés : *discipiō* : je crève de désir (langue familière); *percipiō*.

A *cupiō* s'apparentent :

*cuppēs* (Plt., Tri. 240) : gourmand, goinfre ou « débauché », avec géminée expressive, cf. *flaccus*, *gibber*, *urorus*, etc. *Cuppēs* a servi de cognomē, cf. Donat, Eu. 256; *cupēdō*, -īnis (cf. *Forum Cuppēdinis*) f. : gourmandise (d'où « désir » dans Lucr. 1, 1082; 3, 994, etc.) et « friandise »; *cuppēdium* (Plaute); *cuppēdia* (Cic., Gell., Amm.); *cuppēdīnāriūs*, où, par suite de la spécialisation de sens, les Latins croyaient reconnaître *cupiō* et *essē* « manger », par opposition à *in-edia*. *Cuppēdium*, *cuppēdō*, comme le fr. *gourmandise*, *friandise*, avaient à la fois le sens abstrait et le sens concret; cf. Plt., Sti. 714; Cic., Tusc. 4, 26.

Le présent *cupiō* est dérivé, comme on le voit par le perfectum *cupiūl*. Le latin a remplacé les mots anciens signifiant « désirer » (v. *Venus*, *uēnor* et *aeruscō*) par un mot nouveau expressif. On rapproche ordinairement de *cupiō* des mots de dialectes orientaux dont le sens est éloigné : skr. *kūpyati* « il bouillonne, il se met en colère », et v. sl. *kūpitū* « il bout » (où il y a un ancien ū; cf. lit. *kūpu*, qui se dit de l'eau qui s'échappe d'un vase par suite de l'ébullition; lett. *kūpu* « je fume »). L'image serait semblable à celle que présente l'emploi figuré de *ardeō* et en grec de ἐπιθυμέω en face de θυμός. — Peut-être ces présents sont-ils dérivés d'un thème radical athématique dont lit. *kvēpia* « il répand une odeur » serait aussi dérivé; lit. *pa-kvīmpū*, *pa-kvīpti* signifie « se mettre à répandre une odeur ». Le rapprochement de gr. καπνός « fumée » et de κάπος· φυγή, πνεῦμα (Hés.) est rendu douteux par l'α (le x s'expliquerait à la rigueur par dissimilation); on pense également à lat. *uapor*, où il y aurait eu aussi dissimilation (\**kwāp-* devant abouir à *pap-*). Tout cela incertain, fuyant, parce qu'il s'agit d'un verbe de caractère affectif.

**cuppa**, -ae f. (ū) : coupe. Panroman. M. L. 2409. Le témoignage des langues romanes (cf. fr. *coupe* et *cuve*) indique qu'il y avait un mot à consonne géminée différent de *cupa*; cf. aussi, sans doute, la glose de CGL V 584, 1, *cupa uas uinarium, quod uolgo per u et duo pp proferunt, sed melius o et per unum p dicunt copam, copon siquidem Graeci dicunt profundum, a quo copam dici mus; uas uero balnearium non copa per o, sed cupa per u, eo quod nos intra se capiat*. Toutefois, en latin, il n'y a d'attesté que *cupa* « cuve », quelquefois écrit *cuppa* (sur cette graphie, v. Thes. IV 1140, 55). Mais peut-être y a-t-il eu croisement de *cupa* et de *cappa* (Pellegrini, St. it. fil. cl. 17, 379). V. aussi A. Graur, *Les consonnes géminées en latin*, p. 171. Cf. M. L. s. u. *cūpa*; et

Wien. St. 25, 97. Passé en germanique : v. h. a. *kopf*, ags. *cuppe*; et en irl. *copp*!

**cupressus**, -ī et -īs f. (et m. dans Enn.) : cyprès. *Cupressi mortuorum dominibus ponebantur ideo quia huic generis arbor excisa non renascitur, sicut ex mortuo nihil iam est sperandum, quam et ob causam in tutela Ditis patris esse putabatur*, P. F. 56, 3. Cf. Serv., Ae. 3, 64; 6, 216, etc. Irl. *cuipris*.

Dérivés : *cupresseus*, -īnus; *cupressētūm*; composé : *cupressifier*.

Le latin littéraire a emprunté directement au grec *cyparissus*, cf. Thes. IV 1438, 33 sqq., et *cyparissias*. Quant à *cupressus*, la phonétique semble exclure un emprunt direct au gr. κυπάρισσος; les deux mots, grec et latin, doivent avoir été empruntés indépendamment à une langue méditerranéenne. Pline 16, 41, d'après Caton, Agr. 151, 2, fait venir le cyprès de Tarente : *cupres sum Tarentinum commemorat, credo quod primum eo uenerit*, où il aurait été importé d'Asie; cf. Id. 16, 216, 236. M. L. 2423, *cyparissus* (formes savantes).

**cuprum**, -ī n. : cuivre. Adjectifs dérivés : *cupreus*; *cuprinus* (= κύπρινος).

**Cuprum**, qui a remplacé *aes* dans le sens de « cuivre » et qui apparaît pour la première fois dans Pline 36, 193, s'explique par *cuprium [aes]* « le bronze de Cypre »; l'emprunt est sans doute ancien et la forme est due peut-être à l'influence des autres noms de métal en -um : *aurum*, *ferrum*, *argentum*; *cupreus* ne provient pas directement de *cyprium*, mais a été refait d'après *aureus*, *ferreus*, etc. M. L. 2445, *cyprum*; M. L. 2444, *cypreus* (cu.). Passé en germanique : v. h. a. *kupfar*, et de là en finnois; ags. *cipersealf* et en gall. *cobyrr*; aussi en alb. *k'ipre*.

**cūr** (ancien *quōr*, *qūr*; cf. Thes. IV 1438, 79 sqq.): pourquoi. Adverbe en -r du thème \**quo-*. Usité pendant toute la latinité, tant en prose qu'en poésie. Dans la latinité impériale, *cūr*, comme *quārē*, est employé sans valeur interrogative, comme conjonction causale équivalant à *quia* (lui-même ancien interrogatif, cf. *quianam*), e. g. Verus Fronto, p. 116, 12 N., *multum fratrem meum obiurgavi, cur me non revocauit*; Vég., Mil. 3, 3, 4, *exercitus... irasci se simulat cur non ducatur ad bellum*. N'pas survécu dans les langues romanes, qui ont recouru à une forme plus pleine, du type fr. *pourquoi*, it. *perché*, etc.

Dérive évidemment du thème \**kʷ-o-*/*kʷi-* du relatif-interrogatif. Mais sans correspondant exact ailleurs; peut-être skr. *kar-hi* « quand », v. h. a. *hūär* « où », mais le sens est lointain.

**cūra**, -ae (forme ancienne \**koisā*, cf. pélignien *coisans* = *cūrāuerunt*, et les formes épigraphiques *coirauit*, *coerauit*, cf. Thes. IV 1495, 82 sqq. La graphie *courare*, CIL IX 3574, peut avoir une diphthongue faussement archaïsante; *coraueront*, à Préneste, CIL XIV 2847, représente sans doute un traitement dialectal de -oi-. L'ombrien *kuraia*, *kuratū* « cūret, cūrātō » est certainement emprunté : soin, souci (opposé à *neglegentia*, *incūria*) dans toutes les acceptations du mot et correspond à ἐπιμέλεια, θεραπεῖα, φροντίς, comme le traduisent les glosses; d'où, dans la langue administrative, « direction, charge »; dans la langue du droit, « cura-

telle » (cf. *cūrātor*, *cūrātiō*); dans la langue médicale, « soin, traitement » (opposé à *causa*); dans la langue érotique, « objet ou cause de soin(s), de souci(s), amour, objet aimé (= μέλημα) ». Ancien, usuel. M. L. 2411; gall. *cur*; irl. *cuir*.

Dénominalif : *cūrō*, -ās « prendre soin ou souci de », généralement suivi de l'accusatif; mais on trouve aussi le datif dans Plt., Tri. 1057, *qui rebus curem publicis*; Tru. 137, St. 679, Ru. 146, Men. 51, 53, construction sans doute ancienne. Le sens de *cure*, nettoyer » que le verbe a pris dans certaines langues ou parlars romans provient sans doute de l'expression *cūrāre corpus*; cf. Serv., G. 4, 187, « *curare corpus* si de hominibus dicamus, et cibo et lauacro intellegimus, uel alterutro ; cf. *cūtem*, *pelliculam cūrāre* (Hor.). Panroman. M. L. 2412 et 2413, *cūrātūs* « curé »; *excūrātūs* (Plt.) « bien soigné », d'où *excūrāre* (rare et tardif, M. L. 2991).

Dérivés : *cūrābilis* (Juv.); *cūrātiō* : occupation; cure médicale, traitement; charge (d'une magistrature, c. *mānerum*, *lūdōrum*, etc.), curate, tutelle; *cūrātor* : *lačnō*; *-e dicuntur qui pupillis loco tutorum dantur*; *sue illi qui rei frumentariae agrisue diuidendis praeposuit*, P. F. 42, 14; cf. M. L. 2412 a; *cūrātūra*, -āe (archaïque); *cūrāmen* : traitement, etc.

*cūrōsus* (sans doute formé par l'intermédiaire d'un adjectif \**cūrius*, cf. P. F. 52, 22, *curionem agnum Plautus* (A. 562, 3) *pro macro dixit, quasi cura macruisset*, comme *noxia*, *noxius*, *noxiōsus*; *anxius*, *anxiōsus* : *cūrē* ne pouvait former que \**cūrōsus*, comme *fāma*, *fāmōsus* : qui prend soin, qui s'inquiète de; et, avec nuance péjorative, « curieux (de), indiscret »; à l'époque impériale, *cūrōsus* désigne un « espion » (cf. en argot français le « curieux » (= juge d'instruction); *cūrōsusūtās* — Un adjectif \**cūrius* figure comme second élément de composé dans *domicūrus* (tardif, CIL VIII 2797), un adjectif \**cūrus* dans *uio-cūrus*, cf. Varr., L. L. 5, 158; CIL VI 29697, X 5714).

Composés : *cūrācū*: *cūrācū*: incurie, négligence (cf. *iniūria*); et *incūrōsus*; *incūrātūs*, *incūrābilis* (Chir., Vég.); *sēcūrūs*: libre de soins ou de soucis (*ab aliquā re vis-à-vis de quelque chose*), d'où « confiant, assuré »; et, en parlant de choses, « qui ne cause pas de soin(s) ou de soucis, sûr ». Pour la formation, cf. *sēdūlus*. M. L. 7776. Conservé en céltique : gall. *segur*, et en germanique : v. angl. *sicor*, etc.; *sēcūrātās*; *assecūrāre*, M. L. 720.

Composés de *cūrō* : *accūrō*: donner des soins à, s'acquitter de; *percūrō*: soigner jusqu'au bout, guérir; *prō-cūrō*: s'occuper de, pourvoir à, avec leurs dérivés. Cf. aussi le juxtaposé devenu composé dans la langue épigraphique : *cūragō*, -ī « *cūram agere* »; d'où *cūragulus*, *cūragendārius*, synonyme de *cūrōsus* (Cod. Theod.).

Le rapprochement de gr. τετῆμαι « je suis abattu, triste, inquiet » se heurte au fait que le τ grec suppose une labio-vélaire *kʷ* qui en pélignien aboutirait à *p*, non à *c*; or, le pél. a *coisatens*. Pas d'autre rapprochement. V. M. Hauser, *Der röm. Begriff cura*, Bâle, 1954.

**cūrālium**, -ī n. : v. *coralium*.

**cūrōliō**, -ōnis (et *gurguliō*) m. : charançon. Ancien (Plt.). M. L. 2414.

Diminutif : *cūrōlunculus*. Sans doute mot populaire à redoublement intensif, comme *gurgulio*.

**eureuma**, -ae f. (*curcuba*, Mulom. Chironis; *cucurba*, Isid. Or. 19, 4, 2); muselière; et par extension objet de cette forme, cf. Isid., l. cit., *spira*: *funes, quibus in tempestibus utuntur, quas nautici sive more cucurbas vocant*. Le gr. κούρκουμον (cf. Hes., ἐν κηρῷ κούρκουμφ) peut provenir du latin. Rare et tardif.

**cūria**, -ae f.: curie, division du peuple romain d'ordre à la fois politique et religieux (comme *tribus*, *centuria*), dont les historiens anciens attribuent l'institution à Romulus (cf. Cic., Rep. 2, 14) et qui est peut-être d'origine étrusque (Fest. 358, 21 s. u. *rituales*). De là : *cūriālis* (comme *tribūlis*); *cūriātus* (*comitia cūriāta*); *cūriō* : prêtre de la curie (et *cūriōnus* d'après P. F. 43, 103; cf. *epulōnus*, s. u. *epulū*); *excūriō*, -ās (Varr.). *Cūria* a désigné aussi l'endroit où se réunissait la curie pour célébrer son culte (cf. Festus 180, 32) et, par extension, le lieu où se réunissait le Sénat (généralement un temple), puis l'assemblée du Sénat.

Etymologie incertaine; le volsque *couchriu* abl., qu'on interprète par \**co* + un dérivé de *uir*, est obscur; l'etymologie ancienne qui rattache *cūria* à *cūra* n'est qu'un caboulot.

Il n'est pas impossible que *cūria* repose sur \**ko-wiriyā*, v. *uir*: le mot *tribus* est un vieux mot italien. Mais il n'est pas exclu non plus qu'un mot de ce genre soit emprunté (à l'étrusque?).

**curis**, -is (quiris, Isid., Or. 9, 1, 84; acc. -im, abl. -i) f.: lance. Les Latins s'accordent à y voir un mot sabin, et ils en font dériver *quiris*, -īs. Cf., entre autres, P. F. 43, 1, c. est *Sabine.hasta*. *Vnde Romulus Quirinus, quia eam ferebat, est dictus, et Romani a Quirino Quirites dicuntur*. *Quidam eum dictum putant a Curibus, quas fuit urbs opulentissima Sabinorum*; Ov., F. 2, 477. *Curitis*: épithète de Junon porte-lance, cf. P. F. 43, 5. Pas d'étymologie. Sur l'hésitation entre *cur* et *qui*, v. *Quirites*.

**currō**, -is, *cucurri* et *cucurri* (plus ancien d'après Aulu-Gelle 6, 9), *cursum* (non phonétique, analogique, sans doute, de *pepli*, *pulsus*), -ere : courir. Se dit des hommes, des animaux et, par extension, des objets inanimés (voix, plume, astres, temps, etc.). Ancien, usuel et classique. Panroman. M. L. 2415.

Dérivés : *currus*, -ūs m. : char, désignant d'ordinaire un objet d'apparat, survivance officielle du char de guerre, dont l'usage militaire avait cessé (sur les différentes espèces, v. Rich, s. v.; pour la formation, cf. *gradus*, en face de *gradior*, et *impetus*, en face de *petō*); *curriculum* : course, carrière, M. L. 2415 a; *currūlīs*, *currīlīs* (c. *equus*), adjectif de l'époque impériale, qui s'est substitué sans doute à *curālis*, spécialisé dans un sens particulier, et dont le rapport avec *currus* n'était plus senti; *currāx* (rare et tardif); *curālis* adj. (sur la graphie *curr-*, très rare, v. Thes. IV 1542, 49 sqq.; la quantité *cūr-* est bien attestée): de char. Épithète appliquée d'abord à un siège, *sellā* (cf. Rich, s. u.), dont l'usage paraît d'origine étrusque. Ce siège, posé sur un char, était réservé aux rois, plus tard aux plus hauts magistrats, consuls, préteurs, édiles « *curules* » pour les distinguer des *aediles plēbeii*, qui n'avaient droit qu'à un tabouret, *subsellium*. De là : *magistratus*, *aedilis*, *aedilitās curālis*; et l'emploi poétique de *curālis* substantivé, cf. Thes. IV 1545,

1 sqq. — Cf. aussi *triumphus curālis*, Mon. Anc. I 21. — Même dérivation que dans *tribus*, *tribūlis*; pour la simplification de la géminée, cf. *canna*, *canālis*, *cursus*, -ūs m. : course, cours. Panroman, M. L. 2417; *cursūra*; *cursum*; *cursor* (irl. *cursúr*); *cursōrius*; *cursōrum* : poste, courrier; *cursilitās* (Fulg.). Conservé dans quelques parlers romans; M. L. 2416; \**currulus*, 2415 b. \**Cursiō* n'existe que dans les composés.

Pour *cūrrīa*, v. *equus*.

Fréquentatifs : *cursō*, -ās : courir sans cesse ou vivement; *cursitō*, -ās : faire des courses fréquentes; *incursitō* : faire des incursions.

*Currō* et *cursō* ont fourni de nombreux composés dont les valeurs sont généralement voisines. Toutefois, les composés de *currō* s'emploient plus souvent au sens moral ou figuré, et l'idée de « courir » y est souvent effacée ou affaiblie; les composés de *cursō* ont gardé davantage leur sens concret.

*ac-currō*, *ac-currī* (*ac-cucurri*) : accourir. Panroman, sauf roumain. M. L. 89, et *accursus*, esp. *acosō*; *concurrō*: 1<sup>o</sup> courir ensemble, en masse; marcher l'un contre l'autre (de deux armées, etc.); de là, « être concurrent » (latin juridique); 2<sup>o</sup> s'accorder, se rencontrer (en vue de, in, ad) et par suite « concourir à » (où c'est l'idée de simultanéité et d'accord qui domine); *concurrus*, *concursiō* : choc, rencontre, concours; *dēcurrō*, M. L. 2509; *dēcursus*, *dēcursiō* : action de descendre en courant; marche militaire, défilé; *discurrō* : courir de tous côtés; à basse époque, trad. θελθεῖν au sens de « discouvrir », M. L. 2663; *excurrō*, M. L. 2992; *incurrō*, v. B. W. *encurrō*; *intercurrō*; *occurrō*; *percurrō* (sens physique et moral); *praecurrō*; *prōcurrō*; *recurrō* : revenir en courant, avoir recours à, M. L. 7138; *succurrō* : courir au secours de, secourir (= *subuenire*); se présenter à l'esprit (alii cui), M. L. 8412; *supercurrō*; *trāscurrō*.

Presque tous ont des dérivés en -*sus*, -*siō*, -*sor*.

Composés de *cursō*: *concursō* : courir ensemble, se heurter; *discursō* : courir en tous sens; *ex-*, M. L. 2993, *in-*, *inter-*, *oc-*, *per-*, *prō-*, *recursō*, avec les noms dérivés en -*atiō* et -*ātōr*.

Cf. le mot celtique connu par irl. *carr* « char », gaul. *carros* latinisé en *currus* (v. ce mot) et qui, grâce au latin, a fait une grande fortune pour désigner une voiture de charge — et un nom germanique du cheval : v. isl. *hross*, v. angl. *hors*, v. h. a. (*h*)*ros*, de \**hrsso*. Le vocalisme \**ur* (*currō*, sans doute de \**krsō*) ne se retrouve pas en celtique; le vocalisme \**ru* du germanique est à noter. Le latin a un perfectum à redoublement, normal là où il y a un perfectum radical sans alternance vocalique. Groupe germanique et italo-celtique se rapportant aux chars et aux chevaux, dont l'importance était capitale dans le monde indo-européen; cf. *rota*.

**cūrtiō** (Gloss.): ἔχιδνα, *uipera*. Conservé dans quelques dialectes italiens. M. L. 2420. Semble sans rapport avec *cūrus* ou avec *cūrus*.

**cūrtus**, -a, -um : tronqué, écourté, d'où « châtré » ou « circoncis ». Depuis Lucilius. Panroman, M. L. 2421; et germanique : v. h. a. *churz*, etc., et celtique : irl. *cūrtir* « *eunūchus* »; alb. *shurtē*. Dénommatif : *cūrtō*, -ās : couper, retrancher, M. L. 2418 (et \**curtiō*, M. L. 2419; \**excūrtiō*, 2994); *dēcūrtō*.

Adjectif en -*to-*, avec un élément radical \**kur-*, du

même type que v. russe *kūrnūj* (de \**kūrnūj*) « écourté » (r. *kornásjij* « au nez court », *kornóuixij* « aux oreilles coupées »). Le type en -*ur-* près de la racine \**sker-* se retrouve dans lit. *skurštū* « être misérable » (prét. *skurdaū*), par exemple *su-skurdes* « arrêté dans sa croissance », cf. v. h. a. *scurz* « court ». Le type en -*r-* s'explique dans une racine qui admet un élargissement -*u-*; or, on a lit. *kīrvis* « hache » et russe dial. *čero* « faufile ». — La racine est celle qui se retrouve dans *carō*, *corium*, *cortex* et *scortum*.

**cūrēcūs**, -i m. : sorte de barque faite de joncs recouverts de peaux. Mot celtique, très tardif (Gild. Brit. chron.). Irl. *curach* suppose *curūca*.

**cūrūlīs** : v. *currō*.

**cūruus**, -a, -um : courbe, courbé (opposé à *rectus*). Attesté à toute époque. M. L. 2423.

Dérivés et composés : *cūruō*, -ās : courber, M. L. 2422; *cūrūbilis*; *cūruāmen*; *cūrātō*; *cūruātūra*; *cūrūtās*; *cūrēdō* (tardif); *cūrēscō*, -is; *concuruō*, M. L. 2119; *incuruō*, M. L. 4366; *prō*, *re-cūruō*; *in-cūruus*, tiré de *incuruō*, *prōcūruus*; *recūruus*; *incuruēscō*, -is (archaïque); *incuruātō*, -bilis; *incuruētūcūs* (Pacu.) d'après le gr. χυπτάχην?; \**cūruia*, M. L. 2422 a.

Même vocalisme que dans gr. χυπτός « courbé » et dans irl. *cō* « circuit », gall. *cor-wynt* « tourbillon (de vent) ». L'élargissement -*u-* qui explique ce vocalisme radical apparaît dans lat. *cūrus*, mais aussi dans irl. *cruind*, gall. *crunn* « rond ». La racine, sans -*u-*, apparaît dans gr. χορωνός « recourbé » et dans des élargissements en \*-ei- avec \*-wo- : lit. *kreivās*, v. sl. *krivū* « courbe ». De plus, cf. *circus*. Pour le suffixe, cf. *prāuis*.

**cūsculūm**, -īn. (*cūsculūm*) : graine de kermès (Pline). M. L. 2224.

**cūspīs**, -idīs f. : pointe de lance (lisse, par opposition à *spīculūm* « pointe barbelée »); puis l'arme tout entière : javelot, lance, et tout objet pointu : trident, etc. Attesté depuis Pomponius. Conservé dans quelques dialectes italiens, cf. M. L. 2425; germanique : ags. *cosp*, etc.; irl. *cūsp*.

Dérivés : *cūspīdō*, -ās : rendre pointu; *cūspīdātūm*. Même flexion que *cāpis*, *cāssis*.

Origine inconnue. Sans doute emprunté, comme beaucoup de noms d'armes.

**cūspūs**, -īl (Gloss.) m. : sandale de bois. Cf. *cūspātōr* dans Lyd. Mag. 1, 46, p. 48, 1 W. *Cūspūs* est conservé dans l'italien septentrional, cf. M. L. 2426. Sans doute emprunt tardif à une langue inconnue.

**cūssiūlīm** : pro ignauo dicebant antiqui, P. F. 44, 6. Sans autre exemple, et sans explication.

**cūstōs**, -ōdīs c. : garde, gardien, gardienne (sens propre et figuré). Ancien et usuel. Déformé à basse époque en *cūstōr*, (*gostor*, CIL III 3, 399), d'après les noms d'agents en -*tor*, et demeuré dans quelques dialectes romans, M. L. 2427, et en v. h. a. *kustor* « bedeau, scastrian », all. *Küster*; gall. *costad* (mot savant).

Dérivés : *cūstōdīa*: 1<sup>o</sup> garde. Souvent joint à *uigilīa*. Dans la langue militaire, le pluriel *cūstōdīae* (qui se justifie parce que la nuit se divise en plusieurs

gardes), comme *uigilīae*, a le sens concret de « la garde, les gardes »; 2<sup>o</sup> endroit où l'on garde, prison, et même, à basse époque, « prisonnier » (cf. le développement concret de *creatō*, *creatūra*); de là : *cūstōdīola*; *cūstōdīārius*, -rium; *cūstōdīō*, -ās (Itala, Luc. 8, 29); *cūstōdīātōrīum*: amulette (Gloss.), tous rares et tardifs; *cūstōdēla* : garde, protection (rare, archaïque), d'après *tūtēla*?; *cūstōdīō*, -is, -tūi (-i), -tūm, -tē : garder (ancien et usité), avec les composés rares : *con-*, *prā-*, *super-cūstōdīō*.

Formation sans autre exemple en latin et sans étymologie.

**cūtiō**, -ōdīs m. : cloporte; cf. Marc., Med. 9, 33, *cūtiones bestiolae sunt multipedes cute dura et solida quae tactae complicant se in orbem pilulæ rotundissimæ, poly-podias Graeci appellant*.

Sans doute dérivé en -ō(n), de *cūtis*, comme *nāsō/nāsus*, *buccō/bucca*, etc. Ce serait « la bête à grosse peau ».

**cūtis**, -is f. : peau. Le sens premier est sans doute « enveloppe, couverture extérieure », tandis que *cūtīm* désigne le cuir qu'on découpe. C'est ainsi que Pline emploie *cūtis* pour désigner la peau des fruits, l'enveloppe terrestre, etc. Le rapport évident avec gr. χύτος était senti par les Latins, comme le montre la glose de Festus, P. F. 44, 21, *cūtis Graecam habet originem. Hanc enim illi dicunt χύτην*. Mot du langage populaire (cf. Thes. s. u.) attesté à date ancienne, mais assez rare, sauf chez les écrivains techniques (Celse et Pline), représenté dans certains dialectes de l'italien, cf. M. L. 2432; cf. aussi *cūtīa*, M. L. 2429; \**cūtīca*, M. L. 2430; \**cūtīna*, M. L. 2431; \**cūtīcārē*, M. L. 2999.

Dérivés et composés : *cūtō* (v. ce mot); *cūtīcula* : petite peau, pellicule; *inter-cūs*, -tīs adj. : qui est sous la peau (et par image « dissimulé, secret»), substantif *inter-cūtē* f. (sc. aqua) « hidropisie », tiré sans doute de *inter cūtem* (comme *sēdūlis* de \**sēdōlō*), cf. Planc. ap. Cic., Fam. 10, 18, 3, *intra cūtem subest aliquid ulceris*; d'où *intercūtēnēs*; *dēcūtēre* (un exemple de Tert.); *re-cūtītū* « écorché » et « circoncis ».

La glose de P. F. 100, 24, *intercūtēs* : *uchementer cūtītū, hos est ualde stupratus*, et 98, 22, *inter cūtem flāgitūs dicebant antiqui mares qui stuprum passi essent (de pathicis)*, provient peut-être d'une malediction de l'ablatif *intercūtēbus* qu'on lit dans Caton, Or. frg. 8, 2, et Pacuv. ap. Gell. 13, 8, 5.

*Cūtē* est un élargissement en ī d'un mot radical \**kut-*; l'ablatif est *cūtē* et l'i de *cūtīcula* (Juv. 11, 203) peut avoir été créé pour éviter le tribrâque; l'accusatif *cūtīm*, rare, est sans doute d'origine dialectale. Le thème ancien était de la forme \*(s)*keut*, \*(s)*kūt-*, comme on le voit par les dérivés des diverses langues : gr. ἔγκυτος « jusqu'à la peau » conserve la trace de \**kut-*; dérivé en \*-es- dans χύτος « enveloppe », et aussi dans ἔγκυτος « peau travaillée, cuir »; v. h. a. *hūt*, v. angl. *hyd* « peau », v. pruss. *keuto* « peau » et lit. *kiūtās*, plur. *kiūtōs* « enveloppe (de graisse, etc.) »; le ī- attesté par le lituanien provient soit de *orddhī*, soit d'une ancienne forme \**kēut-* au nominatif du thème consonantique attesté par gr. ἔγκυτο. V. *obscūrus*.

**eūtūrnum**, -īn. : *uas quo in sacrificiis uinum fun-debatur*, P. F. 44, 12. Cf. plus loin *guttūs* et *gutturnūm*

déformés par l'étymologie populaire, d'après *gutta* et *gutur*. Mot de rituel, non attesté dans les textes. Sans doute du gr. κόθων en passant par un intermédiaire étrusque, *qutun* : le rapprochement avec *gutur* peut avoir été favorisé par la fréquence de la finale *-rn-* en étrusque.

**eyathus**, -i m. : coupe, vase à boire. Emprunt ancien (Plt.) au grec κόθων, de caractère populaire. On trouve à basse époque les graphies *quiatus*, *cuatus*, *quatus*, dont dérive sans doute *cattia*, attesté dans les gloses, CGL I 521, 54, et demeuré dans les langues romanes ; cf. M. L. 2434, et *cyathina*, 2433. — Dénommatif : *cyathisso*, -as (= κοθόλεως), Plt.

**cyclamen**, -inis n. : cyclamen, plante. Emprunt au gr. κυκλαμίνων (-voc.), déformé sous l'influence des autres noms de plantes en *-men*, type *grāmen*, *legūmen*, etc. Non attesté avant Pline, qui emploie la forme grecque *cyclamīnos*. Calque latin : *orbiculāris*.

**cycenus**, -i m. : cygne. Emprunt d'abord savant et poétique au gr. κύκνος, qui a détrôné *olor* et qui est passé dans les langues romaines sous la forme *cenus*, v. fr. *cisme*; cf. M. L. 2435, *cynos* et *cycinis*. Attesté depuis Lucrèce et Cicéron, qui en a deux exemples, mais sans doute plus ancien, comme le prouve l'emploi proverbial : *quid enim contendat hirundo cycnis*, Lucr. 3, 7.

Dérivé : *cyneus* (*quigneus*, Gloss.) = κύκνεια.

**cýdōneum** : v. *cotoneum*.

**cylindrus**, -i m. : cylindre. Emprunt au gr. κύλινδρος, effectué par la langue scientifique et par la langue russe (Caton), où le mot désigne un « rouleau ». Nombre

de formes romanes remontent à \**colondra*, c'est-à-dire à une forme influencée par *columna*, cf. Serv., G. 1, 178, *cylindro* : i. e. *lapide tereti in modum columnae*, et les gloses, où *cylindrus* est expliqué par *semicolonnium*, M. L. 2437.

Dérivé latin : *cylindratus*.

**cýma**, cūma, -ae f. : emprunt latinisé (Lucil.), avec changement de genre et passage à la 1<sup>re</sup> déclinaison, au gr. κύμα « *summitas olerum uel arborum* », Isid., Or. 17, 10, 4. Une prononciation *cima* est fréquemment attestée par la graphie ; c'est à *cima* que remontent la plupart des formes romanes, M. L. 2438.

**cýmātium**, cūmātium, -i n. : emprunt fait par la langue de l'architecture au gr. κυμάτιον « cimaise ». M. L. 2439.

**cymba** : v. *cumba*.

**cymbalum**, -i n. : cymbale. Emprunt au gr. κύμβα (Catul., Cic.). M. L. 2441 ; irl. *cimbal*.

Dérivés : *cymbalissō* (Hemina), -lāris, -lārius.

**cymīnum** : v. *cumīnum*.

**cyparissus** : v. *cupressus*.

**eyprum** : v. *cuprum*.

**cytisus**, *cetus*, -i f. (cytisum n. ; *quitius*, Diose, Schol. Vg. Medic. 10, 7) : cytise. Emprunt au gr. κύτιος (attesté depuis Varr.), passé dans les langues hispaniques : esp. *codeso*, et en toscan *citiso*. M. L. 2447.

Le mot grec ne désigne pas notre cytise commun, mais une plante fourragère, sans doute une grande liserne ; cf. Pline, NH 13, 130.

Varro n'emploie encore que le mot grec : κύτιος δάμων. Men. 53. Latinisé seulement dans Apulée ; surtout fréquent dans la langue de l'Église (où il a pris un sens spécial d'« esprit infernal, démon ») ; c'est ainsi que St Aug. crée *daemonicola*, Ciui. d. 9, 19, et St Jér. *daemonicarius*. Celte : irl. *demun*, gall. *gevan*. — *Daemonicus* semble avoir été créé sur le participe grec féminin δαμονιώσα, dont la finale aurait été assimilée aux formations suffixales latines en -*ssus* ; cf. *daemonicus* à côté de *daemonicus* = gr. δαμονιώς.

**daeruma** : v. *lacruma*.

**daetylus**, -i m. : emprunt au gr. δάκτυλος (d'origine sémitique) demeuré dans les langues romanes avec le sens de « *datte* » (*dactilus*, Apicius) et de « phalade, doigt », ainsi appelé « *ab humanorum unguium similitudine* », Pline, 9, 184. M. L. 2457 ; B. W. s. u.

**daeulum**, -a : CGL I 84, 91 ; M. L. 2458. Voir *fals*.

**daedalus**, -a, -um : -am a varietate rerum artificio-rumque dictam esse apud Lucretium (1, 7) terram, apud Ennium (Inc. 46) Mineruam, apud Vergilium (Aen. 7, 282) Circen, facile est intellegere, cum Graeci δαιδάλεων significant variae..., P. F. 59, 26.

Emprunt poétique (ENN., LUCR., VG.) au gr. δαιδάλος de sens à la fois actif : *natura daedala rerum*, LUCR. 5, 534, et passif : *daedala signa*, id. 5, 145 (= δαιδάλεος).

**daēmōn**, -ōnis m. : emprunt au gr. δαήμων. Varro n'emploie encore que le mot grec : κύτιος δάμων. Men. 53. Latinisé seulement dans Apulée ; surtout fréquent dans la langue de l'Église (où il a pris un sens spécial d'« esprit infernal, démon ») ; c'est ainsi que St Aug. crée *daemonicola*, Ciui. d. 9, 19, et St Jér. *daemonicarius*. Celte : irl. *demun*, gall. *gevan*. — *Daemonicus* semble avoir été créé sur le participe grec féminin δαμονιώσα, dont la finale aurait été assimilée aux formations suffixales latines en -*ssus* ; cf. *daemonicus* à côté de *daemonicus* = gr. δαμονιώς.

**dagnades** : sunt aulium genus quas Aegyptii inter podium cum coronis deuinire soliti sunt, quae uellicando morsicandoque et canturando adsidue non patiuntur dormire potentes, P. F. 60, 11. Mot étranger? Cf. δαχύλι. ὀρέου εἴδος, Hes.

**daliuum** : supinum ait esse Aurelius, Aelius stultum. Oscorū quoque lingua significat insanum. Santra uero dici putat ipsum, quem Graeci δέλταν, i. e., propter eius fatuitatem quis misereri debeat, P. F. 59, 17. Mot d'origine et de sens incertains, non attesté dans les textes.

**dalmatica** (scil. uestis) f. : dalmatique, tunique large à manches longues originaire de Dalmatie. Mot de basse époque (éd. de Diocl.) : M. L. 2463 et 2462, *dalmata* « sa-bot » (comme *gallica*).

**-dam** : particule généralisante ou indéfinie, qu'on a dans *qui-dam* ; v. *dum*.

**dāma** : v. *damma*.

**damaliō**, -ōnis f. : génisse ; emprunt latinisé, avec suffixe -ōn, au gr. δάμαλης (Lampr.). Cf. *dam(m)a*.

**damascēna**, -ōrum n. pl. : prunes de Damas. Dérivé de *damascus*, transcription du gr. Δαμασκός. Attesté à

## D

partir de Pline. M. L. 2464. Le nom de la ville, qui était célèbre par la qualité de ses aciers et de ses laines (cf. Thes. Onomasticon III 24, 28-32), est aussi demeuré dans les langues romanes. M. L. 2465, *Damascus*.

**Damia**, **damium** : sacrificium quod siebat in aperto in honorem Deae Bonae, dictum a contrarietate, quod minime esset δαμέσιον, i. e. publicum. Dea quoque ipsa *Damia* et sacerdos eius *damiatris appellabatur*, P. F. 60, 1. Sans doute emprunt au gr. Δαμία, déesse adorée à Épidaure, où elle était associée à Αὔξοτα, et à Égine, cf. Hdt. 5, 81 et 85 ; Paus. 2, 30, 4 ; l'homonymie de *damium* et de gr. dorien δάμου (= att. δάμων) doit être fortuite. *Damiatris* suppose un verbe dénommatif \**damiare* « célébrer le culte de Damia » ou peut avoir été bâti directement sur *damia*, cf. *uindēmia/uindēmiatris*. Sans exemple dans les textes.

**damma** (*dāma*) , -ae c. , mais surtout masculin ; féminin dans Hor., C. I 2, 13 ; le genre masculin a entraîné la création d'une forme *dammus* (*damus*, Not. Tir. 108, 73 ; cf. M. L. 2466) : daim. Attesté depuis Virgile. Roman. Passé en germanique : v. h. a. *tām*, ags. *dā* ; le breton *dom* provient du fr. *daim*. Diminutifs : *dammula* (Apulée, langue de l'Église), *dam(m)ulus*.

Un rapport avec *domare* n'est pas plausible, à cause du sens. Mot étranger, peut-être céltique ; cf. irl. *dam alláid* « cerf » (*dam* signifiant « bœuf », comme gr. δαμάλης, -λῆ). Cf. *damaliō*.

**damnūm**, -i n. : dommage, perte, dépense. S'oppose à *lucrum*, cf. Plt., Cap. 327, ubi... *damnūm praestet facere quam lucrum, à incrémentum* ; s'allie à *sumptus* (Ps. Asc., Verr., p. 175), *iactura*, *dētrimentum*. En droit, désigne quelquefois les « dommages et intérêts » payés pour une perte matérielle (Loi des XII tables), et par extension l'« amende » (le mot propre est *multa*) ou la peine (*poena*). Quoi qu'en dise parfois, aucun rapport n'est senti en latin entre *damnūm* et *dare*. L'expression *damnūm dare* n'est pas une figure étymologique ; le sens est « causer un dommage » (s'opposant à *damnūm facere* « faire une dépense, une perte », e. g. Plt., Ci. 106, Tru. 228 (*damnūm dare*) ; Ba. 1032, 784, etc. ; cf. Thes. V 30, 29 sqq.). Dans Plt., As: 182, *neque illi scit quid det, quid damnū faciat* ; Tru. 81-82, *eadem postquam alium repperit qui plus dat, | damnosiorē meo exinde immovit loco*, l'allitération n'implique pas un rapport étymologique. Il est donc impossible d'appuyer sur les sens et emplois attestés à date historique un rapport entre *dō* et *damnū*. Attesté à toutes les époques ; surtout au pluriel chez les poètes. Bien représenté dans les langues romanes, ainsi que *damnāre*, M. L. 2467-2468 ; B. W. *dam*. (et *dommāge*) Alb. *dam*, *dem*.

Dérivés et composés : *damnōsus* : 1<sup>o</sup> qui cause des pertes, coûteux ; 2<sup>o</sup> qui fait des pertes ou des dé-